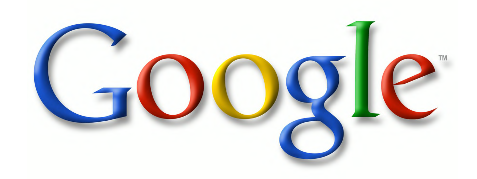
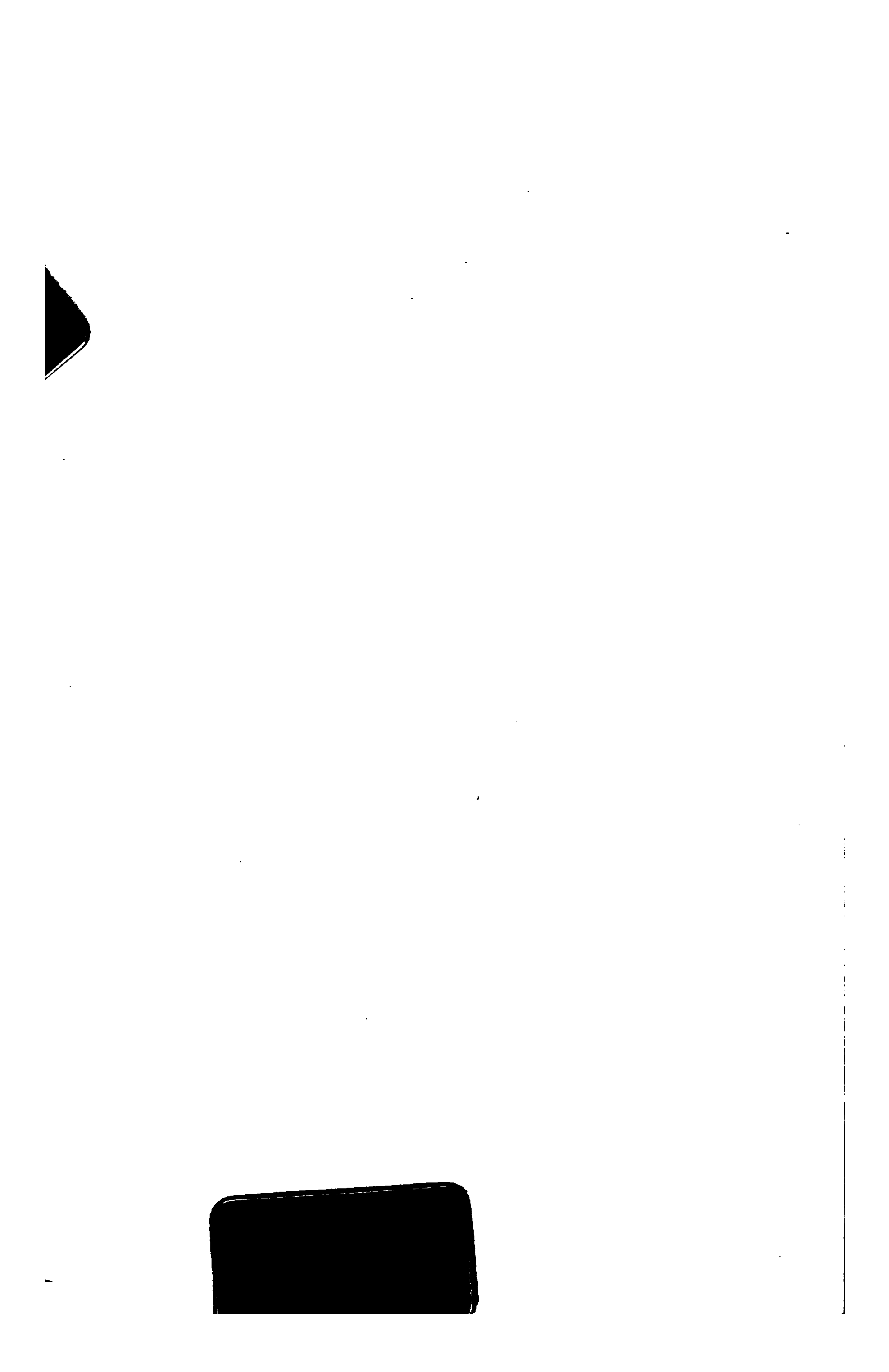




HISTOIRE

DE

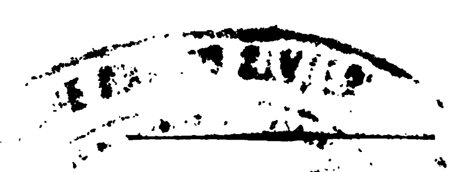
LA GUERRE DE RUSSIE

ET D'ALLEMAGNE.



Tous les exemplaires seront revêtus de la signature de l'Editeur.





SOUS PRESSE.

Histoire de la Guerre de la Restauration, en 1814 et 1815, suivie de Notices biographiques sur Napoléon Buonaparte et le duc de Wellington; un vol. in-8°, avec une Carte de France; par M. le général SARRAZIN.

IMPRIMERIE DE CHANSON.

HISTOIRE

DE

LA GUERRE DE RUSSIE

8168

ET D'ALLEMAGNE,

DEPUIS LE PASSAGE DU NIÉMEN, JUIN 1812,
JUSQU'AU PASSAGE DU RHIN, NOVEMBRE 1813;

PAR M. SARRAZIN,

MARÉCHAL DE CAMP DES ARMÉES DU ROI, ET L'UN DES
COMMANDANS DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Ornée d'une Carte où sont tracées les marches de l'Armée française;
dressée par M. Lapie, Directeur du Cabinet topographique du Roi.

Parva sæpe scintilla contempta magnum excitavit incendium. Nihil tutò in hoste despicitur.

Q. Curt. lib. VI, cap. VI.

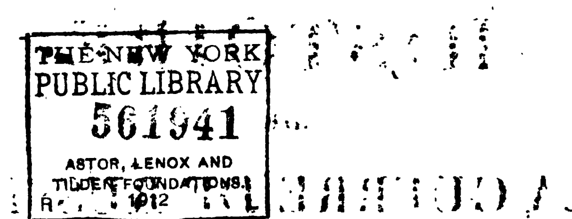


24

A PARIS,

CHEZ ROSA, Libraire, Cabinet littéraire, grande Cour du Palais-Royal, et Galerie vitrée;
CHANSON, Imprimeur-Libraire, rue et maison des Mathurins-Saint-Jacques, nº 10;

1815.



PRÉFACE.

Il est bien difficile pour un auteur de se conformer à l'excellente leçon de l'abbé de Mably, qui recommande de donner un titre modeste à un ouvrage, si important qu'il soit par lui-même. Mon manuscrit de la Guerre de Russie était intitulé tout simplement, *Notes historiques et critiques, etc.* Il m'a fallu consentir à lui donner un titre plus *pompeux*. Sans cette condescendance, aucun libraire n'aurait voulu se charger de le publier. Je réclame donc l'indulgence des lecteurs pour cette complaisance, motivée par mon désir de leur présenter une analyse exacte de ces grands événemens. Il faut être versé dans l'art de la guerre pour pouvoir exposer avec clarté et précision les détails relatifs aux opérations militaires. Toute la science d'un académicien ne peut pas suppléer, dans ce genre de travail, la naïveté d'un caporal intelligent qui a fait plusieurs campagnes. Je n'ai rien négligé pour remplir l'attente du Public.

Voici la marche que j'ai suivie dans la composition de cet ouvrage. L'histoire de Russie étant peu connue, j'ai cru faire plaisir à la majorité des lecteurs en don-

nant quelques détails sur l'origine et l'accroissement de cet empire, qui joue un si grand rôle dans la politique de l'Europe. Le premier Livre n'est qu'une longue introduction qui renferme des notions générales sur les Russes et leurs souverains les plus marquans, depuis la fondation de la monarchie jusqu'à l'empereur Alexandre. Ce Livre est terminé par un coup-d'œil rapide sur les principaux événemens du règne de ce prince, jusqu'au commencement des hostilités entre la France et la Russie, en juin 1812. L'histoire de M. L'Evesque, en huit volumes, m'a fourni des renseignemens utiles jusqu'au règne de la grande Catherine. J'ai puisé les autres détails dans des rapports officiels.

Le passage du Niémen commence le second Livre, qui est terminé par le combat de Valontina, en avant de Smolensk, sur la route de Moskou, c'est-à-dire depuis le 24 juin jusqu'au 20 août. Cette époque est remarquable, puisque nos désastres doivent être attribués à notre marche dans l'intérieur de la Russie. Les combats de Moghilev, de Jakoubovo, de Kobryn, d'Ostrowno, de Smolensk et de Valontina, et les marches des différens corps d'armée, y sont examinés avec soin, peut-être même avec sévérité. Je n'ai flatté personne, et lorsque j'ai blâmé, j'ai été dirigé par le désir d'être utile aux offi-

ciers, en développant les règles de l'art de la guerre, appliquées aux manœuvres des plus habiles généraux de l'Europe.

Le troisième Livre présente d'abord un conseil de guerre, dont je prévois l'inexorable censure. On me dira sans doute « que » Napoléon et le maréchal Ney n'ont pas » tenu les discours que je rapporte, et que » j'ai tort d'avoir fait le rhéteur, lorsque » j'avais à remplir la tâche assez pénible » d'historien ». Je réponds que mon récit aurait paru fastidieux, si je n'avais pas employé ce moyen, dont les auteurs anciens et modernes fournissent tant d'exemples pour faire pressentir les événemens. J'avais à choisir entre le double écueil d'un écrivain hardi, ou d'un Aristarque sempiternel. Je n'ai pas dû balancer. J'avais d'ailleurs tant de réflexions à faire sur la bataille de Borodino et l'incendie de Moskou, qui sont renfermées dans ce Livre, que j'ose espérer de trouver quelques approbateurs parmi les militaires, parce que j'ai fait parler mes principaux personnages d'après leurs caractères respectifs.

Le quatrième Livre commence au 1er octobre, et finit au 28 novembre, jour de la bataille de la Bérézina, qui y est détaillée, ainsi que les combats de Vinkovo, Polotzk, Malovyaroslavetz, Viazma, Smolena, Krasnoy et Borisow. Dans ce Livre, ainsi que

dans les deux précédens, j'ai eu soin d'intercaler les opérations de nos armées sur la Dwina et en Volhinie, de manière cependant à ne point couper la narration, pour observer une chronologie rigoureuse dont un historien doit savoir s'affranchir pour l'agrément du Public, conformément au précepte d'Horace :

Ordinis hæc virtus erit et Venus, aut ego fallor,
Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici;
Pluraque differat, et præsens in tempus omittat.

Le cinquième Livre renferme l'exposé des souffrances de notre armée depuis la Bérézina jusqu'au Niémen; ensuite je rends compte de la défection du corps prussien, et des autres événemens importans qui eurent lieu jusqu'au 4 juin, époque de la signature de l'armistice. Les batailles de Lutzen et de Bautzen sont racontées avec précision. J'émets franchement mon opinion sur la conduite impolitique du Gouvernement danois. L'histoire doit être la véritable école des souverains et de leurs ministres.

Quelques détails sur Bernadotte et Moreau, et le récit des affaires de Grosbeeren, Dresde, la Katzbach, Kulm et Dennewitz, forment le sixième Livre. J'ai parlé fort succinctement des négociations. Peut-être me suis-je trop étendu sur les positions des deux armées; j'ai cru ces

explications nécessaires pour l'intelligence de mes réflexions sur les manœuvres des belligérans.

Le septième et dernier Livre conduit notre armée, des bords de l'Elbe, sur la rive gauche du Rhin. Je parle des affaires des 16, 18 et 19 octobre, dans les environs de Leipsick, du combat de Hanau et de la capitulation de Dresde. Je donne un aperçu des opérations du prince Eugène en Italie, depuis la reprise des hostilités, jusqu'au combat de Bassano. Ce Livre est terminé par quelques réflexions générales sur les retraites mentionnées dans cette histoire.

Ma morale paraîtra sévère. J'ai dû chercher à faire détester la guerre, sans prétendre jeter de la défaveur sur le mérite des militaires. J'ambitionne les suffrages des hommes vertueux qui m'approuveront d'*oser* proclamer des vérités propres à consolider le bonheur réel des peuples, et à augmenter la véritable gloire des souverains.

Cet ouvrage était imprimé le 20 mars. Je fus arrêté à cette époque, et enfermé dans la prison de l'Abbaye, d'où je ne suis sorti que le 6 juillet, en vertu de l'article 12 de la capitulation pour Paris, qui absout tous ceux qui avaient été poursuivis pour opinions politiques. Il est possible que *ma franchise* me fasse encore emprisonner; je déclare que je n'écris

point par esprit de parti, mais uniquement pour faire connaître ce qui peut être utile à l'espèce humaine. Ceux qui trouveront à redire sur la manière dont je critique les alliés dans notre retraite de Moskou, sont priés de se rappeler ce que j'ai dit des Français dans la guerre d'Espagne, quand on prit Tarragone d'assaut. Un historien n'appartient à aucun pays; il est le magistrat de l'univers, le censeur du vice et le panégyriste de la vertu. Malheur aux ministres, aux souverains et aux nations assez aveugles sur leurs véritables intérêts, pour faire injurier les écrivains qui ont le courage de leur reprocher leurs fautes et de leur tracer leurs devoirs!

Mon Histoire de la Guerre d'Espagne a été attaquée par une nuée de flatteurs. On m'accuse d'avoir *dénaturé* les faits, quoique je me sois conformé rigoureusement à la principale règle de l'histoire, *l'amour de la vérité*. Un journaliste m'a fait un crime de n'avoir pas représenté nos généraux comme *victorieux*, lorsqu'ils étaient *vaincus*. On m'a reproché d'avoir trop vanté les Anglais. On a même osé dire que j'avais été dirigé par un sordide intérêt, lorsque j'ai réclamé, ou mes plans, ou soixante mille livres sterling. Voici la vérité.

Deux mois après mon arrivée à Londres, en 1810, le Gouvernement anglais, satis-

fait de mes projets pour le rétablissement de l'auguste famille des Bourbons sur le trône de France, me fit dire par lord Elgin, sir Robert Wilson et William Hamilton, qu'on était décidé à m'indemniser des pertes que m'avait fait éprouver mon départ du camp de Boulogne. J'en donnai un aperçu montant à soixante mille livres sterling. Le 2 mars 1812, il m'en fut offert vingt-cinq mille, avec une pension annuelle de quinze cents livres sterling.

L'honneur ne me permettant que d'accepter les appointemens du grade que le Gouvernement anglais m'avait reconnu en 1798, quand je fus échangé comme *lieutenant-général*, je demandai que le capital qu'on m'offrait fût calculé pour compléter mes appointemens jusqu'à deux mille cinq cents livres sterling, comme *lieutenant-général*. Le Gouvernement s'y refusa, ne voulant point paraître m'admettre dans l'armée anglaise. Je suis donc resté en Angleterre sans pension, pendant quatre ans, et j'ai subsisté du produit de mes livres. Si j'avais été un homme *à argent*, n'aurais-je pas accepté avec empressement les offres précitées? Les Anglais sont à Paris; mes assertions sont faciles à vérifier.

Dire que mes six cents notes biographiques *ont servi à la composition du Cabinet de Saint-Cloud*, est une fausseté insigne. Je brûlai mon manuscrit, quoi-

qu'on m'en offrît deux mille livres sterling, dans un moment où je n'étais pas fortuné. Le Cabinet de Saint-Cloud était déjà publié. Je réfutais une foule d'anecdotes inventées par l'auteur. Mon manuscrit n'a donc pas pu lui servir, parce que je refusai toute espèce de rapport avec cet homme qui ne connaissait ni la France, ni l'armée. Mes notes n'étaient point méchantes; mais je dus les brûler, parce qu'elles étaient trop risibles.

J'ai demandé mes plans pour les publier, *tels qu'ils ont été fournis aux Anglais*, afin que les Français soient bien convaincus que c'est à *un Français* qu'ils sont redevables du bienfait de la restauration. Cette circonstance est mentionnée honorablement dans la décision royale, en date du 1er février 1815, qui me réintègre dans tous mes droits civils et militaires, et annule le jugement par contumace du 15 novembre 1810. A présent je borne mon ambition à obtenir la confirmation de ma nomination de général de division, faite sur le champ de bataille, le 11 fructidor an six, et reconnue dans mon échange, comme prisonnier de guerre, le 18 octobre 1798, par les Gouvernemens de France et d'Angleterre.

LE MARÉCHAL DE CAMP,
SARRAZIN.

A Paris, le 1er août 1815.

TABLE

Des Matières contenues dans cet Ouvrage.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

HISTOIRE

DE LA GUERRE

DE RUSSIE ET D'ALLEMAGNE.

LIVRE PREMIER.

La Russie est l'empire le plus vaste de l'univers ; il est borné au nord par des glaces éternelles qui avoisinent le pôle; à l'est, par la mer qui le sépare de l'Amérique; au midi, par la Chine, la Tartarie, la Perse et la Turquie; et à l'ouest, par l'Autriche, la Prusse et la Suède : son étendue d'orient en occident est de deux mille deux cents lieues, et d'environ huit cents, du nord au sud. L'empire romain du temps d'Auguste n'était pas plus étendu que la Russie européenne, qui ne renferme pas elle-même la moitié de l'empire de Russie; la totalité de sa population est évaluée à quarante millions.

Le Russe est frugal, industrieux, intrépide, religieux, hospitalier et loyal; il aime les étrangers, surtout ceux qui sont ins-

truits : on reproche à la classe du peuple d'être trop adonnée aux liqueurs fortes. Le clergé russe jouit de la plus grande considération. La noblesse possède presque toutes les terres. Le bon ton, la belle tenue, la politesse et la générosité des seigneurs russes les placent, depuis le règne de la grande Catherine, sur la même ligne que les gentilshommes français et les lords d'Angleterre.

Il n'est point de pays plus heureusement situé que la Russie pour entretenir des relations commerciales ; plusieurs rivières navigables, unies par des canaux, facilitent les communications dans l'intérieur de l'empire. Le règne d'Alexandre, déjà si illustre, puisque ce prince vient de mériter le beau titre de *Salomon du Nord*, sera sans doute signalé à la postérité par l'exécution du grand projet de réunir la mer Noire et la mer Caspienne par un canal du Tanaïs au Volga, comme le canal de Lepel, qui unit la Dwina au Dniéper, fait communiquer la mer Noire avec la mer Baltique.

L'influence toujours croissante de la Russie rend indispensable la connaissance de son histoire, pour laquelle on a montré pendant long-temps trop d'insouciance. Les événemens de 1812 justifient mon assertion, et

nous font sentir combien Catherine II avait raison, quand elle dit : « La Russie, invincible » au dedans et respectée par ses voisins, doit » être pour le bonheur général la puis- » sance prépondérante de l'Europe, la pré- » servatrice des trônes ébranlés et l'étoile » polaire qui sauvera du naufrage les peuples » menacés d'être engloutis par l'ambition et » l'anarchie ». C'est en jetant un coup-d'œil rapide sur les commencemens, les progrès et l'état actuel de la Russie, qu'on pourra apprécier les avantages étonnans que procurent aux peuples les génies extraordinaires qu'il plaît à la Providence de placer à la tête des gouvernemens.

Les Russes sont les anciens Scythes; Alexandre les attaqua et les soumit. La victoire qu'il remporta contre ce peuple, jusqu'alors réputé invincible, prépara la conquête de l'Asie; on regarda comme chimérique tout projet de résister au vainqueur des Scythes. Darius, si célèbre par le dévouement de Zopire, ne fut pas si heureux que le roi de Macédoine; il marcha contre les Scythes, qui habitaient entre le Danube et le Tanaïs : son armée, suivant Hérodote, forte de sept cent mille hommes, souffrit des fatigues incroyables; dès que les Perses

paraissaient devant les Scythes, ceux-ci se retiraient sans combattre, et quand les Perses, après avoir campé, goûtaient les douceurs du sommeil, les Scythes fondaient à l'improviste sur les avant-postes et les égorgeaient. Darius, fatigué par ces marches et ces surprises qui ruinaient son armée, envoya un parlementaire au roi des Scythes pour l'engager à accepter une bataille générale, ou à se soumettre. Le roi, pour toute réponse, lui envoya en présens un oiseau, une souris, une grenouille et cinq flèches. Darius crut que ce prince se mettait à sa discrétion, en lui livrant l'air, marqué par l'oiseau; la terre, marquée par la souris; l'eau, désignée par la grenouille; et ses armes, indiquées par les flèches: mais les devins du roi de Perse le détrompèrent. « Si les Perses, » lui dirent-ils, ne s'envolent dans l'air » comme des oiseaux, ou s'ils ne se cachent » dans la terre comme des souris, ou s'ils » ne s'enfoncent dans l'eau comme des gre- » nouilles, les Scythes les extermineront » avec leurs flèches ».

En effet, l'armée persane périssait journellement de fatigue, de misère, et par l'égorgement des partis isolés. Les Scythes, tout en évitant une bataille générale, harcelaient con-

tinuellement l'ennemi, et se retiraient dès qu'ils voyaient arriver une force supérieure. Darius se vit contraint de renoncer à sa folle entreprise. Il fut assez heureux pour effectuer sa retraite sans de grandes pertes. Il aurait péri avec toute son armée, si les Ioniens, qu'il avait laissés sur le Danube, ne lui eussent conservé le pont dont il leur avait confié la garde.

Les Scythes étaient regardés comme un peuple juste et modéré. Ils avaient des coutumes barbares, comme tous les peuples de l'antiquité; mais ils vivaient dans la simplicité de l'innocence. Ils observaient rigoureusement la justice; ils punissaient sévèrement le vol, et ils vivaient de lait et de miel. Les étoffes leur étaient inconnues. Ils n'avaient d'autres habits que des peaux de bêtes. La plus grande union régnait parmi ces nations sauvages. Scylure, un de leurs rois, se sentant mourir, fit venir ses enfans, et leur dit de rompre un faisceau de dards liés fortement ensemble. Ils n'en purent point venir à bout. Alors il leur fit délier le faisceau, et tous les dards furent rompus sur-le-champ : « Voilà, leur dit Scylure, l'image de » ce que peut la concorde. Soyez unis, vous » serez invincibles. Vous périrez infaillible-

» ment si vous vous divisez ». Leçon sublime, dont les gouvernemens de l'Europe ne sauraient trop se pénétrer pour réprimer l'ambition de la puissance qui voudrait les subjuguer !

Homère appelle les Scythes *les plus justes des hommes*. Ce sont les ancêtres des Russes d'aujourd'hui, dont Rurik est regardé comme le Pharamond. Vers le milieu du neuvième siècle, Rurik quitta les bords de la Baltique, sur la demande des habitans de Novgorod, qui réclamaient son appui contre leurs voisins. Fier de jouer le rôle de protecteur, il résolut d'en profiter pour augmenter sa puissance. Il arriva à la tête d'une armée, et il soumit à ses lois les protégés et les vaincus. Il établit le siége de son empire à Moskou, qui n'a cessé d'être la capitale de la Russie que par la fondation de Pétersbourg. Rurik est le chef de la dynastie qui a régné près de sept cent cinquante ans.

Wladimir, le quatrième descendant de Rurik, se fit chrétien vers la fin du dixième siècle. Il épousa une princesse de Constantinople ; il mérita d'être placé au rang des Saints par l'Église grecque. Vers le treizième siècle, les irruptions des Tartares inondèrent l'empire russe déjà diminué par les apa-

nages des princes. L'usage rendoit ces concessions des souverainetés indépendantes en faveur des jeunes branches de la famille régnante.

En 1462, Ivan Wasiliewitz Ier chassa les Tartares. Aussi est-il regardé comme le véritable fondateur de l'empire russe. A l'époque de son avénement au trône, ses états étaient fort circonscrits : il fit des réunions considérables. Son petit-fils Ivan II ébaucha la civilisation de ses sujets. Il fit venir d'Allemagne des savans, des artistes et des officiers d'infanterie et de cavalerie. Mais les princes allemands, craignant l'ascendant que pourraient obtenir les Russes disciplinés, refusèrent de laisser partir les officiers. Ivan rendit cette mesure inutile ; et son or lui en procura à l'insçu des princes. Il envoya aussi en Angleterre demander à la reine Élisabeth des matelots et des charpentiers pour se créer une marine.

Ivan II est le premier prince russe qui se soit donné le titre de *czar*, dont l'étymologie la plus probable est *César*. Son règne fournit une époque célèbre dans les annales russes, parce que ses conquêtes sont considérées comme la base de la grandeur où cet empire se trouve aujourd'hui parvenu. Le czar dut

ses succès autant à sa politique qu'à son épée. Il remporta de grandes victoires sur les Tartares, les Suédois, les Danois et les Allemands : il se servit des prisonniers pour achever de discipliner son armée. Il régna depuis 1534 jusqu'à 1584. Il avait proposé d'abdiquer la couronne, mais ses sujets ne voulurent pas y consentir. Malgré de grandes vues et un esprit supérieur à son siècle, ce prince partagea la barbarie où était encore plongée la Russie. Je ne prétends pas baser cette opinion sur le faux bruit qu'il fit clouer le chapeau sur la tête d'un ambassadeur qui avait eu l'insolence de se couvrir en sa présence; mais il est constant qu'il fut le meurtrier de son fils, par jalousie de ce que les bonnes qualités de ce jeune prince lui avaient mérité l'attachement de l'armée. Il établit les strélitz sur le même pied que les janissaires en Turquie. Il eut la gloire de délivrer entièrement son empire du joug des Tartares. Jaloux de conserver intact l'honneur militaire, il haïssait les officiers qui faisaient des dettes. Il les notait d'infamie, et les bannissait comme étant la gangrène des régimens. On regrette que ce prince ternît par sa cruauté l'éclat de plusieurs bonnes qualités.

Ses successeurs maintinrent l'intégrité de l'empire, mais ne firent point de conquêtes

jusqu'à Alexis Romanow, dont on ne peut faire un plus bel éloge qu'en disant *qu'il fut père de Pierre le Grand*, louange si connue et si honorable pour Pépin, père de Charlemagne. Alexis est le second prince de la maison de Romanow, qui commença à régner en 1613, dans la personne de son père Michel Romanow.

Alexis monta sur le trône en 1645. Il reconquit les gouvernemens de Smolensk, Severski et Tchernikoff. Son père en avait été dépouillé par les Polonais. Il réunit à l'empire les provinces d'Orel, Kourst, Voroneje, Kiev, Kharkof et Catherinoslaf. Les cosaques se soumirent à Alexis. Ce peuple, si connu par sa supériorité dans le service militaire sur toutes les troupes légères de l'Europe, doit son origine aux temps malheureux de la Russie. Les cosaques ne sont point, comme on le pense, un mélange de peuples divers; ce sont de véritables Russes, l'élite de la nation. Indignés des vexations des Tartares, ils émigrèrent en Pologne. Mécontens des Polonais, qui les sacrifiaient dans leurs guerres avec les Turcs, ils se jetèrent dans les bras d'Alexis, qui les accueillit avec la bonté d'un père.

Ce prince mourut en 1676; Fœdor, son fils aîné, fut proclamé czar à l'âge de dix-neuf

ans. Son règne fut de courte durée. Il mourut en 1682. Il avait fait concevoir les plus hautes espérances. Il désirait vivement policer la Russie; il regardait comme une injustice que la naissance dénuée de talens donnât des droits aux emplois et aux honneurs; il déclara qu'à l'avenir les places et les dignités ne seraient accordées qu'au mérite et à la vertu. Il confirma par son exemple ce principe plus digne d'éloges que propre à être mis en pratique, surtout dans une vaste monarchie. Il exclut du trône Jean, quoique l'aîné de ses frères, parce qu'il était faible d'esprit et de corps. Il proclama Pierre pour son successeur, parce qu'il montrait du goût pour les sciences et les connaissances utiles. La princesse Sophie, sœur de ces trois princes, fut offensée de la préférence donnée à Pierre; elle mit les strélitz dans ses intérêts : ils déclarèrent nul le choix de Fœdor, en disant « qu'il n'avait pas le droit de placer le cadet » avant l'aîné ».

Pour mieux réussir, Sophie fit remettre aux commandans des strélitz une liste de quarante individus accusés d'avoir empoisonné Fœdor, après l'avoir forcé à choisir Pierre pour lui succéder. Sur cette liste fatale, la princesse, aussi rusée que perfide, avait placé

les noms des grands seigneurs ennemis déclarés des strélitz. Ces janissaires russes, avides de sang et de pillage, s'empressèrent d'égorger les victimes désignées ; ils massacrèrent un médecin comme sorcier, parce qu'ils trouvèrent chez lui un grand serpent desséché, quoique ce ne fût qu'une curiosité d'histoire naturelle : toutes leurs exécutions se firent à coups de sabre. Cette scène sanglante fut terminée par la triple nomination d'Ivan, de Pierre et de Sophie au trône des czars ; mais ce fut à la princesse que la véritable autorité fut dévolue. Elle approuva publiquement les massacres que venaient de commettre les strélitz, et elle leur témoigna par des lettres-patentes ses remercîmens de leur fidélité et de leur dévouement.

Encouragée par l'aveugle obéissance de ses gardes, Sophie, jalouse de gouverner seule, résolut de se débarrasser de son frère Pierre, qui, moins docile qu'Ivan, gênoit sa sœur dans ses opérations ; il s'étoit entouré de confidens, ennemis connus de la princesse. Les strélitz furent encore chargés d'assassiner les antagonistes de Sophie, qui n'avait pas eu honte de porter Pierre lui-même sur la liste de proscription ; quoique ce prince ne fût point aimé des strélitz, ils ne mon-

trèrent point autant d'ardeur à remplir les vues de leur souveraine, comme ils l'avaient fait pour la placer sur le trône à côté de ses frères; Pierre fut averti à temps qu'il était personnellement menacé, et qu'il ne pouvait se soustraire à la rage de ses ennemis que par une prompte fuite; il quitta précipitamment Moskou, tandis que ses partisans calmaient les factieux, et faisaient porter à Sophie la peine due à son attentat : cette princesse fut enfermée dans un couvent pour le reste de ses jours; punition bien plus affreuse que la mort pour un caractère si orgueilleux et si vindicatif. Pierre rentra triomphant dans sa capitale; il était dans sa dix-neuvième année. Cette révolution arriva en 1690; Ivan, qui n'avait point pris de part à la conspiration de sa sœur, continua à vivre en bonne harmonie avec son frère, jusqu'en 1696, époque de sa mort.

Le règne de Pierre est une suite de triomphes politiques sur sa propre nation qu'il réussit à civiliser. S'il fut battu par Charles XII, il sut si bien profiter de ses revers, qu'il battit à son tour ce dangereux rival. Après avoir vu tuer ou prendre toute son armée dans les champs de Pultawa, Charles fut réduit à aller mendier l'hospitalité chez les Turcs. Pierre

supprima le corps des strélitz : pendant qu'il voyageait en Hollande et en Angleterre, ils avaient voulu remettre sur le trône la princesse Sophie, fatiguée de la monotonie d'un couvent. Ces bandes séditieuses, qui faisaient trembler les czars et la Russie, furent dissipées autant par la fermeté que par l'adresse de Pierre. Ce prince réunit à l'empire les gouvernemens de Vyborg, Pétersbourg, Revel et Riga. Dès 1703, il avait jeté les fondemens de sa nouvelle capitale sur les rives de la Néva, avec le double projet de s'ouvrir le commerce de la Baltique, et de se faire redouter en Allemagne. Il rétablit Auguste sur le trône de Pologne; mais, sans Catherine, aussi justement célèbre que son époux, celui-ci aurait subi le triste sort de Charles XII après la bataille de Pultawa, lorsqu'en 1711 il commit l'imprudence de se laisser cerner par une armée turque, sur les bords du Pruth, dans un poste où il était perdu sans ressource. Catherine osa désobéir à Pierre : elle entra dans sa tente, malgré sa défense. Elle lui fit signer une lettre qu'elle envoya au grand visir avec ses pierreries et tout son argent; la paix fut conclue.

Pierre, si zélé pour civiliser les Russes, avait de grands défauts. Il était extrême dans

fut vivement regretté de tous ses sujets, mais principalement par l'armée.

Catherine qui lui succéda servit à diminuer le chagrin que causa dans tout l'empire ce fatal événement ; on entendait le peuple et les soldats s'écrier avec l'accent de la douleur calmée par une lueur d'espérance : « Nous » avons perdu notre père, mais notre mère » vit encore ». Catherine justifia un si bel éloge qui la proclamait digne de remplacer son auguste époux. La couronne, selon le droit de succession, appartenait au fils de l'infortuné Alexiowitz; personne n'osa la contester à Catherine, tant à cause de son mérite personnel que par respect pour la mémoire de Pierre le Grand qui l'avait désignée pour lui succéder : Catherine fut redevable de ce choix, moins à la tendresse de son époux qu'à la persuasion où il était qu'elle possédait les moyens et la volonté de maintenir et de perfectionner ses institutions; le sénat et l'armée prêtèrent serment de fidélité à Catherine, et l'on obéit à ses ordres avec le même dévouement que si Pierre eût été encore vivant.

L'empire russe eut bientôt à regretter cette princesse ; elle mourut le 17 mai 1727, âgée de trente-huit ans : pauvre paysanne livo-

nienne, elle fut trouvée cachée dans un four par les soldats qui, ayant pris d'assaut Marienbourg qu'elle habitait, firent Catherine leur prisonnière; comme elle était très-jolie, le général Menzikoff la racheta d'un soldat; elle servait à table chez son nouveau maître quand Pierre la vit pour la première fois; il en devint amoureux et il l'épousa en 1707. Il est à remarquer que cette princesse, qui ne savait pas écrire, fit l'ouverture de l'académie de Pétersbourg, et présida la première séance de cette illustre compagnie. Du reste, elle suivit les plans de son époux, confirma tous les établissemens qu'il avait formés, et laissa le trône à Pierre II, fils d'Alexiowitz, sous un conseil de régence présidé par le prince Menzikoff. Reconnaissante envers son ancien maître, Catherine ordonna qu'on fît épouser au jeune czar une des filles de Menzikoff. Non-seulement cet ordre fut éludé, mais le ministre fut dépouillé de tous ses biens, et exilé en Sibérie avec sa famille.

Cette disgrâce de Menzikoff fut due aux intrigues du prince Dolgorouki, favori de Pierre, monarque trop jeune encore pour savoir apprécier ses véritables amis. L'arrogance du fidèle serviteur de Pierre le Grand et de Catherine ne suffit point pour faire

excuser l'ingratitude de Pierre II. Ce Menzikoff, qui de simple pâtissier était devenu par ses talens politiques et militaires l'un des hommes les plus célèbres de son siècle, mourut dans la misère, en 1729, après un exil de deux ans et demi dans la Sibérie. Pierre II mourut l'année suivante, âgé de seize ans, le jour même où il allait célébrer son mariage avec une sœur de Dolgorouki.

Anne, Elisabeth et Pierre III, qui occupèrent successivement le trône de Russie, n'augmentèrent point cet empire, mais réussirent à maintenir son intégrité. Ces trois règnes n'offrent aucun événement intéressant pour la gloire des Russes, si on en excepte la révolution qui donna le pouvoir suprême à Catherine II. Pierre le Grand avait civilisé ses sujets. Il était réservé à Catherine de les rendre les arbitres des destins de l'Europe et de l'Asie. Orlof, son amant, était officier des gardes; il avait deux frères dans le même corps. Il leur fut d'autant plus facile de gagner les chefs et les soldats en faveur de Catherine, que Pierre III avait eu la maladresse de les mécontenter en leur faisant adopter l'exercice et le costume prussiens. Ce prince avait aussi indisposé contre lui presque tous les Moscovites en ordonnant que le *Code*

Frédéric serait observé dans ses états. Les Russes sont très-attachés à leurs lois et à leurs usages. La révolte suivit de près les murmures. Le 8 juillet 1762, Pierre fut détrôné, et Catherine proclamée impératrice de toutes les Russies. Peu de jours après Pierre fut étranglé dans sa prison. La suppression totale des innovations ridicules dont il était l'auteur fit regarder comme un bienfait la mort violente que les conjurés lui firent subir par les mains de Grégoire Orlof, l'un des frères de l'amant de Catherine. C'est donc à la galanterie, à la révolte et à l'assassinat que la Russie est redevable du règne d'une femme qui a su rendre son peuple un des plus redoutables de l'univers.

Douée d'un génie vaste et d'une fermeté au-dessus de son sexe, Catherine se fait une étude particulière de ce qui peut plaire à ses sujets. L'indolence d'Elisabeth et la pusillanimité de Pierre III sont remplacées par une administration vigoureuse, grande et éclairée. Les finances, la marine et l'armée subissent des réformes utiles, avec cette sagesse qui inspire la confiance. Catherine professe hautement le plus grand respect pour les mœurs, les goûts et les manières de sa nation; elle accueille les étrangers et les paye généreuse-

ment, mais elle se garde bien de leur donner la supériorité sur les Russes. Ceux-ci, fiers de posséder la confiance de leur souveraine, adoptent avec joie les institutions des autres peuples, lorsqu'elles sont avantageuses au corps politique. Le dévouement des Russes pour la gloire du trône ne peut mieux être comparé qu'au zèle de Catherine pour la prospérité de son empire.

Cette souveraine augmenta ses états des gouvernemens de Polotzk, Mohilef, Minsk, Podolie, Bratslaf, Courlande, Wilna, Slonim, Volhynie, Vosneseusk, Tauride, des cosaques du Don, des cosaques de la mer Noire et de la Géorgie. On estime qu'elle a fait bâtir deux cents villes, et qu'elle a aequis dix millions de sujets, dont environ six millions proviennent des trois partages de la Pologne. Rien n'a résisté à la politique de Catherine, et ses armes ont été partout triomphantes. Elle a fait trembler le Grand-Seigneur jusque dans son sérail; elle sut se faire craindre du roi de Perse et de l'empereur de la Chine. Les Tartares eux-mêmes furent jaloux de posséder son amitié. Tous les amis de l'ordre furent très-affligés par la mort de Catherine, arrivée le 6 novembre 1796; elle fut étouffée par une attaque d'apoplexie, à l'âge

de soixante-sept ans, et après en avoir régné trente-quatre.

Telle fut la fin de la plus grande femme qui ait jamais régné, si nous en exceptons l'illustre Élisabeth, la fille de Henri VIII, qui avait été pour le seizième siècle ce que Catherine fut pour le dix-huitième. Ces deux puissantes souveraines se sont placées à côté des plus grands hommes, par leur courage d'esprit, l'étendue de leur génie, la profondeur de leur politique, par une économie exempte d'avarice, et par leur habileté à se concilier l'affection de leurs sujets.

On a reproché à Catherine le meurtre de son époux, parce qu'en l'apprenant, au lieu d'éclater en sanglots, elle resta tranquillement à table, et finit son dîner avec le plus grand calme. Elle méprisait trop Pierre pour croire sa mort nécessaire à sa tranquillité, et elle en avait été trop maltraitée pour accorder des larmes à l'homme qui voulait la répudier pour épouser la comtesse de Woronzof. Pourquoi l'immobilité du front de Catherine servirait-elle de preuve contre elle ? Il est bien plus probable que, si elle avait été coupable du crime, elle aurait affecté un air de consternation et de douleur. D'ailleurs la voix publique absout Catherine, et la voix publique se trompe

rarement. On ne peut reprocher à cette princesse que son indulgence envers l'assassin, et c'est à l'amour qu'elle avait pour l'aîné des Orlof qu'on doit attribuer cette faiblesse.

Catherine avait deux règles de conduite, dont elle ne s'écarta jamais. La première, » qu'il fallait désunir ses ennemis », et la seconde, « qu'il fallait être constant dans ses » projets ». On lui a souvent entendu dire : » Il vaut mieux mal faire que de changer de » résolution ; il n'y a que les sots qui sont » indécis ». Son fils hérita de son trône, mais non de ses principes. Mal partagé du sort, Paul Ier avait passé quarante ans éloigné des affaires de l'État, ne s'occupant que des régimens dont sa mère lui avait fait présent. Il se montra le digne fils de Pierre III, en leur ôtant l'habillement russe, pour y substituer celui des Prussiens. Les courtisans se moquèrent du grand duc, qui dissimula : mais à peine fut-il revêtu du pouvoir suprême, qu'il força les railleurs à adopter ce dont ils s'étaient moqués impunément sous la protection et peut-être même du consentement de Catherine. Toute l'armée fut habillée à l'allemande. Ce prince oublia que les souverains, surtout en Russie, doivent tâcher de conserver l'attachement de l'armée. Cette

faute fut capitale. Il traita les particuliers comme les soldats ; il exigea que ses volontés fussent ponctuellement suivies.

Parmi les nombreuses victimes de son humeur bizarre et chagrine, on distingue le fameux Suvarow, l'*Annibal* de son siècle : Suvarow blâma hautement les innovations de Paul, qui en fut très-piqué. Ce prince le destitua, et l'envoya en exil jusqu'à ce qu'il fut demandé par l'Empereur d'Autriche, pour commander l'armée austro-russe qui devait opérer en Italie en 1799. Suvarow reconquit l'Italie, mais il échoua en Suisse, parce que ses collaborateurs, jaloux de la gloire dont s'était couvert ce guerrier sur les rives de la Trébia et dans les plaines de Novi, prirent des dispositions qui firent avorter le plan général pour forcer Masséna à rentrer en France. Le vainqueur de Macdonald, de Moreau et de Joubert, Suvarow, l'honneur de sa nation et l'idole de l'armée russe, fut disgracié par Paul pour un revers dont il était innocent : il en mourut de chagrin. Quelques instans avant sa mort, Alexandre, aujourd'hui sur le trône, visita ce héros pour le dédommager de la sévérité de Paul, en lui exprimant l'attachement et la vénération dont l'héritier présomptif du trône des czars était

pénétré pour l'un des plus fidèles serviteurs de la grande Catherine. Cette démarche noble et généreuse adoucit les derniers momens de Suvarow, et le confirma dans la haute opinion qu'il avait conçue des qualités supérieures de ce jeune prince. Doué par la nature d'une perspicacité étonnante, le guerrier mourant recueillit ses forces pour se jeter au cou d'Alexandre, qui l'embrassa comme son ami. Suvarow lui confia ce qu'il pensait pouvoir contribuer au bonheur de sa patrie, en l'assurant « que la Providence l'avait destiné à » porter l'empire russe à un plus haut degré » de prospérité et de splendeur qu'il ne » l'avait été sous Pierre le Grand, et même » sous Catherine II ».

La mort de Paul, en 1801, plaça Alexandre sur le trône : ce prince est né le 23 décembre 1777; il fut proclamé empereur de toutes les Russies le 24 mars 1801 ; il avait été élevé sous les yeux de la grande Catherine par des gouverneurs de son choix; son père, alors grand duc, n'eut aucune influence sur son éducation. Alexandre ne tarda pas à vérifier la prédiction de Suvarow : le jour de son couronnement, qui eut lieu à Moskou le 27 septembre 1801, avec une solennité extraordinaire, fut signalé par un ukase portant exemp-

tion du recrutement et diminution d'impôts; les individus arrêtés pour dettes furent mis en liberté, et il fut accordé une amnistie générale pour les déserteurs. Alexandre ordonna au sénat plusieurs dispositions favorables aux exilés ; il fit adopter dans tout l'empire l'uniformité des poids et mesures ; il autorisa la noblesse à faire le commerce en gros ; il perfectionna l'administration de la justice. Pendant les quatre premières années de son règne il prouva aux Russes qu'il était fait pour leur procurer les beaux jours de son illustre aïeule ; bien persuadé qu'un gouvernement n'est jamais vicieux tant qu'il convient au génie national, il chercha et réussit comme Catherine à obtenir l'approbation des Russes et à gagner leur attachement : malgré cet âge où la violence des passions et l'attrait du plaisir font commettre une foule d'inconséquences dont l'odieux est toujours effacé par l'éclat du sceptre, Alexandre montra par toute sa conduite que son bonheur consistait à se servir de sa raison et de sa puissance pour rendre ses sujets heureux. Paul avait rétabli la paix entre la Russie et la France ; son fils la conserva aussi long-temps que les intérêts de l'Europe ne lui parurent point compromis.

Le gouvernement français n'avait cessé, depuis la paix d'Amiens, de faire des préparatifs immenses sur ses côtes pour effrayer l'Angleterre par la crainte d'une invasion. Le succès de cette opération aurait réalisé le projet chimérique d'une monarchie universelle, puisqu'à ses nombreuses armées de terre la France aurait réuni les flottes anglaises qui maîtrisent toutes les mers; dès-lors la Russie n'aurait plus été qu'une vaste province de l'empire français. Alexandre se concerta avec l'empereur d'Autriche pour conjurer l'orage qui menaçait la puissance qui, par ses avantages physiques et ses ressources politiques, peut seule défendre efficacement l'indépendance respective des peuples du continent.

La fausse politique de la Prusse gâta tout: Mack fut battu à Ulm, et Kutusof à Austerlitz, tandis que le prince Charles accourait de l'Italie pour combattre Bonaparte. La paix de Presbourg suspendit les hostilités entre la Russie et la France; mais Bonaparte ne pardonnait pas à Frédéric de l'avoir menacé, tandis qu'il était aux prises avec l'armée austro-russe en Moravie. Son influence dans l'armée prussienne exalta tellement toutes les têtes, que le roi fut pour ainsi dire forcé à renoncer à son système pacifique. L'Europe fut

étonnée de voir les élèves du grand Frédéric se bercer du fol espoir de lutter avec la seule armée prussienne contre cette armée française qui venait d'anéantir, dans la campagne de 1805, l'élite des armées russe et autrichienne.

La bataille d'Jéna, gagnée par Bonaparte le 14 octobre 1806, fut très-fatale aux vainqueurs de Rosbach; l'ouvrage du grand Frédéric aurait été renversé de fond en comble, si l'empereur de Russie n'eût marché au secours de Frédéric-Guillaume, roi honnête homme, le plus intrépide soldat de son armée, mais politique trop confiant; sa coopération un an plus tôt aurait forcé la France à prendre la ligne du Rhin pour sa frontière d'Allemagne. Les batailles d'Eylau et de Friedland déterminèrent Alexandre à négocier : séduit par les brillantes promesses et surtout par l'apparente modération de son vainqueur, il conclut le traité de Tilsit; il déclara la guerre à la Grande-Bretagne; et, lorsqu'en 1809 l'Autriche courut aux armes pour rendre l'indépendance aux Allemands, une armée russe eut ordre de marcher en faveur de Napoléon.

Quand la paix de Vienne et le mariage de Bonaparte avec l'archiduchesse Marie-Louise eurent placé la France à la tête de toutes les puissances du continent, la Russie fut traitée

aussi cavalièrement que si elle eût fait partie de la Confédération du Rhin. Il n'y avait pas un moment à perdre pour secouer un joug aussi humiliant que désastreux ; Alexandre rétablit ses relations amicales avec l'Angleterre ; l'armée russe fut portée au complet. Le cabinet de St-James se procura en 1810 le plan de Bonaparte pour l'invasion de la Russie ; il fut de suite communiqué au gouvernement russe avec un plan défensif, basé d'après celui que les nègres avaient suivi en 1802 à Saint-Domingue, quand ils brûlèrent le Cap, ne laissant que des décombres et des déserts entre la mer et les mornes où ils avaient construit de forts retranchemens.

Il fut recommandé à la Russie d'avoir six cent mille hommes prêts à entrer en campagne : dix corps d'armée de chacun quarante mille hommes devaient être placés, les cinq premiers entre le Bas-Niémen et la Dwina ; les sixième, septième et huitième devaient être placés en échelons, de Grodno à Minsk, pour menacer la droite des Français ; les neuvième et dixième, composés des troupes les moins aguerries, devaient observer l s Autrichiens : ces dix corps devaient manœuvrer en retraite et détruire les magasins jusqu'à ce qu'on eût attiré l'armée française sur le

champ de bataille où trois lignes de redoutes, disposées avec art, devaient paralyser l'impétuosité des Français et les talens de Bonaparte et de ses généraux. Quand l'armée d'invasion, après avoir perdu l'élite de ses troupes, voudrait se retirer sur ses dépôts, tant pour se recruter que pour se reposer, les cinq corps placés sur sa droite devaient, par des marches rapides, se porter sur ses communications et la forcer à mettre bas les armes. Le premier corps russe, formant l'avant-garde, devait être composé de deux divisions d'infanterie de douze mille hommes chacune et de seize mille cosaques; il devait prendre position sur le Niémen, entre Tilsit et Kowno. Les deuxième, troisième et quatrième corps devaient être établis à la gauche du premier dans la direction de Grodno. Le cinquième corps, destiné à servir de réserve, devait être composé de vingt-quatre mille grenadiers, huit mille dragons et huit mille cuirassiers; il devait être cantonné dans le voisinage du terrain choisi pour livrer bataille, de manière à pouvoir se réunir très-promptement, et décider, par une vigoureuse attaque, la victoire en faveur des Russes; il devait être mis à la disposition de l'Angleterre une force de quatre-vingt mille hommes, dont

soixante mille fantassins, quatre mille cuirassiers et le surplus cosaques, dragons et artilleurs. Soixante mille hommes devaient être placés au nord pour couvrir la Finlande, et le même nombre au sud de Saint-Pétersbourg; ces cent vingt mille hommes devaient être pris dans les troupes de nouvelle levée. Toutes les autres frontières de la Russie devaient être confiées à la garde des milices des gouvernemens voisins; tous les efforts de l'empire devaient être dirigés et calculés pour disperser la grande armée de Bonaparte, son véritable et unique appui, puisqu'il disait souvent avec Salluste : *Imperium semper iisdem artibus retinetur quibus initio partum est.*

L'armée dont l'Angleterre devait disposer aurait débarqué sur les côtes de France, lorsque Bonaparte avec sa garde impériale serait arrivé au centre de la Russie, à plus de six cents lieues de la France. Une autre expédition, composée de troupes anglaises, aurait été jetée sur un autre point des côtes de France, et les deux armées auraient fait leur jonction sur les hauteurs de Montmartre et de Saint-Cloud. Un prince de la famille des Bourbons, ou Louis XVIII lui-même, aurait été invité à prendre le commandement en chef de ces troupes destinées à reconquérir

le trône de ses pères. Je sais qu'on me dira que le plan était trop vaste pour recevoir son exécution, à cause de la grande quantité de cavalerie que devait fournir la Russie. On n'obtient de grands résultats qu'avec de grands moyens. Toute la cavalerie de France se trouvant en Espagne ou dans le Nord, on aurait pu ne prendre que deux ou trois mille chevaux; les autres cavaliers auraient été fournis de chevaux anglais ou français : mais toute la cavalerie demandée était indispensable pour les opérations ultérieures. Les paysans français ont eu de tout temps un tel respect, ou, pour mieux dire, une si grande crainte de la cavalerie, qu'un seul régiment de cette arme fait plus d'effet pour maintenir l'ordre que trois ou quatre régimens d'infanterie. Cent mille alliés dans Paris auraient encouragé les habitans de cette capitale à faire éclater librement tout leur amour pour l'auguste famille des Bourbons. Si donc les mesures proposées dans le plan remis au gouvernement anglais en 1810 avaient été scrupuleusement adoptées, l'Europe aurait été délivrée en 1812 des justes craintes que lui inspirait l'esprit de nouveauté qui avait élevé et qui seul maintenait la nouvelle maison de France.

Mais c'est en déroulant le tableau fidèle de

la campagne la plus mémorable qui ait jamais eu lieu, qu'on jugera que la négligence des gouvernemens a été miraculeusement suppléée par la justice de la Providence, qui a vengé de la manière la plus éclatante les malheureuses victimes si impitoyablement égorgées à Saragosse, à Madrid, à Tarragone, à Borodino et à Moskou. Il est pénible, j'en conviens, d'écrire de telles horreurs. Le lecteur frémit encore des affreux massacres dont l'Espagne a été le théâtre, et dont j'ai tâché de dévoiler toute l'iniquité, parce qu'il n'est pas permis d'adoucir l'histoire, qui, dans son langage d'autant plus terrible qu'il est éternel, reproche à Bonaparte la mort de plusieurs millions d'hommes. Parfois, mais trop rarement, je trouve quelque occasion de rendre justice aux qualités supérieures de ce conquérant; je peins avec la même franchise ses vertus et ses crimes. Puissent les pages sanglantes de cette histoire servir à l'amélioration de la génération présente et à l'instruction des siècles à venir! Ce doux espoir peut seul encourager le philosophe à faire les plus pénibles efforts pour arracher la vérité de ces rapports captieux, si bien calculés pour tromper les peuples et flatter les monarques, en leur représentant comme des

bienfaits du Ciel ces scènes épouvantables où six cent mille hommes s'entr'égorgent avec une férocité inconnue aux tigres eux-mêmes, puisqu'ils respectent leur propre espèce.

Alexandre, averti à temps des projets de *son grand ami*, comprit que toutes ses condescendances ne tendraient qu'à ruiner ses sujets. Il prit le ton de dignité dont n'aurait jamais dû se dépouiller le successeur de Pierre le Grand. Tous les ports de la Russie furent ouverts aux Anglais avec des précautions qui indiquaient, non la crainte de la France, mais le désir si louable de maintenir la paix du continent, sans négliger les moyens que fournissait le masque d'un pavillon étranger en faveur du commerce, la principale base de la prospérité des empires.

Les provinces limitrophes de la Prusse, de la Pologne et de la Galicie furent les rendez-vous de l'élite de toutes les armées russes. Quand Bonaparte, qui désirait la guerre, réunit à la France le duché d'Oldenbourg, Alexandre protesta solennellement contre cette violation du droit des gens. Une armée nombreuse et aguerrie par les campagnes d'Italie, d'Allemagne et de Turquie, était là pour appuyer les justes réclamations de son souverain. Cette attitude fière étonna l'Europe.

A ce premier sentiment succéda celui de l'admiration; mais on craignait que des projets si nobles ne s'évanouissent devant les armées de la France agrandie de toute l'Italie, et secondée par les Prussiens, les Polonais et les Autrichiens.

Depuis que Bonaparte s'était emparé de l'autorité, il avait eu l'habileté de n'avoir que des guerres successives, chaque nation, par un bonheur inconcevable, ne l'attaquant que quand l'autre avait été forcée de se retirer du champ de bataille. Dans sa guerre contre la Russie, il pouvait disposer des armées de tout le continent; aussi ne douta-t-il jamais de placer son frère Jérôme sur le trône des czars. Il aurait dû se souvenir des imprécations dont il fut accablé en Égypte, et surtout dans son retour de Syrie au Caire, après sa funeste expédition devant Saint-Jean-d'Acre. Le Français n'aime pas à faire la guerre en France, parce qu'il est privé des douceurs qu'on se procure en pays ennemi; il se bat par manière d'acquit; il n'a pas sa gaieté naturelle. En Allemagne et en Italie, où il peut vivre sans rien payer, il est dans sa véritable sphère. La Russie ne présentait aucun des avantages qui encouragent les soldats accoutumés à vivre de réquisition, puisque Bona-

parte a toujours fait la guerre sans autres magasins que les granges et les greniers des habitans.

Mais les Russes, depuis l'invasion de Charles XII, avaient appris à enfouir leurs grains pour les soustraire à la rapacité des soldats. D'ailleurs ce pays est très-pauvre, comparé à la Souabe et au Milanais. A ces inconvéniens nous ajouterons le dégoût si prononcé des Français pour tout ce qui est expédition lointaine, soit par terre, soit par mer; et leur caractère caustique dont les saillies, d'abord mordantes, produisent l'indiscipline et le tumulte, légitimés en apparence par le manque de subsistances et l'abandon de la victoire. Comment ces considérations si puissantes échappèrent-elles à Bonaparte, qui se flattait de connaître si bien la nation dont César a dit avec un sens très-profond : *Que son ardeur à entreprendre n'était égalée que par sa promptitude à se désister de ses desseins!*

La Russie devait être attaquée en 1811. Bonaparte avait confié son plan à un de ses favoris, qui le communiqua à un ami dont il ne suspectait pas l'attachement à la cause des Bourbons. Napoléon devait partir de Paris quelques mois après les couches de l'impératrice Marie-Louise et placer ce précieux dé-

pôt à Vienne, sous la sauve-garde de son beau-père François. Mais ses agens lui ayant appris que l'empereur Alexandre était en mesure de lui résister, il eut recours à la ruse pour gagner du temps. Il quitta son arrogance habituelle, parla de fidélité aux traités, de liberté des mers, et du bonheur des souverains du continent, s'ils continuaient à vivre en bonne amitié.

Pour mettre le comble à son système de dissimulation, lorsqu'une armée de quatre cent mille hommes s'organisait pour marcher contre la Russie, il fit faire des propositions de paix au gouvernement anglais. Son ministre des affaires étrangères fit parvenir à lord Castlereagh une lettre remplie de grands mots, vides de sens, ou entièrement injurieuse à Bonaparte, si on veut en faire l'application avec impartialité, tant pour les insultes que pour les *prophéties*. Je ne citerai que le second paragraphe de cette lettre ; il peut servir à en faire apprécier l'ensemble : « Beaucoup de changemens, dit le duc de Bassano, ont eu lieu en Europe depuis dix » ans : ils ont été la suite nécessaire de la » guerre qui s'était allumée entre la France » et l'Angleterre. Beaucoup de changemens » arriveront encore, et ils résulteront de la

» même cause. Le caractère particulier que
» la guerre a pris peut ajouter à l'étendue
» et à la durée de ses résultats. Des prin-
» cipes exclusifs et arbitraires ne peuvent
» se combattre que par une opposition sans
» mesure et sans terme, et le système de la
» préservation et de la résistance doit avoir
» le même caractère d'universalité, de per-
» sévérance et de vigueur ». Il était difficile de tenir aux alliés un langage plus analogue à leurs sentimens, et plus conforme aux résultats qu'ils ont obtenus. Ils ont prouvé à Bonaparte, non par des bravades, mais par des hauts faits, que la leçon de son ministre leur avait été profitable.

La réponse de lord Castlereagh fut courte, mais remplie de fermeté et de modération. Sa Seigneurie dit, au sujet du paragraphe que j'ai cité : « Quant au caractère par-
» ticulier que malheureusement la guerre a
» pris, et au principe arbitraire que Votre
» Excellence dit avoir été adopté, tout en
» niant que ces maux puissent être attribués
» au gouvernement anglais, je puis assurer
» Votre Excellence que son Altesse royale le
» Prince régent déplore sincèrement leur
» existence, parce qu'ils aggravent sans né-
» cessité les calamités de la guerre, et que

» son plus ardent désir, soit qu'il soit en
» paix ou en guerre avec la France, est de
» voir les relations entre les deux pays réta-
» blies sur les principes qui ont été suivis
» dans des temps antérieurs ». Les négocia-
tions en restèrent là par le silence du gouver-
nement français, qui n'avait eu en vue que
de prouver aux malheureux habitans de la
France que les fléaux occasionés par la
guerre devaient être attribués à l'Angleterre,
tandis qu'ils n'avaient d'autre source que l'in-
satiable ambition de Napoléon.

Les mois de mai et de juin se passèrent à
parlementer, uniquement pour la forme de
la part de la France, puisque tout en pro-
clamant le plus grand désir de ne point en
venir à une rupture, ses armées se dirigeaient
vers les frontières de l'empire russe. Tout au
contraire, l'empereur Alexandre ne fit pas
entrer un seul homme en Prusse, ni sur le
territoire du duché de Varsovie. Ce prince,
désirant donner à l'Europe un témoignage
authentique de sa loyauté et de son désir
d'épargner à l'humanité les maux dont la
guerre la menaçait, ordonna à Son Excellence
le comte de Romanzow de communiquer ses
intentions pacifiques au gouvernement fran-
çais. Il est dit dans cette note ministérielle,

en date de Wilna, du 19 mai 1812, « que » l'empereur Alexandre, toujours fidèle à la » règle de conduite qu'il s'est invariablement » tracée, toujours persévérant dans son sys- » tème purement de défense, toujours enfin » plus modéré à mesure que le développe- » ment de ses forces le met davantage à même » de repousser les prétentions que l'on pour- » rait élever contre les intérêts de son empire » et la dignité de sa couronne, se borne à ne » s'attacher qu'au vœu de la paix ».

Les plus ardens partisans de Bonaparte seront forcés de convenir que jamais leur favori ne déploya la magnanimité de son auguste rival. Les revers encore récens de 1806 et 1807 ne suffirent point pour déterminer Alexandre à supporter plus long-temps le joug humiliant de la France. Il avait été trompé dans ses conseils, autant que faiblement secondé par ses alliés. Étonné d'avoir vu fuir les braves légions russes qui, sous les généraux de Catherine, ne savaient que vaincre ou mourir, Alexandre étudie les causes, les moyens et les résultats qui avaient rendu si glorieux le règne de son illustre aïeule. Il rectifie les erreurs de ses ministres, il rejette une alliance qui le tenait sous une tutelle honteuse, il termine une guerre désastreuse avec la Turquie, et il renoue son

ancienne liaison avec le gouvernement anglais, qu'il reconnaît enfin pour être le protecteur naturel et indispensable de tous les peuples du continent. Il connaît tous les dangers de la lutte qu'il va soutenir. L'Autriche, la Prusse, l'Allemagne, la Hollande, toute l'Italie et la France, qui seule s'était déjà montrée si formidable, sont réunies pour forcer Alexandre à fermer ses ports à l'Angleterre. Tant de forces sont dirigées par Bonaparte, si habile et si heureux dans presque toutes ses entreprises, depuis qu'il était à la tête des armées françaises.

Qui n'aurait cru que ce vainqueur d'Austerlitz, d'Jéna et de Friedland, secondé par les généraux de Frédéric et de François, allait écraser du premier choc l'armée russe, considérablement affaiblie par la guerre impolitique qu'elle venait de soutenir contre les Turcs? Mais Alexandre a pris son parti en grand homme : il veut être libre et pouvoir rendre heureux ses sujets, dont l'amour lui garantit qu'ils sont prêts à seconder ses nobles desseins, ou à s'ensevelir avec leur père chéri sous les ruines de l'empire, plutôt que de se soumettre plus long-temps aux ordres tyranniques de Bonaparte. Le prince Kourakin reçut l'intimation de faire au gouvernement

français la signification officielle des dernières volontés de l'empereur Alexandre.

Son Excellence fit remettre au duc de Bassano une note en date de Paris, du 30 avril, dans laquelle il est dit : « Il m'est ordonné de
» déclarer à Votre Excellence que la conser-
» vation de la Prusse et son indépendance de
» tout lien politique dirigé contre la Russie
» sont indispensables aux intérêts de S. M. I. :
» pour arriver à un véritable état de paix
» avec la France, il faut nécessairement qu'il
» y ait entre elle et la Russie un pays neutre,
» qui ne soit occupé par les troupes d'aucune
» des deux puissances; que comme toute la
» politique de S. M. l'Empereur mon maître
» ne tend qu'à établir des rapports solides
» et stables avec la France, et que ceux-ci
» ne sauraient subsister, tant que des armées
» étrangères continueront à séjourner dans
» une telle proximité des frontières de la
» Russie; la première base de toute négocia-
» tion ne peut être que l'engagement formel
» de l'entière évacuation des états prussiens
» et de toutes les places fortes de la Prusse,
» quels qu'aient été l'époque et le fondement
» de leur occupation par les troupes fran-
» çaises ou alliées; d'une diminution de la
» garnison de Dantzick, de l'évacuation de la

» Poméranie suédoise, et d'un arrangement
» avec le roi de Suède, propre à satisfaire
» réciproquement les deux couronnes de
» France et de Suède ».

Le prince Kourakin disait en outre qu'aussitôt que la France aurait accepté ces préliminaires, la Russie conviendrait d'un système de licences, à l'exemple de la France, pour le commerce avec l'Angleterre, et que, relativement au duché d'Oldenbourg, un équivalent convenable serait accepté par un arrangement particulier. A ces propositions, si modérées de la part du gouvernement russe, Bonaparte fit demander à l'ambassadeur s'il était muni de pleins pouvoirs pour arrêter, conclure et signer un traité entre les deux puissances, et dans cette hypothèse il était requis d'en donner communication officielle. Il était impossible de procéder avec plus de mauvaise foi. Aussi Son Excellence répondit « que le caractère dont il avait l'honneur d'être revêtu auprès de l'empereur Napoléon lui suffisait pour tous ses devoirs diplomatiques, et que, d'après la connaissance parfaite qu'il avait des intentions de l'empereur Alexandre, il promettait que tout arrangement qu'il signerait serait ratifié par son auguste maître ».

Tant de loyauté mettait à découvert le ma-

chiavélisme du cabinet des Tuileries ; la guerre ne fut plus douteuse ; le prince Kourakin reçut ses passe-ports. Bonaparte quitta Paris le 9 mai, avec Sa Majesté l'impératrice Marie-Louise : cette princesse, bien digne d'un meilleur sort, se rendit à Dresde où elle eut la douce satisfaction de revoir un père pour le bonheur duquel elle avait fait le plus grand des sacrifices : que leur première entrevue dut être touchante ! La petite-fille de l'illustre Marie-Thérèse, réduite à devenir l'épouse d'un aventurier pour empêcher la destruction de la maison de Lorraine, était peut-être encore plus à plaindre que l'infortunée princesse sa tante, que la révolution de France fit périr sur un échafaud ; au moins l'honneur fut sauvé.

Non que je prétende jeter de la défaveur sur Marie-Louise, dont le dévouement sublime est au-dessus de tout éloge ; mais je censure avec raison la faiblesse de François, qui par ce mariage consolida l'usurpateur sur le trône de France, et se déclara par le fait le protecteur naturel des ennemis de Louis XVIII et de son auguste famille. Il eût dû exiger de son gendre la promesse formelle que, en consentant à son union avec une princesse de l'illustre maison de Lorraine, la France serait rendue aux Bourbons, et qu'il se contente-

rait de son royaume d'Italie. Au lieu d'armer contre Bonaparte, afin de remplir le rôle de médiateur, François II conclut un traité d'alliance avec l'usurpateur, en date du 14 mars 1812 : l'article II porte « que les deux *hautes* » parties contractantes se garantissent réci» proquement l'intégrité de leurs territoires » actuels »; et, par l'article III, « elles s'o» bligent à se secourir mutuellement dans » le cas où l'une ou l'autre viendrait à être » attaquée ou menacée ». L'article VI exprime la volonté des deux puissances de maintenir l'intégrité du territoire de la Porte ottomane en Europe.

Le traité entre la Prusse et la France renferme de semblables dispositions; mais on n'a jamais douté des véritables sentimens du cabinet de Berlin, enchaîné par l'empire des circonstances. Tous les actes de Frédéric en faveur de la France ne peuvent donc être considérés que comme les complaisances d'un prisonnier envers son geolier, dans l'espoir d'adoucir sa situation; François n'avait pas les mêmes motifs de crainte : une armée d'élite, commandée par d'habiles généraux, l'autorisait à rester dans une attitude imposante envers les belligérans; si sa médiation eût été dédaignée par le vainqueur, il eût pu

parler en maître, il aurait acquis une gloire immortelle; tandis qu'en joignant ses troupes à celles de Napoléon pour envahir la Russie, il a couvert son règne d'une tache indélébile. Quelle singulière reconnaissance pour le sang russe versé à la Trebia, à Novi et à Austerlitz!

L'entrevue de Dresde ne servit qu'à confirmer François dans ses bonnes dispositions envers son gendre. Les prières de Marie-Louise, qui avait eu sa leçon faite avant son départ de Paris, achevèrent l'ouvrage que la peur avait commencé après la bataille de Wagram. L'impératrice accompagna son auguste père à Prague, où s'était rendue la famille impériale pour s'y réunir avec l'illustre voyageuse. Peu de jours après son arrivée dans cette ville, Marie-Louise se sépara de ses amis et retourna à Paris.

Bonaparte avait quitté Dresde le 29 mai, pour se rendre en Pologne; le 22, il avait son quartier-général à Wilkowizky; celui de l'empereur Alexandre était à Wilna. Les avant-gardes étaient en présence sur les deux rives du Niémen, et n'attendaient que le signal d'en venir aux mains. Napoléon, voulant soutenir jusqu'au dernier instant son caractère de duplicité, fit ordonner au général Lauriston de

se rendre auprès de l'empereur Alexandre pour savoir s'il n'y aurait pas moyen de revenir sur la sommation du prince Kourakin pour l'évacuation des états prussiens; cette condition n'avait été mise en avant que comme essentielle à la sûreté des frontières russes. La mission du comte de Lauriston ne fut pas remplie, et on refusa d'écouter toute proposition qui tendrait à éluder les intentions formelles de Sa Majesté pour ne point souffrir de troupes françaises stationnées dans le voisinage de ses états.

Ce refus de prolonger des pourparlers superflus piqua l'amour-propre de Napoléon; il s'en plaignit hautement, et il donna l'ordre à son armée de passer le Niémen, en disant: « Les vaincus prennent le ton de vainqueurs, » *la fatalité les entraîne; que les destins s'accomplissent* » ! Pour ne pas déroger à ses anciens usages, il mit à l'ordre de l'armée une proclamation d'une composition si curieuse, surtout en comparaison des résultats, que nous la rapportons tout entière, afin que les lecteurs puissent faire les rapprochemens singuliers du comble de l'arrogance avec la plus folle jactance, avec la mystification la plus complète que mentionne l'histoire.

« Soldats, la seconde guerre de Pologne » est commencée. La première s'est terminée » à Friedland et à Tilsit; à Tilsit, la Russie a » juré éternelle alliance à la France et guerre » à l'Angleterre; elle viole aujourd'hui ses » sermens; elle ne veut donner aucune ex- » plication de son étrange conduite que les » aigles françaises n'aient repassé le Rhin, » laissant ainsi nos alliés à sa discrétion. La » Russie *est entraînée par la fatalité*, *ses* » *destins doivent s'accomplir*. Nous croirait- » elle donc dégénérés? ne serions-nous donc » plus les soldats d'Austerlitz? elle nous » place entre le déshonneur et la guerre. Le » choix ne saurait être douteux. Marchons » donc en avant; passons le Niémen; por- » tons la guerre sur son territoire. La seconde » guerre de Pologne sera glorieuse aux armes » françaises comme la première. Mais la paix » que nous conclurons portera avec elle sa » garantie, et mettra un terme à cette or- » gueilleuse influence que la Russie a exercée » depuis cinquante ans sur les affaires de » l'Europe. En notre quartier-général de » Wilkowizky, le 22 juin 1812 ».

Bonaparte avait mal jugé les Russes; il aurait dû savoir que de toutes les nations de l'Europe, sans en excepter les Espagnols, les

Moskovites sont les plus attachés à leur religion, à leurs lois et à leur souverain. Leur caractère national, quand il est bien dirigé, est susceptible d'un enthousiasme qui enfante des prodiges. Il ne leur faut que des Suvarow et des Potemkin pour les rendre invincibles. Les Italiens, peuple efféminé; les Français, nation belliqueuse et polie; et les Allemands, mélange singulier d'héroïsme, d'ignorance et de bonhomie, purent être tour-à-tour séduits par les promesses et effrayés par les menaces du moderne Attila. Il faut plus que des paroles, il faut des faits pour persuader le Russe; encore se méfie-t-il de quiconque vient lui prêcher la liberté, le fer et la flamme à la main.

Si Bonaparte avait été bien instruit du véritable état physique et moral de l'empire russe, jamais il n'aurait quitté le territoire de l'ancienne Pologne, et cette campagne de 1812, qui ternit l'éclat de sa carrière militaire, lui aurait conservé le premier rang des généraux anciens et modernes, qu'il avait acquis par tant de victoires! mais c'était lui et son armée qui étaient *entraînés par la fatalité, leurs destins devaient s'accomplir;* et l'influence russe sur les affaires de l'Europe, bien loin d'être circonscrite, devait acquérir

un développement de gloire et un accroissement de vigueur qui garantissent qu'à l'avenir la France sera privée de la prépondérance que lui assurait la ligne du Rhin, et dont son gouvernement ne s'est servi, depuis vingt ans, que pour se priver, ainsi que tout le continent, des avantages du commerce maritime.

L'empereur Alexandre n'eut point recours à la fatalité du sort, ni à des invocations ridicules pour se rendre les destins propices; il adressa une exhortation paternelle à ses soldats, et il implora la protection de l'Être suprême. Voici sa proclamation, dont la sagesse fera mieux sentir que toutes mes réflexions l'extravagance de Napoléon.

Wilna, le 13 (25) juin 1812.

« Depuis long-temps nous avons remarqué
» de la part de l'empereur des Français des
» procédés hostiles envers la Russie, mais
» nous avions toujours espéré de les éloigner
» par des moyens concilians et pacifiques.
» Enfin, voyant le renouvellement continuel
» d'offenses évidentes, malgré notre désir de
» conserver la tranquillité, nous avons été
» contraints de compléter et de rassembler
» nos armées; mais alors encore, étant aux
» frontières de notre empire, sans violer l'état

» de paix et étant seulement prêts à nous
» défendre, tous ces moyens concilians et
» pacifiques ne purent conserver le repos que
» nous désirions. L'empereur des Français,
» en attaquant subitement notre armée à
» Kowno, a le premier déclaré la guerre.
» Ainsi, voyant que rien ne peut le rendre
» accessible au désir de conserver la paix,
» il ne nous reste plus (en invoquant à notre
» secours le Tout-Puissant, témoin et défen-
» seur de la vérité) qu'à opposer nos forces aux
» forces de l'ennemi. Il ne m'est pas néces-
» saire de rappeler aux commandans, aux
» chefs de corps et aux soldats, leur devoir et
» leur bravoure. Le sang des valeureux Scla-
» vons coule dans leurs veines. Guerriers!
» vous défendez la religion, la patrie et la
» liberté. Votre empereur est avec vous; Dieu
» est contre l'agresseur.

» *Signé* ALEXANDRE ».

On ne peut bien juger les hommes qu'en comparant leurs discours, leurs écrits et leurs actions. Quel est l'auteur de la guerre? n'est-ce pas le prince qui ordonne à ses soldats de passer le Niémen pour envahir l'empire russe? Alexandre met sa confiance dans le dévouement de ses sujets et dans la justice de sa cause; il lève ses mains vers le ciel pour

que le Dieu des victoires daigne couronner les généreux efforts d'un peuple jaloux de conserver son indépendance. Ses vœux ont été exaucés; tandis que les plus grands désastres ont presque détruit les vaillantes et nombreuses légions de ce conquérant qui, dans son orgueil insensé, se croyait désigné par le destin pour être le dieu de son siècle, il voulait se vautrer dans des torrens de sang; il voulait, comme en Syrie et en Espagne, brûler les moissons, détruire les cités et égorger les paisibles habitans d'un pays qui refusait d'adopter la plus affreuse combinaison politique, le système continental contre le commerce de l'Angleterre, si nécessaire à la prospérité des divers états du continent. Ces crimes de l'ambition ont été punis de la manière la plus terrible; le grand coupable réussit à s'échapper. Puisse la catastrophe inouie dont l'a accablé la vengeance céleste graver dans le cœur des souverains l'amour de la paix, l'horreur du carnage, et la noble résolution de ne se servir de leur puissance que pour le bonheur de l'humanité !

LIVRE DEUXIÈME.

Le 23 juin, le maréchal Davoust, commandant le premier corps de l'armée française, occupa le débouché de la forêt de Silwisky, près de Kowno ; vers minuit, le général Morand fit passer le Niémen par son avant-garde, pour protéger l'établissement des ponts, au nombre de trois, qui furent construits la même nuit sous les ordres du général d'artillerie Eblé ; le reste de la division Morand passa le fleuve sur-le-champ, et fut soutenu par les autres divisions du même corps; on n'éprouva aucune résistance ; il n'entrait pas dans le plan de défense des Russes d'adopter une ligne de près de cent lieues de développement pour arrêter la première fougue de notre armée. Maîtres de choisir notre point d'attaque, nous aurions, en conséquence des avis de nos émissaires, évité les postes fortifiés, et combiné nos mouvemens de manière à cerner quelque fort détachement qui aurait voulu s'obstiner à conserver sa position.

Le deuxième corps commandé par le maréchal Oudinot, la garde impériale aux ordres des maréchaux Mortier et Bessières, et

la cavalerie sous les ordres de Murat, passèrent le Niémen près de Kowno. Le troisième corps, commandé par le maréchal Ney, forma la réserve de l'armée. On peut évaluer à cent vingt mille combattans les troupes qui passèrent le Niémen, près de Kowno, sous les ordres immédiats de Bonaparte. Le maréchal Macdonald, commandant le dixième corps, passa le fleuve près de Tilsit le 24, et se dirigea sur Rosiena; il avait sous ses ordres trente mille hommes, dont le contingent du roi de Prusse faisait partie; il dut manœuvrer pour inquiéter la droite de l'armée russe. Le prince Jérôme avait pris la route de Grodno avec les cinquième, septième et huitième corps d'armée. Le prince Eugène, commandant les quatrième et sixième corps, passa le Niémen près de Pilony; il reçut ordre de manœuvrer de manière à lier les opérations de la droite, que commandait Jérôme, avec le centre où se trouvait Bonaparte, et afin de pouvoir se réunir à l'une ou à l'autre de ces deux armées, selon que les circonstances l'exigeraient. Le neuvième corps, commandé par Victor, n'avait pas encore passé la Vistule. Le prince de Schwartzenberg, avec le contingent autrichien, fort de trente mille hommes, était sur les frontières de la Gallicie, menaçant le flanc gau-

che de l'armée russe. On peut évaluer à quatre cent mille combattans les troupes réunies par Bonaparte pour dicter la loi à Alexandre.

L'armée russe était divisée en six corps : le premier, commandé par le comte Wittgenstein, était posté entre Rosiena et Keydanoui; il avait ses avant-postes sur la rive droite du Niémèn, pour le tenir instruit des mouvemens des Français. Le deuxième corps, aux ordres du général Bagavout, occupait les deux rives de la Vilia, dans les environs de Kowno. Le troisième corps, sous les ordres de Schuwalof, était campé à Novtroki, et couvrait le quartier-général de l'empereur Alexandre, qui était à Wilna. Le général Tutschkof, avec le quatrième corps, occupait le pays en avant de Wilna, ayant sa gauche près de Lida, et communiquant par sa droite avec le troisième corps. Le sixième, commandé par le général Doctorow, était, à la fin de juin, entre Lida et Grodno. Le prince Bagration, commandant le cinquième corps ou armée du midi, était à Volkowisk; il avait son avant-garde à Bialystok. La garde impériale russe occupait Wilna. Le septième corps, commandé par Rajewki, s'organisait près de Smolensk, et Miloradowitch faisait tous ses efforts dans les environs de Moskou pour

compléter le huitième corps. Les Russes n'avaient pas plus de trois cent mille hommes présens sous les armes, même en ajoutant à ces huit corps l'armée de Moldavie, qui avait l'ordre de se rendre à marche forcée pour soutenir Tormasow, dès qu'on en aurait fini avec le grand-sultan. Telle était la situation de l'armée d'Alexandre lorsque Bonaparte l'attaqua. Les Russes n'auraient pas pu soutenir le premier choc de l'armée française s'ils avaient voulu défendre le passage du Niémen. Alexandre ordonna donc à la droite et à la gauche de son armée des mouvemens concentriques qui devaient les réunir, entre Swentziani et Vidzi, aux deuxième, troisième et quatrième corps, qui s'étaient retirés de Kowno et de Wilna. Le premier corps réussit à se trouver au rendez-vous; mais le sixième corps se trouva séparé du reste de l'armée par quelques divisions françaises. L'activité des Russes suppléa au nombre; partout ils évitèrent nos troupes qui voulurent les arrêter. Pour rendre la justice due aux talens du général Doctorow et à l'intrépidité de ses compagnons d'armes, je vais détailler les mouvemens de notre armée, en émettant mon opinion sur les fautes des deux partis, pour l'instruction des jeunes officiers. J'engage aussi les lec-

teurs à méditer avec beaucoup d'attention les manœuvres hardies et savantes du prince Bagration, qui, malgré le mérite bien connu du maréchal Davoust, réussit à joindre la grande armée russe dans les environs de Smolensk, sans avoir éprouvé une grande perte.

Bonaparte fit son entrée à Kowno le 24 juin. Il avait été si mal servi par ses espions, qu'il ignorait encore la véritable situation de l'armée russe. Dans son troisième Bulletin, en date de Kowno, du 26 juin, il prétend « que » le général russe Bagavout, commandant le » deuxième corps, et une partie de l'armée » russe coupée de Wilna, n'ont trouvé leur » salut qu'en se dirigeant sur la Dwina »; cette allégation est dénuée de fondement. Le premier et le deuxième corps russes, se voyant attaqués par des forces supérieures, manœuvrèrent par leur gauche et se réunirent aux troisième et quatrième corps et à la garde impériale près de Swentziani. La Dwina avait été désignée depuis long-temps comme le rendez-vous de tous les corps russes. Des points fortifiés avec soin devaient favoriser leur réunion. L'art et la nature avaient contribué à rendre ces postes imprenables, si des circonstances imprévues n'eussent point empêché l'armée russe de s'y établir.

Le 27, Bonaparte marcha sur Wilna. Murat commandait son avant-garde, Davoust le corps de bataille, et Ney la réserve où se trouvait la garde impériale. Oudinot, aussitôt après le passage du Niémen, s'était porté sur Chatoui, pour faire une diversion contre le comte de Wittgenstein en faveur de Macdonald. Le 28, Murat attaqua l'arrière-garde russe près de Novtroki. Ce ne fut qu'un combat d'artillerie; dès que les Russes eurent bien reconnu les forces de cette avant-garde, ils repassèrent la Vilia, brûlèrent le pont de bois de Wilna, et ils effectuèrent leur retraite en très-bon ordre : les magasins et les munitions de guerre qu'ils ne purent évacuer vers la Dwina furent détruits.

L'entrée de Bonaparte dans Wilna dut lui faire entrevoir un terrible avenir. Une armée qui l'avait attendu jusqu'au dernier moment, et qui ne se retirait que pour se concentrer, afin de pouvoir réunir en sa faveur toutes les probabilités d'un succès, et la destruction totale et volontaire de ressources qui lui auraient été si utiles et sur lesquelles il avait basé ses calculs d'après son système d'approvisionnement : ces deux considérations, profondément réfléchies, durent lui causer un vif chagrin; mais le gant était jeté. L'habi-

tude de triompher, et la nécessité de soumettre Alexandre pour conserver son ascendant sur les autres souverains du continent, étouffèrent les sages conseils de la raison pour faire place aux flatteuses chimères de l'ambition.

Le pont de Wilna fut bientôt rétabli; notre cavalerie légère se mit à la poursuite des cosaques. Ceux-ci ne voulurent pas céder le terrain sans le disputer, et ils attendirent nos troupes légères sur la rive droite de la Vilia. On en vint aux mains dans une escarmouche assez vive. Le succès fut partagé, et les cosaques ne se retirèrent qu'après avoir fourni et reçu plusieurs charges fort animées; quoique soutenus par une réserve de dragons, ils prirent la fuite dans le plus grand désordre. Je ne partage pas l'opinion de Bonaparte, qui dans son cinquième Bulletin prétend « que la défense de Wilna valait une bataille, et que la conservation d'une triple » ligne de magasins aurait dû décider un général à en risquer les chances ». Autant vaudrait-il dire que les Russes n'ont pas voulu être le second tome des Prussiens à Iéna, qui avec cent mille hommes commirent l'imprudence d'attendre dans une plaine une armée de deux cent mille vétérans, sans avoir pensé à profiter des avantages que procurent à une armée

les bois, les marais, les rivières et les retranchemens, surtout quand l'armée attaquée est inférieure en nombre et moins aguerrie que l'armée ennemie.

Les grands préparatifs des Russes sur la Dwina sont une preuve évidente de l'exagération que fait Bonaparte des magasins détruits ou pris à Wilna. Il est sans doute essentiel dans les combinaisons d'un général de ne point compromettre ses subsistances, dont les dépôts avoisinent sa ligne d'opérations; mais cette protection est toujours subordonnée au salut de l'armée, de qui dépend la sûreté de l'empire. Je conviens que l'armée russe avait trop d'extension par sa gauche. Le corps du prince Bagration aurait dû être dans son ordre de bataille entre le quatrième et le sixième, ou en réserve dans les environs de Smorgoni. Il suffisait d'occuper Volkowisk et Bialystock par des troupes légères qu'aurait fournies le sixième corps. Le destin de l'armée française se serait accompli sur les rives de la Dwina, et la Russie n'aurait point à regretter le ravage de ses plus belles provinces, et l'incendie de l'ancienne capitale des czars.

Nous approuvons donc la sage résolution de l'empereur Alexandre pour ne livrer bataille qu'avec toute son armée réunie, et nous

croyons devoir faire bien connaître les balivernes publiées par ordre de Napoléon pour discréditer l'habileté des mesures adoptées par les Russes. Le maréchal Oudinot était en présence du comte de Wittgenstein le 28, près de Develtovo. Le général russe pouvait combattre avec l'espoir de la victoire; mais ce succès partiel aurait dérangé le plan général, puisque la réunion aurait été différée du temps nécessaire et pour vaincre, et pour profiter de cet avantage. Le corps de Wittgenstein était supérieur à celui d'Oudinot; néanmoins il se retira après avoir échangé quelques coups de canon, et il prit position à Vilkomir, d'où il communiqua par sa gauche avec les deuxième, troisième et quatrième corps postés près de Swentziani.

Tel est le compte rendu par Bonaparte lui-même, et en tout conforme à la marche des Russes. On est donc bien étonné d'entendre Napoléon publier dans le cinquième Bulletin « que la marche du duc de Reggio obligea » le corps de Wittgenstein à se porter sur » Vilkomir et sur la gauche, et le corps de » Bagavout à gagner Dunabourg, et que ces » deux corps se trouvaient *ainsi coupés de* » *Wilna* ». Il paraît que cette assertion avait été faite sans une connaissance exacte du

terrain ; car le rédacteur du Bulletin continue ainsi : « Le troisième et le quatrième corps » et la garde impériale russe se portèrent de » Wilna sur Swentziani. Le roi de Naples les » poussa vivement sur les deux rives de la » Vilia, etc. ». Il doit paraître singulier qu'il ne soit pas aussi dit que ces trois corps sont *ainsi coupés de Wilna*. On dit, en langage militaire, qu'un corps est coupé d'une place ou du gros de l'armée, quand on a réussi à placer entre ce corps et l'armée dont il fait partie, ou la place avec laquelle il est intéressé à communiquer librement, une force assez imposante pour l'obliger à changer ses rapports au détriment du plan général d'opérations. Ce que dit Bonaparte au sujet des premier et deuxième corps russes est donc le comble du ridicule. Ces deux corps ont toujours eu leurs communications libres avec le gros de l'armée, et ils n'ont pas plus été coupés de Wilna que de Dunabourg, puisque leurs communications n'existaient pas avec les murs de Wilna, mais avec l'armée russe qui y était établie, et qui, rendue à Swentziani, n'a pas cessé un seul instant de correspondre sans le moindre obstacle avec les généraux Wittgenstein et Bagavout.

J'ai insisté sur ce passage du rapport de

Bonaparte, afin de faire connaître la fausseté de son raisonnement et la subtilité de son charlatanisme pour déprécier le mérite des généraux russes, et se faire regarder comme possédant exclusivement le génie et l'expérience qui gagnent les batailles.

C'est du corps du général Doctorow et de celui du prince Bagration dont Napoléon aurait dû parler, comme les ayant coupés du gros de leur armée. Si, au lieu de perdre un temps précieux à rédiger des bulletins fanfarons, et à faire escadronner trente mille hommes de cavalerie contre cinq à six mille cosaques et dragons, il avait porté Murat et Davoust à Smorgoni, Doctorow se serait trouvé non-seulement coupé, mais fortement compromis. Le 30 juin, ce général était encore à Soleshkini, sur la route de Lida à Wilna. Dès qu'il eut appris qu'il allait bientôt avoir à combattre l'élite de l'armée française, il marcha sur Oshmiany. Notre avant-garde y arriva presque aussitôt que les cosaques. La position de Doctorow était très-critique; son activité et le zèle de ses troupes le sortirent de ce mauvais pas. Il marcha par sa droite sur Smorgoni, et, tandis qu'il culbutait quelques partisans français qui s'opposaient à son passage, Bonaparte faisait mar-

cher l'infanterie de Davoust et les cuirassiers du général Valence sur Oshmiany. Cette fausse manœuvre sauva Doctorow. Comment Bonaparte, qui en 1805 ne balança pas de couper toute l'armée de Mack de ses communications avec Vienne, ne se détermina-t-il pas à profiter d'une chance si favorable, qu'on croit pouvoir assurer qu'elle eût décidé du succès de la campagne?

Ces trente mille Russes pouvaient être attaqués par plus de soixante mille Français, soutenus par la garde impériale. Doctorow n'arriva à Smorgoni que le 2 juillet, et les Français auraient pu y être dès la veille, puisqu'ils étaient depuis le 28 à Wilna, distant de Smorgoni de trois journées de marche. Mais Bonaparte voulait révolutionner la Pologne russe; il voulait relever le trône occupé avec tant d'éclat par les Casimir et les Sobieski. L'ambition de rendre l'indépendance à une noblesse orgueilleuse et à un peuple indolent lui fit oublier qu'il avait à combattre la nation la plus redoutable du globe, autant par ses qualités que par ses défauts. La présence de Napoléon était nécessaire aux avant-postes, afin de recueillir le fruit de ses premières dispositions. Il aurait dû savoir que Murat, brave comme son épée,

est incapable de concevoir un mouvement stratégique pour cerner son adversaire, surtout un adversaire russe: on fit donc un pont d'or à Doctorow.

Le 3 juillet, ce général passa la Vilia près de Svirankz; il eut à combattre les tirailleurs d'un corps d'environ quinze mille hommes, composé d'une division d'infanterie, commandée par le général Morand, et des cuirassiers du général Nansouty : ces deux officiers, tous deux également distingués par leurs services et leurs talens, se tinrent sur la défensive, persuadés que la lutte ne serait point à leur avantage; et cependant Bonaparte assure « que le mouvement de Doctorow vers » la Dwina avait été prévu; que le comte Nan» souty et le comte Morand s'étaient portés » à Kimelishki, sur la rive droite de la Vilia, » *pour couper ce corps;* qu'ils arrivèrent le 3 » à Svirankz, lorsqu'il débouchait; qu'ils le » *poussèrent vivement;* qu'ils prirent bon » nombre de traînards, et qu'ils l'obligèrent » à abandonner quelques centaines de voi» tures de bagages ». A ce narré si vague, puisqu'il ne constate aucune perte réelle, Bonaparte ajoute des jérémiades; genre nouveau dans les rapports d'un conquérant : il dit « que l'incertitude, les angoisses, les mar-

» ches et les contre-marches qu'ont faites ces » troupes, les fatigues qu'elles ont essuyées, ont » dû les faire beaucoup souffrir ». On serait tenté de croire qu'il est si peiné de la situation délabrée où se trouve le corps de Doctorow, qu'il se décidera à envoyer quelques chirurgiens français pour soigner les malades: sa pitié n'est que dans son Bulletin et non pas dans son cœur; d'ailleurs son attention se trouva absorbée par un orage de trente-six heures, suivi d'un froid très-vif; ce déluge et le changement de température lui firent perdre plusieurs milliers de chevaux, et son artillerie fut arrêtée par les mauvais chemins. Il faut se justifier d'avoir laissé échapper le sixième corps qui était séparé de la grande armée par Bonaparte en personne, et du prince Bagration par le prince Jérôme, entré à Grodno le 30 juin. Un paragraphe du Bulletin précité, bien loin de remplir le but proposé, sert à prouver l'adresse des généraux russes : « Cet épouvantable orage, qui a » fatigué les hommes et les chevaux, a néces» sairement retardé notre marche, et le corps » de Doctorow, qui a donné successivement » dans les colonnes de plusieurs généraux » français, *a été près* de sa destruction ». Bonaparte, par un aveu si maladroit, déclarait

n'être plus le même homme de l'armée d'Italie ; il avait cessé d'être extraordinaire, puisqu'il en était réduit à mettre aussi à contribution les orages et les brouillards pour pallier ses bévues ; genre d'excuse réservé dans tous les temps à la médiocrité ou à la paresse.

Nous ne pouvons pas lui faire les mêmes reproches pour le prince Bagration : ce général ne quitta Volkowisk que le 30 juin ; il voulait se réunir à la grande armée sur les bords de la Dwina ; il se présenta successivement dans les directions de Lida, de Wishnew et de Minsk ; partout il trouva des forces supérieures qui lui coupaient toute communication directe avec le général Barclay de Tolly. Cette séparation ne pouvait point être imputée à Bagration ; elle était due à l'immense développement qu'avait l'armée au commencement des opérations : un officier moins habile aurait cherché à faire une trouée pour se rendre au point de réunion fixé pour toute l'armée. Bagration ne voulut point donner au hasard le salut des troupes dont l'empereur lui avait confié le commandement ; il se serait certainement fait jour l'épée à la main, mais il aurait combattu, et il aurait perdu l'élite de ses troupes, qu'on était convenu de ne faire combattre que quand toute l'armée russe serait réunie. Quoiqu'il

soit très-probable que le cinquième corps n'aurait point été mis en déroute, comme il aurait beaucoup souffert et qu'il aurait dû continuer sa marche vers la Dwina, Napoléon aurait représenté le résultat de cet engagement comme une victoire signalée. Le prince prit son parti en homme de tête : il renonça à se porter sur la Dwina, et il se dirigea vers le Dniéper, persuadé que l'empereur approuverait sa conduite et que l'armée russe manœuvrerait pour effectuer leur jonction dans le plus bref délai. L'empereur Alexandre avait établi ses troupes sur la rive gauche de la Dwina tant qu'il avait compté sur l'arrivée du cinquième corps, afin de faciliter son mouvement par une attaque générale, qui n'aurait été que feinte pour contenir les divers corps français dans leurs positions respectives, et les empêcher de se réunir pour écraser le prince Bagration. Dès qu'Alexandre fut instruit de la marche de son général vers le Dniéper, il fit occuper le camp retranché de Drissa ; les Français suivirent ce mouvement et bordèrent la rive gauche de la Dwina.

Le 15 juillet, Davoust était sur la Bérezina, le prince Jérôme à Aisvy, le prince Eugène à Vileika, Murat à Disna, Oudinot à Du-

nabourg, Macdonald à Shavli, sur la route de Riga, Ney, Bessières et Mortier sur les deux rives de la Disna, pour soutenir Murat. A la même époque, le prince de Schwartzenberg occupait Proujani, Kobrin et Pinsk; le général Reynier, avec les Saxons, était à Slonim. Les Bavarois, sous les ordres du général Gouvion-Saint-Cyr, étaient à attendre de nouveaux ordres à Wilna. Victor avait quitté l'Oder, et était arrivé à Varsovie.

Les dispositions de Bonaparte, qui s'élevait par sa droite dans la direction de Vitebsk, donnèrent de l'inquiétude à Alexandre. Il craignait qu'on ne lui reprochât d'avoir laissé à découvert les provinces du centre de la Russie, que le corps de Bagration ne pourrait point protéger contre l'élite de l'armée française : bien plus, il avait à cœur de suivre ponctuellement le plan que lui avait fourni le cabinet de Londres, dont la base était de ne livrer bataille qu'avec ses troupes *concentrées* et fortement retranchées. Le corps de Bagration était fort de quarante mille hommes, l'élite de l'armée russe. En conséquence, le 18, Alexandre évacua le camp retranché de Drissa; il confia au comte de Wittgenstein le soin de couvrir Pétersbourg, et avec les quatre autres corps et sa garde il se dirigea vers la haute Dwi-

na, tant pour se réunir avec le cinquième corps que pour garder la route de Moskou. Si ce prince exécuta ce mouvement dans l'intention d'attirer Bonaparte dans le centre de la Russie, afin d'y opérer plus efficacement sa destruction, il mérite d'être placé au même rang que le célèbre Indathyrse, le vainqueur de Darius, dont l'armée, ainsi attirée dans l'intérieur du pays par la retraite des Scythes qui habitaient l'immense étendue de terrain placé entre le Danube et le Don, le Tanaïs des anciens, fut forcée à la retraite par le manque de subsistances, autant que par le courage des Scythes. Mais si l'empereur n'eut que le dessein de couvrir Moskou, il commit une erreur manifeste. C'est à tort que Bonaparte dit dans son huitième Bulletin : « Tous les pré» paratifs que l'ennemi avait faits pour dé» fendre le passage de la Dwina ont été inu» tiles. Les magasins qu'il formait à grands » frais depuis trois ans ont été détruits. Il est » tel de ces ouvrages qui, au dire des gens du » pays, ont coûté dans une année le travail, » ou l'emploi de six mille hommes aux Russes. » On ne sait sur quel espoir ils s'étaient flattés » qu'on irait les attaquer *dans les camps qu'ils* » *avaient retranchés* ».

Je ne puis point prononcer sur la position

où avait été construit le camp de Drissa. D'après l'inspection de la carte, il réunit toutes les conditions requises pour atteindre le but qu'on se proposait, de maîtriser les principales communications. Le camp de Drissa menaçait la ligne d'opérations de notre armée, soit qu'elle se dirigeât au nord pour insulter Moskou, soit qu'elle marchât au sud pour s'emparer des provinces qui avoisinent la mer Baltique. Bonaparte ne pouvait point hasarder son armée dans un pays dont l'enthousiasme des habitans faisait un vaste champ de bataille, sans avoir vaincu les colonnes russes réunies à Drissa. C'est donc contre tous les principes de l'art de la guerre que le général russe changea son système de défense.

En supposant que l'armée russe fût restée sur la basse Dwina, Bonaparte aurait passé ce fleuve près de Polotzk. Il aurait rappelé le corps de Davoust pour couvrir sa droite près de Vitebsk. Peut-être même se serait-il servi de ce maréchal et de l'élite de ses troupes pour livrer bataille à l'armée russe, forte sur ce point de cent cinquante mille hommes. Bagration aurait été disponible, et le rare mérite de ce général nous porte à croire qu'il eût fait une diversion qui l'aurait rendu aussi

utile à la grande armée russe que s'il eût été présent dans le camp de Drissa.

La marche de Bonaparte sur l'un des flancs de la ligne de défense des Russes avait été prévue. Il était facile de le faire repentir de sa témérité : on peut en juger par le succès obtenu, le 15 juillet, contre une division de cavalerie légère qui fut un moment mise en déroute par un corps sorti inopinément du camp près de Drissa. Elle aurait beaucoup souffert, si le détachement russe eût été plus nombreux, et si le commandant eût eu la latitude de profiter d'un premier succès. Quand on a à combattre des troupes légères aussi nombreuses que les cosaques, que seconde de toute sa férocité une population encore sauvage, l'on ne s'expose pas impunément à manœuvrer sur les flancs ou sur les derrières d'une armée russe, bien retranchée et bien approvisionnée. Il est vrai que Charles XII, avec dix mille braves Suédois, s'empara du camp retranché de Narva, quoique défendu par une armée huit fois plus nombreuse que la sienne; mais les Russes n'étaient pas ce qu'ils sont aujourd'hui. C'est sans contredit, de toutes les armées de l'Europe, celle qui nous a opposé la plus vigoureuse résistance. Il ne fallait rien moins que la

valeur française pour triompher de l'opiniâtreté des Russes. Après les batailles d'Eylan et de Friedland, les officiers disaient « que ce sont » des murailles qu'il faut démolir à coups de » marteau » ; et les soldats les comparaient à des *cornichons*, tant à cause de la couleur verte de leurs uniformes, que par rapport au désagrément qu'occasione le piquant du fruit précité ; allusion triviale, mais énergique dans la bouche du soldat, pour bien exprimer la résistance de toute troupe russe, par quelle force qu'elle soit attaquée. Telle était l'opinion de l'armée française, à l'époque de la guerre de 1807. Combien cette estime et ce respect doivent s'être accrus par les importans événemens que je vais raconter !

La rive droite de la Dwina, depuis Drissa jusqu'à Vitebsk, n'était défendue que par des troupes légères, qui avaient l'ordre de se retirer lorsque les Français se présenteraient en force. Aussi Murat passa ce fleuve près de Disna, sans éprouver de résistance. Bonaparte, au comble de la joie d'avoir réussi à faire évacuer le camp de Drissa par sa marche téméraire sur les flancs de cette position, laissa le maréchal Oudinot avec son corps pour contenir le comte de Wittgenstein, et il marcha sur Vitebsk avec le gros de son ar-

mée. Le 25, il était de sa personne à Bechenkowitchi, et l'empereur Alexandre avait son quartier-général à Vitebsk. Ce prince reçut dans cette ville la ratification du traité de paix qu'il avait conclu avec le Grand-Seigneur. Résolu de se rendre au centre de son empire pour ranimer par sa présence le zèle de ses loyaux sujets, et pour donner une direction convenable à leurs généreux efforts, il plaça ses armées dans des positions formidables. Wittgenstein, sur la basse Dwina, observait les corps d'Oudinot et de Macdonald. Il devait recevoir de nombreux renforts de Pétersbourg. Barclay de Tolly, entre la Dwina et le Borysthène, faisait face à la grande armée française, et manœuvrait pour opérer sa jonction avec le cinquième corps. Le général Tormasow, avec l'armée de Volhynie, était opposé aux Autrichiens et aux Saxons, et l'armée de Moldavie, commandée par l'amiral Tchitchakof, était en marche pour se porter sur les derrières de Bonaparte.

De si habiles dispositions relativement au caractère impétueux de l'assaillant, ne laissant à Alexandre d'autre soin que de renforcer ses légions, il partit pour Moskou. Avant de quitter son armée, il lui dit d'un ton prophétique : « L'ennemi nous a suivis vers la haute Dwina,

» et il a proclamé l'intention de nous offrir
» le combat. Il nous accuse de timidité, parce
» qu'il se méprend ou affecte de se méprendre
» sur l'objet de notre plan........ Il voudrait
» aller à Moskou. Laissez-le faire : peut-il
» donc, en s'emparant momentanément de
» cette ville, conquérir l'empire de Russie
» et subjuguer une population immense ?
» Éloigné de ses ressources, quand bien
» même il serait victorieux, *il n'échappera*
» *pas au sort du belliqueux Charles XII.*
» Pressé de tous côtés par des armées nom-
» breuses, et par une masse de paysans,
» rendue furieuse par ses excès, et irrécon-
» ciliable par la différence de religion, de
» mœurs et de langage, *comment se retirerait-*
» *il?* Russes, fiez-vous à votre empereur. Il
» sait que vous êtes indignés des bravades de
» l'ennemi, que vous désirez ardemment le
» combat, et que l'idée d'une retraite vous
» afflige. Cette cruelle nécessité n'existera pas
» long-temps. Déjà les derrières de l'envahis-
» seur sont menacés, tandis qu'engagé trop
» avant pour se retiter avec impunité, il aura
» bientôt à lutter contre *les saisons, la fa-*
» *mine* et d'innombrables armées russes.

» *Signé* ALEXANDRE ».

Pendant que l'empereur de Russie prenait

les mesures qu'il croyait les plus efficaces pour s'opposer aux progrès de notre armée, Napoléon désirait vivement rencontrer l'armée russe pour en finir par une bataille décisive. Le 25 juillet, il y eut un combat d'avant-garde qui fut au désavantage des Russes. Ce n'était à proprement parler qu'une forte escarmouche. L'affaire du lendemain fut plus importante. Barclay de Tolly ordonna au comte Osterman de se porter sur la route de Bechenkowitchi, pour arrêter autant que possible la marche de nos troupes, et gagner du temps, afin de favoriser la jonction du prince Bagration. Le comte Osterman avait reçu de l'empereur, depuis peu de jours, le commandement du troisième corps, en remplacement du général Schuwalof, que sa mauvaise santé avait obligé de quitter l'armée. Le comte n'avait fait qu'une lieue quand il rencontra les avant-postes français. Sa cavalerie les chargea avec tant d'ardeur qu'elle arriva avec les fuyards sur un gros corps de cavalerie, qui força les Russes à se replier précipitamment sur leur infanterie.

Le prince Eugène, étant arrivé avec une forte avant-garde, attaqua le comte Osterman, près d'Ostrowno. L'ennemi occupait une position avantageuse sur un plateau : il était pro-

tégé sur son front par un ravin profond, et sa gauche était appuyée à un bois très-épais. L'attaque fut vive et la défense opiniâtre : le général Roussel, bon chef d'état-major, fut chargé d'enlever le bois qui couvrait la gauche des Russes. Il y réussit, après avoir perdu l'élite de ses troupes. « Il fallait, dit Bona- » parte, la valeur des troupes et l'opiniâtreté » du général qui commandait pour réussir » dans une attaque aussi difficile ». Pendant ce combat de notre aile droite contre la gauche de l'ennemi, le général Osterman fit effectuer un mouvement rétrograde à sa droite et à son centre, pour les réunir plus promptement avec sa réserve, en pivotant sur sa gauche toujours en possession du bois. Cette habile manœuvre fut prise pour une retraite décidée. Les Français se portèrent avec peu d'ordre et beaucoup d'impétuosité contre les prétendus fuyards. Dès qu'Osterman eut attiré notre colonne sur le terrain où il la désirait, il la chargea avec vigueur, et la força à battre en retraite. Ce corps du prince Eugène dut son salut à la cavalerie de Murat, qui, par plusieurs charges très-meurtrières, arrêta les progrès des Russes, et donna le temps à l'infanterie française de se rallier et de reformer ses masses.

Le désordre fut bientôt connu de Napoléon, qui fit marcher sur-le-champ la garde impériale, pour appuyer notre mouvement. Murat dit dans son rapport à Bonaparte : « Le vice-roi fit ses dispositions.
» On marcha à l'ennemi. On passa le ra-
» vin...... L'ennemi fut mené vigoureuse-
» ment jusqu'à sa seconde position en arrière
» du ravin, où était sans doute sa réserve. Il
» nous ramena à son tour sur le ravin. Il en fut
» repoussé une seconde fois : pour la seconde
» fois il nous ramenait vigoureusement; j'a-
» perçus de la confusion. J'ordonnai une
» charge de cavalerie contre une colonne
» d'infanterie qui marchait audacieusement
» dans la plaine. Les braves Polonais s'élan-
» cèrent alors sur les bataillons russes. *Pas un*
» *homme n'échappa! pas un ne fut fait pri-*
» *sonnier! Les derniers hommes furent tués*
» *jusque dans le bois!*..... Ce fut dans cette
» position que me trouva Votre Majesté, d'où
» elle me fit poursuivre l'ennemi, qui fut
» mené tambour battant jusque sur un ravin,
» à environ une lieue et demie de Vitebsk.
» Voilà, Sire, le récit de l'affaire du 26, dans
» laquelle, d'après le rapport de tous les pri-
» sonniers et déserteurs, l'ennemi aurait
» éprouvé encore plus de perte que la veille.

» On peut hardiment évaluer le nombre des » morts de deux mille cinq cents à trois » mille. Il a eu une quantité immense de » blessés. *Votre Majesté n'a perdu presque » personne* » !

Que de sérieuses réflexions doit faire naître ce rapport si pénible pour tout ami de l'humanité! Pourquoi cette colonne qui s'avançait si audacieusement dans la plaine fut-elle passée au fil de l'épée jusqu'au dernier? Il serait superflu de demander la raison d'une si horrible boucherie, puisqu'on l'attribue aux Polonais qui avaient tant d'injures à venger, si un général français ne paraissait pas partager cet acte de barbarie, en le mentionnant comme un fait d'armes très-brillant; mais nous demanderons avec raison à Barclay de Tolly pourquoi, ayant sous ses ordres quatre corps et la garde impériale, formant au moins un total de cent mille combattans, il livre le premier combat sérieux avec seulement trente mille hommes. Voulait-il renouveler dans la plaine d'Ostrowno le célèbre combat des Thermopyles?

L'avantage momentané du comte Osterman se serait converti en une victoire éclatante, s'il avait été soutenu à propos, comme il pouvait et aurait dû l'être. Bonaparte aurait

été obligé de se replier vers la basse Dwina, et le corps de Davoust, attaqué par Bagration et par la grande armée russe, aurait été entièrement dispersé. Le général français, profitant de l'apathie du général russe, marcha sur Vitebsk le 27. Il s'établit sur la rive gauche de la Lutchesa, qui se jette dans la Dwina, à l'est de Vitebsk, très-près de cette ville. Il y eut un combat d'artillerie qui dura presque toute la journée. Toute l'armée russe était réunie, et le général avait résolu de livrer bataille. Il changea de dessein par l'arrivée d'un courrier qui lui porta des nouvelles du cinquième corps. Le prince Bagration l'informait « qu'il avait trouvé Moghilev » occupé par l'ennemi; qu'il avait jugé à » propos, pour la sûreté de son corps, de » changer de direction, et qu'il se rendait à » Smolensk par la route de Matislavl ».

« Ces avis, est-il dit dans le Bulletin russe, » firent changer le premier plan du comman- » dant en chef, et le déterminèrent, au lieu » de livrer bataille dans les environs de Vi- » tebsk, à marcher vers Smolensk, d'autant » plus que le général Davoust pouvait alors » se porter sur cette ville avec toutes ses forces, » et par la même route : il prit *cette résolu-* » *tion hardie* au moment où l'arrière-garde

» était vivement aux prises avec l'ennemi. Il » manœuvra en face de l'ennemi, et marcha » en trois colonnes. Le commandant en chef » attribue l'heureux résultat de ce mouve- » ment aux habiles dispositions du comte » Von-Pahlen, qui, en couvrant la marche de » l'armée, a dans cette circonstance montré » tout ce que pouvaient effectuer les plus bril- » lans talens et les connaissances militaires. » Nos troupes ont donné des preuves éton- » nantes de courage. Elles ont pris avantage » de toutes les positions. Les bords de la » petite rivière Lutchesa ont été défendus » avec une telle opiniâtreté, que l'ennemi y » a perdu une grande quantité de monde ». Bonaparte, de son côté, ne regarde l'affaire du 27 que comme une forte reconnaissance, à la faveur de laquelle il repoussa les avant-postes russes sur la rive droite de la Lutchesa, et força Barclay de Tolly à se mettre en ordre de bataille. Il évalue la force des Russes à soixante-quinze mille, dont quinze mille de cavalerie. Ce calcul n'est pas plus exact que n'est vraisemblable le roman de deux compagnies de voltigeurs qu'il fait envelopper par une énorme masse de cavalerie. « Ces deux cent » cinquante hommes que l'on crut perdus, » et qui devaient l'être, nous dit Bonaparte,

» se réunirent avec le plus grand sang-froid,
» et restèrent pendant une heure entière in-
» vestis de tous côtés : ayant jeté par terre
» plus de trois cents cavaliers, ces deux com-
» pagnies donnèrent à la cavalerie française
» le temps de déboucher ».

Peut-on se jouer de la crédulité du public au point de publier de pareils contes? Deux compagnies d'infanterie résistent, en rase campagne, à une masse énorme de cavalerie! Il ne veut point rester simple spectateur d'un prodige si surprenant, et il ajoute très-gravement « que, frappé de leur belle conte-
» nance, il leur envoya demander de quel
» corps ils étaient? Du neuvième, et les trois
» quarts des enfans de Paris! fut la réponse
» des deux compagnies. Dites-leur, ajouta
» l'empereur, que ce sont de braves gens;
» ils méritent tous la croix ». Malgré que Murat eût dit que Sa Majesté *n'avait perdu presque personne* dans les combats d'Ostrowno, il porte sa perte à deux cents hommes tués, neuf cents blessés et une cinquantaine de prisonniers, et celle des Russes à quinze cents prisonniers et à cinq ou six mille blessés.

Barclay de Tolly convient que trois engagemens aussi vifs durent causer une grande perte; mais il affirme que celle des Français

fut plus considérable, et tout militaire instruit partagera cette opinion, d'après la nature des attaques de nos troupes contre les Russes, postés toujours très-avantageusement. Le 28, l'armée française passa la Lutchesa et occupa Vitebsk. L'avant-garde se mit à la poursuite des Russes sur la route de Smolensk. Deux régimens s'aventurèrent, et donnèrent dans une embuscade dans les environs de Gaponowsch Lochesna. Ils furent ramenés avec perte par l'arrière-garde aux ordres du comte de Pahlen. Cette leçon, quoique légère, et le désir d'avoir des nouvelles de ses flanqueurs et de ses réserves, avant d'en venir à une affaire générale, déterminèrent Bonaparte à accorder quelque repos à son armée pour la réorganiser. Il donna pour motif de cette halte, aussi contraire à ses habitudes qu'à ses projets, l'excessive chaleur qu'il prétendit être plus forte qu'en Italie; il se plaignit même de la chaleur des nuits. Ces doléances sont contenues dans le onzième Bulletin, où se trouve l'emplacement de l'armée française à l'époque du 4 août.

Le quartier-général et la garde impériale étaient à Vitebsk, avec quatre ponts sur la Dwina. Le premier corps était à l'embouchure de la Bérezina dans le Dniéper, se joignant

par sa gauche avec le cinquième corps qui gardait Moghilev sous les ordres du prince Poniatowski. Le huitième corps était à Orsha, avec deux ponts sur le Borysthène; il se liait par sa droite avec le cinquième, et par sa gauche avec le troisième, qui occupait les environs de Luizna, sur la route de Smolensk. Le quatrième corps et la cavalerie de Murat étaient sur la rive gauche de la Dwina, en avant de Vitebsk. Les principaux points occupés par les deux corps étaient Suraï, Porietchye, Véliz et Rudnia. Le deuxième corps était sur la Drissa, en avant de Polotzk. Le prince de Schwartzenberg était concentré dans les environs de Slonim, et Reynier, avec les Saxons, était à Rozana. Saint-Cyr, avec les Bavarois, avait quitté Wilna et était arrivé sur la Drissa, en réserve du deuxième corps. Macdonald, avec le dixième corps, occupait Dunabourg et menaçait Riga. Victor occupait Tilsit et les environs avec trente mille hommes. La faible santé du prince Jérôme l'obligea à quitter l'armée pour se rendre à Cassel. Pendant son séjour à Vitebsk, Bonaparte fit faire une grande place devant son palais : tous les matins, à six heures, il y eut grande parade à laquelle se trouvaient exactement tous les officiers de la garde.

Les Russes, concentrés à Smolensk, profitèrent de tous les instans pour se retrancher. C'est là où se fit la jonction du corps de Bagration. Ce prince s'était dirigé sur Moghilev, croyant y arriver avant les Français, et pouvoir continuer sa route pour se réunir à la grande armée, dans les environs d'Orsha. Bientôt il apprit par ses cosaques que Davoust était maître de Moghilev; il pensa que ce ne pouvait être qu'une avant-garde, et il résolut de s'ouvrir un passage, l'épée à la main. Le 23 juillet il attaqua la position de Saltanaeka, où l'avant-garde de Davoust s'était fortement retranchée. Les Français, culbutés sur tous les points, se repliaient sur Moghilev dans le plus grand désordre, lorsque Davoust, instruit que son avant-garde était poursuivie par des forces supérieures, marcha pour la soutenir avec tout son corps. Le combat devint très-vif : les deux partis maintinrent jusqu'à la nuit leurs positions. Comme l'objet principal de Bagration était de joindre la grande armée, il profita de la nuit pour marcher sur Smolensk, où il arriva le 4 août, sans avoir été poursuivi. Le combat du 23 rendit Davoust si prudent qu'il n'osa pas envoyer une avant-garde à la poursuite des Russes. J'ai déjà fait connaître l'inconséquence

du rédacteur des Bulletins français ; mais, pour donner une idée complète de la méfiance que doivent inspirer de semblables rapports, je citerai deux passages relatifs au corps du prince Bagration. Il est dit dans le huitième Bulletin : « Pendant que Bagration *était vi-*
» *vement poursuivi* dans sa retraite, pré-
» venu dans ses projets, séparé et éloigné
» de la grande armée, la grande armée com-
» mandée par l'empereur Alexandre se reti-
» rait sur la Dwina ». Et l'on trouve dans le neuvième : « Bagration paraît avoir profité
» *du peu d'activité avec laquelle il était pour-*
» *suivi* pour se porter sur Bobrouisk ». De semblables contradictions d'une page à l'autre font tomber le livre des mains du lecteur, et il se demande s'il doit en croire le huitième ou le neuvième. La vérité est que Davoust est un officier fort actif et bon tacticien. Il ne méritait pas le reproche amer que lui fait Napoléon, uniquement pour se laver du blâme dont les militaires lui feront une juste application, parce qu'il ne donna pas au corps de Davoust la direction convenable pour forcer Bagration à traverser l'armée française, ou à se jeter en Volhynie. Puisque l'intention de Bonaparte était de s'arrêter quelques jours à Vitebsk, il aurait pu donner à

Davoust soixante mille hommes pour se porter rapidement à Bobrouisk et Rechitza; ainsi, prévenu sur la Bérezina et sur le Dniéper, le prince aurait été forcé de prendre position sur la rive droite de la Pripet, dans la Volhynie, en attendant l'arrivée de l'armée de Moldavie, pour agir offensivement contre la droite de l'armée française. C'est donc Bonaparte, et non Davoust, qui est coupable de la jonction des armées russes à Smolensk.

On doit aussi lui attribuer les revers que le maréchal Oudinot venait d'éprouver sur la Nistcha : au lieu de le laisser posté sur la Drissa, il lui donna l'ordre d'aller attaquer le comte de Wittgenstein sur la route de Sebesch; les Russes, instruits de notre mouvement, firent la moitié du chemin; la rencontre eut lieu, le 28 juillet, près de Kliastitzi, sur la rive gauche de la Nistcha; les forces, à-peu-près égales de part et d'autre, formaient un total de soixante mille combattans. Oudinot avait des troupes d'élite; Wittgenstein avait des soldats aguerris. Les 28 et 29, il n'y eut que des affaires d'avant-garde. Le 30, vers les quatre heures de l'après-midi, les Russes firent une attaque générale contre notre ligne de bataille près du village de Jakoubovo; Oudinot, fort bon ma-

nœuvrier, cherche à excuser sa retraite d'une manière fort maladroite et en tout contraire à la loyauté de son caractère et à ses connaissances militaires; il se plaint dans son rapport « de ce que sa position étant resserrée, d'un » côté par un bois épais, et de l'autre par des » maisons, il ne pouvait point mettre en bat- » terie plus de douze pièces de canon, tandis » que, le bassin s'ouvrant du côté de l'ennemi, » il fit usage de trois fois plus d'artillerie et » déploya des forces considérables, et que, » quant aux cuirassiers, il les laissa en arrière » par l'impossibilité d'en faire usage sur le » terrain ». Ces observations auraient quelque valeur, si Oudinot avait attaqué les Russes dans une position de leur choix; les Russes l'attaquent dans une position qu'il avait prise. Il est certainement inexcusable de s'être établi dans un poste où son artillerie et sa cavalerie ne pouvaient point seconder son infanterie.

Un champ de bataille est comme un habit, qui, pour être bien fait, ne doit être ni trop large, ni trop étroit, et ne doit gêner aucune partie du corps; de même le terrain destiné à combattre doit être favorable à toutes les troupes dont une armée se compose, et il est également défectueux, s'il est ou trop étendu,

ou trop resserré. La justesse du coup-d'œil est une qualité bien précieuse chez un général; Oudinot la possède; il s'accuse donc, tant pour ne pas blâmer ses troupes, que pour ne pas exalter la gloire des Russes dont Wittgenstein dit dans son rapport : « L'ardeur et le cou-
» rage de mes soldats ont été à un point qu'au-
» cune expression de ma part ne saurait en
» donner une juste idée; tout ce qui leur a
» été opposé, batteries, fortes colonnes, ainsi
» que la résistance la plus opiniâtre de la
» part de l'ennemi, a été renversé et détruit
» à la baïonnette et au canon; tous les vil-
» lages et tous les champs au travers des-
» quels nous avons passé étaient jonchés de
» cadavres; nous avons fait trois mille pri-
» sonniers ».

Oudinot évalue sa perte de trois à quatre cents blessés; il ne parle point des prisonniers qu'on lui fit; il dit même qu'on ne lui en a point fait, tandis qu'il parle de cinq à six cents Russes prisonniers, dont plusieurs officiers. Wittgenstein avoue avec franchise que sa perte n'a pas été légère; Oudinot en aurait fait autant, s'il n'avait pas craint de s'attirer la haine de Bonaparte, dont le grand art a toujours été de déguiser ses pertes et de centupler ses succès par les

journaux à ses ordres. Malheur à ceux de ses généraux qui auraient osé se permettre, en public comme en particulier, le moindre propos tendant à faire connaître une vérité défavorable à ses armées!

Oudinot, après sa défaite du 30, s'était replié sur la droite de la Drissa; Wittgenstein l'attaqua le 1er août; le gué de Sivoshina fut forcé, les troupes qui le défendaient furent culbutées et se refugièrent dans les retranchemens où était placé le corps d'armée. Toute l'armée russe passa la Drissa; les soldats demandaient à grands cris à marcher pour donner l'assaut aux retranchemens des Français; Wittgenstein modéra leur ardeur, ne voulant point exposer de si braves gens à périr sans fruit; il fit sa retraite sous la protection de son artillerie. La position des Français ne pouvait être enlevée qu'avec une grande perte; ils avaient reçu des renforts; il en arrivait à Wittgenstein : il s'en rapprocha en se dirigeant vers Sebesch; il ne fit que remettre la partie, pour la jouer plus sûrement et à moins de frais. Dès qu'Oudinot s'aperçut du mouvement rétrograde des Russes, il sortit de ses retranchemens pour les poursuivre; Wittgenstein fit volte-face pour lui prouver qu'il ne fuyait pas, mais qu'il manœuvrait. Le

2 août, les Russes et les Français étaient dans les mêmes positions qu'ils occupaient le 28 juillet. Dans la journée du 30, les Russes perdirent le général Kulnof, dont Wittgenstein fait le plus grand éloge; il eut les deux jambes emportées par un boulet de canon; il mourut sur-le-champ. Wittgenstein fut blessé le même jour d'une balle à la joue, mais pas dangereusement. Quoique vaincus, les Français auraient eu tous les avantages de la victoire, si le génie protecteur de la Russie n'eût point veillé à la conservation de Wittgenstein, l'un des plus habiles lieutenans d'Alexandre.

Ce général était aussi chargé de surveiller le corps de Macdonald, et cette considération dut contribuer à lui faire différer son attaque contre Oudinot; un revers aurait eu à cette époque les plus funestes conséquences : Pétersbourg serait resté à découvert, et exposé à être attaqué par une armée de quatre-vingt mille hommes, composée des corps d'Oudinot, de Macdonald et de Gouvion-St-Cyr. Le général prussien Gravert s'était emparé d'Eskau sur l'Aa et marchait sur Riga. En Volhynie, le général Tormasow se porta sur Kobrin avec le plus grand secret et avec beaucoup de diligence; il surprit une partie du septième corps, com-

posée de trois mille Saxons; le général Klengel, qui les commandait, fit d'abord bonne contenance; le nombre bien supérieur des Russes le décida à se rendre avec le reste de sa colonne, dont le tiers avait péri avant de capituler.

Reynier, instruit que Kobrin était menacé, se mit en marche pour faire face à Tormasow; il arriva trop tard. Il fut obligé de se replier sur Slonim, très-mortifié d'avoir, par son manque de vigilance, livré pour ainsi dire entre les mains des Russes le quart des troupes sous ses ordres. Il est vrai que quelques jours auparavant le général Tormasow était encore en position à Jitomir, au centre de la Volhynie, et que son succès ne fut dû qu'à l'activité et à l'habileté de ses manœuvres. Reynier aurait dû avoir des émissaires sûrs pour être informé à temps de la marche des Russes, avantage d'autant plus facile à se procurer par les Juifs dont la Pologne fourmille, qu'on assure que pour de l'argent ils servent *fidèlement* les deux partis. Dans tous les cas il est blâmable d'avoir détaché si loin de lui une colonne qui ne pouvait pas se replier, ni être secourue à propos. On donnait le nom de troisième armée au corps de Tormasow, dont la force était évaluée à près de quarante

mille hommes. Avant de détailler les opérations ultérieures de cette partie du théâtre de la guerre, je dois mettre Bonaparte sur le chemin de Borodino et de Moskou.

Barclay de Tolly, impatient de combattre depuis qu'il avait été renforcé de Bagration, quitta Smolensk le 12 août pour attaquer nos positions. Bonaparte, instruit de ce mouvement, marcha par sa droite où se trouvait l'élite de son armée avec plusieurs têtes de pont sur le Dniéper. Le rendez-vous général des colonnes fut indiqué à Romanow, sur la route de Kopis à Krasnoi. Les Russes qui couvraient cette dernière ville furent attaqués par le maréchal Ney, et obligés de battre en retraite sur Smolensk. Ils ne furent point mis en déroute, mais ils souffrirent beaucoup, parce qu'ils n'étaient point en forces suffisantes et qu'ils n'étaient pas soutenus. On leur prit leur artillerie et quelques centaines de prisonniers. L'armée qui allait chercher Bonaparte à Vitebsk, lorsque celui-ci défilait sur le front de la ligne russe, passait un fleuve large et rapide sans aucune résistance, et marchait sur Smolensk, rétrograda dès qu'on apprit ce mouvement. Le 16 août, l'armée française couronnait les hauteurs qui avoisinent cette ville à l'orient. Le duc d'Elchingen tenait

la gauche, Davoust le centre, et Poniatowski la droite ; la garde impériale était en réserve. Le prince Eugène était encore en arrière à une journée de marche. Bonaparte ne l'attendit pas pour l'attaque, parce qu'il comptait sur l'arrivée de Junot, qui devait être en réserve avec le huitième corps réuni à la garde. Mais le vainqueur de Nazareth en Syrie s'était égaré dans les forêts de la Russie. Napoléon dit que son lieutenant avait fait un faux mouvement. Il aurait dû ajouter que Junot s'empressa de reprendre la bonne route, dès que ses officiers lui observèrent que le guide s'était trompé. La difficulté des chemins peut aussi servir à la justification du duc d'Abrantès. Il exécutait très-bien les ordres qu'il recevait, quoiqu'il n'eût pas assez de génie pour en donner à une grande armée, et il se battait comme un lion.

Smolensk a un rempart élevé de vingt-cinq pieds, fort épais et flanqué de tours où on avait placé de l'artillerie de gros calibre. L'armée russe était en bataille sur les hauteurs de la rive droite du Dniéper, communiquant avec la garnison par trois ponts. La journée du 16 se passa à tirailler; le 17, la ville fut cernée et les faubourgs attaqués. Les Russes, pressés de tous côtés, furent obligés de ren-

trer dans la place et d'abandonner les retranchemens extérieurs. Les Français établirent des batteries de brèche pour faire taire le feu des tours, et ils construisirent des batteries d'enfilade pour balayer le chemin couvert. Barclay de Tolly, témoin oculaire des progrès de notre attaque, renforça la garnison. Le tiers de l'armée russe défendait Smolensk ; le reste regardait tranquillement les combattans, quand Bonaparte fit établir une batterie de soixante pièces de canon sur un plateau voisin de la rivière, d'où on tira d'abord à mitraille et ensuite à boulet sur la partie de l'armée russe restée sur la rive droite. Les canonniers servirent leurs pièces avec tant d'adresse que les masses ennemies furent obligées de se retirer hors de portée. L'artillerie qu'on nous opposa produisit peu d'effet.

Le combat sous les murs de Smolensk continua bien avant dans la nuit. Les obus avaient incendié plusieurs parties de la ville. Bonaparte dit « qu'au milieu d'une » *belle nuit* d'août Smolensk offrait aux » Français le spectacle qu'offre aux habi- » tans de Naples une éruption du Vésuve ». Bonaparte se trompe grossièrement s'il suppose que l'armée française partageait son insensibilité ; il n'est pas un bon Français qui

n'ait gémi, tout en exécutant les dispositions prescrites par ce conquérant impitoyable qui a couvert de deuil et de sang les quatre parties du globe. Mais l'obéissance la plus aveugle aux ordres de ses chefs a toujours été la qualité caractéristique du militaire français. Pouvait-on d'ailleurs faire une comparaison plus absurde que celle d'une éruption de lave ou terre volcanique avec une ville, la proie des flammes, des milliers d'hommes égorgés ou estropiés, les femmes violées, et une population innocente réduite à la misère et au désespoir! On réussit difficilement à voiler l'atrocité du cœur par la subtilité de l'esprit.

Les Russes évacuèrent Smolensk le 18, vers les deux heures du matin; nos troupes y entrèrent sans résistance : elles y trouvèrent une nombreuse artillerie et quelques ressources. Notre Bulletin avoua sept cents morts et plus de trois mille blessés. Il y est dit aussi « qu'on » a compté sur le champ de bataille quatre » mille sept cents Russes, fait deux mille » prisonniers », et les blessés sont supputés de sept à huit mille. Encore une invraisemblance dont le ridicule est extrême. Les Russes se battaient derrière des retranchemens, et ils ont évacué la ville sans y être contraints par la réussite d'un assaut, et néanmoins on ose

dire qu'ils ont perdu beaucoup plus de monde que les assaillans qui enlevaient à la baïonnette *des retranchemens défendus par des Russes!* Notre perte fut au moins de dix mille hommes, dont le tiers fut tué. Nous dûmes notre victoire dans cette journée à l'irrésolution de Barclay de Tolly. Ce général avait marché sur Vitebsk pour aller combattre Bonaparte. Celui-ci vient le chercher à Smolensk, et rien n'est préparé pour livrer cette bataille, tant désirée par les soldats, et tant promise par le général, quand il serait réuni avec Bagration. Cette jonction était faite depuis le 4 août, et, le 17, il se laisse enlever Smolensk sous les yeux de son armée, justement indignée de ce que sa bravoure et son dévouement étaient ainsi paralysés, au triple détriment de l'honneur des armées russes, de la sûreté de l'empire et de la gloire du monarque!

Les Français, pour bien se moquer du général russe, se mettent en ordre de bataille contre la ville de Smolensk. Leur force n'était que de cent vingt mille hommes, à cause de l'absence des quatrième et huitième corps. Les Russes étaient cent quarante mille. Une bataille générale gagnée par eux rejetait Bonaparte sur Wilna. Si elle eût été perdue, l'armée française aurait été si fort maltraitée, qu'il eût été

jugé indispensable de l'établir entre la Dwina et le Dniéper. Admirons la profondeur des desseins de la Providence, dont la justice suprême punit les coupables et récompense les bons, par ces mêmes causes qui paraissaient devoir produire des effets contraires L'ignorance et l'indécision de Barclay de Tolly alimentèrent la folle ambition de son adversaire. Le succès de Smolensk et la retraite de l'armée russe lui firent tourner la tête : il se crut maître des destinées de l'empereur Alexandre !

Le 19, à la pointe du jour, Ney passe le Niéper près de Smolensk. A une lieue de la ville, près de Valontina, il rencontre l'arrière-garde russe très-bien postée. C'était un corps d'environ quinze mille hommes. La fusillade s'engage. Le maréchal Ney avec son impétuosité ordinaire fait battre la charge. Son corps, formé en colonnes serrées en masse, se précipite sur les Russes. Leur première ligne est culbutée, mais la seconde fait bonne contenance, et Ney est obligé de rentrer dans sa première position. Barclay de Tolly, prévenu que son arrière-garde était compromise, avait détaché des troupes d'élite pour la soutenir. Cette résistance fut due à un second faux mouvement du général Junot, chargé de

menaoer la ligne d'opération des Russes. Il se porta trop sur sa droite. Cette erreur permit au général russe de continuer la défense du plateau de Valontina jusqu'à la nuit. Il eût été d'ailleurs trop dangereux d'exécuter un mouvement rétrograde en présence de l'élite de l'armée française. La perte, de chaque côté, fut à-peu-près de cinq mille hommes hors de combat. C'en était fait de cette arrière-garde russe, si le duc d'Abrantès avait exécuté son mouvement avec précision. La division Gudin arriva vers le soir pour soutenir le maréchal Ney. L'ennemi, qui était instruit par ses cosaques des mouvemens de notre armée, se maintint dans sa position, parce qu'il n'avait rien à craindre pour ses communications.

Bonaparte perdit dans cette journée un de ses favoris, le général Gudin. Le quatorzième Bulletin dit à son sujet : « Le général comte » Gudin arriva avec sa division : il fut, au » commencement de l'action, frappé d'un » boulet qui lui emporta la cuisse. Il mourut » glorieusement, extrêmement regretté. C'é» tait un des officiers les plus distingués de » l'armée, estimé pour ses qualités morales » autant que pour sa bravoure et son intré» pidité ». Gudin méritait cet éloge ; et, au

lieu de parler à deux reprises de son courage qu'on sait être l'attribut des militaires de tous les rangs et de tous les pays, Bonaparte aurait dû dire que Gudin était très-versé dans la théorie et dans la pratique de la grande guerre. Depuis le camp de Boulogne, en 1803, jusqu'à sa mort, il avait commandé avec la plus grande distinction la troisième division du corps du maréchal Davoust. Juste, loyal, bienfaisant, ennemi du pillage et zélé pour la discipline, il se fit toujours chérir et respecter et des soldats sous ses ordres et des habitans du pays soumis à son commandement. Il avait servi dans la garde du roi avant la révolution de 1789. Il avait reçu une très-bonne éducation. Sa modestie égalait son érudition. La nature l'avait aussi favorisé d'une jolie tournure et d'une physionomie fort intéressante. Il était gouverneur titulaire du palais de Fontainebleau. Il est mort âgé de quarante-deux ans. Je m'étais lié avec cet officier en 1798, à Rouen, où était le quartier-général de l'armée d'Angleterre, dans laquelle nous étions employés comme adjudans-généraux. J'espère que le lecteur daignera excuser cette digression, dictée moins par l'amitié que par mon désir de rendre justice à un homme d'un mérite supérieur. Cette jouissance, qui

7.

dans le fait n'est qu'un devoir sacré, soutient seule l'historien philosophe dans la tâche pénible d'écrire *les tristes détails des fureurs et des massacres des belligérans*.

Pendant que la grande armée française manœuvrait dans les environs de Smolensk, le maréchal Oudinot était attaqué par Wittgenstein. Le 10 août, le général français fut forcé de se replier sur Polotzk. Mais, le 17, il marcha contre Wittgenstein avec un renfort que lui avait amené le général Saint-Cyr. Les Russes se battirent comme des lions. « Les vaillantes » troupes de Votre Majesté, dit le général » russe dans son rapport à l'empereur, sans » avoir égard au nombre des ennemis qui » était *triple du leur*, les combattirent partout » avec leur courage et leur acharnement ac- » coutumés, repoussèrent à plusieurs re- » prises et leurs diverses batteries et leurs » fortes colonnes, les obligeant de se retirer » dans la ville, et combattirent jusque dans » les rues. La profonde obscurité de la nuit » mit fin à cette action si chaude et si déses- » pérée, à la suite de laquelle l'ennemi se re- » tira dans ses retranchemens, tandis que, » conformément à mon premier plan, après » y avoir laissé mon avant-garde, j'ai marché » avec le corps d'armée par la route de Se-

» besh au village de Beloje. Dans cette bataille, la perte en tués et blessés de part » et d'autre a été considérable »..... De son côté, le général Saint-Cyr, qui avait remplacé le maréchal Oudinot, blessé dangereusement, réclama la victoire. Suivant son rapport au prince de Neufchâtel, la journée du 17 fut à l'avantage des Français. Il prétend même que, le 18, il déboucha sur les Russes à l'improviste, et qu'après un combat très-sanglant il réussit à forcer leur gauche et à dérouter leur centre. Il conclut en disant : « L'ennemi » nous abandonna le champ de bataille, couvert d'un nombre immense de ses morts, » avec vingt pièces de canon et mille prisonniers ». Il observe « que les Russes défendirent leur position avec beaucoup de » bravoure et un grand carnage, et qu'il aurait fait un bien plus grand nombre de prisonniers, si des bois n'avaient point favorisé leur retraite ». De tous ces aveux, on peut conclure que Wittgenstein, comptant trop sur son étoile et sur l'intrépidité de ses troupes, eut le double tort d'attaquer le maréchal Oudinot le 17, et d'attendre, le 18, l'attaque du général Saint-Cyr, puisqu'il convient lui-même que déjà dans la première de ces deux journées les Français étaient trois con-

tre un Russe, et dans des redoutes. J'admire l'audace et les talens de Wittgenstein, mais je censure amèrement tout général qui viole les règles de la prudence, jusqu'à faire des attaques si disproportionnées, au-delà des bornes prescrites par la raison et l'expérience; je ne vois que de la témérité, et je blâme aussi franchement le général présomptueux que je plains sincèrement les braves qu'il sacrifie sans utilité; et quoiqu'on réussisse quelquefois dans ces folles entreprises, qu'on appelle très-justement *des coups de crâne*, je n'accorderai jamais mes éloges à des lauriers souvent cueillis par les caprices du hasard, et toujours couverts du sang d'une foule de braves dont la conservation eût été si précieuse à l'État pour l'exécution de plans mieux combinés et plus importans.

Gouvion-Saint-Cyr est un des plus habiles lieutenans de Bonaparte. Il connaît bien la grande guerre. Il conçoit un plan de campagne avec beaucoup d'habileté, mais il l'exécute avec une lenteur qui fait perdre une partie des avantages de sa création. Il ne profita pas de son succès du 18 contre les Russes; il n'osa pas même les poursuivre. S'il s'était entendu avec Macdonald pour marcher sur Ostrov et menacer Pskow,

la jonction de Wittgenstein avec Steinheil, commandant les troupes parties de la Finlande, aurait été empêchée, et les Français qui se disposaient à marcher contre Moskou auraient été bien secondés par les victoires de notre armée sur la Dwina. On objectera que Saint-Cyr avait les ordres les plus précis de conserver la position de Polotzk, pour empêcher les partisans russes d'inquiéter les communications de Moskou à Wilna par Smolensk, et qu'en marchant en avant il s'exposait à un revers qui aurait compromis la sûreté de la grande armée, tandis qu'à la faveur de ses fortifications sur la Drissa et près de Polotzk il pouvait disputer long-temps le terrain à une force bien supérieure. Tout en convenant de la justesse de ces réflexions, si Bonaparte était resté dans le gouvernement de Smolensk, je pense qu'une attaque bien combinée contre Wittgenstein, après les affaires sanglantes des 17 et 18 août, où les Russes avaient perdu l'élite de leurs troupes, les aurait forcés à une retraite précipitée, et aurait facilité les opérations contre Riga en faisant craindre pour Pétersbourg. On conçoit aisément que la marche d'une armée victorieuse dans la direction de cette capitale, effectuée du 20 au 25 août, aurait produit

les plus grands résultats. On n'aurait laissé que les Prussiens avec les Bavarois pour faire le siége de Riga, tandis que les maréchaux Oudinot, Saint-Cyr, Macdonald et Victor auraient inondé les provinces de Pskow, Novgorod et Saint-Pétersbourg, en se réunissant par leur droite avec la gauche de la grande armée, sur les confins du gouvernement de Twer. Les armées de Tormasow et de Tchitchakoff, devenues si utiles par des événemens imprévus, se seraient trouvées hors d'état de pouvoir coopérer à la défense de l'empire, et Alexandre aurait été forcé d'accepter la paix.

Si Bonaparte n'avait pas basé son principal espoir sur l'*antique* faiblesse de son *grand ami* de Tilsit et d'Erfurth, son invasion de la Russie aurait été dirigée d'après les principes de la grande tactique, qui prescrivent d'assurer ses flancs et ses derrières avant de s'enfoncer dans le cœur d'un pays ennemi. Lorsqu'Alexandre le Grand voulut conquérir l'Asie, avant d'aller attaquer Darius, il soumit les peuples qui auraient pu inquiéter ses communications. Le grand Gustave agit avec la même circonspection avant de quitter les bords de la Baltique pour aller combattre les armées impériales sur l'Elbe, le Rhin et

le Danube. En outre des deux attaques principales dirigées contre Pétersbourg et Moskou, cent mille Français ou Autrichiens auraient dû se porter sur Toola par Zytomir, Kiew, Borzna, Gloukow et Orel, tandis que cent mille Turcs auraient franchi le Dniester pour envahir les provinces russes qu'arrose le bas Dniéper; une réserve de cent mille hommes aurait dû être en position entre Vitebsk et Smolensk, tant pour contenir le pays que pour se porter partout où quelque revers aurait rendu sa coopération indispensable. Avec cette force de six cent mille hommes, bien manœuvrée, c'en était fait de l'empire russe, et ce qu'on n'a pas pu réaliser depuis le siècle d'Auguste, l'époque la plus brillante de la grandeur des Romains, Bonaparte aurait été, comme l'heureux Octave, le monarque absolu de l'Europe; car le fier Léopard aurait été forcé de subir le joug universel pour éviter à son île fortunée les horreurs d'une invasion.

Les moyens d'attaque contre la Russie étaient donc insuffisans, encore furent-ils très-mal employés. Il faut aussi avouer que les préparatifs pour la résistance, quoiqu'indiqués depuis deux ans, ne portaient point ce caractère d'énergie qu'on devait attendre de

la nation russe, appelée au champ d'honneur pour consommer le grand œuvre de la délivrance de l'Europe. Les Suédois en paix avec l'Angleterre auraient pu arriver au nombre de trente mille, vers la fin d'août, pour secourir Riga et chasser l'armée française de ses positions sur la Dwina. Bernadotte, ayant sous ses ordres Wittgenstein et l'expédition de Finlande, se serait trouvé à la tête de cent mille hommes, en y comprenant ses Suédois; il aurait pu rallier Tormasow et Tchitchakoff sur les bords de la Bérezina. La grande armée russe aurait dû être de trois cent mille hommes, tandis qu'il y en avait à peine la moitié : pas un Français n'aurait repassé le Niémen. Toutes les bouches vantaient l'importance de ce vaste plan; son exécution était facile, puisqu'il n'exigeait que six cent mille combattans choisis dans quarante millions de sujets fidèles. L'expédition de Finlande arriva tard, et les Suédois ne parurent pas, quoique les troupes réunies dans les ports du Cattegatt et de la Baltique fussent déjà embarquées et prêtes à partir. L'armée russe se recruta lentement; on regardait comme un *conte pour rire* le plan d'attaque de la Russie par Napoléon; la témérité de ce conquérant devait faire connaître à la Russie

l'immensité de ses ressources pour repousser une invasion. La prise de Smolensk, connue sous le nom de la *Ville sainte*, retrempa toutes les âmes; la présence d'Alexandre électrisa tous les esprits et détermina toutes les classes de la nation à faire les plus grands sacrifices pour maintenir l'honneur du trône et l'indépendance de l'empire. Nous allons suivre les belligérans au centre de la Russie, et, après les avoir admirés dans les champs de Borodino, nous exposerons franchement leurs erreurs, comme étant plutôt la cause que le résultat des ruines de Moskou.

LIVRE TROISIÈME.

Les combats de Moghilev, de Jakoubovo, de Kobryn, d'Ostrowno, de Smolensk et de Valontina firent réfléchir Bonaparte. Les trois premiers avaient été gagnés par les Russes, et les trois autres, quoiqu'à son avantage, avaient été achetés par tant de sang, que des succès semblables auraient bientôt réduit son armée dans un état à ne pouvoir pas garder ses conquêtes. Son cœur n'était rempli que de Paris, tandis que sa tête ne rêvait que de Moskou. Malgré son attachement réel pour Marie-Louise et son fils, il se laissa entraîner par le démon de l'ambition, dont la Providence s'est plu, pour l'accomplissement de ses décrets, à environner les conquérans, qui presque tous ont sacrifié l'amour à la gloire. Pendant mon séjour en Suède, un officier d'un mérite distingué me donna des détails fort importans sur un conseil de guerre tenu à Smolensk avant la marche sur Moskou, le lendemain du combat de Valontina. Bonaparte réunit chez lui les principaux officiers et il leur dit : « Messieurs,
» les succès éclatans que nous avons rem-

» portés depuis l'ouverture de la campagne
» nous présagent que cette guerre sera la
» plus glorieuse que la France ait soutenue
» depuis mille ans. La Pologne est libre ; la
» Russie veut l'être : notre présence à Moskou
» brisera les fers de quarante millions d'hom-
» mes ; l'Angleterre, aujourd'hui si fière de
» nous avoir brouillés avec la Russie, sera
» forcée de demander la paix, et l'Europe ne
» sera plus qu'une grande famille ; nous au-
» rons la douce satisfaction d'avoir établi à
» jamais la liberté du commerce maritime, si
» essentiel à la prospérité de mon empire.
» Ce que je disais à Ulm en 1805, je le ré-
» pète aujourd'hui : *Je ne veux rien sur le*
» *continent; ce sont des vaisseaux, des colo-*
» *nies, du commerce que je veux*. Fidèles
» compagnons de mes travaux, lorsque vous
» partagiez ma gloire, vous étiez étonnés de
» ma modération à Léoben, à Lunéville, à
» Presbourg, à Tilsit et à Vienne. Encore avant
» de passer le Niémen, je fis porter des pa-
» roles de paix à mon frère Alexandre, qui
» refusa de voir mon ambassadeur. Ce prince,
» influencé par les conseils des partisans de
» l'Angleterre, se berce du fol espoir de ré-
» sister aux vainqueurs d'Austerlitz et de
» Friedland ; sa ruine et celle de sa maison

» seraient inévitables, si mon amitié ne lui
» tendait une main secourable, aussitôt que
» nos triomphes le détermineront à sortir du
» précipice où ses véritables ennemis l'ont
» entraîné. J'ai fixé pour limites de la Russie
» la Dwina et le Dniéper; je placerai sur le
» trône de Pologne un prince de mon choix;
» son armée sera l'avant-garde de l'empire
» français contre ces irruptions du Nord qui
» ont ravagé l'Europe et détruit la puis-
» sance des Césars à une époque où les ef-
» forts de ces hordes errantes et guerrières
» étaient bien moins à craindre qu'aujour-
» d'hui. La prudence exige que les moyens
» de résistance soient toujours supérieurs
» aux préparatifs de nos ennemis; je suis
» donc résolu à aller à Moskou, et même à
» Pétersbourg pour donner la paix à l'univers.
» Je ne vous ai réunis que pour savoir votre
» opinion sur cette question ». « L'armée doit-
» elle pénétrer sur-le-champ dans l'intérieur
» de la Russie pour achever de détruire les dé-
» bris de l'armée ennemie et forcer Alexandre
» à renoncer à son alliance avec l'Angleterre,
» ou est-il plus avantageux de différer cette
» expédition jusqu'en juillet de l'année pro-
» chaine »? Avant de prendre mon parti j'ai
» voulu m'éclairer de vos talens, de votre

» expérience, et surtout des renseignemens
» que vous avez été à même de recevoir des
» habitans instruits sur les avantages et les
» difficultés que présente le nouveau théâtre
» de la guerre.

Quand l'empereur eut fini de parler, Murat, comme roi de Naples, dit son avis le premier. Le délai d'un an lui paraissait très-long, mais il pensait qu'avant de quitter les environs de Smolensk il fallait attendre l'arrivée de Victor, et savoir si Schwartzenberg et Oudinot avaient réussi à battre Wittgenstein et Tormasow. Comme il ne connaissait pas le climat de la Russie, il pensait qu'on pouvait renouveler la bataille d'Austerlitz dans les environs de Moskou au mois de décembre. On crut que Murat était l'interprète des volontés de Bonaparte, et presque tous les généraux furent de son avis, excepté le maréchal Ney et Caulaincourt. Comme ancien ambassadeur à Pétersbourg, il dit qu'il connaissait à fond la Russie; que les Français seraient reçus à Moskou et dans tout l'empire comme des libérateurs; qu'il fallait proclamer l'abolition de l'esclavage, que les paysans s'armeraient sur-le-champ et se réuniraient à l'armée française contre l'armée russe; qu'on pouvait se faire une idée de l'accueil qu'on

recevrait en Russie par la manière dont les troupes avaient été traitées depuis leur entrée sur le territoire russe ; que le temps était précieux, que chaque moment perdu était irréparable, et qu'il garantissait sur sa tête qu'aussitôt que l'armée serait près de Moskou, Alexandre enverrait des négociateurs qui accepteraient aveuglément telles conditions qu'il plairait à Sa Majesté de leur dicter. Ney avait entendu ce raisonnement avec un air d'indignation contre celui qui le tenait ; il dit à Bonaparte : « Sire, la » confiance dont vous nous honorez nous » impose l'obligation de vous dire notre fa» çon de penser sans le moindre déguisement. » La guerre que nous venons de commencer » me paraît d'une nature extraordinaire : les » Russes ne se sont jamais battus avec autant » d'intrépidité ; nous n'avons pas encore pu » les déloger de leurs positions ; ils s'y sont » maintenus contre toute l'impétuosité de nos » attaques, et ils ne s'en sont retirés qu'à la » faveur de la nuit. Nous avons déjà perdu » bien de braves gens, et parce que vous avez » vaincu le général russe par l'habileté de » vos manœuvres, l'armée n'est pas battue, » elle est intacte ; nous n'avons pas encore » réussi à rompre un seul de leurs batail-

» lons. Il y a près de cent lieues d'ici à Mos-
» kou ; le pays est couvert de vastes forêts et
» très-peu de villages. Comment se procu-
» rera-t-on les vivres nécessaires pour une
» armée de plus de cent cinquante mille hom-
» mes? Que deviendront nos blessés? car,
» d'après les dernières affaires, nous devons
» nous attendre à éprouver une vive résis-
» tance. La première bataille générale que
» nous aurons à livrer nous réduira au tiers
» de notre force actuelle, et si nous déduisons
» les troupes nécessaires pour maintenir nos
» communications de Moskou jusqu'à Wilna,
» votre armée, Sire, ne sera plus en état d'a-
» gir offensivement et vous serez obligé de
» vous replier sur le Niémen, surtout si les
» paysans russes s'unissent avec les cosaques
» pour enlever nos convois et harceler nos
» cantonnemens. D'ailleurs je dois vous dire
» que le soldat perd de sa gaieté. En général
» les Français se découragent facilement
» quand ils sont si éloignés de leur patrie,
» et l'expérience la plus réfléchie m'a con-
» vaincu qu'un revers leur fait oublier tous
» les succès passés et les jette dans le plus
» grand abattement. D'après ces données qui
» sont incontestables, je pense que l'armée
» doit s'établir sur les bords de la Dwina et

» du Dniéper, occupant Smolensk et les
» environs par une forte avant-garde. Je suis
» aussi jaloux de contribuer à la gloire de
» Votre Majesté que M. le duc de Vicence;
» aussi ai-je pris la liberté de vous parler avec
» la franchise d'un de vos soldats les plus dé-
» voués. M. le Duc juge des paysans de la
» Russie par les habitans de la capitale, ou
» par des rapports flatteurs qu'on croit avec
» empressement, quoiqu'ils ne soient bien
» souvent dus qu'à l'appât du gain. J'arrive
» d'Espagne, j'y ai appris tout ce que peut
» faire d'étonnant une population animée par
» le fanatisme, l'amour de la patrie et l'atta-
» chement à son prince. Le Russe égale, sur-
» passe même les Espagnols sous ce triple rap-
» port; la marche sur Moskou, aujourd'hui
» comme dans un an, me paraît diamétrale-
» ment opposée aux grands intérêts de Votre
» Majesté. Les Russes viendront vous chercher
» dans la position que vous aurez choisie et
» fortifiée, vous les exterminerez comme à
» Austerlitz, et vous serez le maître des des-
» tins de l'univers ».

Bonaparte avait écouté le discours de Ney avec beaucoup d'attention; mais on lisait le mécontentement sur toute sa figure, qui était rayonnante de joie quand Caulaincourt avait

parlé. Il resta quelque temps sans mot dire, pour laisser parler quiconque aurait désiré émettre son opinion; et comme tout le monde observait le plus profond silence, il parla ainsi : « Je sais très-bien, monsieur le duc » d'Elchingen, que personne ne vous a ja» mais surpassé ni en bravoure ni en dévoue» ment pour mon service. Je rends aussi jus» tice à vos talens distingués; mais vous ne » connaissez pas les Russes. Ils ressemblent » aux Allemands. Ils nous recevront à bras » ouverts. *Ils soupirent après nous comme les* » *Juifs après le Messie.* Quelle honte pour » mes armes, jusqu'à ce jour sans tache, si » je différais d'exécuter le grand œuvre de » rendre libres les peuples civilisés par Pierre » le Grand! Je veux et je dois achever l'ou» vrage de ce monarque en donnant aux » Russes le Code Napoléon. Les observations » de monsieur le duc de Vicence sont très» exactes. Elles cadrent parfaitement avec » mon système de guerre. Je m'en suis si » bien trouvé dans toutes mes entreprises, » que je ne vois point de motif assez puissant » pour m'en écarter. Une guerre traînée en » longueur ne convient ni à mes goûts, ni » au caractère bouillant de mes soldats. Pour» quoi rester peut-être pendant un an dans

» une mortelle indécision, lorsqu'il nous est
» possible de nous mesurer avec l'ennemi
» dans peu de jours, et de jouir paisiblement
» et dans l'abondance du fruit de nos ex-
» ploits? Recevez, Messieurs, mes remercî-
» mens pour votre zèle constant à exécuter
» mes ordres et à maintenir la discipline
» parmi les troupes dont je vous ai confié le
» commandement. J'espère, dans le commen-
» cement de septembre, vous réitérer les té-
» moignages de ma satisfaction dans mon
» quartier-général de Moskou ».

Caulaincourt, enchanté de ce que son avis avait prévalu, dit à Bonaparte : « Sire, votre
» résolution de porter la liberté aux peuples
» de la Russie fait de ce jour le plus heureux
» et le plus glorieux de votre vie ». A quoi Napoléon répondit en lui donnant la main :
« Depuis long-temps, monsieur le Duc, je
» vous savais mon ami, mais j'apprends au-
» jourd'hui que votre caractère ferme et
» hardi vous rend apte à jouer un grand rôle ».
On assure que Ney ne put pas s'empêcher de dire aux généraux qui étaient à ses côtés :
« Fasse le Ciel que les flagorneries de ce gé-
» néral d'ambassade ne soient pas plus nui-
» sibles à l'armée que la plus sanglante ba-
» taille » !

De tous les généraux présens, il n'y en avait pas un capable de démontrer à Bonaparte, par les principes de la stratégie, ou grande tactique, combien était périlleuse la marche sur Moskou, d'ailleurs contraire à toutes les règles de l'art de la guerre. Si le maréchal Soult avait fait partie de l'armée, il aurait observé à Bonaparte « que le principe » fondamental d'une invasion était d'avoir » ses communications et ses flancs bien as- » surés, avant de réaliser l'attaque de front; » qu'un général qui a la témérité de faire une » pointe dans un pays vaste s'expose à une » défaite presque assurée, à moins qu'il n'ait » la bonne fortune d'avoir à combattre un » général ignorant, et que tel mouvement » audacieux qui avait réussi contre les Au- » trichiens, les Italiens et les Prussiens, à » cause du voisinage de la France, et de la » facilité de maintenir les communications » libres avec les dépôts de l'armée, ne pou- » vait qu'avoir les plus funestes conséquences » au milieu d'une nation dont les basses clas- » ses, encore à demi sauvages et ennemies » jurées de toute innovation, seraient une » pépinière inépuisable d'excellens soldats » pour recruter l'armée de ligne, ou pour se » former en milices, assassiner les marau-

» deurs et intercepter les convois ». Il lui aurait en outre représenté « que, puisqu'il vou-
» lait passer à la postérité avec le nom de
» Grand, il devait marcher sur les traces
» d'Alexandre et du grand Gustave, et non
» pas imiter la présomption de Charles XII,
» qui avec une poignée de braves voulait
» conquérir un empire immense ». Il lui aurait fait sentir « qu'il était indispensable, avant
» de quitter les environs de Smolensk, d'être
» maître de Riga, pour avoir son flanc gau-
» che couvert par la Baltique, et qu'il fallait
» avoir battu l'armée qui venait à marches
» forcées de la Moldavie, sous les ordres de
» Tchitchakof, et celle de Volhynie com-
» mandée par Tormasof, afin que la rive
» droite du Dniéper fût entièrement libre de
» la présence des Russes ». Il l'aurait enfin convaincu « que, pendant l'accomplissement
» de ces dispositions indispensables pour la
» réussite des opérations ultérieures, il se
» serait présenté, ou qu'il aurait fait naître
» quelque occasion favorable de battre l'ar-
» mée russe dans les environs de Smolensk,
» d'Orsha, de Vitebsk ou de Moghilev, au lieu
» d'aller la chercher dans l'intérieur du pays
» et dans des retranchemens inexpugnables ».
Il est probable que ces réflexions que le ma-

réchal Soult aurait faites, s'il eût été présent, auraient été goûtées, parce que Bonaparte fait le plus grand cas des talens de son lieutenant, et qu'en outre il en a reçu des avis très-salutaires dans des circonstances fort critiques, surtout dans les campagnes contre les Russes en Moravie et en Pologne. On aura sans doute remarqué que Bonaparte n'a pas été battu tant qu'il a eu le maréchal Soult sous ses ordres immédiats. A l'époque de la bataille d'Essling, ce général conservait le royaume d'Espagne à Joseph par son mouvement audacieux de Salamanque vers le Tage par Placencia, pour menacer la ligne d'opérations de lord Wellington, après la bataille de Talavera. Lorsque Bonaparte marchait sur Moskou, Soult conservait encore l'Espagne à Joseph, en forçant les alliés à rentrer en Portugal par sa marche savante des lignes de Cadix jusqu'à Salamanque, par Grenade, le royaume de Murcie et Madrid.

Bonaparte avait avec lui plusieurs bons généraux du second ordre, qui aux connaissances que donne l'expérience réunissaient tous le besoin ou plutôt l'habitude de se trouver le plus souvent partout où le danger est le plus grand, moyen infaillible d'acquérir la confiance du soldat. Les maréchaux

Ney et Davoust et le prince Eugène devaient être considérés au-dessus de cette classe pour l'exécution des grandes manœuvres sur le terrain, mais ils n'avaient pas encore des notions assez étendues sur la grande guerre pour pouvoir calculer avec une précision mathématique les bases, les moyens d'exécution et les résultats d'un plan aussi vaste que l'exigeait l'invasion de Russie. On a donc raison de s'étonner que Bonaparte eût laissé sur la Dwina le général Gouvion-Saint-Cyr, qui réunit toutes les qualités requises pour un grand commandement. Il lui importait sans doute d'avoir sur ce point un habile officier, et il lui aurait été difficile de faire un meilleur choix; car, après le maréchal Soult, je considère ce général comme le plus instruit et le plus expérimenté de l'armée française. Napoléon commit une imprudence bien coupable en ne l'appelant pas auprès de lui pour servir de mentor à Murat, dans le cas où quelque accident l'aurait obligé à quitter le commandement de la grande armée. On ne put expliquer cette conduite énigmatique qu'en supposant que son or, qu'il donnait avec profusion, lui garantissait une paix prochaine avec Alexandre, s'il réussissait à s'emparer de l'ancienne capitale de la Russie.

La marche sur Moskou étant résolue, l'armée suivit cette direction sur trois colonnes. La droite, aux ordres du prince Poniatowski, longea la rive gauche de l'Osma; le centre, commandé par Murat, suivit la grande route, et le vice-roi, avec la colonne de gauche, passa par Pologhi, Agopochina et Novoe. Il y a de Smolensk à Viazma environ quarante lieues. Notre armée arriva dans les environs de cette ville le 29 août, sans avoir éprouvé la moindre résistance, excepté quelques légères escarmouches entre notre avant-garde et les cosaques. Barclay de Tolly avait évacué la forte position de Dorogobuz, quoique son armée demandât à grands cris de rester et d'attendre notre armée pour lui livrer bataille. Ce général fut remplacé par le prince Kutusof au moment où il quittait Viazma pour se retirer à Gjatsk, n'ayant pas encore trouvé cette position assez favorable pour pouvoir espérer de nous vaincre. Kutusof avait déjà choisi le terrain où il se proposait de nous combattre. C'était entre Mojaisk et Gjatsk, près du village de Borodino, sur la rive droite de la Kologha, rivière qui coule dans un ravin profond jusqu'au village de Semanofka, où le terrain, moins escarpé, laissait la gauche des Russes exposée à nos attaques; en outre

elle pouvait être tournée par l'ancienne route de Smolensk à Mojaisk. L'armée russe se rendit à marches forcées dans cette position où devaient aussi se réunir des renforts commandés par Miloradowitch et Marcof, conformément aux ordres de Kutusof.

Bonaparte arriva à Gjatsk le 1er septembre. C'est là où il reçut le premier avis que l'armée russe se retranchait près de Mojaisk. Le 4, il partit de Gjatsk, et vint camper près de la poste de Gritneva; il avait donné trois jours de repos à notre armée pour les préparatifs indispensables à la veille d'une grande bataille. Il importait à Bonaparte de conserver sa supériorité des campagnes antérieures. Il donna les ordres les plus sévères pour que l'armement fût mis en bon état, que les munitions fussent complètes, et qu'on distribuât aux troupes tout ce qu'on avait pu réunir en moyens de subsistance. L'armée se mit en mouvement le 5. A deux heures de l'après-midi, notre avant-garde arriva devant la position de l'armée russe. Kutusof avait à se venger de sa déroute d'Austerlitz. Il avait appris à se méfier des ruses de son adversaire et des conseils imprudens des jeunes seigneurs de la cour. Le sort de la Russie était entre ses mains. Une bataille complétement perdue li-

vrait l'empire russe à Napoléon; mais si celui-ci, oubliant son ancienne tactique, se livrait à la fougue de son caractère et perdait l'élite de son armée en s'obstinant à forcer le camp retranché des Russes, il devait bientôt succomber, n'ayant pas la facilité de se recruter comme Kutusof. Pour corriger la défectuosité de la position de sa gauche, ce général avait fait construire une grande redoute en avant du village de Semanofka, à la distance d'une forte portée de canon. Le terrain étant très-sec, la redoute n'était pas encore entièrement achevée, lorsque Bonaparte la fit attaquer. Cet ouvrage était situé sur un mamelon entre deux bois et défendu par le corps du prince Bagration. En le faisant construire en avant de sa ligne de bataille, Kutusof s'était proposé de tenir quelque temps nos troupes en échec, afin de pouvoir bien juger de nos forces et de nos projets. Le général Kanovnitzèn soutint la première attaque, dirigée par le général Compans, pendant que le prince Poniatowski tournait la gauche de cette avant-garde russe. La redoute fut prise et reprise quatre fois. L'action fut des plus vives. Le prince Bagration, quoique attaqué par l'élite de l'armée française, fit de si habiles dispositions qu'il conserva le mamelon, la redoute et les deux

bois jusqu'à la nuit. Les vues du général en chef étaient remplies. Le poste fut abandonné comme désormais inutile au système de défense pour le jour de l'engagement général. La seconde division des cuirassiers russes exécuta plusieurs charges brillantes. Quoiqu'il fût déjà nuit, les cavaliers revinrent encore à la charge, et n'abandonnèrent le terrain qu'après un combat très-animé. Tant d'opiniâtreté ne pouvait être vaincue que par la valeur de nos troupes qui se couvrirent de gloire. Le soixante et unième régiment souffrit beaucoup en donnant l'assaut à la redoute. Si Bonaparte avait déployé des forces plus imposantes, cette affaire n'aurait été qu'un coup de main et on aurait épargné bien du sang. L'adresse de Kutusof, en arrêtant l'impétuosité de notre avant-garde par une attaque partielle où la bravoure des Russes était secondée par la supériorité du nombre et la force de la position, doit être considérée comme une des principales causes de la résistance de l'ennemi dans la sanglante journée du 7.

Le 6, de très-grand matin, Bonaparte fit la reconnaissance de l'armée russe, pendant que les troupes légères escarmouchaient. Il comprit que ses attaques contre le centre et la droite ne devaient être que simulées, à cause

de la nature du terrain, qui sur ces deux points était très-avantageux aux Russes. Il porta la majeure partie de son armée sur sa droite. Ces dispositions n'échappèrent point à la vigilance de Kutusof, qui, avant même d'être attaqué, avait prévu que sa gauche, étant la partie la plus faible de sa ligne, serait l'objet des principaux efforts de son adversaire. Pour les contre-balancer, il forma deux lignes d'infanterie avec les deuxième, quatrième, sixième et septième corps. La garde impériale fut placée en réserve entre le centre et la gauche : la cavalerie était en arrière de l'infanterie. Le troisième et le huitième corps furent placés pour soutenir l'aile gauche, avec ordre d'agir sur la droite et les derrières de notre armée aussitôt que nous attaquerions sa gauche ou que nous menacerions de la déborder. Bagration commandait cette aile, composée de son armée, nommée cinquième corps. Un corps de grenadiers sous les ordres du comte de Woronzof était chargé de défendre les redoutes. L'armée russe comptait près de cent trente mille combattans, tous animés du meilleur esprit, et remplis de joie d'avoir enfin l'occasion de donner à la patrie et au monarque des preuves authentiques de leur amour et de leur dévouement. Le prince Ku-

tusof parut, dans la soirée du 6, sur le front de la ligne de bataille. Il fut reçu avec les plus vives acclamations. Il réunit auprès de lui les généraux, les chefs de corps et les officiers d'état-major. Après leur avoir prescrit ce qu'ils avaient à exécuter pour disputer la victoire, il leur dit : « Mes braves » camarades, nous avons enfin à nous féli- » citer de ce qu'il a plu au Tout-Puissant de » nous faire rencontrer avec l'ennemi dans » une position aussi avantageuse que nous » pouvions la désirer. Il n'est pas question » de nous venger des malheureuses journées » d'Austerlitz et de Friedland. Ces considé- » rations sont devenues secondaires par les » efforts prodigieux de l'ennemi pour nous » faire subir son joug de fer. C'est pour » notre chère liberté, c'est pour notre sainte » religion, c'est enfin pour nôtre monarque » bien-aimé, que nous allons combattre les » dévastateurs, les incendiaires des plus belles » provinces russes. Depuis plus de deux mois » vous demandiez comme une faveur signalée » de livrer une bataille où vous pussiez dé- » ployer votre valeur, et châtier notre or- » gueilleux adversaire de sa téméraire et in- » sultante agression. Vos vœux sont accomplis. » Battez-vous comme des Russes, et la patrie

» sera sauvée avec l'aide du Tout-Puissant;
» et par l'intercession de notre illustre pro-
» tecteur le grand saint Nicolas. Rentrez à
» vos divisions et à vos régimens. Soyez les
» interprètes de mes sentimens auprès des
» officiers et des soldats, et dites-leur bien
» que notre auguste empereur, notre père
» chéri, espère que les Russes feront leur
» devoir, afin que ses armes soient triom-
» phantes et l'ennemi battu, détruit et anéanti.
» Vive l'empereur Alexandre » !

Cette harangue courte, mais énergique et très-adaptée à la circonstance, ayant été rapportée aux troupes, excita leur enthousiasme au-delà de toute expression. Aux cris mille fois répétés de *vive l'empereur!* les soldats joignirent celui de *vive Kutusof!* pour lui témoigner leur reconnaissance de la confiance qu'il plaçait en leur courage, et leur ferme résolution de la justifier au champ d'honneur. Bonaparte, qui n'avait cessé depuis le matin de bien examiner la position des Russes, entendit avec douleur les marques d'allégresse et de dévouement qui animaient les légions ennemies. Pendant la majeure partie de la journée, il fut dans l'indécision s'il livrerait bataille, ou s'il manœuvrerait sur la gauche de Kutusof pour

le forcer à évacuer ses redoutes, qui, avec les avantages qui résultaient de l'escarpement du terrain, rendaient cette position belle, forte et difficile à enlever sans éprouver une perte immense. Il crut que les redoutes n'étaient pas achevées. Il était dans l'erreur. Elles étaient sans fraises et sans palissades; mais ces accessoires, sans doute fort utiles, sont rarement employés dans des ouvrages faits à la hâte, et destinés ordinairement à protéger les batteries plutôt qu'à couvrir les troupes.

L'armée française comptait cent quarante mille combattans, environ dix mille ayant été détachés pour garder Smolensk et les communications jusqu'à Gjatsk. Le prince Poniatowski, Davoust et la cavalerie de Murat formaient la droite de l'armée française; Ney était au centre et le vice-roi à la gauche: la garde impériale et le corps de Junot étaient en réserve avec plusieurs corps de cavalerie. Le 7, à deux heures du matin, Bonaparte était à la tête des troupes avec ses principaux officiers; il fit battre un ban et il ordonna qu'on lût à l'armée la proclamation qui suit: « Soldats, voilà la bataille que vous avez tant » désirée! désormais la victoire dépend de » vous; elle nous est nécessaire: elle nous » donnera l'abondance, de bons quartiers

» d'hiver et un prompt retour dans la patrie.
» Conduisez-vous comme à Austerlitz, à
» Friedland, à Vitebsk, à Smolensk, et que
» la postérité la plus reculée cite avec orgueil
» votre conduite dans cette journée : que
» l'on dise de chacun de vous : *Il était à cette*
» *grande bataille sous les murs de Moskou.*
» Au camp impérial, sur les hauteurs de Bo-
» rodino, le 7 septembre, à deux heures du
» matin. *Signé* NAPOLÉON ». L'armée répondit par des acclamations réitérées, selon l'usage. Mais le mécontentement était général, surtout de la part des officiers, qui, appréciant la situation de l'armée dans une attaque contre les Russes retranchés, se regardaient d'avance comme sacrifiés pour l'ambition d'un seul individu, dont les projets gigantesques devaient bientôt s'évanouir avec la gloire que lui et les Français avaient acquise par tant de victoires !

La bataille de Borodino commença le 7, à quatre heures du matin. Bonaparte, à la faveur d'un brouillard très-épais, dirigea la plus grande partie de ses forces contre la gauche des Russes. Cette attaque fut reçue par les divisions de grenadiers appartenant à l'aile gauche commandée par le prince Bagration. Le maréchal Davoust dirigeait nos colonnes. Murat les soutenait avec la cavalerie, et Ponia-

towski favorisait nos mouvemens en tournant la forêt qui couvrait la gauche des Russes. Une artillerie nombreuse et bien servie exécutait des deux côtés un feu très-meurtrier. L'impatience de nos troupes pour en venir aux mains fit doubler le pas: la fusillade s'engagea; bientôt on combattit à la baïonnette. Notre centre commandé par le maréchal Ney, et la gauche sous les ordres du prince Eugène, avaient abordé la ligne des Russes, et l'engagement était devenu général: à huit heures la valeur française avait réussi à surmonter tous les obstacles; les redoutes étaient enlevées, et Kutusof avait été obligé de replier sa première ligne sur ses réserves.

Ce premier succès avait coûté tant de sang, que Bonaparte n'osa pas poursuivre sa victoire en attaquant Kutusof, qui n'était qu'à la distance de portée de canon avec toute son armée, formée en colonnes serrées en masse. « Si l'ennemi forcé dans ses positions, dit Bo- » naparte, n'avait pas voulu les reprendre, » notre perte aurait été plus forte que la » sienne; mais il a détruit son armée en » la tenant depuis huit heures jusqu'à deux » sous le feu de nos batteries, et en s'opiniâ- » trant à reprendre ce qu'il avait perdu: c'est là » la cause de son immense perte ». Le général

russe avait réussi à affaiblir considérablement notre première ligne. Il commença un nouveau combat. Notre gauche fut culbutée dans le ravin et rejetée sur Borodino : notre centre fut aussitôt après attaqué et obligé de rétrograder. De nombreux renforts envoyés par Bonaparte arrêtent les progrès des Russes, dont les colonnes résistent comme des murs d'airain.

Mais il faut entendre parler Bonaparte. Malgré son langage favori pour s'exalter et traîner ses adversaires dans la boue, il est forcé de leur rendre un degré de justice qui donne une idée de l'acharnement des Russes dans cette terrible lutte. Voici un paragraphe du dix-huitième Bulletin : « Il restait à l'en-
» nemi ses redoutes de droite. Le général
» comte Morand y marche et les enlève.
» Mais, à neuf heures du matin, attaqué de
» tous côtés, il ne peut s'y maintenir. L'en-
» nemi, encouragé par ce succès, fit avancer sa
» réserve et ses dernières troupes pour tenter
» encore la fortune : la garde impériale en
» fait partie. Il attaque notre centre sur le-
» quel avait pivoté notre droite : on craint pen-
» dant un moment qu'il n'enlève le village
» brûlé (ce village était sur le front du centre
» de la position des Russes); la division Friant

» s'y porte. Quatre-vingts pièces de canon fran-
» çaises arrêtent d'abord et écrasent ensuite les
» colonnes ennemies qui se tiennent pendant
» deux heures serrées sous la mitraille, n'o-
» sant pas avancer, ne voulant pas reculer,
» et renonçant à l'espoir de la victoire. Le
» roi de Naples décide leur incertitude. Il
» fait charger la cavalerie, qui *pénètre par les*
» *brèches* que la mitraille de nos canons a
» faites dans les masses serrées des Russes
» et les escadrons de leurs cuirassiers. Ils se
» débandent de tous côtés. Le général de di-
» vision, comte Caulaincourt, gouverneur des
» pages de l'empereur, se porte à la tête du
» cinquième de cuirassiers, culbute tout, entre
» dans la redoute de gauche par la gorge. Dès
» ce moment plus d'incertitude ; la bataille est
» gagnée. Il tourne contre les Russes les
» vingt-quatre pièces de canon qui se trou-
» vent dans la redoute. Le comte Caulain-
» court, qui venait de se distinguer par cette
» belle charge, avait terminé ses destinées ; il
» tombe mort, frappé par un boulet. Mort glo-
» rieuse et digne d'envie ! Il est deux heures
» après midi ; toute espérance abandonne l'en-
» nemi : la bataille est finie, la canonnade con-
» tinue encore ; il se bat pour sa retraite et son
» salut, mais non plus pour la victoire ».

Kutusof, plus modeste, plus véridique et plus religieux que notre général, dit dans son rapport à l'empereur Alexandre : « La bataille » devint générale et dura jusqu'à la nuit. La » perte des deux côtés est considérable. Celle » de l'ennemi, à en juger par ses *terribles* » attaques sur nos positions fortifiées, a dû » l'être beaucoup plus que la nôtre. Les » troupes de Votre Majesté impériale se sont » battues avec un courage incroyable. Les » batteries ont successivement passé entre » les mains des deux partis, et le résultat a » été que l'ennemi, malgré la supériorité de » ses forces, n'a pas gagné un seul pouce de » terrain. Je suis resté maître du champ de » bataille. Aussitôt que j'aurai recruté mes » troupes, approvisionné mon artillerie et » augmenté mes forces des renforts de Mos- » kou, je verrai ce que je pourrai, me repo- » sant sur l'assistance du Tout-Puissant et » sur la valeur incroyable de l'armée, entre- » prendre contre l'ennemi. Le prince Bagra- » tion, à notre grand regret, a été blessé au » pied. Les généraux Toutchkoff, prince Gor- » tschakoff, Bachmstieff, comte Woronzof et » Kretoff ont été blessés. Nous avons fait » quelques prisonniers, dont un général de » brigade. Nous avons pris quelques canons.

» Il est encore nuit, et je n'ai pu me procu» rer d'autres détails ». Ce rapport est daté du champ de bataille, près du village de Borodino, le 8 de septembre 1812.

Quiconque examinera les deux rapports avec l'impartialité qu'on doit se prescrire quand on est jaloux de connaître la vérité, sera forcé de convenir que la bataille de Borodino a été gagnée par la bravoure de l'armée française. Il est vrai que les Russes reconquirent la droite et le centre de leur position, y passèrent même une partie de la nuit, sans que Bonaparte s'avisât de les y inquiéter. Mais ils s'avouèrent vaincus en abandonnant le champ de bataille, sans livrer un nouveau combat. Bonaparte fit, le 8, ce qu'il aurait dû faire le 5, quand son engagement avec le prince Bagration lui eut prouvé avec quelle ténacité les Russes étaient décidés à défendre leurs retranchemens. Il manœuvra sur la gauche de l'ennemi, faisant mine de se porter sur Moskou par les routes de Great Borisov, Vereya et Borovsk. Il aurait conservé une foule de braves gens s'il n'eût pas attaqué des postes dont la possession ne procurait aucun avantage réel, au point qu'on ne put pas les conserver, ou qu'il ne fut pas jugé convenable de faire encore des sacrifices pour s'y maintenir. Le 8, les Russes se replièrent

dans la direction de Moskou, et les Français occupèrent Mojaisk.

Quant à la perte des combattans dans les journées des 5 et 7 septembre, on peut s'en faire une idée approximative par un extrait de la dépêche de lord Catheart au vicomte Castlereagh, en date de Pétersbourg, du 13 septembre 1812. « Milord, j'ai la vive satis-
» faction, en commençant ma correspon-
» dance de Pétersbourg, d'annoncer que les
» armes de Sa Majesté Impériale ont été vic-
» torieuses dans une action opiniâtre et gé-
» nérale, livrée le 7 septembre, près du vil-
» lage de Borodino, entre Mojaisk et Gjatsk,
» sur la grande route de Smolensk à Moskou...
» J'ai vu des lettres d'officiers distingués et
» de grande expérience. Ils considèrent cet
» engagement comme le plus terrible et le
» plus destructif qu'ils aient vu, et même
» infiniment plus que celui d'Eylau. Plu-
» sieurs officiers généraux ont été blessés,
» outre ceux que l'on nomme. La perte des
» officiers d'un autre grade a été, dit-on, en
» proportion de celle des soldats. Je n'ai pas
» entendu évaluer la perte des Russes à moins
» de vingt-cinq mille hommes. La perte des
» Français a dû être plus grande, à cause de
» la poursuite, et parce que le feu de leur

» artillerie a cessé de bonne heure, tandis
» que celui des Russes continua tout le temps
» que les canons purent atteindre. Les trou-
» pes de Moskou de nouvelle levée étaient à
» l'armée, et paraissent avoir bien fait leur
» devoir. Celles qui ont été aux prises se sont
» bien conduites. L'aile droite n'a pas eu
» beaucoup à faire, et, des bataillons des
» gardes, on dit qu'il n'y en a eu qu'un qui
» ait un peu souffert...... On ne peut trop
» donner d'éloges à l'esprit national qui
» anime toutes les classes en Russie........
» La nouvelle de la bataille du 7 parvint à
» l'empereur de bonne heure, dans la mati-
» née de sa fête patronale, que l'on célèbre
» toujours avec des cérémonies religieuses et
» autres, et par des illuminations. Sa Majesté
» Impériale m'envoya aussitôt un de ses aides-
» de-camp pour m'en faire part. Après l'office
» divin dans la Cathédrale, et en présence de
» Leurs Majestés Impériales, un officier eut
» ordre de lire à haute voix le Bulletin, qui
» fournit ainsi au peuple une occasion de
» faire éclater ses transports de joie, etc. ».

On doit évaluer la perte des Français à près de quarante mille hommes. Je porte celle des Russes aussi à quarante mille. Ainsi les champs de Borodino ont été le théâtre le

plus sanglant que mentionne l'histoire moderne. La Russie y perdit un général très-habile, le prince Bagration, qui mourut des suites de sa blessure. Les belles manœuvres de cet officier, dans sa marche sur Smolensk pour se joindre à la grande armée, suffirent pour le placer au premier rang des capitaines les plus distingués. Il avait servi, dans les guerres précédentes, dans le commandement des avant-gardes. Son nom et celui de Suvarow seront toujours bien chers à l'armée russe, et profondément respectés par les braves qu'ils ont eus à combattre.

Je dois aussi venger la mémoire du général Caulaincourt, tué à Borodino. Le public paraît le regarder comme celui qui surveilla l'arrestation du duc d'Enghien, fusillé au château de Vincennes. C'est une erreur grossière. Il était le frère du duc de Vicence. Rempli de bonnes qualités sociales, ce Caulaincourt était peu apte à la grande guerre; il resta long-temps colonel du dix-neuvième de dragons. Son frère, le grand écuyer de Bonaparte, le força à accepter la place de gouverneur des pages. Il se fit long-temps prier, et il ne céda que pour éviter à une famille chérie les désagrémens qu'éprouvaient tôt ou tard les parens et les

amis de quiconque n'obéissait pas aveuglément aux ordres, ou même ne prévenait point les moindres désirs de Napoléon. Le général Montbrun, tué dans la même bataille, avait en sa faveur un beau physique et une grande audace. Il dirigeait avec habileté une charge de cavalerie. Du reste peu d'instruction dans la grande tactique, point de littérature et beaucoup de goût pour la guerre. Les autres généraux tués, Compère, Plauzone, Marion, Lanabère et Huart, n'étaient que de bons colonels d'infanterie. J'en excepte Plauzone, qui avait servi long-temps dans les états-majors, et qui avait les qualités d'un bon officier chargé du détail d'une division. Il était plus propre à conduire un état-major qu'à commander des troupes.

Quant aux cinq mille prisonniers que Bonaparte se vante d'avoir faits aux Russes, il est à présumer que ce sont les blessés et les malades laissés à Mojaisk et dans les environs, lorsque Kutusof marcha sur Moskou. Aucun corps russe ne fut entamé, c'est-à-dire dérouté ; car on sait à quoi s'en tenir quand Bonaparte fait entrer la cavalerie de Murat *par les brèches* que la mitraille avait faites dans les masses russes, et, ce qui est tout aussi peu vraisemblable, dans les escadrons de leurs cuirassiers. On peut conter à des enfans de pa-

reilles absurdités. Quelle folie de vouloir faire croire que les Russes, si réputés par la solidité et l'immobilité de leurs colonnes, ne savent point les serrer à mesure que les hommes qui les composent sont mis hors de combat ! Ne leur avions-nous pas appris en 1805 et 1807 les véritables moyens de bien disputer la victoire ? Il était également absurde de la part des Russes de faire courir le bruit que l'armée française avait battu en retraite après la bataille, lorsqu'ils étaient eux-mêmes forcés d'abandonner leurs positions. Examinons les fautes commises par les généraux des deux partis dans les champs de Borodino.

Cette action mémorable, qui devait mettre l'empire russe sous le joug de Bonaparte, s'il eût été le même homme de Marengo et d'Austerlitz, exige une relation particulière, quand tous ses détails seront connus d'une manière authentique. Je ne hasarderai que quelques réflexions basées d'après les rapports officiels qui ont été rendus publics. Le premier principe de toute attaque consiste « à mettre » en action au point le plus important des » moyens supérieurs à ceux de l'ennemi ». Et lorsque l'attaque trop dangereuse à réaliser de vive force peut être suppléée par des mouvemens stratégiques, on doit toujours donner la préférence au plan qui ménage le

sang. Bonaparte, autrefois si habile manœuvrier, paraît n'avoir voulu vaincre les Russes qu'*à force d'hommes*, et, pour rendre sa victoire plus illustre, il leur donne le temps de construire des retranchemens, comme si l'attaque des Russes en rase campagne eût été une besogne indigne de son attention. L'armée française était en possession de Smolensk le 18 août. Puisqu'on était résolu à aller chercher l'armée russe pour la combattre, il fallait la poursuivre l'épée dans les reins, et l'attaquer sans lui donner le temps de se fortifier; ce qui eût pu avoir lieu le premier septembre au plus tard, n'y ayant à parcourir que huit à neuf journées de la marche ordinaire d'une armée, de Smolensk à Borodino.

Si la difficulté de faire subsister les troupes retardait la marche de Bonaparte, il est certainement très-blâmable d'avoir attaqué plusieurs lignes de redoutes défendues par une armée, lorsqu'en marchant par sa droite il les faisait évacuer, et se procurait l'occasion, unique pour les avantages de l'assaillant, d'une marche de flanc de l'armée russe vis-à-vis du terrain qu'il aurait eu la faculté de choisir. Le prince Kutusof écrivait à l'empereur Alexandre, en date de Borodino, du 4 septembre : « La position que j'ai choisie au village de Bo-

» rodino, douze werstes en avant de Mojaisk,
» est une des meilleures qu'on puisse trouver
» en rase campagne. Il serait à souhaiter que
» l'ennemi nous attaquât dans cette position;
» dans ce cas j'aurais de grandes espérances
» d'être victorieux; mais, si, trouvant ma po-
» sition trop forte, *il manœuvre sur les routes*
» *de Moskou*, je lèverai le camp et irai pren-
» dre une position derrière Mojaisk, où ces
» routes se réunissent. Quant à l'ennemi, on
» observe que, depuis quelques jours, il ne
» s'avance qu'avec précaution, et quand il
» s'avance, *il le fait comme s'il avait peur* ».
Beaulieu, Alvinzy, Wurmser, le prince Charles et Mélas ne tinrent jamais un semblable langage envers le Bonaparte de l'armée d'Italie!

Il est donc incontestable que le général français pouvait et devait éviter la forte position qu'occupait Kutusof. Sa seconde faute qui le priva « *de son habitude favorite de* » *coucher sur le champ de bataille* », fut de n'avoir pas adopté un ordre de bataille analogue à la position de l'ennemi. Puisqu'il voulait absolument combattre, *crainte que l'armée russe ne lui échappât*, il aurait dû employer l'ordre oblique sur l'extrémité gauche de la ligne de bataille de Kutusof, au lieu de l'ordre parallèle renforcé sur sa droite. Le roi de

Prusse perdit la bataille de Kolin, parce que la vivacité du général Manstein engagea le centre et la droite de son armée avec le centre et la gauche du maréchal Daun, tandis qu'il voulait refuser ces deux corps pour attaquer avec sa gauche la droite des Autrichiens. Leur position pour recevoir l'attaque par l'ordre parallèle était si bien choisie, que les Prussiens, d'abord victorieux, furent repoussés sur tous les points. Si les ordres de Frédéric avaient été bien exécutés, sa gauche aurait été soutenue à propos par le reste de son armée, et l'armée de Daun aurait été détruite, parce que son aile attaquée aurait été accablée par une ligne entière, le flanc de cette aile continuellement débordé, et toute sa ligne prise à revers. Ce résultat n'exigeait point de manœuvre compliquée, mais seulement une marche en avant. Il est à observer que le terrain qu'occupait l'aile droite des Autrichiens ne permettait pas à Daun d'arrêter la marche des Prussiens par aucune contre-manœuvre. Il y avait bien posté un corps d'infanterie pour couvrir cette aile; mais l'avant-garde de Frédéric le culbuta, et ce seul mouvement, qui avait été rapide et décisif, donnait la victoire à Frédéric, sans la désobéissance du général Manstein. J'ai cité la bataille de Kolin, parce que j'ai voulu donner

au lecteur une idée de ce qu'aurait dû faire Bonaparte par ce que voulait faire le roi de Prusse, le plus habile général du dix-huitième siècle, jusqu'à l'époque où Kléber se mit au premier rang par ses victoires d'Europe, d'Asie et d'Afrique.

De même que Daun avait renforcé sa droite qui était le point de sa ligne le plus faible; de même Kutusof. avait fortifié sa gauche, mais, plus habile ou plus prudent que le général autrichien, il avait établi cette avant-garde de manière à arrêter Bonaparte pendant toute une journée, s'il commettait la folie de vouloir l'enlever de vive force. Les désirs du général russe furent accomplis. Bonaparte perdit deux journées précieuses (les 5 et 6) à cause d'une simple redoute que protégeait un corps d'infanterie. La résistance du 5 exalta le courage des Russes; et puisqu'il n'en fallait pas davantage pour arrêter si long-temps l'impétueux Bonaparte, on en conclut avec raison qu'il souffrirait beaucoup dans l'attaque générale. Il avait encore néanmoins les moyens de battre complétement Kutusof, si dans la nuit du 6 au 7 il eût réuni toute l'élite de son armée contre la gauche des Russes, ne laissant que des troupes légères à la gauche et au centre, avec ordre de faire beaucoup de tapage,

pour dérober au général russe la connaissance de sa manœuvre. Sa droite telle qu'elle était réussit; et c'est à cet avantage qu'on doit attribuer la retraite de toute l'armée russe en arrière de ses retranchemens.

Pour rendre sa victoire complète, Napoléon devait marcher avec audace contre la gauche de Kutusof, au lieu de rester immobile sur le terrain qu'il venait de conquérir. Il ne pouvait pas revenir de l'étonnement que lui causait un succès si promptement obtenu. Être maître, à dix heures du matin, d'un camp retranché défendu par des Russes! Sa joie lui fit oublier son grand principe, « qu'il n'y » avait rien de fait tant qu'il restait quelque » chose à faire ». Bonaparte n'avait pas passé le Niémen pour prendre des redoutes. Son désir, si souvent répété, était de rencontrer l'armée russe et de lui livrer bataille. Il se laissa néanmoins séduire par l'avantage d'avoir pris des redoutes. Il s'y établit avec toute son armée, et c'est Kutusof qui devient l'assaillant. Il reprend son camp retranché; et Napoléon à Borodino, comme Frédéric à Kolin, occupe à la nuit le terrain où il était avant de livrer bataille, excepté sa droite, commandée par Murat, qui se maintint avec beaucoup de peine dans la position enlevée aux Russes.

Le roi de Prusse perdit la bataille de Kolin, parce que ses ordres ne furent pas suivis ponctuellement, tandis qu'à Borodino Eugène attaqua la gauche des Russes, et Ney leur centre, par les ordres formels de Bonaparte. Il n'est pas vraisemblable que Kutusof eût pensé à prendre l'offensive, s'il n'eût pas été persuadé, d'après nos fausses manœuvres, qu'il remporterait la victoire. En effet, nous avons vu que le général russe avait prévenu son empereur qu'il serait obligé d'évacuer son camp, si Bonaparte se portait sur la route de Moskou, en tournant sa position. Il s'aperçoit que Bonaparte, contre son usage, ne cherche pas à profiter de l'avantage qu'il a remporté, et qu'au lieu de manœuvrer pour faire prononcer la retraite des Russes, il paraît craintif, au point de se faire un rempart des redoutes qu'il venait d'enlever. Kutusof montre à Bonaparte ce qu'il aurait dû faire. Il refuse sa gauche et son centre; et avec l'élite de son armée il force le prince Eugène à se replier sur le centre, mouvement exécuté avec précipitation. Momentanément vainqueur de notre gauche, Kutusof marche contre notre centre, qu'il fait plier jusqu'à ce que la droite et les réserves de notre armée mirent obstacle à ses progrès. Ainsi Bonaparte, chassé des re-

doutes de la droite et du centre russes, se trouve vivement attaqué par ce même Kutusof qu'il pouvait détruire, en l'attaquant d'après les principes de la tactique moderne. Je suppose que la prise du camp retranché nous avait coûté vingt mille hommes hors de combat, en y comprenant la perte du 5, et que le reste de la journée Napoléon en perdit encore vingt mille, il n'aurait certainement pas eu à regretter plus de la moitié de ces braves s'il avait tourné la gauche de Kutusof, qui alors n'aurait été protégée par aucun retranchement. La retraite des Russes devenait inévitable, et la victoire serait restée aux Français bien moins ensanglantée. Si Bonaparte s'était décidé à faire donner sa garde, il est certain que Kutusof aurait été complétement battu, l'armée russe aurait été écharpée comme à Austerlitz, et Bonaparte n'aurait pas paru dégénérer de sa réputation militaire; le czar serait devenu l'un de ses vassaux. Kutuzof commit deux fautes capitales; la première, de n'avoir pas fait construire une seconde ligne de redoutes fermées en arrière des redans qui protégeaient son aile gauche; et la seconde, d'être resté pendant plusieurs heures avec ses colonnes serrées en masse sous un feu d'artillerie très-meurtrier.

Son imprévoyance et son irrésolution furent aussi fatales à son armée que nos baïonnettes et nos canons. Ce qui prouve incontestablement que le plus habile général n'est point exempt d'erreur.

Je réclame l'indulgence du lecteur pour une dernière opinion sur la bataille de Borodino, auprès de laquelle toutes les autres sont des jeux d'enfant, tandis qu'elle nous rappelle les idées fabuleuses d'un combat de géants; c'est encore de Bonaparte dont il s'agit. Quand l'armée austro-russe se replia sur Olmutz en 1805, Bonaparte ne la fit poursuivre que par une forte avant-garde; il se choisit un champ de bataille où il résolut d'attirer l'ennemi. Le grand art d'un général est « de forcer son adversaire à combattre quand » et où il le désire ». Aussi Murat et Soult, qui étaient dans les environs de Vischau, se replièrent jusque sur les hauteurs près de Brünn. Les combinaisons qui procurèrent à Bonaparte un triomphe complet sur l'armée austro-russe sont un chef-d'œuvre de stratégie sans exemple dans l'histoire ancienne et moderne. Cette campagne de 1805, bien développée par l'application réciproque de la théorie à la pratique, suffit pour compléter l'instruction d'un officier de rang. Je suis donc

bien étonné que le général qui s'était alors montré si habile, si prudent et si audacieux en raison des circonstances, ne soit plus à Borodino qu'un grenadier invalide qui s'avance à pas lents, et qui s'arrête quand il a fait reculer son adversaire de quelques pas. Point de science, point de ruse, point d'activité, et même, osons le dire, un courage d'esprit fort équivoque. Je ne parle que du général. Notre armée pouvait être mécontente, mais l'honneur du militaire français est indestructible comme le firmament. Il ne lui manquait que le Bonaparte d'Italie et d'Allemagne.

Depuis lors, des événemens prodigieux, en comblant tous ses désirs, parurent avoir engourdi son âme, qui ne déploya plus cette force dont nous avons tant de preuves éclatantes. Son génie, jadis si vaste et si audacieux, sembla s'être abaissé au niveau des esprits ordinaires. S'il en eût été autrement, Bonaparte aurait établi son armée à Gjatsk, comme il l'avait fait à Austerlitz. Il aurait envoyé une forte avant-garde vers Borodino. Il aurait fait courir des bruits alarmans relativement à ses armées sur la Dwina et en Volhynie; il aurait parlé de retraite, il en eût même fait le simulacre; et certainement Kutusof aurait été une seconde fois la victime de sa déférence envers ses gé-

néraux. On doit se souvenir que, lorsque Bonaparte avait arrêté ses troupes dans les environs de Vitebsk, Barclay de Tolly s'était déjà mis en marche pour aller lui livrer bataille. Les Russes voulaient absolument combattre, et tout général qui n'aurait pas rempli leurs intentions aurait été forcé de se démettre de son commandement. On doit dire de Kutusof, malgré ses fautes, qu'il se conduisit en général très-expérimenté. L'armée russe soutint sa réputation. Les Français firent des prodiges; mais ils manquaient d'un chef digne de leur courage.

Kutusof quitta sa position de Borodino le 8, avant le jour, et suivit la route de Moskou. Ce mouvement fut nécessité par la marche de Bonaparte sur le flanc gauche de l'armée russe. C'est ce qui a donné lieu de dire que l'armée française avait battu en retraite de plusieurs werstes, et que Platow l'avait poursuivie avec ses cosaques. Le quartier-général de Bonaparte ne fut établi à Mojaisk que le 10, trois jours après la bataille, quoique cette ville ne fût qu'à trois lieues de Borodino. Kutusof, ne trouvant pas de position assez forte pour oser se flatter d'arrêter la marche des vainqueurs sur Moskou, se décida à abandonner cette capitale, et à aller

au devant de nombreux renforts qui lui arrivaient des gouvernemens de l'est et du nord de l'empire. Il fut encouragé à adopter ce parti par un conseil de guerre où, quoique quelques généraux fussent d'avis de livrer bataille pour tâcher de sauver Moskou, la majorité fut d'une opinion contraire, et il fut résolu qu'on manœuvrerait sur le flanc droit des Français avec le gros de l'armée, tandis que de forts détachemens, réunis aux paysans insurgés, formeraient le cercle autour de nos positions pour enlever nos fourrageurs et tenir nos avant-postes continuellement en alarme. Cette détermination de Kutusof conservait les communications ouvertes avec les provinces d'où on pouvait recevoir des secours de tout genre, et avec les corps russes de Volhynie et de Moldavie.

L'armée russe se retira au-delà de Moskou sans être poursuivie. Kutusof écrivit à l'empereur Alexandre, en date du village de Chilin, le 16 septembre : « Je prends la liberté de
» représenter humblement à Votre Majesté
» que l'entrée de l'ennemi dans Moskou n'est
» pas encore l'*annihilation* de l'empire. Je
» fais avec mon armée un mouvement et me
» porte sur la route de Toola ; cela me met-
» tra à même de tenir mes communications

» ouvertes avec les gouvernemens voisins :
» toute autre mesure aurait empêché cet
» avantage et m'aurait aussi séparé des ar-
» mées de Tormasow et de Tchitchakoff. Je
» dois avouer que l'abandon de la capitale
» est une chose *bien dure;* mais, considérant
» les avantages qui peuvent nous en revenir
» et particulièrement *la conservation de nos*
» *armées*, il n'est plus à regretter; et je vais
» maintenant occuper avec mes forces une
» ligne par laquelle je commanderai les routes
» qui mènent à Toola et Kalouga, j'harcelerai
» toute la ligne de l'ennemi de Smolensk à
» Moskou, et je serai à même de couper tous
» les détachemens et renforts qui marcheront
» pour le joindre par les derrières. En occu-
» pant ainsi l'attention de l'ennemi, j'espère
» le forcer à quitter Moskou et à changer
» toute sa ligne d'opérations ».

Le contenu de ce rapport donne une bien haute idée de la conduite de l'armée française le 7 septembre, puisque le général russe ne crut pouvoir soustraire son armée à une *destruction entière* qu'en renonçant à défendre Moskou. Il est superflu de chercher ailleurs des témoignages des fautes énormes commises par Bonaparte avant, pendant et après la bataille de Borodino. S'il avait eu avec lui le

maréchal Soult, c'en était fait de l'armée russe, comme à Austerlitz. Une manœuvre hardie, comme celle exécutée contre les hauteurs de Pratzen, aurait jeté le désordre dans l'armée de Kutusof, et Napoléon aurait été supplié d'accorder à Alexandre la même paix qu'il donna à François par le traité de Presbourg. La valeur et le dévouement des Français méritaient un si brillant résultat, et l'ancienne réputation de Bonaparte donnait lieu de l'espérer. Mais la Providence refusa à ce chef orgueilleux la continuation de sa protection toute-puissante, afin que par son aveuglement il se précipitât dans un abîme de malheurs d'où devait sortir triomphant le digne successeur de saint Louis, destiné à rendre à la France la paix et le bonheur.

Moskou est l'entrepôt du commerce de l'Europe et de l'Asie. Cette ville est bâtie, comme Rome, sur plusieurs collines. Sa circonférence égale celle de Paris, mais elle n'est pas si peuplée. On n'y compte que trois cent mille habitans. Les cours et les jardins occupent beaucoup de terrain. On voit des chaumières à côté des plus riches palais. Les toits des maisons sont en tôle peinte, parce que le fer est très-abondant en Russie. La pierre de taille est fort rare dans les environs de Mos-

kou. La ville se divise en quatre parties : le *Kremlin*; le *Kitaye Gorod*, ou ville chinoise; le *Beloye Gorod*, ou ville blanche; et le *Zemlenoye Gorod*, ou ville de terre. Le *Kremlin* est au centre du *Kitaye Gorod*, qui est entouré par le *Beloye Gorod*, et celui-ci par le *Zemlenoye Gorod*. Le *Kremlin* renferme le palais des czars. Le *Bazar* ou marché est dans le *Kitaye Gorod*, habité par les marchands. La noblesse a ses palais dans le *Beloye Gorod*. Le bas peuple occupe les fauhourgs qui font partie de la ville de terre. Les habitans du *Beloye Gorod* ont la tenue de Parisiens. Dans les autres parties de Moskou, la barbe et la robe des anciens Russes sont en grande considération.

L'hospitalité est la vertu favorite de tous les Russes. Il n'est point de pays en Europe où un voyageur soit accueilli avec autant de cordialité, et Moskou jouissait, avant son désastre, de la primauté sur toutes les autres villes de Russie, par la générosité de ses habitans. Les mœurs antiques des Slaves y sont mieux conservées qu'à Saint-Pétersbourg, où l'affluence des étrangers a nationalisé les usages des autres capitales de l'Europe. La police est très-bien faite à Moskou. Cette ville est divisée en vingt-quatre quartiers. Les maisons

en bois occasionant de fréquens incendies, le service des pompiers était bien organisé. Rostopchin, pour assouvir sa haine, priva les Français de ce secours. On ne connaît à Moskou que l'hiver et l'été. Le premier dure huit mois et l'autre quatre. Les chaleurs sont très-fortes. Le froid s'élève jusqu'à trente-deux degrés. La Moskwa, rivière navigable, traverse Moskou.

Le 14 septembre, à six heures du matin, le gouverneur Rostopchin rassembla dans sa maison, située dans la Loubeinka, tous les employés de la police. Il quitta Moskou vers les dix heures par la route de Vladimir. A cinq heures du soir le son des trompettes se fit entendre. C'était l'avant-garde française, commandée par le prince Murat. On n'éprouva de résistance qu'au Kremlin, d'où il fut fait une assez vive fusillade sur notre avant-garde. Quelques coups de canon eurent bientôt dispersé cette canaille que Rostopchin avait armée avant son départ. Il n'était point resté de troupes de ligne dans Moskou. Bonaparte arriva le même soir près de la barrière de Smolensk. Dans l'attente qu'il lui serait envoyé une députation, il différa la cérémonie de son entrée triomphale jusqu'au lendemain. Dans la nuit du 14 au 15, vers minuit, l'in-

cendie se manifesta avec la plus grande violence dans les boutiques situées près de la Bourse. Le mardi 15, un vent de nord-ouest souffla avec force, l'incendie se propagea, et toutes les boutiques furent en feu.

Napoléon, à qui Murat fit dire que toutes les autorités avaient pris la fuite, renonça à son projet de triomphe. Il se rendit au Kremlin, escorté par des détachemens de sa garde. Il ordonna qu'on prît toutes les mesures nécessaires pour éteindre le feu. Sa surprise et sa colère furent extrêmes quand il apprit que le gouverneur avait fait enlever toutes les pompes, et qu'il avait organisé un corps d'incendiaires, composé d'employés de la police, de cosaques déguisés, de malfaiteurs à qui on avait rendu la liberté, et même de quelques étudians en théologie, à qui on avait représenté cet attentat comme très-méritoire devant Dieu. Plusieurs incendiaires, pris sur le fait, furent fusillés, après avoir recueilli leurs dépositions, dont l'uniformité ne laissa aucun doute sur la véritable cause de l'incendie de Moskou.

La populace, toujours avide de profiter du désordre, enfonçait les boutiques menacées du feu. Les rues furent bientôt encombrées de marchandises de toute espèce et du plus grand prix. Les Français voulurent avoir leur

part du butin. D'abord tranquilles spectateurs, ils se joignirent aux Moskovites d'une manière très-active. Les magasins de farine et d'eau-de-vie furent pillés. La ville entière fut bientôt en proie à un fléau tout aussi terrible que le feu. Sous prétexte de piller, nos soldats, les Polonais surtout, commirent toute sorte d'outrages envers les malheureux habitans, dont le nombre s'élevait encore à près de cinquante mille, presque tous de la lie du peuple. Il y avait beaucoup de courtisanes, qui furent fort bien accueillies, et qui jouèrent bientôt le rôle des comtesses russes.

Le feu continuait ses ravages : des fusées furent jetées sur les bâtimens du Kremlin; mais le feu fut aussitôt maîtrisé et éteint par l'activité de la jeune garde. Bonaparte, qui se vit au milieu d'un océan de flammes, crut prudent d'abandonner le Kremlin, et il se retira au palais de Petroffsky, à un mille de Moskou. Il fut fort long-temps à trouver un passage à l'abri du feu. Les flammes paraissaient s'accumuler sur sa tête coupable. Il en fut consterné. La pâleur de la mort et la rage du désespoir se peignaient tour-à-tour sur sa figure cadavereuse et olivâtre. On eût dit Oreste poursuivi par les Furies. Toute l'armée eut ordre de sortir de Moskou.

Un grand nombre d'habitans se rendirent

au camp de Bonaparte, à Petroffsky, pour implorer sa protection contre les mauvais traitemens des soldats, qui leur arrachaient ce qu'ils avaient sauvé de l'incendie. Quelques-uns obtinrent des secours; mais la plupart furent obligés de rentrer dans la ville ou de se refugier dans les bois voisins. En effet, comment Bonaparte aurait-il pu arrêter la licence du soldat? quel autre dédommagement que le pillage pouvait-il offrir à des troupes exténuées de fatigues qui avaient souffert par des privations de tout genre, et qu'il avait assurées si souvent et par des promesses si solennelles qu'elles trouveraient à Moskou la fin et la récompense de tous leurs travaux? Parmi les circonstances horribles de cet incendie, on fut surtout frappé de la triste position des habitans du quartier des Allemands. Poursuivis de place en place par les flammes, ils furent obligés de se refugier dans les cimetières situés près de l'hôpital militaire. L'aspect de ces malheureux, au milieu des tombeaux et à la lueur des flammes, présentait à l'observateur de ce grand désastre comme autant de spectres sortis de leurs sépulcres. Murat, si insensible dans les champs d'Ostrowno, fut frappé de leur déplorable situation, et leur fit administrer quelques secours.

Le quartier de la Loubeinka fut préservé de l'incendie par l'armée française : l'église de Saint-Louis fut aussi conservée intacte par une protection spéciale de la Providence, puisqu'elle était située au centre d'un quartier qui fut entièrement consumé. Pendant cinq jours l'armée française put contempler ce théâtre affreux de destruction et de brigandage. Les soldats ne s'étaient point laissé effrayer par la crainte de périr sous les décombres. Ils n'avaient laissé échapper aucune occasion de réunir des provisions de tout genre; ils avaient en abondance les vins les plus exquis et les liqueurs les plus recherchées: des serres chaudes, très-bien entretenues, fournirent aux généraux les fruits les plus rares. L'armée, campée près du château de Petroffsky, donnait une idée approximative d'une immense caravane, où chacun s'occupait exclusivement de ses provisions, de ses armes et de ses marchandises.

L'abondance, quoique précaire, surtout après une longue misère, nous transporte de joie, et il est fort rare qu'une sage prévoyance de l'avenir nous engage à user avec économie des avantages du moment. Telle est en général la marche suivie par les militaires de tous les pays, qui se pressent de jouir de la vie, dans le

noble espoir d'en faire le sacrifice à la patrie avec un dévouement au-dessus de tout éloge. Bonaparte avait des vues bien différentes. La destruction des ressources de Moskou lui fit perdre tout espoir de pouvoir y passer l'hiver. Il fallait ou faire la paix ou se replier sur la Lithuanie. Il était rentré au Kremlin aussitôt après l'incendie. Il fit appeler M. de Toutolmin, le directeur de la maison des enfans-trouvés, qui avait été préservée. Il lui ordonna de faire son rapport à l'impératrice-douairière de Russie, protectrice de cet établissement. Il l'envoya par un courrier, et, par la même occasion, il fit des ouvertures de paix. Cette démarche fut sans succès. On ne lui fit pas de réponse.

Napoléon s'occupa aussi des hôpitaux, qui pour la plupart avaient été préservés de l'incendie; mais ces maisons manquaient de tout. Sur quinze mille blessés, la moitié avait péri faute de vivres et de médicamens; les autres allaient éprouver le même sort, lorsque Bonaparte fit fournir les vivres nécessaires, et envoya même des médecins de l'armée pour administrer les secours les plus urgens. Le maréchal Mortier, gouverneur de Moskou, et le général Milhaud, commandant de la place, eurent ordre d'organiser une municipalité

et une administration de police. Tous leurs efforts furent inutiles : la confiance ne pouvait pas être rétablie entre les habitans et des soldats qui n'avaient d'autre ressource que le pillage. Ce qui rendait cette extrémité d'autant plus affreuse, c'était l'ordre avec lequel on dut l'organiser. Le premier jour, le pillage était accordé à la vieille garde ; le lendemain c'était le tour de la jeune garde ; venait le corps du maréchal Davoust pour le troisième jour, et ainsi de suite pour tous les corps. Le pillage ne fut donc plus un métier défendu ; c'était un devoir. On pourra se faire une idée de la détresse des habitans quand on saura que quelques officiers furent obligés, comme les soldats, à courir de maison en maison pour pourvoir à leur subsistance.

Au milieu d'un si affreux désordre, on ne sera pas peu étonné d'apprendre que Bonaparte, pour s'étourdir sur les dangers de sa position, organisa une troupe française pour jouer la comédie sur les ruines si tragiques de Moskou ; on réunit plusieurs musiciens, qui lui donnèrent de très-beaux concerts ; les parades du Kremlin furent très-brillantes. Il poussa la dissimulation jusqu'à faire courir le bruit que son intention était de passer l'hiver à Moskou. Il ordonna qu'on ouvrît les églises

qui avaient échappé à l'incendie. On ne rencontrait aucun *pope ;* c'est le nom des prêtres de la religion grecque. D'après une proclamation qui garantissait qu'il leur serait fait un bon traitement, on parvint à en découvrir quelques-uns, qui ne consentirent à exercer leur ministère qu'à condition qu'il ne serait rien changé à leurs prières, et qu'ils continueraient à mentionner, selon l'usage, Alexandre Ier comme leur légitime souverain. On consentit à tout. Le peuple montra d'abord la plus grande ferveur, et accourut en foule dans les églises ; mais ce zèle fut bientôt détruit par les vexations de toute espèce auxquelles était exposé quiconque était rencontré dans les rues, même en plein jour, sans l'uniforme français. On avait invité les paysans à porter en ville des vivres et des fourrages. À peine étaient-ils arrivés aux portes, qu'on leur enlevait de vive force denrées, chevaux et voitures ; souvent même on les maltraitait. Toute confiance disparut, et il fut facile de prévoir qu'on allait manquer de tout.

Si, à l'arrivée de l'armée française, on avait mis des gardes aux magasins de farine, de vin et d'eau-de-vie, on aurait eu des ressources pour plusieurs mois, et alors on aurait été convaincu que Rostopchin, aveuglé par une

haine irréfléchie, avait manqué son but; mais nos commissaires ne demandèrent des gardes pour les magasins qu'après le pillage, quand presque tout était dilapidé. La cavalerie surtout manquait de fourrages : les cavaliers, obligés de s'éloigner jusqu'à cinq et six lieues dans la campagne, étaient surpris par les cosaques, qui les taillaient en pièces, les attaquant toujours en nombre supérieur. On faisait peu de prisonniers, à cause de l'exaspération des habitans, encore plus à craindre que la troupe régulière. L'épée de Kutusof n'avait pu nous vaincre ; nous fûmes nos plus cruels ennemis. La folle confiance de Bonaparte dans une paix que tout démontrait impraticable, l'insouciance des administrateurs pour la conservation des magasins, et l'imprévoyance du soldat qui détruisit en quelques jours des ressources en tout genre, portèrent à notre armée le coup fatal, d'abord en la retenant trop long-temps dans un climat qui allait devenir insupportable, et puis en entreprenant une retraite, sans avoir les moyens de subsister, par cette même route dont les deux armées avaient déjà fait un désert.

Les fautes de Bonaparte et nos inconséquences sont donc les véritables causes de nos désastres de Russie, et non pas la fureur

de Rostopchin, ni la bravoure stupide des Russes. J'ose même assurer que, si Moskou était resté intact, il est très-probable que pas un Français n'aurait repassé la Bérezina qu'après avoir capitulé. Je prouverai cette assertion dans le cours de cet ouvrage. Vainement on me dira que j'ai tort de blâmer les Russes d'avoir adopté le seul parti qui pouvait les délivrer de notre présence et de la domination tyrannique de Bonaparte. Ce serait une erreur de croire que l'incendie du Cap par Toussaint Louverture fit périr l'armée du général Leclerc. Nos opérations furent continuées avec la même activité que si cette riche capitale de Saint-Domingue était restée dans son état florissant. On peut en dire autant de Moskou. C'est au climat que j'attribue nos malheurs dans ces deux parties du globe, sans prétendre excuser le chef, dont la funeste ambition et l'inexplicable sécurité furent si fatales aux vaillans auteurs de ses anciens triomphes.

Combien d'objets précieux qu'on ne pouvait ni manger ni emporter, et dont plusieurs siècles ne répareront pas la perte, furent engloutis dans ce déluge de feu ! et cependant plusieurs historiens portent aux nues les auteurs d'un vandalisme dont Attila aurait eu horreur. On prétend « que les Français ne pouvaient

» pas cantonner au milieu des ruines, et que le » soldat frémissait à la pensée qu'il pouvait » manquer de vivres ». Ces deux assertions sont d'un cerveau peu habitué aux armées. Bonaparte n'avait pas le projet de passer l'hiver à Moskou, et le soldat pense rarement au lendemain, parce qu'il sait que quand nos armées ont manqué de vivres en pays ennemi, elles s'en sont procuré sur-le-champ en allant livrer bataille. Je le répète, il est indispensable de détruire les moyens qui peuvent être utiles à notre adversaire pour poursuivre son dessein de nous donner la loi. Chaque citoyen doit contribuer autant qu'il est en lui à la défense de la patrie. L'honneur national et la sûreté individuelle imposent les plus grands sacrifices, sans néanmoins recourir à des mesures extravagantes. J'approuve donc lord Wellington et le zèle des Portugais, qui dans la campagne de 1810 prirent si bien leurs dispositions, que le prince d'Essling, faute de vivres, fut obligé de rentrer en Espagne; mais je suis forcé de blâmer Alexandre faisant incendier la plus vaste et la plus ancienne ville de son empire. Cette détermination me paraît aussi barbare que l'incendie des bourgs et moissons de la Syrie par Bonaparte, quand il fut obligé de lever le siége de Saint-Jean-d'Acre. Toutes ces

mesures doivent paraître également atroces, parce qu'elles n'étaient point nécessaires, puisque nous avons vu les Français privés des moyens de subsister en Portugal, quoiqu'il n'y eût eu ni villes ni villages livrés aux flammes.

Rostopchin, me dira-t-on, ne se contenta pas de belles paroles; il prêcha d'exemple. A Voronovo, il mit lui-même le feu à son château, et il laissa l'écrit suivant attaché à un poteau : « Français, j'ai embelli pendant huit » ans cette maison de campagne, et j'y ai vécu » heureux au sein de ma famille. Les habitans » de cette terre, au nombre de dix-sept cents, » la quittent à votre approche, et je mets le » feu à ma maison, afin qu'elle ne soit pas » souillée par votre présence ». Je réponds que cette résolution fanatique doit causer plus d'étonnement que d'admiration. Que Rostopchin brûle sa maison pour satisfaire la haine individuelle qu'il portait à Bonaparte, je ne puis que le plaindre de son extravagance; mais je dois censurer un gouverneur qui brûle une place dont il ne peut pas défendre les remparts. C'était proclamer solennellement un système de destruction qui aurait entraîné la perte totale de la Russie, si Bonaparte, éclairé sur sa véritable position par la violence de cette mesure, avait sur-le-

champ rétrogradé, en manœuvrant par sa gauche, pour exterminer le corps de Wittgenstein et prendre position dans les provinces russes qui avoisinent la mer Baltique.

Il est donc constant que nos troupes, bien loin de mettre le feu à Moskou, firent les plus grands efforts pour arrêter les progrès de l'incendie. Cette imputation était contre toute probabilité, à moins que nous n'y eussions été forcés pour en déloger l'armée russe. Trompé dans son espoir de trouver des partisans dans cette capitale, et fort inquiet pour l'avenir s'il ne réussissait pas à signer promptement la paix, Bonaparte se livrait à ses sombres réflexions dans le vaste palais du Kremlin, espèce de citadelle entourée de hautes murailles. N'osant ni avancer, ni reculer, il voulut paraître triompher des anciens czars. Il fit enlever les ornemens dont on se servait pour le couronnement des empereurs, et plusieurs drapeaux conquis par les Russes sur les Ottomans. Le vainqueur d'Austerlitz regarda cette facile conquête comme un dédommagement de ce qu'il n'avait pas pu prendre des étendards, depuis le passage du Niémen, en aussi grand nombre que dans ses campagnes d'Italie, de Souabe, de Moravie, de Prusse et de Pologne ; on le vit même faire parade de cette

trouvaille dans son vingt et unième Bulletin, sans doute pour faire diversion aux murmures que les officiers laissaient échapper sur leur situation alarmante sous tous les rapports, ainsi que je vais le démontrer dans le Livre suivant.

Je dois ajouter encore une réflexion sur ces ornemens et drapeaux, dont Bonaparte ne parlait avec tant de satisfaction que pour piquer la curiosité des Parisiens, toujours avides de nouveautés et surtout de trophées militaires. Il avait beau faire; Paris le craignit, mais ne l'aima jamais. Pouvait-on oublier la journée du 13 vendémiaire et l'algarade de Saint-Cloud? On ne peut parler de Robespierre sans éprouver un sentiment d'horreur pour la cruauté de ce monstre qui fit verser tant de sang innocent. Il est cependant bien constaté que la seule campagne de Russie a fait plus de victimes que les proscriptions de 1793. Que serait-ce donc si nous rappelions ici, non ces théâtres sanglans qu'on rencontre presque partout en Europe, mais ces funestes expéditions d'Egypte et de Saint-Domingue, la destruction de notre marine par les fatales journées d'Aboukir et de Trafalgar.....; et cependant on ne parle de Bonaparte que comme d'un grand homme : quelle absurdité! Qu'importe en effet au philan-

trope que la volonté féroce d'un conquérant fasse ravager le monde et massacrer l'élite des nations, ou qu'un tyran dépeuple la patrie par le glaive des lois, sous le spécieux prétexte du bien de l'État? L'histoire impartiale doit signaler aux générations futures les circonstances atroces de ces deux genres de barbarie, afin de vouer leurs infâmes auteurs au mépris, à l'exécration et à la vengeance de tous les défenseurs de la raison, de la justice et de l'humanité.

LIVRE QUATRIÈME.

Le 1er octobre, notre armée occupait les ruines de Moskou et ses environs. L'hiver, qui commence à cette époque, sembla différer ses rigueurs pour nous les faire éprouver plus tard avec plus de force. L'avant-garde commandée par le prince Murat observait l'armée russe sur la Nara. Le maréchal Ney était à Bogorodsk, et le prince Eugène sur la Khazma, gardant la route de Moskou à Dimitrof. Des détachemens considérables étaient placés sur la route de Smolensk pour assurer nos convois et nos communications avec les corps sur la Dwina et le prince Schwartzenberg. Kutusof avait placé des divisions de cosaques pour couvrir les provinces de Twer, Yaroslavl, Wladimir et Riazan, tandis qu'avec l'élite de son armée il protégeait les gouvernemens de Toola et de Kalouga, et conservait ses communications avec les armées de Volhynie et de Moldavie. Un général moins prudent se serait porté sur Mojaisk; mais Kutusof savait par expérience ce dont était capable l'armée française, si on la réduisait à faire un acte de désespoir. Il se borna donc à inquiéter nos communications

par de fortes reconnaissances. Les paysans servaient de guides. Cette petite guerre nous fit beaucoup de mal.

Napoléon, désirant améliorer la situation vraiment critique de son armée, fit proposer un armistice à Kutusof, en attendant la réponse d'Alexandre aux propositions de paix qu'on lui avait envoyées aussitôt après notre entrée à Moskou. Le 8 octobre, le général Lauriston se rendit auprès du général russe pour avoir une réponse positive sur les ouvertures de paix et d'armistice. Kutusof n'avait témoigné jusqu'alors que de l'indifférence, et ses discours ambigus, qui auraient dû augmenter la perplexité de Bonaparte, furent interprétés trop favorablement. Il s'expliqua plus franchement et il dit à Lauriston : « Je vous prie » de rapporter à votre empereur qu'il est su» perflu de me parler de paix, puisque ce » n'est qu'à présent que la campagne com» mence véritablement pour les Russes ». Il ajouta qu'il n'aurait aucun égard à l'espèce de trève conclue entre les avant-postes, et qu'il agirait avec son armée aussitôt qu'il le jugerait convenable aux intérêts de son maître, sans être tenu d'en donner aucune notice d'avance. La trève n'avait eu lieu qu'entre l'avant-garde de Murat et celle de Kutusof, il

n'en fut jamais question entre les corps qui occupaient Moskou et les environs. L'ennemi ne cessa de harceler nos avant-postes par ses troupes légères et des rassemblemens de paysans commandés par des officiers de troupes de ligne.

Kutusof s'occupa à faire retrancher sa position sur la rive droite de la Nara, près du village de Taroutino. Quand ce travail fut terminé, il lui fut facile, sans compromettre la sûreté de son armée, de faire des détachemens plus considérables contre notre ligne d'opérations. Dans ce camp de Taroutino, très-fort par la nature et par l'art, il arriva à l'armée russe de nombreux renforts, surtout des cosaques du Don. Un autre grand avantage que les Russes retirèrent du repos qui leur fut accordé dans cette position, fut de se réorganiser et de s'exercer. Les régimens furent portés au complet par les recrues envoyées des différens gouvernemens de l'empire. Le prince Lobanof Rostowski rendit de grands services dans cette circonstance par son habileté à former et à manœuvrer les corps d'infanterie. La cavalerie et l'artillerie excitèrent toute l'attention de Kutusof, et, malgré son grand âge, on le voyait partout, surveillant l'exécution de ses ordres.

Il en était bien autrement dans notre armée. Comme on avait dilapidé les ressources que renfermait Moskou, on se vit bientôt obligé d'avoir recours à la chair de cheval. Vainement on chercha à étourdir le soldat sur sa position en continuant à lui permettre le pillage. Pourquoi rester à Moskou? pourquoi ne pas manœuvrer pour tenir le soldat en haleine, et pour le faire vivre aux dépens de l'ennemi? Pour exiger d'une troupe qu'elle observe une bonne discipline, il faut au moins lui donner du pain, ou la mettre dans une position où elle puisse s'en procurer. On peut différer l'acquit de la solde; mais la subsistance est d'une nécessité absolue. Nos généraux consignèrent à l'ordre du jour leur mécontentement. On y répondit par des chansons dont le refrain était : « La paix et du pain ». Tous les jours la cavalerie et l'artillerie perdaient des chevaux qui mouraient d'inanition. Tel était le triste tableau que Bonaparte avait sous ses yeux le 14 octobre, jour si glorieux pour lui par ses triomphes de Souabe en 1805, de Prusse en 1806, et la paix de Vienne en 1809! Ou son cœur était d'acier, ou ses tourmens égalaient les souffrances des scélérats condamnés à expirer sur la roue.

Cependant je dois lui rendre la justice de

dire qu'il épuisa toutes les ressources de la politique, qui, quoique plus sourde que le glaive, n'en est pas moins puissante quand on sait l'employer à propos; mais toutes ses démarches furent infructueuses auprès du gouvernement et des habitans. Il se crut alors abandonné par la fortune. Vainement il eut recours à son style déclamatoire pour se venger par des invectives du refus des Russes de subir son joug. On rit beaucoup de son vingtième Bulletin. Chaque phrase fait connaître l'embarras où il se trouvait, et proclame l'énergie de ses antagonistes. Je n'approuve point la conduite de Rostopchin, et, si j'avais été à la place de Bonaparte, je me serais bien gardé d'immortaliser ce gouverneur, en paraissant le proclamer l'auteur de l'état de détresse où était réduite l'armée française. Il fallait le peindre comme un moderne Erostrate, dont le génie malfaisant et l'âme irascible avaient causé un malheur effroyable aux sujets d'Alexandre, sans nuire aucunement aux *sublimes desseins* du général français. Il ne suffisait pas d'émettre une opinion si importante, il fallait la prouver par des faits authentiques.

La lueur funèbre de l'incendie de Moskou aurait dû faire cesser l'aveuglement de Napo-

léon, quand il se vit obligé de quitter le Kremlin pour chercher un refuge au château de Petroffsky, le 16 septembre, il aurait dû apercevoir toute la profondeur de l'abîme où il allait plonger lui et ses compagnons, si, par un de ces coups d'éclat qui sauvent les armées et les empires, il ne se hâtait de réparer l'étourderie qui l'avait conduit à Moskou. Il fallait ordonner un mouvement général sur la Dwina. Victor, Reynier, Schwartzenberg et Dombrouski auraient eu la même destination. Toutes les garnisons depuis Orsha jusqu'à Viazma, et la grande armée, se seraient mises en mouvement le 1er octobre. On aurait fait courir le bruit qu'on marchait contre Saint-Pétersbourg. Pour confirmer ce faux avis, une avant-garde d'élite aurait suivi cette direction jusqu'à Twer, pendant que l'armée se serait dirigée à marches forcées sur les derrières de Wittgenstein par Voloklamsk, Zouttzof, Toropetz, Velikieluky et Opotchka. Le 15 octobre, le général russe avec son corps de quarante mille hommes aurait été enveloppé par deux cent mille combattans. Sa perte était inévitable. Il était obligé de capituler. La conception et l'exécution de ce plan auraient mis le comble à la gloire militaire de Bonaparte. Lorsque j'en donnai connaissance aux ministres an-

glais, comme le seul moyen qu'avait Napoléon de sortir avec honneur du bourbier où il s'était enfoncé, ils en tremblèrent; et leur joie fut inexprimable quand ils apprirent son séjour à Moskou et sa pitoyable retraite sur Smolensk.

Kutusof, alarmé pour la capitale, se serait repenti, mais trop tard, de son mouvement sur la Nara. Il aurait évacué précipitamment son camp retranché, et il aurait marché avec ses meilleures troupes par Moskou, Dimitrof et Kortcheva, où on lui aurait fait connaître notre marche rétrograde. Nous aurions eu trois journées d'avance dans un pays abondant en vivres et par un temps superbe. On sait que l'infanterie russe est très-inférieure pour la marche à l'infanterie française. Mais la Providence voulait châtier la témérité de Napoléon. Kutusof apprit par ses partisans que Murat avec un corps de quarante mille hommes était assez éloigné du gros de l'armée française pour être attaqué séparément, et battu avant de pouvoir être secouru. En conséquence il mit à la disposition du général Beningsen une armée d'élite. Le 18 octobre, à la pointe du jour, Murat fut attaqué à l'improviste par plusieurs colonnes d'infanterie et de cavalerie. Le secret de cette

attaque fut favorisé par une forêt très-épaisse que Murat avait négligé de faire fouiller. Les cosaques sous les ordres du comte Orloffdenisoff sortirent les premiers de la forêt. Ils tombèrent sur la cavalerie légère dans le temps qu'elle était à pied et occupée à recevoir des distributions de vivres. Le désordre en cas pareil est plus facile à imaginer qu'à décrire. Cette troupe aurait été entièrement sabrée ou prise, si Murat n'était venu sur-le-champ à son secours avec sa grosse cavalerie. « La » perte de l'ennemi à cette occasion, dit le » prince Kutusof, a été de mille prisonniers, » et de deux mille cinq cents tués ou blessés, » d'un étendard d'honneur appartenant à un » régiment de cuirassiers, de trente-huit » pièces de canon, quarante chariots de mu- » nitions, et tout le bagage de l'ennemi, » même celui du roi de Naples ». La perte des Russes ne fut que de trois cents hommes hors de combat. Au nombre des tués se trouva le général Bagavout, qui depuis le commencement de la campagne avait commandé avec tant de distinction le deuxième corps. Il périt dès le commencement de la bataille. Il emporta l'estime et les regrets de toute l'armée. Le général Beningsen reçut aussi une blessure légère d'un coup de fusil; mais il ne voulut

pas quitter le champ de bataille; il continua de commander, et il ne s'occupa de se faire panser que quand l'affaire fut entièrement finie. Le général Déry, aide-de-camp de Murat, fut du nombre des morts. C'était un officier fort estimé, et qui avait toujours très-bien servi.

L'action que je viens de mentionner eut lieu près du village de Vinkovo. Murat, qui commandait en chef, paye bien de sa personne dans une charge de cavalerie; mais il est incapable de décider la victoire en sa faveur, à cause de son ignorance dans l'art de la guerre. Il possédait la confiance de Bonaparte, et son titre de *beau-frère* suffisait pour le faire regarder comme étant capable d'occuper les emplois les plus difficiles. L'événement prouva qu'il avait à remplir une tâche au-dessus de ses talens. Il fut battu, quoiqu'il eût sous ses ordres des troupes d'élite, parce qu'il ne sut pas en tirer parti, étant habitué depuis vingt ans à n'être qu'une marionnette de Bonaparte, tant pour les opérations militaires que pour l'administration de son royaume de Naples. D'ailleurs nos troupes se gardaient mal, comptant sur l'armistice dont Murat avait négligé de leur faire connaître la futilité d'après la déclaration de Kutusof à Lauris-

ton. C'est en vain que Napoléon, pour excuser la défaite de son lieutenant, dit de lui dans le vingt-sixième Bulletin : « Le roi de Naples, » dans la journée de Vinkovo, a montré ce » que peuvent la présence d'esprit, la valeur » et l'habitude de la guerre. En général, dans » toute la campagne, ce prince s'est montré » digne du rang suprême où il est ». Je prie le lecteur de se rappeler la conduite de Murat au combat d'Ostrowno, et d'attendre le dénouement de cette tragédie où Murat prend la fuite, *déguisé en Juif*, pour retourner à Naples. La manière dont il est vilipendé par Napoléon, à cause de sa fuite, fera bien apprécier les éloges que je viens de citer, quoiqu'il ne soit point question ni du génie de la guerre, ni du caractère ferme, sans lesquels, selon Bonaparte, on ne peut pas être un bon général. Que veut-il donc nous dire, sinon que, pour être digne de régner à sa façon, il suffit d'être un flatteur assidu, et l'exécuteur aveugle de ses ordres despotiques? Voilà ce qu'a fait Murat pendant toute la campagne pour se *montrer digne du rang suprême*. Devons-nous donc le croire roi, parce qu'il en a le nom, tandis qu'il est avéré que plus de vingt généraux français étaient bien plus dignes que lui de ce rang suprême, par leurs

vertus, par leurs services et par leurs talens? Car on doit dire de l'usurpateur du trône de Naples qu'il n'a que la bravoure de ces gladiateurs romains dont le zèle et l'adresse à plaire à leur maître déterminaient la récompense qui leur était allouée. Murat fut battu à Vinkovo, et il devait l'être, tant à cause de son inaptitude pour commander en chef, que par les fausses dispositions de Bonaparte dans l'emplacement de son armée.

C'est alors que cet homme eut besoin de sa dissimulation et de sa jactance pour représenter comme un mouvement à-la-fois *avantageux et savant* sa retraite sur Smolensk. Dès le 15, il fit évacuer dans cette direction presque tous les malades et blessés qui étaient dans les hôpitaux de Moskou. Il fit aussi partir les munitions prises, une grande quantité de choses curieuses et *des trophées emballés avec soin*. Malades et trophées ne tardèrent pas à tomber entre les mains des cosaques. Il fallait avoir un cœur de tigre pour envoyer environ dix mille infortunés traverser quatre-vingts lieues d'un pays où l'on manquait de tout, et où l'on était exposé à des attaques continuelles de la part des cosaques et des paysans. Napoléon eût agi bien plus sagement en confiant ses malades à la générosité des

Russes, et en dédaignant des trophées qu'il n'avait point conquis, et dont l'apparition à Paris n'aurait servi qu'à perpétuer le souvenir de sa malheureuse invasion. L'armée reçut l'ordre de faire du biscuit pour vingt jours et de se tenir prête à partir. La seconde partie de cet ordre était bien plus facile à exécuter que la première, puisqu'il n'existait aucun magasin où l'on pût aller chercher de la farine pour confectionner le biscuit ordonné par le Bulletin. Ce genre d'administration n'occasionait ni encombrement, ni dépenses, et, quoique l'armée commençât alors à manquer de pain, elle était censée l'avoir reçu pour vingt jours, puisque le Bulletin l'ordonnait ainsi.

Napoléon quitta Moskou le 19; il établit son quartier-général à Desna. Le 20, il était à Noilskoe. C'est de cet endroit qu'est daté son vingt-cinquième Bulletin, dont voici un extrait : « D'un côté, on a armé le Kremlin » et on l'a fortifié. Dans le même temps *on l'a* » *miné* pour le faire sauter. Les uns croient » que l'empereur veut marcher sur Toola et » Kalouga pour passer l'hiver dans ces pro- » vinces, en occupant Moskou par une gar- » nison dans le Kremlin. Les autres croient » que l'empereur fera *sauter le Kremlin* et » *brûler* les établissemens publics qui restent,

» et qu'il se rapprochera de cent lieues de la
» Pologne, pour établir ses quartiers d'hiver
» dans un pays ami, et être à portée de rece-
» voir tout ce qui existe dans les magasins
» de Dantzik, de Kowno, de Wilna et de
» Minsk, pour se rétablir des fatigues de la
» guerre. Ceux-ci font l'observation que Mos-
» kou est éloigné de Pétersbourg de cent
» quatre-vingts lieues de mauvaise route,
» tandis qu'il n'y a de Vitebsk à Péters-
» bourg que cent trente lieues; qu'il y a de
» Moskou à Kiow deux cent seize lieues,
» tandis qu'il n'y a de Smolensk à Kiow que
» cent douze lieues, d'où l'on conclut que
» Moskou n'est pas une position militaire.
» Or Moskou n'a plus d'importance politique,
» puisque cette ville est brûlée et ruinée pour
» cent ans..... Le temps est très-beau, comme
» en France en octobre, peut-être un peu plus
» chaud; mais dans les premiers jours de no-
» vembre *on aura des froids*. Tout indique qu'il
» faut songer aux quartiers d'hiver. Notre cava-
» lerie surtout en a besoin. L'infanterie s'est re-
» mise à Moskou, et elle est très-bien portante ».

On est étonné du contenu machiavélique de ce Bulletin. Bonaparte y consigne d'une manière aussi authentique qu'elle dut être pénible à son amour-propre toute la noirceur

et toute l'affliction de son âme. Il se proclame l'incendiaire des établissemens publics et le destructeur du Kremlin. Il n'avait pas besoin de ce surcroît de vandalisme pour faire passer son nom comme un opprobre à la postérité la plus reculée. Il aurait bien voulu pouvoir pénétrer dans les fertiles provinces de Toola et de Kalouga, mais Kutusof était sur sa route et dans un camp bien retranché. Une seconde journée aussi sanglante que celle de Borodino aurait totalement désorganisé, sinon détruit son armée. Peut-être même les braves soldats français, aigris par le manque de vivres, et irrités de se voir conduits à la boucherie pour conquérir encore des campagnes désertes et des villes en cendres, auraient-ils méconnu la voix de Napoléon, et demandé aux généraux qui possédaient leur confiance de les ramener au sein de leur patrie.

Les calculs géographiques qu'allègue Bonaparte pour prouver que Moskou n'est pas une position militaire existaient avant qu'il s'emparât de cette capitale. Il se condamne donc en voulant s'excuser, et il fait un bien grand éloge des Russes, par l'assurance qu'il donne qu'ils sentirent à Moskou son importance politique en la faisant un tas de décombres. Puisque

cette ville n'était d'aucune utilité, l'on se demande pourquoi y est-il resté près de quarante jours, temps plus que suffisant pour se rendre à Pétersbourg, ou pour manœuvrer contre Wittgenstein ? La cavalerie avait besoin de quartiers d'hiver, c'est-à-dire que de quarante mille cavaliers qui avaient passé le Niémen, il n'en restait plus que le quart en état de faire le service. Il est faux que l'infanterie se fût remise à Moskou ; tout au contraire, on peut avouer que c'est là où commença la désorganisation de l'armée. L'abondance momentanée dont elle y jouit par le pillage occasiona cet esprit d'indiscipline qui paralysa son courage et les talens des officiers. On ne pensait plus à se battre avec les Russes. On allait à la maraude en armes, et presque toujours on se battait à coups de sabre ; on a vu des hommes qui périssaient dans ces luttes se féliciter d'échapper ainsi aux horreurs de la faim.

L'observation sur le froid fait honneur aux connaissances de Bonaparte en météorologie, mais il s'accuse encore de nonchalance, puisqu'il négligea les moyens d'éviter les inconvéniens d'une saison qu'il avait prévu devoir être précoce. Il oublia même d'ordonner qu'on se pourvût de clous à

glace pour ses chevaux d'artillerie. Comme ancien officier dans cette arme, il aurait dû savoir que le moindre verglas exige cette précaution, sans laquelle les meilleurs attelages sont inutiles, et l'on s'expose à perdre ses canons. Mais il est probable qu'il avait prévu la perte du matériel dont il faisait le sacrifice à propos pour favoriser la retraite du personnel. On assure que plus de douze cents pièces d'artillerie passèrent le Niémen, tandis que, d'après les règles ordinaires, il ne fallait que quatre cents bouches à feu. Mais il voulait en imposer au peuple qu'il allait conquérir, et il mesurait l'étendue de sa puissance par le grand bruit qu'il parvenait à faire un jour de combat.

Moskou fut évacué le 23 octobre. Le maréchal Mortier était resté au Kremlin. Il exécuta ponctuellement les ordres de Bonaparte. Il fit sauter l'arsenal, les casernes et les magasins. « Tout a été détruit, dit le Bulletin ; » le Kremlin, cette ancienne citadelle qui » date de la fondation de la monarchie, ce » premier palais des czars, *ont été* » ! La veille, Mortier avait été attaqué par le général Winzingerode. Les avant-postes français avaient été repoussés et forcés de se refugier dans le Kremlin. Dans la chaleur de la poursuite

Winzingerode fut enveloppé par un parti français qui était en embuscade, et fait prisonnier. Le bruit a couru qu'il s'était présenté pour parlementer, et qu'on avait violé les lois de la guerre en le considérant comme prisonnier. Cette opinion est erronée. Ce n'est point à un général en chef à se présenter pour négocier, à moins qu'il n'en ait obtenu préalablement la permission du général ennemi. D'ailleurs les parlementaires envoyés dans la chaleur d'un combat ne sont jamais reçus, parce qu'un général expérimenté les regarde comme envoyés dans un moment critique pour rétablir les affaires en faveur de leur parti. Le général Winzingerode, du reste très-bon officier, commit une imprudence, et il en fut la victime. Sa détention ne doit point être imputée à Mortier comme une déloyauté. Il s'est constamment montré un des lieutenans de Bonaparte les plus zélés à maintenir les lois de l'honneur.

On abandonna à la générosité russe deux mille blessés ou malades qu'on ne put pas transporter. Ils restèrent partie dans l'hôpital Galitzin, partie dans la maison des Enfans-Trouvés. De Moskou, Mortier se rendit à Véréia. L'armée allait suivre ce mouvement, lorsqu'on apprit que Kutusof s'était porté avec

l'élite de ses troupes à Malovyaroslavetz. Il était important de l'en déloger avant de commencer la marche de flanc sur Mojaisk. Le salut de l'armée française en dépendait; car, si les Russes eussent conservé cette position, par une marche en plusieurs colonnes sur la ligne d'opérations des Français, notre arrière-garde eût été séparée du centre, et obligée de mettre bas les armes. Cette manœuvre aurait été exécutée, la gauche en tête, par l'arrière-garde, et le centre de l'ennemi, qui par un changement de direction à droite, aurait enveloppé les Français, tandis que l'avant-garde russe, marchant la droite en tête, aurait, par un changement de direction à gauche, fait face à notre centre, pour l'empêcher de secourir notre arrière-garde. Notre avant-garde aurait été trop éloignée pour prendre part à cette action, et, si elle eût été rappelée, elle serait arrivée trop tard.

Bonaparte, l'un des plus habiles manœuvriers de notre siècle, comme il en a été le plus cruel conquérant, comprit tout le fâcheux de sa position. Le 24 octobre, il attaqua Kutusof. Le prince Eugène, à la tête du quatrième corps, fut le plus engagé. Vers le soir l'affaire fut très-sanglante. Bonaparte avait réuni l'élite de ses troupes. Le général russe

ne se crut pas assez fort ni assez avantageusement posté pour pouvoir renouveler le combat le lendemain. Pendant la nuit, il prit une position plus en arrière. Bonaparte l'y suivit pour lui donner bataille. Kutusof, prévoyant qu'il trouverait une occasion plus favorable de battre son adversaire dans les difficultés de la retraite à laquelle il l'avait contraint, évita encore le combat en se retirant de quelques werstes dans une plus forte position. La journée du 24 coûta à chaque armée près de six mille hommes hors de combat. Nous perdîmes le général Delzons, qui fut tué en combattant vaillamment à la tête de sa division. C'était un officier très-estimé. Du reste il n'y eut point de succès marqué. On ne prit ni canons, ni étendards. La valeur française força les Russes à rétrograder. Tous leurs mouvemens furent effectués avec la plus grande précision. Bonaparte, désespérant de pouvoir triompher de tant de prudence de la part de Kutusof et de l'opiniâtreté de son armée, renonça à sa marche sur Smolensk par Kalouga.

Dans la matinée du 25, il avait couru un danger personnel qui contribua beaucoup à lui faire adopter le parti le plus prudent. Six mille cosaques qui s'étaient glissés dans les

bois firent un *houra* général sur les derrières de la position, et près du village de Ghorodnia où était le quartier-général. Ils enlevèrent six pièces de canon qui étaient parquées. Le duc d'Istrie se porta au galop contre l'ennemi avec la garde impériale à cheval. Il repoussa les cosaques et il reprit l'artillerie. Le 26, Bonaparte manœuvra comme pour attaquer, et vers le soir il se porta sur Borowsk. Le 27, il se rendit à Vereya. Dès-lors sa retraite sur Smolensk fut prononcée, malgré que cette route fût devenue presqu'un désert par les ravages des armées russe et française, autant que par la rage furibonde des paysans. Le général français se flattait que Kutusof, intimidé par la journée du 24 et par les démonstrations des 25 et 26, n'oserait pas le serrer de près, crainte de laisser échapper la supériorité que lui avaient procurée sa circonspection, la bravoure de son armée et le dévouement des habitans. Son calcul fut juste pour le gros de l'armée, dont les mouvemens furent effectués avec beaucoup de lenteur. Il n'en fut pas de même de l'avant-garde et surtout des cosaques.

Nous sommes convenus d'appeler retraite, une fuite en ordre, et déroute, une fuite à la débandade; se retirer en ordre est donc fuir

avec art. Le maréchal Soult, en quittant les lignes de Cadix le 25 août 1812, pour aller au secours de Madrid, fit une retraite savante. C'était la seconde qu'il exécutait. Il avait réussi en 1809 à s'échapper du Portugal. Bonaparte était à son début dans sa retraite de Moskou; il osa mettre sur une seule route cent mille hommes avec toute sa cavalerie et son artillerie, sans avoir pris aucune précaution pour assurer les subsistances; car j'ai prouvé que son ordre de confectionner du biscuit pour vingt jours n'avait pas pu être exécuté, puisqu'il n'y avait plus de farine à Moskou à l'époque du départ de l'armée. Le soldat s'estimait heureux quand il pouvait s'emparer d'un morceau de bœuf ou d'un quartier de cheval. Les Juifs, auxquels Bonaparte avait beaucoup promis, s'ils lui fournissaient des vivres sur sa ligne de retraite, s'y étaient engagés uniquement pour ne pas s'exposer à la fureur d'un homme qui voulait être obéi à tout prix. Ils savaient très-bien, ainsi que Bonaparte, que l'animosité des paysans russes contre les Français rendrait impossible toute espèce de fourniture, tant qu'on ne serait pas sur le territoire de l'ancienne Pologne.

Il fallait évacuer la Russie sur-le-champ.

Chaque moment perdu augmentait la triste perspective de l'armée française. Quinze jours plus tôt, la retraite aurait été belle, sans confusion, sans perte d'artillerie et de bagage. L'avant-garde russe n'atteignit notre arrière-garde que le 1er novembre, près de Viazma. Il y avait eu une forte escarmouche le 31 octobre, près de Borodino, entre les cosaques du général Platow et l'arrière-garde du maréchal Davoust. Les Français s'étaient retirés à la faveur de leur artillerie, encore nombreuse. Miloradowitch fit une marche forcée, et, dans l'après-midi du 2 novembre, il attaqua le maréchal Davoust et le prince Eugène. Il avait d'abord réussi à séparer les corps de ces généraux par une manœuvre fort habile. Il avait marché sur le flanc du maréchal Davoust, sans être découvert. Il avait été favorisé par la nature du terrain, autant que par la précipitation de la marche de nos colonnes, qui, pour n'être pas retardées, avaient négligé d'envoyer des partisans pour éclairer leurs flancs. Le succès du général russe aurait été complet, s'il avait pu être soutenu par toute l'armée; le combat de Malovyaroslavetz en avait imposé à Kutusof. Davoust et Eugène furent d'abord étonnés; mais, quand ils se furent assurés qu'ils n'a-

vaient à faire qu'à l'avant-garde, ils chargèrent vigoureusement l'infanterie qui s'était établie sur la grande route, et la communication fut rouverte. Napoléon s'attribua la victoire, et dit avoir pris six pièces de canon, un major-général qu'il ne nomma pas, sans doute parce qu'il n'était pris que dans le Bulletin, et bon nombre de prisonniers, qu'on se garde bien de déterminer, à cause du ridicule de cette assertion.

Pour pouvoir se faire une juste idée des événemens de cette journée, je donne un extrait du rapport du prince Kutusof à l'empereur Alexandre : « Le général Milora-
» dowitch attaqua l'ennemi, le 2 novem-
» bre, près de la ville de Viazma. La ba-
» taille continua même dans la ville, où
» l'ennemi rentra, et dont il fut chassé à la
» baïonnette par les onzième et vingt-sixième
» divisions. La perte de l'ennemi est de six mille
» hommes tués ou blessés, et de deux mille
» cinq cents prisonniers. Au nombre de ces
» derniers est le général d'artillerie Peltier,
» avec son adjudant et le chef d'état-major
» du général Davoust, le colonel Morat. Notre
» perte en tués et blessés ne va guère au-delà
» de cinq cents hommes. Après avoir pris
» Viazma, notre avant-garde prit la route de

» Smolensk, et nos troupes légères, sous le
» commandement de Platow, poursuivirent
» l'ennemi jusqu'à Érénina. Nous lui avons
» pris un drapeau et fait mille prisonniers... ».
Les circonstances de ce rapport sont exagérées en faveur des Russes, mais il est facile de reconnaître qu'aucun des deux partis ne remporta la victoire. Elle aurait été très-funeste à l'armée française, si Kutusof avait été en mesure pour soutenir son avant-garde. Quoique battu le 24, il aurait pu nous atteindre le 2 novembre, puisque, pour se rendre de Médyn à Viazma, il n'avait qu'à parcourir la corde d'un arc dont l'armée française et l'avant-garde russe décrivaient la circonférence. Une belle manœuvre exécutée par le maréchal Ney en imposa à Miloradowitch, et contribua à protéger la marche des corps qui étaient engagés. C'est à Viazma que ce maréchal commença à faire l'arrière-garde de l'armée. Placé sur les hauteurs près de cette ville pour prendre son nouvel ordre de marche, il feignit de menacer le flanc gauche de l'ennemi, qui de suite devint plus circonspect.

Depuis Viazma jusqu'à Smolensk il n'y eut que de fortes escarmouches entre les cosaques et nos partisans. Un ennemi plus puissant

que tous les efforts des Russes, le froid commença à se faire sentir le 6 novembre. Le prince Eugène écrivait au prince Berthier, en date du 7 : « J'ai l'honneur d'informer Votre » Altesse que je me suis mis en marche ce » matin, à quatre heures; mais les chemins » difficiles et la gelée ont apporté tant d'obs- » tacles à la marche de mes troupes, que la » tête n'a pu arriver que ce soir, à six heures, » et que la queue n'a pu prendre position » qu'à environ deux lieues de l'arrière-garde. » L'ennemi s'est présenté sur ma droite; il » a attaqué presqu'en même temps la tête, » le centre et la queue avec de l'artillerie, des » cosaques et des dragons. A la tête, il a trouvé » une ouverture dont il a profité pour faire » un détour et enlever deux pièces d'artil- » lerie des régimens. Le neuvième régiment » d'infanterie a couru à leur secours, mais » les pièces étaient déjà enlevées....... Je ne » dois pas cacher à Votre Altesse qu'après » avoir employé tous les moyens, je vois qu'il » est impossible de sauver mon artillerie, » et que dans de pareilles circonstances il » faut vous attendre à de grands sacrifices. » Aujourd'hui nous avons encloué et enterré » plusieurs pièces d'artillerie...... C'est avec » peine que je suis dans la cruelle nécessité

» de vous avouer les sacrifices que nous avons » faits pour accélérer notre marche. Ces trois » jours nous ont coûté les deux tiers de notre » artillerie. Hier le froid nous fit perdre » quatre cents chevaux, et aujourd'hui il en » aura peut-être péri le double. Il en périt » des attelages entiers à-la-fois..... Je ne dois » pas cacher à Votre Altesse que ces trois jours » de souffrance ont tellement abattu l'esprit » des soldats, qu'en ce moment je les crois » incapables d'aucun effort. Plusieurs hommes » sont morts de faim et de froid; d'autres, au » désespoir, se sont fait faire prisonniers par » l'ennemi ».

Les expressions du prince Eugène n'ont pas besoin d'être commentées; elles donnent une idée assez exacte de la triste position où se trouvait l'armée française dans les environs de Smolensk. Pour bien faire connaître le combat dont il rend compte, le lecteur me permettra de donner quelques passages du rapport de Platow à Kutusof, en date de Mautroff, du 8 novembre: « Hier, » je découvris le corps de l'ennemi sous le » vice-roi d'Italie Eugène. Avec l'assistance » de Dieu, je tombai sur lui et le forçai de » se partager en deux divisions. Une divi- » sion s'éparpilla vers Doukhovstchina, et » l'autre, tournant vers Dorogobuz en très-

» grand désordre, se dispersa en diverses di-
» rections. Mais aujourd'hui, par des marches
» forcées, j'ai atteint la portion qui était allée
» vers Doukovstchina, et, malgré la rigueur
» du temps, j'ai attaqué l'ennemi dès l'instant
» que je l'ai eu joint, et je l'ai défait complé-
» tement. Trois mille sont faits prisonniers,
» parmi lesquels se trouvent quelques colonels
» des régimens et des officiers d'état-major.
» Les cosaques ont tué un nombre considé-
» rable d'hommes; *ils ne font que peu de*
» *prisonniers*. Il a été pris soixante-deux pièces
» d'artillerie, et peut-être même davantage,
» car il ne m'a pas été possible *d'en faire un*
» *calcul exact*.... A ma droite, à la ville de Dou-
» hovstchina, le major-général Alcovaesky,
» avec sa brigade, fit aussi une attaque très-vive
» sur l'ennemi, prit un de ses généraux, le
» général Sanson, *chef du grand état-major*
» du corps d'armée, avec plus de sept cents
» prisonniers....... Je conclus mon rapport
» en observant que les affaires vont bien. Il
» ne faut que continuer la poursuite de l'en-
» nemi et *le serrer de près* ».

En convenant que ces derniers mots renfermaient une leçon bien précieuse pour Kutusof, il faut avouer que le ton d'exaltation de Platow, quand il parle de la conduite barbare

de ses cosaques envers nos soldats, lui fait fort peu d'honneur. Quelle gloire y avait-il à égorger des hommes à moitié morts de misère et de froid? C'était bien mal remplir les intentions généreuses de l'empereur Alexandre. Platow ne paraît pas un fort habile mathématicien, puisqu'il nous dit ne savoir pas calculer exactement au-delà de *soixante-deux*. En changeant la qualité du général Sanson, pour augmenter l'importance de sa capture, il se trompa grossièrement. Le chef du grand état-major du prince Eugène était le *général de brigade* Guilleminot, tandis que le général Sanson était *général de division*, commandant le génie de l'armée. Il fut fait prisonnier par un parti de cosaques, en allant reconnaître le pays entre le Borysthène et la Dwina, pour s'assurer s'il était possible au quatrième corps d'aller dégager la garnison de Vitebsk.

Je dois aussi remarquer que, malgré la franchise du rapport du prince Eugène, il se garde bien de dire qu'on lui a fait trois mille prisonniers. On a de la peine à croire que le découragement se soit emparé dans un jour de trois mille braves soldats au point de se livrer volontairement entre les mains de ces sauvages, qui, au mépris de toutes les lois de la guerre, se donnaient le plaisir féroce de les

embrocher avec leurs piques. Un de ces caraïbes fut envoyé à Londres, et reçu en triomphe. Il portait une pique longue de vingt pieds, quoique celle d'ordonnance ne soit que de quinze. Je me souviendrai toute ma vie, avec un sentiment d'horreur, des cris de joie d'une populace immense, quand ce monstre faisait proclamer par son interprète (un officier anglais) « qu'il avait traversé de part en » part quarante Français avec la même » pique qu'il avait dans sa main, et que plu- » sieurs de ses camarades en avaient *expédié* » bien davantage ». L'assertion du cosaque étant analogue au rapport officiel de son chef, j'ai cru devoir en présenter le rapprochement pour dégoûter les soldats français de se livrer à l'avenir aux sentimens qu'inspire la civilisation, à laquelle les cosaques seront encore long-temps étrangers. Voilà la véritable raison pour laquelle il est rentré si peu de nos soldats des prisons de la Russie. Les bandes de Platow ont eu soin de les délivrer des peines de ce bas monde, tant pour épargner à Alexandre le soin de les nourrir, que pour n'avoir pas à les combattre un jour dans un climat plus favorable. Bien triste expérience qui nous éclairera peut-être sur nos plus chers intérêts!

L'armée, à son arrivée à Smolensk, n'y

trouva que de faibles ressources. La garde, qui marchait encore en très-bon ordre, obtint toujours la préférence pour les distributions et le logement. Dès qu'on avait pourvu aux besoins de ce corps, tout était mis au pillage. C'est dans cette ville qu'on apprit les nouvelles les plus sinistres. La conspiration du général Mallet fut représentée comme le vœu de toute la France, fortement irritée du massacre de ses enfans pour satisfaire l'ambition d'un étranger. La mort de Napoléon et le retour de l'armée de Russie paraissaient désirés, puisqu'on les regardait à Paris comme des faits incontestables. Tant d'apathie pour nos triomphes ne servait qu'à aggraver la doulouremse situation de nos braves. Mais ils ne perdirent pas courage; et, malgré les torts de leur chef, ils ne cessèrent de lui faire un rempart de leurs corps.

Aux malheurs dont l'armée d'invasion était accablée dans sa pénible retraite se joignaient les désastres de nos troupes restées sur la Dwina et en Volhynie. Il était dans la destinée de Napoléon de devoir encore son salut à cette lenteur méthodique des généraux russes, l'une des principales causes de ses succès précédens. Le comte de Wittgenstein attaqua les Français, le 18 octobre,

dans leurs retranchemens près de Polotzk. Le maréchal Saint-Cyr fit une très-belle défense. Forcé dans son camp, il s'établit dans la ville, qu'il avait mise à l'abri d'un coup de main par quelques ouvrages de campagne. Wittgenstein, voulant mettre à profit l'ardeur de ses troupes, ordonna l'assaut, et fit avancer toute son artillerie pour favoriser l'attaque de l'infanterie. Tous les efforts des Russes furent inutiles pendant la journée du 19. Écrasées par l'artillerie ennemie, nos troupes avaient déjà commencé leur retraite dans la nuit du 19 au 20; et il ne restait plus dans Polotzk qu'une arrière-garde, quand l'infanterie de Wittgenstein en vint à une attaque désespérée. Après plusieurs assauts très-meurtriers, la ville fut enlevée l'épée à la main, le 20, à trois heures du matin.

Le lecteur verra avec l'intérêt de la curiosité comment Bonaparte rendit compte de cette défaite à notre armée. Quoiqu'il en eût reçu la nouvelle dans les environs de Moskou, il ne jugea pas à propos de la publier. Arrivé à Smolensk et ne pouvant plus faire un mystère de cet échec, il fit paraître le 28ème Bulletin, où, après avoir fait ses jérémiades sur le froid, l'activité des cosaques et la mortalité des chevaux, il dit: « Le général Wittgenstein,

» ayant été renforcé par les divisions russes » de Finlande et par un grand nombre de » troupes de milices, attaqua, le 11 octobre, » le maréchal Gouvion-Saint-Cyr. Il fut re» poussé par ce maréchal et le général Wrede, » qui prirent plus de *trois mille prisonniers*, » et couvrirent le champ de bataille de » morts. Le 20, le maréchal Gouvion-Saint» Cyr, ayant appris que le maréchal duc de » Bellune était en marche pour le renforcer, » repassa la Dwina et alla au devant de lui, » pour, après avoir effectué sa jonction avec » lui, attaquer Wittgenstein et *l'obliger à* » *repasser la Dwina*. Le maréchal Gouvion» Saint-Cyr fait le plus grand éloge de ses » troupes. La division suisse s'est distinguée » par son sang-froid...... Le maréchal Saint» Cyr a reçu une blessure au pied. Le maréchal » duc de Reggio est arrivé pour le remplacer » et a repris le commandement du deuxième » corps ». D'après cet exposé, Saint-Cyr a battu Wittgenstein : quoiqu'après une série de combats dont les détails sont passés sous silence, M. le maréchal juge à propos de quitter ses fortes positions de la Dwina pour aller servir de *guide* à M. le maréchal Victor. Le ton sec avec lequel la blessure et le remplacement de Saint-Cyr sont annoncés équivalent,

dans le style de Bonaparte, à une disgrace complète. Cet officier, qui possède de grands talens, avait éprouvé une mortification aussi injuste lorsqu'il fut remplacé dans son commandement de la Catalogne. Le maréchal Oudinot, en outre d'une grande expérience de la guerre, possède entièrement la confiance des troupes, et sa réinstallation sur ce point tranquillisa la grande armée, qui craignait de se voir couper la retraite.

On me blâmera peut-être de ce que je critique avec tant de sévérité les ruses dont Bonaparte était obligé de se servir pour cacher ses revers, et l'on me dira que, s'il avait eu la franchise de Charles XII, il aurait subi la même infortune. Je laisse à ses admirateurs la tâche de vanter ses triomphes et d'excuser ses assertions mensongères. J'écris pour la posterité. Je suis contemporain de ce conquérant. Je dois le peindre avec cette vérité terrible qui fasse bien connaître le fond de ce cœur atroce, dont la dépopulation de la France et la dévastation de l'Europe firent si long-temps les délices. Il faut prouver qu'il ne fut réellement grand que par son machiavélisme qui lui permit d'étonner l'univers par un système de corruption et de terreur inouï jusqu'à nos jours.

Au lieu d'avoir fait trois mille prisonniers, St-Cyr perdit deux mille hommes, faits prisonniers par les Russes. « Le nombre des morts » fut prodigieux, dit Wittgenstein dans son » rapport à l'empereur; car tous les champs » de bataille sont couverts de corps morts, et, » selon les rapports des habitans, l'ennemi » avait été occupé, pendant toute la journée » du 19, à transporter ses blessés de l'autre » côté de la rivière....... Sa perte aurait été » plus grande, si le lieutenant-général comte » Steinhell avait été en état de le suivre à » Polotzk. Mais, à sa grande mortification, il » fut arrêté, par l'intervention d'une force » supérieure, à cinq werstes de la ville. Je ne » puis rien dire de plus des troupes de Votre » Majesté Impériale, sinon qu'elles ont com- » battu avec la plus grande valeur possible; » que le premier régiment de la milice de » Pétersbourg, à son arrivée dans mon camp, » *fut réparti dans les divers régimens*, et » qu'au grand plaisir de tous les corps, ces » guerriers ont combattu avec tant de bonne » volonté et de courage qu'ils n'ont pas pu » être surpassés par leurs camarades les vieux » soldats, et ils se sont distingués d'une ma- » nière particulière, chargeant *en colonnes* » *à la baïonnette*, sous la conduite de leur

» brave chef le sénateur Bibikoff. Nous n'a-
» vons pas eu beaucoup de tués, mais un
» grand nombre de blessés, et cela par la
» raison qu'il était presqu'impossible de re-
» tenir nos gens en colonne, par l'impatience
» qu'ils avaient de se précipiter en tirailleurs
» sur les batteries et dans les lignes de l'en-
» nemi ».

La précipitation avec laquelle ce rapport a été écrit peut faire excuser les erreurs qu'il contient; mais l'espèce de magistrature dont le public investit tout historien qui se consacre à l'instruire et à lui plaire m'impose l'obligation sacrée de communiquer ce que j'y remarque de défectueux. Wittgenstein avait eu tort de diviser ses forces. Au lieu de détacher le général Steinhell sur la rive gauche de la Dwina pour couper la retraite à l'armée de Saint-Cyr, il aurait dû n'envoyer sur ce point qu'un corps de troupes légères pour donner l'alarme et inquiéter nos communications. Par ces dispositions, il aurait forcé Saint-Cyr à se retirer sans combattre, puisqu'il l'aurait attaqué avec des forces si supérieures que, tout espoir de succès étant évanoui, les Français se seraient empressés de se couvrir par la Dwina. La mortification que Wittgenstein attribue à Steinhell lui est donc plus applicable qu'à ce

général, qui n'avait fait qu'exécuter les ordres du commandant en chef, et c'était à celui-ci à savoir par ses partisans ou par ses espions si les ordres qu'il donnait à son lieutenant pouvaient réussir d'après la position et les forces de notre armée. Je trouve une contradiction frappante dans le rapport de Wittgenstein, lorsqu'il dit que le régiment de St-Pétersbourg *s'était distingué d'une manière particulière en chargeant en colonnes à la baïonnette, sous la conduite de Bibikoff;* après nous avoir dit *que ce même régiment avait été réparti dans les autres corps*, aussitôt qu'il était arrivé dans son camp. Comment Wittgenstein a-t-il pu vanter des charges en *colonne* à la baïonnette, lorsque cette formation ne permet qu'à la section de la tête de faire usage de cette arme?

On est aussi surpris de ce qu'un général aussi expérimenté attribue le nombre de blessés à un ordre de bataille qui tendait à le diminuer. Une troupe *en tirailleurs* est bien moins exposée à la mousqueterie et à l'artillerie qu'une troupe *en colonne*. Dans le premier cas, tous les coups sont incertains, tandis qu'une *colonne* est un *point de mire*, attaquée toujours avec succès par la fusillade, les boulets et la mitraille. Je censure ces incor-

rections dans le rapport d'un général estimé, pour bien inculquer aux officiers de tout rang combien il importe à leur réputation et à la satisfaction du public que tout ce qui est relatif à ces luttes sanglantes, qui décident du sort des nations, soit détaillé avec justesse, précision et impartialité. J'aurais cru superflu de m'étendre sur les défauts d'un compte rendu par un général peu connu. Le comte de Wittgenstein me saura gré, en me lisant, d'avoir rendu justice à la loyauté de ses intentions, en rectifiant les irrégularités d'un document écrit à la hâte sur le champ de bataille par un général victorieux, chéri de son armée, et justement considéré par l'Europe entière comme un fort bon général d'avant-garde.

Les habiles manœuvres de cet officier en imposèrent si bien aux généraux français, que Macdonald, qui était sur la basse Dwina, n'osa pas se rapprocher de Riga pour faire le siége de cette place. Il fut obligé de prendre poste entre Dinabourg et Jacobstadt, pour être à même de secourir les maréchaux Saint-Cyr et Oudinot, et empêcher Wittgenstein de se porter sur les derrières de la grande armée. Le général Essen, gouverneur de Riga, profita de l'éloignement du corps de Macdonald.

Il marcha sur Mittau, chassant devant lui des régimens prussiens qui firent peu de résistance. Il s'empara de la ville, où il trouva des magasins considérables. Cette incursion passagère attira l'attention du duc de Tarente, qui envoya des renforts contre le général Essen. Les Russes furent obligés de rentrer à Riga. Je n'approuve point ces expéditions secondaires, d'abord, parce que les troupes qui y sont employées seraient bien plus utiles au corps d'armée, et ensuite, parce qu'elles sont exposées à être enlevées, puisque à chaque instant elles peuvent être attaquées par des forces supérieures. Je suis étonné que le corps de Macdonald, par une manœuvre rapide sur sa droite, ne se soit pas joint à Saint-Cyr et à Oudinot pour donner à Wittgenstein une répétition de la leçon qu'il avait reçue au mois d'août. La prise de Mittau ne pouvait être que momentanée, et on en aurait chassé facilement la garnison de Riga, quand nous aurions eu obtenu une supériorité décidée sur Wittgenstein par la concentration de toutes nos forces sur la Dwina, près de Polotzk.

Tormasof ayant remplacé le prince Bagration, tué à Borodino, le commandement en chef de Volhynie fut dévolu à Tchitchakoff. Vers le commencement d'octobre, il manœu-

vra pour pénétrer dans le duché de Varsovie. Le général autrichien, prince de Schwartzenberg, avait le commandement en chef de toutes les troupes : les Saxons avaient été placés sous ses ordres par un ordre spécial de Bonaparte. Il se porta avec son armée sur la rive droite de la Lesna, rivière qui se jette dans le Bug, près de Rakovitchi. Cette position était trop étendue; aussi fut-elle enlevée, le 12 octobre, presque sans résistance. Schwartzenberg était, le 13, à Visokolitovsk, et, le 14, à Siematitche, d'où il passa sur la rive gauche du Bug. Tchitchakoff franchit cette rivière et poursuivit le prince dans la direction de Biala et de Miendjirjetz. Tout le pays entre la Vistule et le Bug fut inondé par les cosaques. Potocki, président du gouvernement, conçut des alarmes pour Varsovie. Un extrait de sa proclamation aux habitans de cette capitale fera connaître la situation des esprits dans cette circonstance : « Par ordre du conseil » des ministres. Des bruits répandus par des » lâches qui ont fui avant l'arrivée de l'en» nemi ont occasioné des craintes dépla» cées et une alarme prématurée. Peut-être » que les précautions qui ont été prises en » fermant les barrières.... ont contribué à » accroître et à multiplier ces vaines ru-

» meurs...... Il est hors de doute que des » bandes insignifiantes de cosaques marau» deurs commettent, à la vérité, des dépré» dations au-delà de la Vistule; mais ils ne » ne peuvent aucunement mettre en danger » la sûreté de la ville de Varsovie, et les ren» forts qui arrivent ici journellement chan» geront très-incessamment la face des affai» res, etc., etc. Fait à Varsovie, dans la séance » du 16 octobre 1812.

» *Signé* STANISLAS POTOCKI, président ».

Ce document prouve que les Russes pouvaient s'emparer de Varsovie vers la mi-octobre, y détruire les magasins immenses qui s'y trouvaient et prendre poste sur la Vistule. Ils se contentèrent de faire peur aux Polonais, et le gros de leur armée resta sur le Bug. On craignait de s'éloigner du but principal, la prise de notre grande armée. Cependant dix mille hommes détachés sur Varsovie auraient répandu la terreur jusque sur l'Oder, l'Elbe et le Rhin. Bonaparte, en apprenant cette catastrophe, aurait pâli d'effroi, et la consternation dans son armée aurait été générale. Tchitchakoff manqua de courage, d'esprit et de prévoyance. Il aurait dû manœuvrer avec l'élite de son armée pour rejeter les Autrichiens et les Saxons vers Lublin, tandis

qu'un corps d'élite aurait pris possession de Varsovie. Ce grand coup frappé, il était assez à temps pour se porter sur Minsk et la Bérezina. Mais les généraux russes savent ce que coûte une désobéissance; et, crainte de s'exposer à aller finir leurs jours dans les déserts de la Sibérie, ils exécutent à la lettre les ordres de la cour, sans se permettre ni commentaires ni changement. Les succès obtenus sur la Dwina et sur le Bug furent répondus par la grande armée russe. Nous allons voir notre armée, si terrible dans les champs de Borodino, presque détruite par les inconséquences de son chef, autant que par les privations de tout genre et les rigueurs de la saison.

Bonaparte osa se charger de la tâche si humiliante de publier lui-même la catastrophe mémorable de la plus belle armée qui ait jamais existé sous le commandement d'un seul chef. Son vingt-neuvième Bulletin est un monument éternel du mépris qu'il porta toujours à la nation française. Il me servira de base pour le récit de nos malheurs jusqu'à la Bérezina. Malgré qu'il renferme des aveux terribles, ses omissions sont assez importantes pour devoir être réparées, et je donnerai des détails qui m'ont été fournis par des témoins oculaires. Le 9 no-

vembre, le comte Orloff Denisoff attaqua, près du village de Lakoff, la division du général Barragay-d'Hilliers, partie de Smolensk dans la direction de Kalouga, autant pour avoir des nouvelles de l'ennemi que pour ralentir sa marche. Plusieurs fausses attaques furent dirigées contre la droite et le centre de cette division, tandis que la gauche fut cernée par l'élite des troupes russes. Cette gauche, commandée par le général Augereau, fit une ~~défense très-honorable~~. L'action fut courte, mais fort vive. Augereau ne se rendit que quand les principaux officiers de sa colonne lui eurent déclaré que toute résistance ultérieure était ridicule contre des forces si supérieures, et très-funeste, puisqu'on faisait périr inutilement une foule de braves soldats. La moitié de cette brigade était hors de combat, lorsque le reste fut obligé de mettre bas les armes. Barragay-d'Hilliers se retira sur Smolensk avec le reste de sa division, sans que l'ennemi pût entamer sa première brigade aux ordres du général Charpentier.

Napoléon était dans cette ville quand on lui annonça la prise du général Augereau. Il jugea à propos de la passer sous silence. Il usa de la même discrétion pour les combats livrés par sa garde et le corps du ma-

réchal Davoust, le 16 novembre. Ce silence est d'autant plus surprenant qu'il s'y trouvait en personne. Je vais tâcher de suppléer à une réserve si singulière, puisqu'il est prouvé que nos troupes y firent des prodiges, et que nos généraux déployèrent autant d'habileté que de force de caractère, pour éviter à la France la douleur qu'éprouva la Suède en apprenant la honteuse capitulation qui suivit la bataille de Pultava. L'empereur, avec sa garde, était arrivé à Krasnoy le 15. Miloradowitch, qui en fut instruit, prit poste en avant de cette ville, sur la route de Smolensk; manœuvre téméraire qui séparait le plus terrible corps de l'Europe du reste de l'armée française. Dès que Bonaparte entendit le canon du maréchal Davoust, qui cherchait à s'ouvrir un passage pour arriver à Krasnoy, il fit marcher à sa rencontre le général Roguet, qui, à la tête de la jeune garde, culbuta la colonne du général Osharowski. La vieille garde était en réserve. Osharowski se retira précipitamment sur Palkino. Ce mouvement découvrait les derrières de la position de Miloradowitch, qui se décida à quitter aussi la route de Smolensk, quoique Kutusof l'eût fait soutenir par la division du prince Galitzin.

Le premier corps avait beaucoup souffert

dans une lutte si inégale. Sa réunion avec la garde, qui lui avait rendu un service si signalé, aurait causé bien plus de satisfaction, si on n'avait pas eu les plus vives inquiétudes sur les quatrième et troisième corps, dont on était sans nouvelle. Miloradowitch, que ses cosaques et les habitans avertissaient exactement de tous nos mouvemens, après avoir paru s'éloigner de la grande route, s'y était posté de nouveau, mais à deux lieues plus loin, afin de barrer le passage au prince Eugène et au maréchal Ney. Le général Poitevin marchait avec quelques soldats en avant du quatrième corps, quand il entendit un trompette sonner pour annoncer un parlementaire. C'était le prince Kudashof, envoyé par Miloradowitch pour sommer l'armée française de se rendre à des conditions honorables. Le vice-roi fit répondre « qu'il était » aussi surpris qu'indigné d'une si humi- » liante proposition, et qu'on allait prouver » aux Russes que les soldats français n'étaient » pas aussi faciles à désarmer qu'à insulter ».

Quoiqu'il ne restât que deux pièces d'artillerie au quatrième corps, les colonnes d'attaque furent formées avec précision, et marchèrent à l'ennemi avec beaucoup d'ardeur. Les Russes nous laissèrent avancer jusqu'à

demi-portée de canon. Alors ils firent jouer une nombreuse artillerie, pendant que la cavalerie, manœuvrant sur notre gauche, cherchait à profiter du désordre occasioné par le feu de l'ennemi. Le prince Eugène, désespérant d'enlever de vive force la position des Russes, attaqua leur droite avec l'élite de ses troupes. Le général Rajeuski commandait cette aile, et la cavalerie du général Uvaroff formait sa réserve. La manœuvre du prince Eugène, dont on ignorait la véritable force, fit craindre à Miloradowitch qu'on ne voulût intercepter ses communications avec Kutusof. Il dégarnit sa gauche pour renforcer sa droite. Satisfait du succès de sa ruse, le prince fit continuer le combat jusqu'à la nuit, et, à la faveur de l'obscurité, il défila par sa droite. Malgré les mauvais chemins, le quatrième corps fit sa jonction avec la jeune garde, campée à une demi-lieue de Krasnoy.

Napoléon était dans une inquiétude mortelle sur le compte du maréchal Ney. Toute l'armée de Kutusof pouvait être en position près de Krasnoy, sur la route de Smolensk, dans la soirée du 17, et lui livrer bataille le 18. S'il la perdait, c'en était fait de lui et de notre armée. Les Russes auraient manœuvré pour empêcher sa jonction avec les corps sur

la Dwina, et certainement ils y auraient réussi. Tout calcul fait, il se décida à abandonner Ney à son étoile, et à se rendre sans retard à Borisof, où il prescrivit à toutes ses troupes de se réunir. Cette résolution, quoique désespérée, était le seul parti qui lui restât pour échapper aux Russes. Le maréchal Ney ne parut que le 18, dans l'après-midi, devant les postes des troupes qui avaient déjà battu le maréchal Davoust et le prince Eugène. Un épais brouillard empêcha l'ennemi de bien juger de nos forces, et le rendit circonspect dans ses manœuvres. Suivant leur usage, les généraux russes envoyèrent un parlementaire pour engager le maréchal à se rendre. Cette sommation était appuyée par plusieurs lignes d'infanterie et de cavalerie. Ney ne perdit point courage. Il reçut le parlementaire très-brusquement, et il dit pour toute réponse « qu'il n'était pas homme à capituler, » et qu'il saurait bien se faire jour l'épée à la » main ». Il tint parole : son corps, dont les débris étaient encore de six mille hommes, se battit avec un héroïsme qui excita jusqu'à l'admiration de l'ennemi.

Voici comment Kutusof rend compte de cette affaire : « Le 18, à trois heures de l'après-midi, » les colonnes françaises furent reçues à la

» distance de deux cent cinquante pas par le
» feu de quarante pièces de canon chargées
» à mitraille. Ce moment fut terrible et déci-
» sif. Mais, loin d'être découragées à la vue de
» leur destruction inévitable, elles n'en de-
» vinrent que plus *enragées*, et elles se pré-
» cipitèrent avec *la plus grande fureur* sur
» nos batteries, qui, continuant à être bien
» servies, portèrent la mort et la destruction
» dans les rangs de l'ennemi et firent échouer
» toutes ses tentatives. Le général Paskowitch,
» voyant de nouvelles colonnes arriver au
» secours des premières, se jeta sur elles
» avec sa brigade, et, étant renforcé par deux
» autres régimens, les chargea l'épée dans
» les reins avec tant d'impétuosité qu'il dé-
» truisit tout ce qu'il rencontra. Le champ
» de bataille était couvert de morts. L'en-
» nemi, abandonnant étendards et canons,
» s'enfuit dans les forêts voisines. Le nombre
» des prisonniers est très-considérable..... ».

Bonaparte, toujours adroit à cacher ses pertes, représente ce combat comme un fait d'armes très-brillant. Il dit : « Le duc
» d'Elchingen, qui avec *trois* mille hommes
» faisait l'arrière-garde, avait fait sauter les
» remparts de Smolensk. Il fut cerné et se
» trouva dans une position *critique*. Il s'en

» tira avec cette *intrépidité* qui le distingue.
» Après avoir tenu l'ennemi éloigné de lui pendant toute la journée du 18, et l'avoir constamment repoussé, à la nuit il fit un mouvement par le flanc droit, passa le Borysthène, et déjoua tous les calculs de l'ennemi ». On doit déguiser la vérité avec quelque vraisemblance quand on veut être cru, même de ses plus chauds partisans. N'est-il pas du dernier ridicule de dire que le maréchal Ney formait l'arrière-garde de l'armée française avec *trois mille* hommes? Il fallait dire « qu'il avait
» attaqué les Russes avec *six à sept mille*
» hommes; que cette arrière-garde, qui était
» composée de troupes d'élite, avait fait des
» prodiges de valeur, qu'elle avait été écrasée
» par la supériorité des Russes; que deux
» mille avaient réussi à rejoindre l'armée avec
» le maréchal en passant le Dniéper, et que
» le surplus avait été tué ou pris ».

Bonaparte aurait aussi dû nous dire qu'en apprenant la situation *critique* de Ney, il s'était écrié plusieurs fois « qu'il donnerait deux mil-
» lions pour racheter ce maréchal, l'un de ses
» plus intrépides lieutenans », et que, dès qu'il le sut sorti du bourbier où il l'avait abandonné, il courut à son devant pour l'embrasser et lui dire « qu'il ne regrettait nullement

» les troupes, puisqu'il avait conservé son » cher cousin, *l'audacieux* duc d'Elchingen ». Cet éloge, quoique très-flatteur, ne diminuait que faiblement l'odieux d'avoir abandonné un corps entier à la merci de toute l'armée russe. Napoléon ne pouvait pas ignorer les mouvemens de l'ennemi, et je le trouve inexcusable de n'avoir pas fait marcher l'armée plus concentrée. Quelle nécessité, par exemple, de laisser un corps arriéré de deux jours pour faire sauter les remparts de Smolensk? Je remarquerai aussi que Napoléon parle deux fois de *l'audace et de l'intrépidité* du maréchal Ney, qui méritait bien qu'on y ajoutât « *habileté et présence d'esprit* ». Bonaparte craignait-il d'éclipser sa gloire en rendant justice à l'un de ses plus zélés collaborateurs?

L'armée française, ou plutôt ses tristes débris étaient réunis à Orsha, sur la rive droite du Dniéper, le 20 novembre. Les combats des 16 et 18 contre Davoust, Eugène et Ney, ralentirent la poursuite par l'armée russe. Platow et Orloff Denisoff ne montrèrent plus la même activité. Wittgenstein luimême parut se dépouiller de son caractère d'audace dans le moment où il aurait pu en suivre les impulsions avec le plus grand succès. Après sa victoire du 20 octobre con-

tre Saint-Cyr, il s'arrêta comme pour lui donner le temps de se rallier, tandis qu'en le poursuivant avec vigueur il aurait complété la destruction de cette armée. Il convient lui-même, dans son rapport à l'empereur Alexandre, en date du 31 octobre, « que Victor a été forcé avec son corps de se séparer de la grande armée, pour rejoindre *les faibles restes* de l'armée de Saint-Cyr, commandés par le général Legrand, Saint-Cyr s'étant rendu à Wilna à cause de sa blessure ». Pourquoi donc ne poursuivit-il pas *les faibles restes* de l'armée de Saint-Cyr, afin de les disperser avant leur jonction avec le corps de Victor? Il est vrai qu'il détacha le général Steinheil dans cette direction, mais avec trop peu de troupes pour pouvoir profiter de son succès de Polotzk.

Quoique Vitebsk ne fût occupé que par une faible garnison française, Wittgenstein ne fit attaquer ce poste que le 7 novembre. Le major-général Garp fut chargé de cette expédition. Il n'éprouva presque point de résistance. Il fit prisonniers trois cents hommes, dont un général et un colonel. On trouva dans Vitebsk des magasins considérables; ce qui fait croire que Bonaparte aurait suivi en retraite la même route qu'en avançant, s'il n'eût pas

redouté l'armée russe de la Dwina, et l'habileté de son général. Il aima mieux avoir à combattre l'armée de Moldavie, commandée par Tchitchakoff. Il fut confirmé dans cette résolution par le combat opiniâtre livré par Victor contre Wittgenstein. Il avait donné l'ordre formel à son lieutenant de forcer les Russes à repasser sur la rive droite de la Dwina.

« Le 14 novembre, à sept heures du matin, » d'après le rapport de Wittgenstein, le ma- » réchal Victor, ayant rassemblé toutes ses » troupes de différentes places, attaqua avec » une grande fureur mon avant-garde, com- » mandée par le lieutenant-général prince » Jaschwil, qui, suivant mes ordres, se replia » vers le corps principal qui était en position » près de la ferme de Smolena. Ce mouve- » ment fut exécuté dans le meilleur ordre, » et comme une manœuvre à une revue. » L'ennemi s'avança sur-le-champ contre le » centre de ma position, et menaça mes deux » flancs par des forces d'une supériorité écra- » sante, qui marchaient en colonnes. Je les » laissai approcher de très-près, et je les re- » çus avec mes tirailleurs et mon artillerie. » L'action fut très-chaude et continua toute » la journée, surtout au centre, sur lequel » l'ennemi dirigeait ses principaux efforts

» pour renverser mes grandes colonnes qui
» étaient sur une hauteur, en front du vil-
» lage de Smolena, lequel fut pris six fois par
» l'ennemi, et autant de fois repris par nous. A
» la fin, dans la soirée, grâces au tout-puissant
» dispensateur de toutes choses, et, grâces
» aux braves troupes de Votre Majesté Impé-
» riale, l'ennemi se retira de sa position, en-
» ragé de ce que son entreprise avait échouée.
» Nous avons perdu, dans la journée, dix-
» huit officiers et plus de mille soldats ».

Le silence que garde Bonaparte sur ce combat prouve évidemment qu'il fut à son désavantage. Au milieu des désastres qui l'accablaient, il n'eût pas manqué, si Victor avait été vainqueur, d'exalter un succès qui aurait fait oublier, ou du moins paru améliorer sa critique situation. Mais on est tout étonné que Wittgenstein continue à se tenir sur la défensive, au lieu de manœuvrer sur le flanc gauche de Victor. Trois jours après le combat de Smolena, le colonel Chernitcheff arriva au camp du comte de Wittgenstein. L'amiral Tchitchakoff avait détaché cet officier avec un régiment de cosaques, afin d'ouvrir une communication directe avec l'armée russe de la Dwina. Parti des environs de Wolkovisk, le 6 novembre, il arriva, le 17, auprès de Witt-

genstein, après nous avoir fait beaucoup de mal dans nos convois et dans nos postes de communication sur la route de Smolensk à Wilna. Il prit aussi plusieurs courriers français, et il eut le bonheur de délivrer le général Winzingerode, que des gendarmes escortaient pour France. Wittgenstein apprit par ce colonel la marche de Tchitchakoff sur Borisow.

Dès le 16 novembre, l'armée de Volhynie s'était portée des environs de Minsk vers la Bérezina. Le général Sacken était resté sur le Bug avec un corps de vingt mille hommes pour observer le prince de Schwartzenberg. Le 21, le général Lambert attaqua Borisow, défendu par le géneral Dombrouski, commandant une division de Polonais. La résistance fut longue et vigoureuse. Le nombre des Russes franchit tous les obstacles. Les Polonais eurent mille tués et deux mille prisonniers, presque tous blessés. Le reste de cette division, au nombre de trois mille, se replia vers Bobr, où se trouvait le maréchal Oudinot. Le 24, ce maréchal, ayant reçu l'ordre de marcher sur Borisow pour assurer à l'armée le passage de la Bérezina, rencontra la division Lambert, l'attaqua sur-le-champ et la mit dans une déroute complète. Les Polonais furent bien vengés de leur désastre

du 21. Le succès de cette journée fut dû principalement à une charge brillante, fournie par nos cuirassiers aux ordres du général Berkheim. Les Russes coupèrent le pont de Borisow et se retranchèrent sur l'autre rive.

Le passage de la Bérezina fut dû à une belle manœuvre du duc de Reggio. Pendant toute la journée du 25, il fit des démonstrations, comme voulant effectuer le passage de vive force, tantôt vis-à-vis et tantôt à l'aval de Borisow. Dès qu'il fut nuit, il remonta la Bérezina jusqu'au village de Studzianca, à trois lieues de Borisow, presqu'au même endroit où Charles XII passa cette rivière lorsqu'il poursuivait l'armée de Pierre le Grand. Le 26, à midi, deux ponts furent praticables. Cette opération fait le plus grand honneur à Napoléon. Il présida lui-même à tous les travaux, et il les dirigea avec autant de zèle que d'intelligence. Il cherchait à réparer ses torts pour conserver l'affection de l'armée. Il y réussit, tant le militaire français est idolâtre de ses chefs. Ses soins furent récompensés par les cris redoublés de *vive l'empereur!* Le duc de Reggio passa le premier sur la rive droite. Il déboucha du pont sous la protection d'une nombreuse artillerie conservée par notre armée de la Dwina. Dès que ses colonnes fu-

rent formées, il fit charger une division russe qui voulut lui disputer le terrain. L'ennemi, culbuté de toutes parts, se retira sur Borisow dans la plus grande confusion.

Les 26 et 27 l'armée passa la Bérezina. Le maréchal Victor, qui avait tenu tête à Wittgenstein, arriva à Studzianca le 27, à midi. La division Partounaux, qui formait l'arrière-garde du neuvième corps, se rendait à la même destination, quand Wittgenstein lui barra la route, le sépara de Victor et le força à se replier sur Borisow, après un combat très-animé. Bientôt attaqué dans la direction de Borisow par l'avant-garde de Kutusof, il fut obligé de se rendre avec six mille hommes. Cet échec était d'autant plus sensible que ces troupes étaient d'élite et en très-bon état. Ou Victor marcha trop vîte, ou Partounaux trop lentement. Sans me permettre de décider la question, je dois dire qu'une des plus grandes fautes que puisse commettre un général en présence de l'ennemi, c'est d'isoler de forts détachemens; ils sont presque toujours enlevés par un adversaire intelligent et audacieux.

Le passage de la Bérezina par notre armée ne s'effacera jamais de la mémoire des personnes qui en ont été les témoins, et marquera dans l'histoire comme une des plus

déplorables calamités de l'espèce humaine. Nos troupes éprouvèrent une grande satisfaction quand on se réunit à l'armée de la Dwina, bien organisée et ayant une belle artillerie. Ce contentement s'évanouit promptement par le désir que chacun avait de pourvoir à sa sûreté individuelle, en passant sur la rive droite des premiers. Tant que la garde était restée sur la rive gauche, l'armée de Moskou, qui était accoutumée à regarder ce corps comme son bouclier, ne se pressait point, et la circulation des ponts fut libre; mais, dès qu'on vit Napoléon partir avec cette troupe, la confusion devint épouvantable. Les gardes établies pour la police des ponts furent culbutées.

Le 27, vers les deux heures de l'après-midi, Français, Belges, Hollandais, Westphaliens, Piémontais, Romains et Polonais, c'était à qui gagnerait le pas. Chacun se fâchait et jurait dans sa langue; on eût dit l'époque de la tour de Babel, si l'originalité de cette diversité d'idiomes n'avait disparu devant le danger imminent de périr dans la Bérezina, ou par le feu de l'ennemi. Ces deux motifs poussaient la multitude vers les ponts, où, une fois parvenu, on se battait à coups de poing pour ne point être refoulé dans la

rivière. On ne connaissait ni officier, ni général; le plus fort faisait la loi. On en vint même à se frayer un passage à coups de sabre, quand le maréchal Victor fut obligé de se replier jusqu'à la redoute qui protégeait les ponts. Le canon des Russes et les cris des cosaques mirent le comble à la terreur de la masse désarmée, qui avait attendu que l'artillerie et les troupes organisées fussent en assez grand nombre sur la rive droite pour la garantir de tout péril.

La victoire du maréchal Oudinot, qui avait balayé la rive droite, augmenta les regrets de tous ceux qui n'avaient pas voulu passer la veille, parce qu'ils ne comptaient pas sur un succès si prompt et si complet. L'artillerie russe prit une position très-avantageuse sur une hauteur qui maîtrisait le terrain où aboutissaient les ponts sur la rive gauche. Quand elle eut ouvert son feu, on n'entendit plus que des cris de rage et les gémissemens des hommes tués par leurs camarades ou écrasés par les voitures. Ce ne fut plus qu'une horrible boucherie, quand le pont destiné pour la cavalerie, les bagages et canons, eut été rompu. Tout se dirigea sur celui destiné pour l'infanterie. L'artilleur voulait sauver ses pièces pour aller se battre; le conducteur voulait

porter un peu de farine aux braves qui venaient de culbuter les Russes, et qui auraient sans doute encore à se battre le lendemain; le cavalier voulait aller partager les dangers de l'infanterie. Toute la nuit du 27 au 28 on avait beaucoup souffert; mais dans la matinée du 28 il se commit des scènes d'horreur dont le souvenir seul fait frémir. Je termine cet effrayant tableau par un seul fait authentique. Cavaliers, fantassins et charretiers en vinrent aux mains vers la tête de pont, ne faisant qu'augmenter le carnage causé par l'artillerie russe qui les foudroyait; et quand les dernières troupes du maréchal Victor voulurent franchir la Bérezina, elles furent obligées de se faire jour à coups de baïonnettes, et de passer avec leur artillerie sur des tas de mourans et de morts : funeste résultat de l'imprévoyance des uns, de l'indiscipline des autres, et du désespoir de tous !

Le 28, Tchitchakoff attaqua Napoléon vers les huit heures du matin. Les deux armées étaient d'égale force; mais les Russes, plus acclimatés et mieux nourris, auraient eu la victoire, si la valeur française et la nécessité de vaincre n'eussent engagé nos troupes à surpasser leurs anciens exploits. Le duc de Reggio fut blessé dès le commencement de la ba-

taille. Il fut remplacé par le duc d'Elchingen. Notre infanterie, la garde surtout, firent de très-belles manœuvres et culbutèrent l'ennemi sur toute la ligne. Les Polonais se distinguèrent. Les cuirassiers sous les ordres du général Doumerc chargèrent avec le plus grand succès. La victoire fut complète. La neige qui tombait à gros flocons, la pénurie des subsistances, et l'urgence de continuer la retraite pour atteindre nos magasins et reposer les troupes, sauvèrent les débris de l'armée de Tchitchakoff d'une destruction totale. Le maréchal Victor évacua la rive gauche avec les plus grands obstacles. La retraite commença le 29, et, le 30, notre arrière-garde quitta les bords de la Bérezina. L'armée prit la direction de Wilna.

Nous avions fait des prisonniers et pris de l'artillerie le 28. On abandonna tout. Ce passage nous coûta vingt-cinq mille hommes pris, tués, noyés ou étouffés, du 20 au 30 novembre. Je ne comprends pas dans ce calcul les Français venus de Moskou, les femmes et les enfans, qui presque tous périrent ou furent pris. Le 24, Napoléon avait encore sous ses ordres immédiats soixante-quinze mille hommes, dont quarante-cinq mille de l'armée de Moskou, et trente mille de celle de la

Dwina. Les troupes aux ordres de Macdonald, de Reynier et de Schwartzenberg, avec les corps qui gardaient les communications jusqu'à Varsovie, pouvaient être évaluées à quatre-vingt mille combattans. En renonçant à tous les bagages, et ne gardant que vingt-quatre pièces de canon, dont douze à son avant-garde et douze à son arrière-garde, Napoléon pouvait réunir entre Kowno et Tilsit cent cinquante mille hommes, qui auraient dû se diriger vers ees deux points à marches forcées. On aurait alors évité la prise de Partounaux, qui fut capitale; le désordre de la Bérezina, aussi funeste qu'une bataille, et la victoire du 28, qui devint si lugubre par la triste nécessité d'abandonner tous nos blessés sur le terrain où ils s'étaient couverts de gloire. Le sacrifice dont je parle eût alors produit les plus grands avantages; tandis que lorsque nous adoptâmes ce parti par l'empire de la nécessité, nous avions éprouvé tous les inconvéniens qu'entraîne un matériel énorme, aussi nuisible dans les invasions que dans les retraites. Des douze cents pièces de canon introduites sur le territoire russe, il n'en sortit pas une seule; les voitures du trésor de l'armée furent aussi la proie des cosaques : mais n'anticipons point sur la des-

cription des maux qui vinrent encore accabler nos braves soldats. Je conclurai ce Livre par quelques réflexions sur la conduite des généraux russes dans la dernière opération que je viens de détailler.

De Krasnoy à Borisow il n'y a que six journées de marche. L'armée russe qui avait combattu le maréchal Ney le 18 pouvait être le 25, sinon tout entière, au moins l'avant-garde de Miloradowitch, dans les environs de Borisow, pour, de concert avec Tchitchakoff et Wittgenstein, faire échouer le passage de la Bérezina. Kutusof savait fort bien que Tchitchakoff n'avait pas assez de forces pour tenir tête à notre armée. Il aurait dû au moins lui envoyer sa cavalerie, forte de douze mille hommes. Les 25, 26 et 27, on n'eut affaire qu'aux tirailleurs de Tchitchakoff, et, vers le soir du dernier jour, à l'avant-garde de Wittgenstein sur la rive gauche. Pourquoi les Russes de la rive droite ne nous attaquèrent-ils pas le 27, au lieu d'attendre au 28, quand nos troupes d'élite furent passées, remises de leur étonnement et rangées en ordre de bataille? Ainsi nous voyons la seule armée de la Dwina faire face, par le maréchal Oudinot, à Tchitchakoff, et, par le maréchal Victor, à Wittgenstein. Qu'aurait-ce donc été si le

maréchal Macdonald avait reçu l'ordre en temps opportun de manœuvrer pour servir de réserve aux deuxième et neuvième corps? Il suffisait d'envoyer des cosaques vers Studzianca. Wittgenstein aurait dû se rendre à marches forcées à Vileika par Bérezina, et faire brûler deux ou trois des ponts de bois qui se trouvent en grand nombre sur la route de Borisow à Wilna. Par cette manœuvre, au lieu de prendre quelques milliers d'hommes avec Partounaux, il aurait fait mettre bas les armes à toute l'armée avee Napoléon.

Miloradowitch, Platow et Orloff Denizoff, auraient dû arriver à Borisow le 25, et servir de réserve à Tchitchakoff dans la bataille qu'il aurait pu livrer le 27. Le grand coupable de toutes ces erreurs est Tchitchakoff. Dès que le général Lambert eut battu Dombrouski, il fallait retrancher avec soin la tête de pont sur la rive gauche de la Bérezina, afin de conserver le pont et d'assurer ainsi le passage aux colonnes qui étaient à la poursuite de notre armée, et non pas aller, par une bravoure irréfléchie, faire battre par le maréchal Oudinot cette avant-garde qui avait eu tant de mal à enlever Borisow aux Polonais. On m'observera qu'il était à craindre que le ma-

réchal Oudinot ne réussît à enlever d'assaut la tête de pont de Borisow, et qu'il ne s'emparât du pont, si on l'avait laissé sur la rivière. Cette hypothèse n'est pas vraisemblable. Les troupes qui avaient pu enlever ce poste auraient bien su le défendre, et les communications étant assurées par le pont entre les deux rives, Tchitchakoff aurait pu renforcer Lambert selon les circonstances. En admettant que nous eussions réussi à forcer Lambert dans ses retranchemens, il aurait toujours été à temps de se retirer sur la rive droite et de brûler le pont, si on n'avait pas eu le temps de le replier. Bonaparte ne doit donc son passage de la Bérézina qu'aux fautes de ses adversaires. De la prudence, de l'activité et de l'audace de la part des généraux russes les rendaient maîtres des destins de notre armée : pas un homme ne leur aurait échappé. Napoléon, maître d'école à Tobolsk, nous eût rappelé le sort de Denys le Tyran, ou, mieux encore, le fameux général Munich, exilé pendant vingt ans en Sibérie, où il fut obligé de donner des leçons de mathématiques pour pourvoir à sa subsistance : preuves éclatantes, quoiqu'assez ordinaires, de l'inconstance de la fortune.

Je prie le lecteur de me permettre encore

une réflexion sur notre retraite de Russie. Je pense que la politique influença singulièrement la tactique de nos ennemis. En nous fermant toute retraite et en faisant prisonnier Napoléon, comme il est prouvé qu'on le pouvait à Krasnoy, à Orsha et à Borisow, la Russie et l'Angleterre n'auraient point atteint leur but, la restauration des Bourbons. On était encore trop loin de Paris pour pouvoir lui dicter la loi, et l'Autriche était en mesure pour faire respecter les droits de l'impératrice Marie-Louise, qui aurait eu pour chauds partisans les acquéreurs des biens nationaux et les nombreux parvenus par la révolution. On connaissait bien les proclamations paternelles de Louis XVIII. Tant de modération n'était guère vraisemblable, et les incrédules n'ont changé d'avis que lorsqu'ils ont éprouvé les bienfaits de la clémence royale de cet auguste monarque. C'est une grande erreur de croire que l'Angleterre ait eu l'intention de faire la paix avec Napoléon. Le cabinet de Londres était bien convaincu que son indépendance serait fortement compromise tant que la France serait sous la direction d'une autre dynastie que celle des Bourbons. Les Liverpool, les Castlereagh, les Grenville et les Withbread connaissent à

fond les ressources des deux puissances. Ils ne balancent notre supériorité réelle que par l'influence de leur or. On peut donc fixer l'époque de la décadence de l'Angleterre à la double merveille de la probité des hommes puissans et de la franchise des hommes instruits. Je vénère la nation anglaise, mais je censurerai son gouvernement tant qu'il s'opposera au bonheur de ma patrie.

LIVRE CINQUIÈME.

L'ARMÉE commença à quitter les bords de la Bérezina le 29 novembre; l'arrière-garde ne partit que le 30. L'artillerie et les bagages furent abandonnés, excepté quelques pièces d'artillerie légère et les équipages des états-majors. On laissa à gauche la grande route de Minsk, et toute l'armée, encore forte de cinquante mille hommes, défila par une route très-étroite, construite au milieu des marais, et passant sur quelques ponts en bois, de deux à trois cents toises de longueur. Au moins on avait l'avantage d'être garanti des attaques des cosaques par des fossés très-profonds qui bordaient les deux côtés de cette route. Pour faire oublier cet avantage, la faim et le froid se firent sentir avec plus de force qu'auparavant. Jusqu'à la Bérezina, on avait conservé quelques provisions sur les voitures. Le peu de vivres qu'on pouvait se procurer dans les villages qu'on traversait étaient enlevés au poids de l'or par les premiers arrivés. Le thermomètre descendit jusqu'à vingt-six degrés au dessous de

glace. La route et les bivouacs étaient couverts de cadavres comme des champs de bataille.

Le 5 décembre, Bonaparte avait son quartier-général à Smorgony. Il ne lui fut pas possible de supporter plus long-temps l'horrible spectacle des malheurs dont il avait accablé cette armée à qui il était redevable de sa gloire et de sa couronne. Il réunit ses principaux lieutenans; il leur notifia « qu'il avait » désigné le roi de Naples pour prendre le » commandement de l'armée pendant son » absence, et qu'il les rejoindrait au plutôt » avec les moyens de dicter encore la loi à » ses ennemis ». Au moment de son départ, il dit à Murat d'un ton goguenard : *A votre tour, mon cher roi de Naples!* Sa gaieté était simulée. Personne ne fut sa dupe, et il ne reçut pour adieux que des regards de consternation et de douleur. Il fut escorté à quelque distance par les restes de l'escadron sacré, ou officiers montés qu'on avait réunis dans les environs d'Orsha pour sa garde particulière. Ce qui restait de cette troupe se dispersa ; il en fut de même de tous les corps. La garde impériale seule conserva toujours ses rangs. Toute autre troupe, même les corps de la Dwina, ne présentaient, le 8 décembre,

en arrivant à Wilna, que des signes effrayans de la plus terrible des catastrophes. Il n'y avait plus de chevaux de cavalerie. Nos braves cuirassiers, n'étant point accoutumés à la marche, périrent presque tous sur les routes. On en vit plusieurs, exténués de fatigue, demander avec instance qu'on leur donnât la mort, plutôt que de les abandonner à la cruauté des cosaques.

Les détails des horreurs d'un siége et des calamités de la peste ne sont rien en comparaison des malheurs qui accablèrent notre armée depuis Smolensk jusqu'à Kowno. Wilna, qu'on avait regardé comme devant être le terme de tant de souffrances, ne fournit que quelques légers secours, dont l'abus nous fit perdre près de vingt mille hommes. Tous les magasins furent mis au pillage. Cette abondance subite nous fut presque aussi fatale que la disette. Une foule d'individus périrent pour avoir trop mangé, et un bien plus grand nombre pour avoir trop bu des liqueurs fortes. Notre arrière-garde venait d'entrer en ville quand on entendit le canon de l'avant-garde russe. Une division, commandée par le général Loison, arrivée récemment de Konigsberg à Wilna, marcha contre l'ennemi pour le chasser des hauteurs qui dominent cette place. On

ne put point y réussir, et nos troupes furent forcées de battre en retraite. L'épouvante et le désordre s'emparèrent de tous les esprits. Murat lui-même sortit précipitamment de la ville à pied, avec quelques officiers de son état-major. Les habitans gardèrent chez eux les militaires qui s'y étaient réfugiés, tant pour être garantis par eux du pillage de la part des Français, que pour se faire un mérite auprès des Russes, en allant leur dénoncer les officiers qui se déclaraient prisonniers. Les souffrances du froid et de la faim avaient été si extrêmes depuis la Bérezina, que plusieurs personnes très-estimables, désespérant de pouvoir les supporter plus long-temps, se décidèrent à se rendre à l'ennemi.

Si la plupart des habitans de Wilna furent utiles dans cette circonstance à beaucoup de Français, un trop grand nombre d'entre eux violèrent les lois de l'hospitalité et les égards dus au malheur, en égorgeant impitoyablement ceux qui s'étaient confiés à leur générosité. On fit main-basse sur plusieurs de nos soldats. Ces assassins ne jouirent pas long-temps de la joie que leur causait une si lâche conduite : les Russes les firent pendre. On remarqua cependant que cet acte de justice n'avait eu lieu que pour quelques Juifs. Il au-

rait fallu exécuter un trop grand nombre de paysans russes, si on les avait traités sur le même pied que les Israélites de Wilna.

Le trésor de l'armée renfermant plusieurs millions, les équipages des états-majors, et ce qui restait d'artillerie, tout fut abandonné à une lieue de cette ville, sur la route de Kowno. Il fut impossible, à cause du verglas, de leur faire gravir une montagne escarpée que le chemin traverse. Tout fut mis au pillage, dont nos troupes profitèrent. On voyait des soldats, pâles et décharnés, courbés sous le poids des richesses. On laissa les trophées de Moskou pour les cosaques, et on donna la préférence à des barils pleins d'or et d'argent. Le 12 décembre, trente-cinq mille hommes arrivèrent à Kowno, pillèrent les magasins, incendièrent la ville, et franchirent le Niémen. Ces tristes restes de la grande armée furent protégés par la division Loison, qui en imposa aux cosaques et ralentit leur poursuite. Les Autrichiens, les Saxons et le corps de Macdonald, qui avait peu combattu, obligèrent les généraux russes à suspendre leurs opérations. Avant de pénétrer en force sur le territoire prussien, il leur importait d'avoir des ordres formels de l'empereur Alexandre.

Notre sortie du territoire russe fut signalée

par un événement qui n'étonna que par la modération de ses résultats. Le général d'Yorck conclut un arrangement avec les Russes. Il fut convenu que le contingent prussien se séparerait de l'armée française, et resterait, *en parfaite* neutralité, cantonné sur le territoire prussien, dans les environs de Memel, jusqu'à ce que l'empereur de Russie et le roi de Prusse eussent fait connaître leurs intentions. En rendant compte de sa conduite au maréchal Macdonald, le général d'Yorck lui dit, dans sa lettre datée de Tauroggen, le 30 décembre 1812 : « Après des marches très-pénibles, il » ne m'a pas été possible de les continuer » sans être entamé sur mes flancs et sur mes » derrières........ Devant opter entre l'alterna- » tive de perdre la plus grande partie de mes » troupes et tout le matériel qui seul assu- » rait ma subsistance, ou de sauver le tout, » j'ai cru de mon devoir de faire une conven- » tion par laquelle le rassemblement des » troupes prussiennes doit avoir lieu dans » une partie de la Prusse orientale, qui se » trouve, par la retraite de l'armée française, » au pouvoir de l'armée russe.......

» Quel que soit le jugement que le monde » portera de ma conduite, j'en suis peu in- » quiet. Le devoir envers mes troupes et la

» réflexion la plus mûre me la dictent. Les » motifs les plus purs, quelles qu'en soient » les apparences, me guident ».

Le contingent prussien était encore fort de quinze mille hommes. D'Yorck formait l'arrière-garde de Macdonald avec dix mille hommes. Il aurait été plus prudent de confier ce poste à nos troupes. On fut surpris du départ du général Massenbach, qui avait déjà passé sur la rive gauche du Niémen. Il partit de Tilsit, le 31 décembre, avec six bataillons, six escadrons et douze pièces de canon, repassa le Niémen et rejoignit le général d'Yorck dans les environs de Tauroggen. Il écrivit au maréchal Macdonald, dès qu'il fut sur la rive opposée : « Monseigneur, la lettre du général » d'Yorck aura déjà prévenu V. Ex. que ma » dernière démarche m'est prescrite, et que » je n'en pourrais changer rien, parce que » la mesure de *prévoyance* que V. Ex. fit » prendre cette nuit me parut *suspecte* de » vouloir peut-être me retenir par force, ou » désarmer mes troupes dans le cas présent. » Il m'a fallu prendre ce parti dont je me suis » servi pour joindre mes troupes à la con- » vention que le général commandant a si- » gnée, et dont il me donna l'avis et l'ins- » truction ce matin ».

Le maréchal Macdonald annonce ainsi cette défection au prince Berthier : « Monseigneur,
» après quatre jours d'attente, d'inquiétudes
» et d'angoisses, dont une partie du corps
» prussien a été témoin, sur le sort de l'ar-
» rière-garde, qui depuis Mittau me suivait
» à une marche de distance, j'apprends enfin,
» par une lettre du général d'Yorck, qu'il a
» décidé lui-même du corps prussien........
» Le général de Massenbach, qui était ici avec
» moi, avec deux batteries, six bataillons et
» six escadrons, est parti ce matin, *sans mes*
» *ordres*, pour repasser le Niémen. Il va re-
» joindre le général d'Yorck, etc. ». D'après ces documens, qui sont officiels, on est convaincu que la détermination du général prussien n'était point préméditée, et doit être attribuée à des circonstances qu'il eût été facile de nous rendre plus favorables, en donnant à la division du général Grandjean le poste confié au général d'Yorck. La lettre du général Massenbach en dit assez pour prouver qu'il était possible de faire rester ses troupes dans nos rangs. Notre général fut la dupe de cette discipline rigoureuse qui depuis le grand Frédéric est l'ornement de l'armée prussienne. Le duc de Tarente regarda comme un gage d'une fidélité inébranlable les manières res-

pectueuses et les prévenances continuelles des généraux prussiens. Il aurait dû se souvenir du général Lahoz, qui, à l'époque de sa retraite de Naples, abusa indignement de sa bienveillance.

Au 1er janvier 1813, notre armée était cantonnée sur les deux rives de la Vistule. Le premier corps, à Thorn; le deuxième, à Marienwerder; le troisième, à Elbing; le quatrième, à Marienbourg; le cinquième, à Varsovie; le sixième, à Plok; le septième et les Autrichiens entre le Bug et la Vistule; le huitième, à Thorn; le neuvième, à Dantzick; le dixième occupait encore Tilsit, et la garde impériale était à Konigsberg. L'armée, après avoir perdu toute son artillerie, apprit avec douleur la mort du général Lariboissière, qui la commandait. Bonaparte le regardait comme un des meilleurs officiers d'artillerie de France. On attribua sa mort moins aux fatigues de la campagne qu'au chagrin d'avoir perdu son fils, tué à la bataille de Borodino. Il fut dignement remplacé par le général Eblé. L'armée russe, dont les souffrances avaient été diminuées par la joie d'être victorieuse, et par l'empressement des habitans à pourvoir à tous ses besoins, fut cantonnée sur la rive droite du Niémen. Les cosaques de Platow

avaient passé le Niémen à Kowno et fait des excursions dans les plaines de la rive gauche. Alexandre était à Wilna depuis le 22 décembre, et Bonaparte était arrivé à Paris le 19 du même mois.

La révolution française est considérée comme la quatrième des grandes époques de l'histoire moderne ; ses résultats, presque incroyables, lui donnent même la prééminence sur les trois autres; l'irruption des barbares du Nord renversa l'empire romain ; les croisades inondèrent l'Asie ; la découverte de l'Amérique multiplia nos trésors ; la France révolutionnaire a dicté des lois à toute l'Europe, et a ravagé les plus belles provinces des trois autres parties du monde. Napoléon peut revendiquer la majeure partie de ces triomphes, plus funestes que glorieux, puisqu'ils ont été achetés au prix du plus pur sang français. Heureusement échappé aux piques des cosaques et aux noirs cachots du Kremlin, il dut se rendre sur-le-champ dans sa capitale, pour tranquilliser par sa présence l'esprit public, troublé par la conspiration du général Mallet. Les Journaux de Paris, en rendant compte de cet événement, dirent : « Les » généraux Mallet, Lahorie et Guidal ont » trompé quelques gardes nationales, et les

» ont dirigées contre le ministre de la police
» générale, le préfet de police et le comman-
» dant de la place de Paris. Ils ont exercé
» des violences contre eux. Ils répandirent
» faussement le bruit de la mort de Sa Ma-
» jesté l'Empereur. Ces généraux sont arrêtés.
» Ils sont convaincus d'imposture. Il va en
» être fait justice. Le calme le plus absolu
» règne à Paris. Il n'a été troublé que dans
» les trois hôtels où les brigands se sont
» portés ».

Ces détails, quoiqu'obscurs, prouvent l'état d'abandon où se trouvait Paris, puisque les fonctionnaires les plus marquans purent être insultés par les mécontens. Le 23 octobre, vers les huit heures du matin, le général Mallet se rendit chez le général Hullin, commandant de Paris, lui ordonna de le suivre à l'Abbaye, lui tira, sur son refus, un coup de pistolet, le blessa dangereusement, et, le croyant mort, se retira pour suivre l'exécution de son plan. Le duc de Rovigo, ministre de la police, et le préfet de Paris, furent conduits à la Force. Le duc de Feltre, qu'on aurait dû arrêter de préférence à Hullin, fut bientôt averti des progrès des conjurés. Il fit prendre les armes à la garde de l'impératrice. On arrêta le général Mallet. Tout rentra dans

l'ordre : ce qui prouve que des hommes purement militaires sont rarement propres à conduire une conspiration. Les trois chefs et leurs principaux agens furent fusillés le 29, en présence d'un concours immense de spectateurs. La police de Napoléon interpréta cette affluence comme une preuve authentique de l'attachement des Français au gouvernement impérial, quoiqu'on fût bien assuré que la curiosité seule avait guidé les Parisiens. J'en excepte les partisans des Bourbons, qui dûrent regretter bien vivement que le gouvernement anglais n'eût pas profité d'une circonstance si favorable pour le rétablissement de la dynastie légitime.

Napoléon fut très-inquiet, quoiqu'il apprît la punition des conjurés en même temps que leur succès momentané. Il comprit qu'il devait se rendre au centre de l'empire pour en imposer aux mécontens, dont le nombre allait être bien augmenté par la nouvelle de ses désastres. Il connaissait la lenteur méthodique des généraux russes. Le rétablissement des communications avec Macdonald et Schwartzenberg, et le passage de la Bérezina, si heureusement exécuté, assuraient que l'armée ne serait plus troublée dans sa retraite que par quelques partis de cosaques, peu à craindre

par l'infanterie. Car, quoiqu'on ait représenté notre armée comme en déroute complète, il n'en est pas moins constant que notre arrière-garde a toujours été faite par des troupes d'élite qui n'ont point été enfoncées. Tranquille sur les opérations militaires jusqu'au retour de la belle saison, il se décide à braver tous les dangers d'un voyage long et pénible, pour activer par lui-même la réunion des moyens avec lesquels il voulait prendre sa revanche. Il resta à l'armée tant qu'il crut qu'elle avait besoin de lui. On a eu tort de blâmer son départ. Là où cet homme extraordinaire n'était point, le mécontentement des uns, la crainte de déplaire de la part des autres, tenaient les hommes et les affaires dans un état de stupeur et d'incertitude qui paralysaient les efforts du zèle et les faveurs de la fortune. Né pour gouverner les hommes, il croyait que le vulgaire devait se féliciter de ce que la Providence l'avait placé sur le trône pour déverser sur ses peuples les *bienfaits* de son génie.

Quoique Napoléon eût perdu l'élite de son armée par une imprudence très-coupable, il resta convaincu que, dès qu'il paraîtrait, l'éclat de ses anciens triomphes, et surtout l'ascendant de ses talens supérieurs, feraient oublier entièrement les calamités qu'il avait atti-

rées sûr ses légions. Il ne se trompait pas. Parti de Smorgony le 5 décembre, il arriva le 14 à Dresde, et le 19 à Paris. Le 20, il fut complimenté par les princes et autres grands officiers de sa cour. Partout il se présenta avec la même confiance que s'il eût été descendant en ligne directe de Charlemagne. L'histoire nous prouve, à plusieurs époques, que dès qu'un souverain légitime a le courage de se montrer pour réclamer ses priviléges, il épouvante subitement les rebelles et donne aux lois leur ancienne vigueur; mais on conçoit difficilement qu'un usurpateur, qui venait de sacrifier de gaieté de cœur près de trois cent mille Français expirés en Russie ou restés prisonniers depuis quatre mois, ose venir effrontément au sein de la capitale, non-seulement insulter à la misère publique par l'étalage du faste le plus insolent, mais encore se moquer de la douleur générale en demandant de nouveaux sacrifices de toute espèce. Il ne fait point un mystère de ses erreurs; il les fait publier pour prouver à l'Europe que, comme le cardinal de Richelieu : « Quand une fois il a pris sa ré-» solution, il va à son but, renverse tout, et » couvre tout de sa soutane rouge ». Le sang répandu dans cette campagne donne une bien triste justesse à cette expression, si nous la

rapportons à la couleur du manteau impérial.

On peut dire aussi avec assez de vraisemblance que Bonaparte redoutait cet attachement filial que les Français ont toujours eu pour leur roi légitime. Ce noble sentiment renaît chez tous les peuples, lorsque les plus grands malheurs paraissent l'avoir altéré; mais chez les Français il se reproduit avec un enthousiasme particulier à notre nation. Le général Mallet voulait-il rétablir les Bourbons sur le trône? j'ose l'assurer, quoiqu'on ait publié un avis opposé. Il aurait renvoyé à Vienne l'impératrice Marie-Louise avec tous les égards dus à ses vertus et à son illustre naissance. Ancien officier de cavalerie, ce général n'avait jamais aimé les nouvelles doctrines. Telle était aussi l'opinion bien prononcée de son associé le général Lahorie, ancien chef d'état-major du général Moreau. Lorsque le vainqueur de Hohenlinden fut englobé dans la conspiration de Pichegru, Lahorie se distingua par son zèle à faire tout ce qui pouvait contribuer au bien-être de son général. Cette conduite lui mérita la haine de Bonaparte. Il fut mis à la demi-solde, et placé sous la surveillance de la police. Les principes de Mallet et de Lahorie étaient positifs pour le rétablissement de l'ancienne famille

de France. Les partisans de Napoléon dûrent donc être pénétrés du plus juste effroi sur le sort futur de leur favori, lorqu'ils furent témoins de la joie des Parisiens, en apprenant la nouvelle que l'empereur était mort en Russie. Aurait-il été possible à la nouvelle dynastie de subjuguer l'opinion publique au point de prolonger son existence sur le trône jusqu'à la mort de son chef? Ce problème a été résolu par Bonaparte lui-même; il n'a pas su faire oublier l'odieux de son usurpation, comme il le pouvait, si, à la gloire acquise par ses victoires, il avait su joindre une sage administration et une grande modération. Alors l'influence de la maison d'Autriche aurait mis la fin à l'ouvrage.

C'est encore contre toute vraisemblance qu'on a accrédité le bruit que Napoléon n'avait quitté son armée que parce qu'il ne s'y croyait pas en sûreté. Quiconque a pu adopter cette idée, sera facilement désabusé en réfléchissant combien Bonaparte a amélioré la situation des militaires. La paye des soldats est presque double de ce qu'elle était dans l'ancien régime, et il y a très-peu d'officiers dans l'armée française à qui Bonaparte n'ait parlé personnellement, et à qui il n'ait donné quelques gratifications. Ce n'était point

avec les bourgeois que Bonaparte déguisait la force du sceptre; il le faisait peser sur eux avec cette sévérité qui imprime la crainte et force au respect. Il suivait une toute autre marche avec l'armée; il parlait aux officiers avec plus d'aménité qu'aux généraux, et, quand il questionnait un soldat, on aurait cru qu'il était son caporal plutôt que son empereur. C'est par ces adroites déférences qu'il avait acquis sur l'armée une prépondérance qui, bien loin d'alarmer les esprits, paraissait indispensable pour le bonheur des gens de guerre et pour la tranquillité de l'empire.

Bonaparte avait dit « qu'une tête couverte » des lauriers de la victoire ne pouvait point » être châtiée par la justice ». Aveu très-imprudent du général en chef de l'armée d'Italie, en 1796, au sujet du pillage du Mont-de-Piété de Vérone. Il chercha bien à modifier un principe si contraire à la discipline, mais le mal s'opère si promptement, et se répare avec tant de lenteur! Je ne crains donc pas d'assurer que Napoléon n'avait rien à craindre de son armée. De toutes les classes de la société, le soldat, si terrible un jour de combat, doit être regardé comme ayant le plus de répugnance à commettre un assassinat, surtout envers ses chefs. On dirait qu'il n'est armé

que contre les ennemis extérieurs de l'Etat et contre les rebelles de l'intérieur, et que cette double obligation est un frein puissant qui lui ôte jusqu'à l'idée de se placer au rang des vils perturbateurs de l'ordre public.

Bonaparte ne quitta donc son armée que pour réveiller, par sa présence toujours effrayante, cette foule de courtisans enivrés des jouissances de la capitale. Le 19, il se disputait avec un maître de poste qui ne le servait pas aussi vîte qu'il le désirait, et le 20, à midi, il était sur son trône, environné de princes, cardinaux, ministres et grands officiers. Il reçut le sénat en corps. Le président, homme de beaucoup d'esprit, lui adressa une harangue de félicitation sur *son heureuse arrivée au milieu de ses peuples*. Il osa même lui dire : « L'absence de Votre Majesté est toujours » une calamité nationale. Sa présence est un » bienfait qui remplit *de joie et de confiance* » tout le peuple français ». Il est assez difficile de concilier l'assertion de M. de Lacépède avec la publication du vingt-neuvième Bulletin. On peut le lire avec la plus grande attention, et, malgré l'esprit sophistique de M. le Comte, nous le défions d'y trouver pour le peuple français le plus léger motif de *joie et de confiance*. Davoust battu, Ney dans une

position critique, Partounaux pris avec sa division, soixante mille chevaux réduits à six cents, *formant l'escadron sacré;* des milliers de braves gens périssant de froid et de misère, une artillerie immense tombée entre les mains des Russes, tout cela ne pouvait pas donner aux Français *de la joie et de la confiance.* Si l'ambition n'était pas aveugle, Bonaparte aurait imposé silence à l'orateur, et il l'aurait renvoyé dans l'atmosphère des brouillards de la Garonne, dont les bords l'ont vu naître, pour lui rappeler la naïveté si naturelle aux compatriotes de Henri IV. Ce qui mérite l'animadversion particulière de l'historien, c'est le passage du discours qui tend à noircir la mémoire des généraux Mallet, Lahorie et Guidal. Il est dit à leur sujet : « Pendant que Votre » Majesté, Sire, était à huit cents lieues de sa » capitale, à la tête de ses armées victorieu» ses, des hommes échappés des prisons, où » votre clémence impériale les avait sous» traits à la mort méritée par leurs crimes » passés, ont voulu troubler l'ordre public » dans cette grande cité. Ils ont porté la peine » de leurs nouveaux attentats ». Si les trois généraux dont il s'agit avaient commis des crimes, on n'aurait pas manqué d'en remplir les colonnes du *Moniteur;* mais on n'avait

d'autre reproche à leur faire que de haïr le despotisme d'un étranger et de faire des vœux pour le rétablissement du souverain légitime. Ils n'ont point voulu troubler l'ordre public ; ils voulaient faire cesser cet état perpétuel de guerre qui désolait la France et l'Europe depuis plus de vingt ans.

La réponse de Napoléon aux sénateurs eut pour principal but de les encourager à lui faire le sacrifice de leur vie. Ils n'entendirent pas avec plaisir cette phrase de son discours : « La plus belle mort serait celle d'un » soldat qui périt au champ d'honneur, si » la mort d'un magistrat périssant en défen- » dant le souverain, le trône et les lois, n'é- » tait plus glorieuse encore ». Cette morale ne trouva pas beaucoup de partisans dans le Sénat français, ni dans le Corps législatif, parce qu'on voulait réserver ce sacrifice pour une meilleure cause. Napoléon a beau dire au Sénat « qu'il aurait pu armer la plus grande » partie de la population de la Russie contre » elle-même, en proclamant la liberté des » esclaves ; qu'un grand nombre de villages » le lui ont demandé ; mais qu'il s'est refusé » à cette mesure qui aurait voué à la mort et » aux plus horribles supplices bien des fa- » milles ». Si les habitans ont demandé des

armes, ce qui n'est pas prouvé, c'était une ruse de guerre, afin de s'en servir ensuite contre notre armée. Vouloir assurer le contraire, c'est parler contre l'évidence des faits.

Si les paysans étaient si grands amis de la liberté à la façon de Bonaparte, pourquoi, de concert avec les cosaques, égorgeaient-ils toutes les nuits quelques avant-postes? Pourquoi enlevaient-ils ou cachaient-ils les vivres si essentiels à notre armée? Il faut convenir que ces Russes sont réellement très-abrutis, et certainement fort ingrats, d'aller demander leur affranchissement *à coups de fusil;* et l'on est forcé d'applaudir à la sagesse de Bonaparte, en refusant d'accueillir *avec sa bonté ordinaire* des pétitionnaires si impolis. Il conclut sa réponse par l'aveu le plus déchirant pour son cœur fier et vindicatif: « Mon » armée, dit-il, a essuyé des pertes, mais c'est » par la rigueur prématurée de la saison ». Si quelqu'un de ses sénateurs lui avait dit, comme autrefois le brave Crillon à Henri IV: « Vous en avez menti, Sire; un être *surnaturel* » tel que vous sait lire dans l'avenir ». Il aurait pu s'appuyer du dernier paragraphe du vingt-cinquième Bulletin, où il est dit: «Dans » les premiers jours de novembre on aura des » froids : tout indique qu'il faut songer aux

» quartiers d'hiver ». Ce n'est donc point uniquement à la rigueur prématurée de la saison qu'il doit attribuer la perte des trois cent mille hommes tués et prisonniers, mais à son ambition et à son imprévoyance; car les paysans, tout en s'adressant aux Français pour obtenir leur liberté, doivent être considérés comme ayant joué un rôle aussi important que l'armée de ligne dans la destruction de l'armée française. S'ils avaient consenti à nous fournir des vivres, l'ordre et la discipline auraient été maintenus, et le résultat de ce double avantage aurait paralysé tous les efforts de l'armée russe.

Bonaparte aurait donc dû dire : « J'ai es-
» suyé de grandes pertes, parce que j'ai eu
» la témérité d'attaquer dans ses foyers une
» nation idolâtre de sa religion, de ses lois et
» de son prince ». Et il aurait pu ajouter avec vérité : « Ah! si j'avais le bonheur d'être chéri
» par les Français comme Alexandre l'est des
» Russes, bientôt j'aurais réalisé mon projet
» favori de la monarchie universelle; l'Angle-
» terre elle-même ne serait bientôt qu'une
» colonie de la France ». Concluons de l'effronterie de Bonaparte qu'un grand caractère en impose toujours à la multitude, et l'histoire de ces hommes privilégiés qui sont

montés sur le trône sans y être appelés par leur naissance, nous prouve que la nature fait paraître des êtres extraordinaires pour raffermir les empires ébranlés, ou pour diriger un grand peuple vers le plus haut degré de splendeur que lui a assigné la Providence. Cette France, si orgueilleuse sous Louis XIV, fut obligée de détruire les fortifications et le port de Dunkerque par la paix de 1713, tandis qu'en 1810, Napoléon était le maître du continent de l'Europe. Aujourd'hui la sagesse de Louis XVIII nous garantit que l'influence de l'Angleterre, autrefois si fatale à la France, ne nous fera pas regretter le temps où l'usurpateur nous faisait craindre et respecter par tous nos ennemis.

Mais ne devançons point les événemens, et examinons avec quel art cet homme, que l'on croyait perdu pour toujours, sait obliger la fortune à lui rendre ses faveurs. Il a eu la hardiesse de paraître au milieu d'une nation dont il venait de faire périr l'élite. Au lieu de chercher à calmer l'indignation publique par l'assurance qu'à l'avenir il sera plus prudent dans ses entreprises et plus modéré dans ses prétentions, il fait convoquer son sénat, et il obtient une levée de trois cent cinquante mille hommes. Le discours prononcé dans

cette occasion par le comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, orateur du conseil d'état, mérite toute notre attention, pour en faire connaître les nombreuses inconséquences. Il dit « que le traité de Tilsit avait rendu au nord » de l'Europe une paix qui semblait devoir » être durable ». Assertion mensongère. Jamais Bonaparte n'a prétendu faire une paix durable. Il lui fallait la guerre pour se maintenir sur son trône; il fallait étourdir les Français par de brillans Bulletins; il fallait enfin éloigner du sein de l'empire une foule de têtes ardentes, pour éviter à la patrie les troubles d'une guerre civile qui n'aurait pas tardé à éclater, si Napoléon avait été assez maladroit pour ne pas les conduire satisfaire leur passion de la guerre contre un peuple étranger.

M. Regnaud prétend « que les efforts de » l'empereur pour maintenir la paix avec la » Russie ont été inutiles, et que la guerre s'est » renouvelée. » J'ai prouvé dans le commencement de cet ouvrage qui était le véritable auteur de la guerre. La France et l'Europe n'ont qu'une seule et même opinion à cet égard. Mais le conseil d'état devait dire, et le sénat devait écouter toutes les subtilités qui tendaient à justifier Bonaparte du massacre

des armées françaises. Était-ce donc pour empêcher les Russes de venir piller, incendier et détruire Paris, que Bonaparte était allé à Moskou? Il savait très-bien que les Parisiens recevraient les ennemis à bras ouverts, comme des libérateurs de son sceptre de fer. M. Regnaud ose dire encore, « que le *succès* de la » guerre de Russie a été ce qu'il sera toujours » pour des Français conduits par le génie qui » les a accoutumés à vaincre ». Parler d'un *succès* comme celui de la guerre de Russie, c'était mystifier Bonaparte et se moquer de la France avec une impudence inouïe. Il fallait que la terreur inspirée par les agens de Napoléon fût portée à un bien plus haut degré que l'effroi que causait le règne atroce de Robespierre; car alors on n'insultait pas la nation avec tant d'audace. On lit, dans Paris, le vingt-neuvième Bulletin, et l'on ose dire au sénat que, dans la guerre de 1812, Bonaparte a vaincu comme en 1800 à Marengo, en 1805 à Austerlitz, et en 1807 à Friedland! A quel point de dégradation devait donc être parvenu le caractère national, pour être exposé impunément à une si cruelle ironie!

L'indignation de M. Regnaud contre la conduite du général d'Yorck n'est pas la partie la moins comique de sa philippique contre

l'Angleterre. Selon lui, « le général prussien, » dont le nom deviendra désormais une in- » jure, a trahi à-la-fois son souverain, l'hon- » neur, les devoirs de citoyen et ceux de sol- » dat. Il s'est séparé honteusement de l'armée » dont il faisait partie, du corps avec lequel il » marchait ; il a livré ceux qui s'exposaient » sur sa foi, aux suites hasardeuses de son » lâche abandon, de sa désertion inopinée. » Instruit de ce crime, nouveau dans l'his- » toire des guerres modernes, Sa Majesté le » roi de Prusse a montré un ressentiment » digne de sa loyauté et de sa fidélité à ses » alliés ». Misérable rhéteur autant que faux prophète, M. Regnaud nous prouve que toute sa science consiste à faire de belles phrases, et qu'il est tout-à-fait ignorant du cœur humain. Nous lui rappellerons ce que dirent les dé- putés des Scythes à Alexandre : « *quibus bel- » lum non intuleris, bonis amicis poteris uti, » nam et firmissima est inter pares amicitia, et » videntur pares qui non fecerunt inter se pe- » riculum virium. Quos viceris, amicos tibi » esse cave credas : inter dominum et servum » nulla amicitia est. Etiam in pace, belli tamen » jura servantur*». Le général d'Yorck ne fit que son devoir en profitant de la première occasion favorable de se réunir aux amis na-

turels de sa patrie et de son roi. La loyauté de cette résolution peut seule faire excuser la conduite antérieure de ce général pour la cause de l'oppresseur de son pays. Le général prussien connaissait les intentions de son souverain. La tache dont M. Regnaud cherche à flétrir son nom, en s'étayant de la désapprobation apparente de Frédéric, se trouve changée en un titre de gloire par l'assentiment solennel donné depuis par Sa Majesté à tous les procédés de son général.

L'orateur de Napoléon ne paraît pas plus versé dans l'histoire moderne que dans la science de la divination. Il semble avoir oublié avec quelle adresse le marquis de La Romana sut se soustraire au joug humiliant de Bonaparte, pour voler à la défense de sa patrie. Voilà, je crois, un crime, selon M. Regnaud, qu'on peut considérer comme aussi glorieux que celui du général d'Yorck. Que les tyrans sont aveugles! et combien leur erreur avance l'heureuse époque de la liberté, en insultant à l'opinion publique par une censure virulente et ridicule des plus beaux faits qui honorent le patriotisme et l'humanité! Ils ne voient pas qu'ils accumulent sur leurs têtes criminelles la haine des peuples et le courroux de l'Être suprême. C'est M. Regnaud qui

trahit à-la-fois son légitime souverain, l'honneur, les devoirs de citoyen, et qui viole les règles du bon sens, en flagornant l'assassin de plusieurs millions de Français. Le général d'Yorck passera à la postérité, couvert de gloire, tandis que ses détracteurs seront voués au mépris de tous les hommes énergiques et loyaux. Peut-on douter un seul instant que l'honneur et l'amour de la patrie ne soient unis par un lien éternel et sacré ? Je prie le lecteur d'excuser ces longues réflexions; je les ai crues propres à faire connaître les ressorts secrets du despotisme, mis en jeu par Napoléon pour obtenir des renforts pour sa grande armée, dont nous allons examiner les mouvemens en Pologne et en Allemagne.

Le 15 janvier, notre armée avait sa droite à Varsovie, son centre à Thorn, et sa gauche à la Baltique, près de Dantzick. L'armée russe était arrivée dans la Prusse. L'avant-garde occupait la rive droite de la Vistule. Wittgenstein était entré, le 6 janvier, dans Konigsberg. Platow avait pris Elbing le 12. Alexandre passa le Niémen le 13. Le 15, le roi de Naples établit son quartier-général à Posen : mais, bientôt dégoûté d'un commandement qui l'éloignait de sa famille, il remit ses pouvoirs au prince Eugène, et, déguisé en Juif alle-

mand „ il partit pour Naples. Dès que Bonaparte en fut instruit, il publia que « Murat, » étant indisposé, avait jugé à propos de » quitter le commandement de l'armée; qu'il » l'avait donné au vice-roi; que celui-ci était » plus habitué à une grande administration, » et *qu'il possédait toute la confiance de l'em-* » *pereur* ». Malgré des reproches si amers, nous verrons Murat revenir du fond de l'Italie pour prendre encore le commandement de la cavalerie française.

Le général Rapp fut nommé gouverneur de Dantzick. Il eut sous ses ordres une garnison de vingt mille hommes. Le général Poitevin fut placé à Thorn, et le général Daendels à Modlin. Zamosch et Czenstochau furent aussi mis en état de défense. Dès que le prince Eugène eut complété les garnisons et l'approvisionnement des places sur la Vistule, il marcha vers l'Oder, passa ce fleuve, cantonna son armée, et ravitailla Custrin, Stettin, Gros-Glogaw et Spandaw. Le prince Schwartzenberg prit position sur la rive droite de la Pilica, couvrant Cracovie. Il avait avec lui le cinquième corps, commandé par le prince Poniatowski. Le général Reynier avec le septième corps était resté à Kalish, lorsqu'une nuée de cosaques se répandit autour de ses cantonnemens. Il les repoussa et leur fit

éprouver une grande perte. Dans le commencement de l'attaque on lui avait pris un général saxon, avec environ trois cents hommes qui furent surpris. Comme son corps pouvait être attaqué par toute l'avant-garde de Wittgenstein, il passa sur la rive gauche de l'Oder. Les 4 et 6 février, la garnison de Dantzick fit des sorties contre les alliés, les culbuta de leur position à Oliva, et ne rentra dans la place que quand elle y fut obligée par des forces très-supérieures. Pilau capitula le 7. Cette prompte reddition fut occasionée par le soulèvement de la garnison, en partie prussienne. Il y aurait de l'injustice à attribuer l'odieux de cet événement au général Castella, gouverneur de Pilau. Il ne peut pas être responsable de l'imprudence qu'on commit en lui donnant une garnison dont la majeure partie consistait en troupes étrangères.

Les troupes légères des Russes parurent enfin sur l'Oder le 18 février. Quinze cents cosaques passèrent ce fleuve sur la glace. Le duc de Castiglione, qui venait d'arriver à Berlin avec son corps d'armée, envoya à leur rencontre le général Poinsot, qui les culbuta. Ces rusés Moskovites profitèrent de l'obscurité de la nuit pour marcher sur Berlin. On était loin de s'attendre à tant d'audace,

puisque le prince Eugène occupait encore la rive gauche de l'Oder, et que le septième corps était dans les environs de Glogaw. Le 20 février, l'ennemi surprit le poste qui gardait la porte d'Oranjenbourg, et pénétra dans quelques rues adjacentes. La populace, qui croyait que nous n'étions pas les plus forts, fit mine de se joindre aux cosaques. Quelques coups de canon et la vue de nos bataillons firent rentrer le peuple dans l'ordre. Les troupes légères de l'ennemi disparurent.

Sur la nouvelle que l'armée russe quittait les bords de la Vistule, le prince Eugène ne jugea pas prudent de l'attendre sur l'Oder. Il marcha vers l'Elbe, au-devant des nombreux renforts que Bonaparte envoyait à la grande armée. Avant d'effectuer ce mouvement, le vice-roi nomma le général Grandeau gouverneur de Stettin; il avait sous ses ordres le général du génie Chambarlhac. Le général Laplane resta à Gros-Glogaw, le général Fournier d'Albe à Custrin, et le général Bruny à Spandaw. La plus importante de ces quatre places, Gros-Glogaw était la plus mal fortifiée. Il fallut tout le talent et tout le zèle du général du génie Dode pour la mettre sur un pied respectable. Notre armée se replia sur l'Elbe, dans le plus grand ordre. Quand les

Russes nous serrèrent de près, ils s'aperçurent qu'ils n'avaient plus affaire à ces spectres à demi morts de froid et de faim, dont ils avaient fait une si horrible boucherie de Viasma à Kowno. Le mot de *cosaques*, autrefois si redouté, ne fut plus qu'un avis satisfaisant qui nous mettait à même de prendre notre revanche de notre retraite de Moskou. Le général Grenier, avec le onzième corps, était devant Wittemberg. Le général Lauriston, aide-de-camp de Napoléon, venait d'arriver à Magdebourg avec un corps de quarante mille hommes, presque tous anciens soldats. Les maréchaux Davoust et Victor avaient cantonné leurs troupes sur la rive gauche de l'Elbe. Reynier, avec le septième corps, était à Dresde : il fut renforcé par une division française. Le général saxon Thielman occupait Torgaw. Depuis 1809, ce poste avait été converti en place de guerre. Sa garnison était de six mille hommes, avec deux cents pièces de canon. Hambourg fut évacué par les Français. Les Russes en prirent possession aux acclamations d'un peuple immense et ivre de joie. Le colonel Tettenborn et ses cosaques furent reçus en triomphe. Qu'on s'imagine une population de cent vingt mille âmes qui gémissait depuis plusieurs années sous un joug étranger, et

qui recouvre le libre exercice de ses lois les plus paternelles dont aucun peuple puisse se vanter, et l'on cessera d'être étonné de l'enthousiasme des Hambourgeois.

Le corps de Tettenborn, fort de quatre mille hommes, faisait partie de l'année de Wittgenstein. Ce général avait fait son entrée à Berlin, le 10 mars, aux applaudissemens d'un grand concours d'habitans. Le roi de Prusse, qui avait prévu l'arrivée prochaine des Russes, avait réussi à se dérober à la vigilance des Français, et s'était mis en sûreté à Breslaw. Dans une note officielle, Sa Majesté fit proposer à Napoléon un arrangement d'après lequel les Français se retireraient sur la rive gauche de l'Elbe, et les Russes sur la rive droite de la Vistule. Les forteresses ci-devant prussiennes devaient être évacuées par les Français et remises aux troupes du roi. Ces ouvertures firent aisément comprendre la nouvelle politique de la Prusse. On ne fut donc point surpris à Paris d'apprendre le traité d'alliance signé à Breslaw, le 1er mars, entre la Prusse et la Russie. Le 15, l'empereur Alexandre visita le roi dans cette ville. Frédéric versa des larmes de joie en embrassant son auguste allié. Alexandre, attribuant son émotion au

souvenir de ses malheurs, lui dit avec cette bonté d'âme qui le caractérise : « Consolez-
» vous, mon frère; car mes mesures sont si
» bien prises que je puis vous assurer que
» ces larmes sont les dernières que l'empe-
» reur Napoléon vous aura fait verser. *Je jure*
» *que je ne poserai les armes que quand l'Al-*
» *lemagne sera délivrée du joug français* » !

Cette brillante perspective, garantie par un aussi puissant prince, dut être pour le roi de Prusse une bien juste récompense de ce courage moral que peu d'âmes savent conserver dans l'adversité. Il adressa une proclamation très-énergique à ses sujets, tant pour leur faire part de ses espérances que pour leur rappeler leurs devoirs les plus sacrés. Il leur dit : « Nous avions été obligés de nous
» courber sous la puissance supérieure de la
» France...... Je me flattais qu'en observant
» de la manière la plus scrupuleuse les sti-
» pulations des traités, j'obtiendrais un allé-
» gement pour mon peuple...... Il n'en est
» résulté que hauteur et perfidie. Le moment
» est arrivé où il ne nous reste plus à nous
» faire illusion sur notre situation...... Souve-
» nez-vous du grand Frédéric; souvenez-vous
» des avantages pour lesquels nos ancêtres
» combattirent, la liberté de conscience,

» l'honneur, l'indépendance, le commerce, » l'industrie et les sciences. Ayez toujours » présens à l'esprit nos alliés les Russes. » Pensez aux Espagnols et aux Portugais..... » Il n'y a point de milieu entre une paix ho- » norable ou une chute glorieuse; et si nous » sommes destinés à succomber, nous le fe- » rons avec honneur; car tout Allemand et » tout Prussien ne peuvent vivre sans hon- » neur. Mais nous nous confions en Dieu et » dans notre ferme résolution, qui donnera » la victoire à notre juste cause; et la victoire » nous procurera une paix non interrompue » et le retour de temps plus heureux. Breslaw, » le 17 mars 1813.

» *Signé* Frédéric Guillaume ».

Cet appel du roi à ses sujets fut suivi du résultat le plus flatteur. Toutes les classes rivalisèrent de zèle pour seconder les intentions généreuses de Sa Majesté. Tous les habitans en état de porter les armes s'organisèrent en bataillons de landsturm, ou levée en masse. Ce qui prouve que ces nobles sentimens des Prussiens pour l'honneur du trône et le maintien des lois étaient gravés profondément dans leurs cœurs, c'est le reproche fait par le gouvernement français, dans ses notes sur la lettre de M. de Kruse-

mark. Le duc de Bassano dit formellement « que les premières troupes légères ennemies qui se sont approchées de Berlin » étaient conduites et renforcées par des » jeunes gens de la capitale, dont plusieurs » ont été tués dans les escarmouches qui » eurent lieu près des faubourgs ». Des mesures rigoureuses, mais indispensables, contribuèrent à exaspérer les habitans. Les commandans des places fortes firent des sorties avec leurs garnisons, et fourragèrent le pays à plusieurs lieues à la ronde, afin de compléter leur approvisionnement. Pendant les deux premiers mois de 1813, l'armée française aurait pu être attaquée avec l'espoir d'un succès complet. Un corps d'élite de cent mille Russes, qui serait arrivé sur l'Elbe à la fin de février, aurait pu s'établir sur la rive droite du Rhin, à la fin de mars. Il aurait eu pour ses réserves six cent mille Allemands. La lenteur des Russes et l'activité de Napoléon prolongèrent l'indécision du parti anti-français en Autriche, en Saxe, en Bavière et dans toute la confédération du Rhin.

De tous ces gouvernemens, Bonaparte ne craignait que l'Autriche. Quoique marié avec une archiduchesse, il redoutait l'influence des Anglais, dont l'or devait avoir tant d'attraits

pour une puissance qui avait des pertes si sensibles à réparer, et tant d'outrages à venger. Le 1er avril, il fit assembler son sénat pour faire connaître qu'il nommait l'impératrice régente de France, avec des pouvoirs très-étendus. Les lettres-patentes pour cette nomination sont en date du 30 mars. Ce même jour, l'impératrice entra au conseil d'état, où elle prêta serment « de se conformer aux » actes et constitutions de l'empire français, » et d'observer les dispositions faites ou à » faire par l'empereur dans l'exercice de l'au- » torité qu'il lui confiait pendant son ab- » sence ». Le 4 avril, l'impératrice fut complimentée par le sénat. Le président dit à Sa Majesté « que l'empereur, en lui confiant la » régence au moment où il allait se mettre à » la tête de ses armées, ne pouvait accorder » à ses peuples un plus doux dédommage- » ment de son absence, et que le sénat éprou- » vait une bien vive satisfaction en pensant » qu'il pourrait voir son enceinte briller de » l'éclat des vertus dont Sa Majesté embellis- » sait le trône ».

Le président aurait bien voulu vanter les grâces dont la nature a orné avec profusion Marie-Louise, ainsi que les rares talens dont l'éducation la plus soignée a perfectionné

l'ensemble; mais il avait sa leçon faite pour ne pas en dire davantage. A la noble fermeté de l'illustre Marie-Thérèse, son aïeule, Marie-Louise réunit une grande bonté qui la rendait aussi chère à ses sujets qu'elle leur paraissait supérieure à son époux. Sa Majesté répondit au sénat « que l'empereur savait ce » que son cœur renfermait d'affection et » d'amour pour la France; que les preuves » de dévouement que la nation donnait tous » les jours à ses souverains accroissaient la » bonne opinion qu'elle avait des Français; » que son âme était bien oppressée de voir » encore s'éloigner cette heureuse paix qui » pouvait seule la rendre contente!....... et » qu'elle était vivement touchée des senti- » mens que lui exprimait le sénat ».

Bonaparte, par cette disposition, fortifiait son gouvernement et au dedans et au dehors de son empire. Les mécontens voyaient leurs efforts pour troubler l'ordre public presque annulés par une institution dont la sagesse concentrait la confiance et la fidélité dans la personne de l'impératrice-régente, tandis que la nation autrichienne et l'empereur François ne pouvaient qu'être très-flattés de la justice rendue au rare mérite de Marie-Louise : cet acte solennel devait être considéré comme

une amende honorable faite par la France à la maison d'Autriche pour l'outrage sanglant qu'elle avait essuyé dans la personne de l'infortunée Marie-Antoinette. Aussi cette puissance refusa-t-elle, à cette époque, les propositions les plus avantageuses pour armer contre la France et se joindre à la coalition, déjà composée de la Russie, de l'Angleterre, de la Prusse et de la Suède. J'attribue cette résolution pusillanime à l'attachement de François pour sa fille. Je dis *pusillanime*, car cette faiblesse, si Bonaparte avait su en profiter, rivait les fers de l'Allemagne pour plusieurs années, et ôtait à la France et à l'Espagne tout espoir de rentrer sous la domination paternelle des Bourbons.

Notre armée, au 1er avril, était déjà plus nombreuse que celle des alliés. Néanmoins, le prince Eugène fit évacuer Dresde et établit ses principales forces sur la Saale, la gauche à Magdebourg, le centre à Hall, et la droite vers Weissenfelds et Naumbourg. Le corps du maréchal Davoust était dans les environs de Zell. Le général Vandamme occupait Brême sur le Weser. Les alliés avaient passé l'Elbe dans plusieurs directions; leurs avant-postes étaient en présence de ceux de l'armée française; leur armée était cantonnée entre l'Elster et la

Mulda. Des corps de partisans furent détachés sur les flancs et les derrières de nos positions. Le général Morand fut attaqué par un de ces partis aux ordres du colonel Tettenborn. Cet officier voulut se montrer reconnaissant de l'accueil distingué qu'il avait reçu à Hambourg. Il marcha avec ses cosaques vers Lunebourg. Le général Morand, instruit de son approche, se porta à sa rencontre; la canonnade s'engagea. La partie devint bientôt inégale par l'arrivée des généraux Dornberg et Czernicheff, à qui Tettenborn avait communiqué son projet. Voici un extrait du rapport de cet officier : « Le général Morand » ayant été mortellement blessé, toute résis» tance a cessé..... Trois drapeaux, douze ca» nons et environ trois mille prisonniers, » sont tombés en notre pouvoir. Il n'a pas » échappé un seul homme pour porter la » nouvelle de cette défaite. Le général Mo» rand est mort de ses blessures ». Ce combat fut livré le 2 avril. Le lendemain, l'avant-garde de Davoust arriva à Lunebourg et força les alliés à repasser l'Elbe. Le 5, le général Grenier attaqua les Prussiens en avant de Magdebourg, près de Mockern. C'était une forte reconnaissance que la vivacité des alliés rendit plus sérieuse que ne se le proposait

Grenier. Notre perte fut de mille hommes hors de combat. La perte des alliés fut à-peu-près égale. Le général Sébastiani eut de vives escarmouches avec les cosaques dans les environs de Zell; il les força à se replier vers l'Elbe. Le 12 avril, les alliés envoyèrent de fortes reconnaissances sur Bernbourg et Nordhausen. Ils trouvèrent à qui parler. Ils n'osèrent pas nous attaquer et ils se replièrent.

Napoléon partit de Paris le 15, et le 16 il arriva à Mayence. Il parcourut cette distance, qui est de cent vingt lieues, en quarante-six heures. Il se fit accompagner par le maréchal Soult, qui lui était si nécessaire en Espagne; mais il voulait réunir en sa faveur toutes les chances pour la victoire. En forçant Alexandre à faire la paix, il réparait toutes les pertes qu'il prévoyait devoir essuyer dans la péninsule. Il n'eut donc d'autre but que de reconquérir la prépondérance dont il avait joui en Allemagne depuis la belle campagne de 1805. Les grands résultats qu'il obtint pour recréer la grande armée justifièrent, même aux yeux de ses plus ardens détracteurs, la haute opinion que ses campagnes précédentes avaient fait concevoir de ses talens supérieurs pour l'administration. Les plus grands généraux ont avoué qu'il était bien plus difficile d'or-

ganiser une armée et de la nourrir, que de diriger ses mouvemens contre l'ennemi. Bonaparte s'était montré, dans ses premières campagnes, également consommé dans ces deux branches de l'art de la guerre. Nous allons le voir paraître encore quelques instans digne de cette brillante réputation. Rendons aussi à la nation française la justice due à son honneur et à sa vaillance. Tout en détestant l'homme qui l'opprimait, elle se leva pour ainsi dire en masse, afin de ne pas subir le joug de l'étranger, considérant comme national celui à qui elle avait confié les rênes de l'état. Il ne fallait rien moins que la *folie* ou le *génie* de Napoléon pour paralyser un si généreux dévouement. Je laisse au temps et à la sagacité du lecteur l'explication de cette énigme politique.

La campagne s'ouvrit le 28, jour de l'arrivée de Napoléon à Naumbourg. Le maréchal Ney passa la Saale près de cette ville avec quarante mille hommes. Le prince Eugène, commandant l'aile gauche, forte de cinquante mille hommes, débouchait par Hall et Naumbourg. La droite, composée de quarante mille hommes, occupait les deux rives de la Saale, entre Naumbourg et Jéna. Le 29, l'avant-garde du maréchal Ney, aux ordres du général

Souham, marcha sur Weissenfelds, occupé par une division russe. Après une vive canonnade qui dura deux heures, les alliés se retirèrent vers Leipsick. Leur cavalerie, bien supérieure à la nôtre, rendit cette marche très-régulière; nos troupes ne purent réussir à entamer les colonnes de l'ennemi. Le même jour, le prince Eugène ordonna au maréchal Macdonald de culbuter les Prussiens restés sur la Saale, près de Mersebourg. La retraite des Russes de Weissenfelds les décida à rétrograder sans en venir aux mains. Le 1er mai, le maréchal Ney manœuvra pour franchir le défilé de Poserna. Il forma son infanterie en carrés, soutenus entre eux par de l'artillerie. La cavalerie se tint en réserve. Les alliés, placés sur les hauteurs qui bordent le défilé, canonnaient les colonnes françaises. C'était le corps du général Winzingerode, fort de dix mille chevaux, qui s'était porté vers la Saale pour bien reconnaître nos forces, tâcher de pénétrer les intentions de Bonaparte, et s'assurer de l'emplacement du gros de notre armée. Dès qu'il eut fait ses observations, il rétrograda sur Leipsick sans être poursuivi.

Ce combat de Poserna, qu'on peut appeler plus correctement une vive escarmouche, ne coûta pas plus de trois cents hommes tués ou

blessés de chaque côté. Mais notre perte fut bien sensible à Bonaparte et à toute l'armée, par la mort du général Bessières, maréchal de France, duc d'Istrie, qui commandait en chef notre cavalerie. Il fut tué roide par un boulet de canon qui, après lui avoir coupé le poignet, lui fracassa la poitrine et le traversa d'outre en outre. Cet officier, depuis 1796 jusqu'au moment de sa mort, c'est-à-dire pendant près de dix-huit ans, n'avait jamais quitté Bonaparte, et avait toujours commandé sa garde, d'abord comme capitaine de ses guides à l'armée d'Italie, et successivement dans des grades supérieurs, jusqu'à celui de maréchal. Il était originaire du Quercy. Il avait reçu une bonne éducation. Bon époux, père tendre, et loyal comme le chevalier Bayard, il fut le modèle de l'armée par ses qualités sociales autant que par ses talens militaires. Il mourut âgé de quarante-six ans.

Les alliés avaient éprouvé aussi une grande perte trois jours auparavant. Le général Kutusof, prince Smolensko, mourut à Buntzlau, le 28 avril, âgé de soixante-dix ans. Battu à Austerlitz en 1805 par sa complaisance envers les seigneurs de la cour, il répara cette erreur par son triomphe de 1812, d'autant plus glorieux qu'il coûta peu de sang, puisqu'il fut

principalement dû à la supériorité que nos erreurs donnèrent au général russe. Plus heureux que son rival de gloire, l'illustre Suvarow, mort de chagrin de ses revers en Suisse, le sauveur de l'empire russe descendit dans la tombe au milieu des applaudissemens de l'Europe, justement étonnée de ses victoires; et la fortune parut même le favoriser jusqu'à son dernier soupir, en lui épargnant la douleur d'apprendre la perte de la bataille de Lutzen. Le comte de Wittgenstein avait remplacé Kutusof dans le commandement en chef, depuis que sa santé l'avait éloigné de l'armée. Cette circonstance fut nuisible aux alliés. Wittgenstein ne possédait pas l'expérience de Kutusof; il crut qu'on pouvait manœuvrer une grande armée avec la même facilité qu'une avant-garde. Il ne se fit pas instruire de la nature du terrain qu'occupait notre armée, et, dans la persuasion que rien ne résisterait à l'intrépidité des alliés, il prit l'offensive. Dans la nuit du 1er au 2 mai, il porta son armée sur la rive gauche de l'Elster. Le général d'Yorck commandait l'aile droite, Blucher le centre, et Winzingerode l'aile gauche. La droite de la ligne ennemie était appuyée à Werben, et la gauche à Gruhnau, dans la direction de Molsen. L'empereur Alexandre et le roi de

Prusse étaient présens. Leurs armées réunies étaient évaluées à cent cinquante mille combattans : les Français en avaient près de deux cent mille. Voici leur position le 2 mai, à neuf heures du matin, lorsque les avant-postes des deux armées commencèrent à escarmoucher.

Notre aile gauche, sous le prince Eugène, était appuyée à l'Elster, ayant sa droite dans la direction du village de Kaya, où était le centre aux ordres du maréchal Ney. Le maréchal Marmont, qui avait été destiné pour réserve, fut placé à la droite. Le corps du maréchal Oudinot n'était pas encore arrivé, et celui du général Bertrand devait manœuvrer pour tourner la gauche des alliés. Marmont se liait par sa gauche avec Ney; il avait sa droite à Poserna. La garde impériale, placée en avant de Lutzen, formait la réserve du centre, en remplacement du corps de Marmont, devenu droite. Les alliés commencèrent l'attaque en s'emparant du village de Kaya. Malgré tous les efforts du maréchal Ney pour le reprendre, les alliés le conservèrent jusqu'à la fin de la journée, et ils en firent le pivot de leurs opérations. Winzingerode marcha fièrement pour attaquer notre droite et s'emparer de la route de Weissen-

felds. Marmont le repoussa et maintint sa position. Bonaparte devina le projet des alliés, qui était de frapper un grand coup avec leur centre, où ils avaient réuni l'élite de leurs troupes. Il ordonna au prince Eugène de manœuvrer pour soutenir notre centre, dont la position devenait à chaque instant plus hasardée par le développement des forces très-supérieures que les alliés dirigeaient contre cette partie de notre ligne. Macdonald attaquait leur droite, et Bertrand leur gauche, lorsque leur centre, animé par la présence d'Alexandre et de Frédéric, culbuta le maréchal Ney. « Notre centre fléchit », dit le Bulletin officiel, « quelques bataillons se débandèrent; mais cette vaillante jeunesse, à la » vue de l'empereur, se rallia en criant : *Vive* » *l'empereur* » ! Bonaparte jugea qu'il fallait repousser audace par audace. Il marcha en personne à la tête de ses gardes, et il arrêta la marche victorieuse des alliés. Il avait fait seconder son attaque par une batterie de quatre-vingts pièces de canon, dont le feu terrible décida la retraite des alliés dans leur position avant l'attaque contre Ney. Dès que Bertrand avait paru, Marmont avait appuyé vers le centre pour obvier à tout inconvénient. Macdonald avait aussi manœuvré par

sa droite. Ces mouvemens concentriques des deux ailes de l'armée française ôtèrent aux alliés tout espoir de se maintenir contre des forces si nombreuses. La retraite sur la rive droite de l'Elbe fut résolue. Il y eut quelques vives escarmouches vers le soir; elles furent toutes à notre avantage.

Les deux armées se battirent avec une espèce d'enthousiasme. Les alliés voulaient renouveler les journées de Krasnoi; nos troupes désiraient en tirer vengeance. Notre victoire fut complète, quoique chaudement disputée. Wittgenstein commit deux fautes capitales : la première, en n'attendant pas l'armée française dans les vastes plaines de Leipsick, où sa belle cavalerie lui aurait été si utile, tandis qu'il la fit écraser, sans aucun résultat avantageux, dans un terrain coupé, où l'infanterie française put lui résister et la battre, sans qu'elle pût se défendre. La seconde faute fut d'avoir laissé à Zeist le corps de Miloradowitch, qui aurait pu lui servir à frapper un grand coup, quand notre centre plia. C'était la première bataille générale que livrait Wittgenstein, au lieu que Bonaparte et le maréchal Soult avaient déjà commandé dans plusieurs occasions aussi importantes. La seule faute qu'on puisse reprocher à Napoléon, est

d'avoir affaibli son centre par une trop grande extension de sa gauche. Il se serait évité le désagrément de douter de la victoire par l'échec de son centre, si le corps de Macdonald avait été placé, dès le commencement de la journée, de manière à protéger tous les mouvemens du maréchal Ney. Du reste, son champ de bataille était choisi avec cette habileté qui donne des succès décisifs, comme à Jéna et à Friedland, quand il n'y a pas de grande différence entre les élémens des deux armées.

La supériorité de la cavalerie des alliés empêcha Napoléon de profiter de la victoire selon son usage. Notre perte fut de quinze mille hommes hors de combat, quoique le Bulletin n'en avoue que dix mille. Celle des alliés fut au moins de vingt mille hommes. Ils furent obligés d'abandonner une partie de leurs blessés, au nombre de quatre à cinq mille. Parmi les morts se trouva le prince de Hesse Hombourg, que le prince de Neufchâtel fit enterrer à Pegau avec les honneurs dus à son rang. Le général Blucher fut blessé. Il ne voulut pas quitter son poste, quoique baigné dans son sang. Il se fit panser sur le champ de bataille. Nous perdîmes le général Gourrié, tué à la tête des troupes. Il était chef de l'état-major du maréchal Ney.

C'est en vain que les alliés firent chanter un *Te Deum* pour faire croire que la victoire leur appartenait, comme ayant couché sur le champ de bataille. Une preuve non équivoque qu'ils furent battus, fut la marche de Bonaparte sur la droite de l'Elster. Si Wittgenstein n'avait pas été convaincu de son désastre, il aurait marché contre l'armée française dans son mouvement sur Leipsick. Il agit très-prudemment en se portant sur la rive droite de la Mulda, sa droite à Coldiz et sa gauche à Rochliz. L'approche de toute l'armée française le fit partir le 4, pour passer l'Elbe. Il fit couvrir sa marche par les Prussiens, qui, en conséquence de cette disposition, restèrent sur la Mulda. Le 5, ils furent attaqués par notre avant-garde aux ordres du prince Eugène. Il tourna la droite de leur position. Dès-lors elle ne fut plus tenable, et leur retraite se fit sur Gersdorf, où ils furent renforcés du corps de Miloradowitch. Ils firent volte-face et nous attendirent de pied ferme. L'attaque fut faite avec vivacité et soutenue avec courage. La nuit sépara les combattans. Cette arrière-garde des alliés continua sa route sur Dresde. Les Français avouent que cette action leur coûta six cents blessés. La perte des alliés fut plus considérable; leurs blessés,

au nombre de mille, furent faits prisonniers. Napoléon arriva à Dresde le 8, à midi, en même temps que son avant-garde. Sans prendre aucun repos, il fit le tour de la nouvelle ville, et donna ses ordres pour réparer les fortifications. De là il se rendit au village de Priesnitz sur l'Elbe, à quinze cents toises au-dessous de Dresde, pour y faire jeter un pont vis-à-vis d'Ubigau. Une île, qui est située au milieu du fleuve, favorisa l'exécution de ce travail. Le 10, les Français passèrent l'Elbe, et se mirent à la poursuite des alliés. Wittgenstein, avec la grande armée, avait pris poste, le 8, à Bishofswerde. Son arrière-garde, aux ordres de Miloradowitch, était restée sur les hauteurs de Fishbach. Le général Bulow couvrit Berlin.

On ne doit point être surpris de la lenteur des Français. Il importait à Bonaparte de ne pas compromettre la supériorité qu'il s'était assurée par la bataille de Lutzen. Il fallait qu'il concentrât son armée, dont plus de cinquante mille hommes n'étaient pas en ligne le 2 mai. Le 15, la dernière division des gardes arriva à Dresde, sous les ordres du général Barrois. Le même jour, le prince Eugène marcha sur Bautzen. Il fit replier Miloradowitch. Il trouva les alliés en position, la gauche ap-

puyée aux montagnes qui séparent la Lusace de la Bohême, le centre à Bautzen, et la droite au village de Dobershutz, ayant tout son front couvert par la Sprée. Il rendit compte à l'empereur de toutes les circonstances, et son rapport détermina Napoléon à diriger contre la grande armée alliée toutes ses forces disponibles. Le prince Eugène prit position à une demi-lieue de Bautzen. Bonaparte arriva, le 19, devant cette ville. Il ordonna pour le lendemain une attaque générale. Les maréchaux Oudinot et Macdonald étaient à la droite, le maréchal Marmont et le général Bertrand au centre, le maréchal Ney à la gauche, avec les généraux Reynier et Lauriston. Le maréchal Soult eut le commandement supérieur du centre, dont la garde impériale formait la réserve.

Les alliés, témoins de toutes les dispositions de Bonaparte, profitèrent avec beaucoup d'habileté d'une faute commise par le général Bertrand, qui donna trop d'extension à son aile gauche. Attaqué, le 19, par le général Barclay de Tolly, dans les environs de Koenigswartha, il fut surpris et battu, avec perte de deux mille hommes, dont quinze cents prisonniers et onze pièces de canon. L'arrivée du maréchal Ney, qui courut à son secours, sauva cette division d'une destruction totale. Le gé-

néral commandant cette colonne avait eu tort de ne pas faire fouiller la forêt voisine de sa position; mais Bertrand en avait encore davantage en détachant une division qu'il n'était pas à même de soutenir à temps avec le reste de son corps. Bertrand est un bon ingénieur. L'expérience lui prouvera qu'il est plus propre à diriger la construction des retranchemens qu'à faire manœuvrer une armée. En général, un officier qui n'a pas débuté par commander des soldats réussit difficilement à acquérir le ton et l'aplomb qui inspirent à ses troupes la confiance, si essentielle pour le succès des opérations.

Le 20, à la pointe du jour, commença la sanglante bataille de Bautzen, qui ne finit que le 22, près de Gorlitz, par la fin tragique de Duroc, duc de Frioul A huit heures du matin, Bonaparte ordonna le passage de la Sprée. A midi, cet ordre était exécuté sur tout le front de l'armée alliée. L'action fut vigoureusement disputée. Miloradowitch réussit à conserver sa position. Barclay de Tolly et d'Yorck, à l'aile droite, Blucher et Wittgenstein, au centre, perdirent du terrain; ils s'établirent dans la position de Wurtzen. Alors Miloradowitch, qui avait résisté à toutes les attaques des maréchaux Macdonald et Oudinot,

fut obligé de rétrograder pour se mettre en ligne avec le reste de l'armée dans la position retranchée près de Wurtzen, à une lieue de Bautzen. Le 21, dès que le jour parut, les Français commencèrent l'attaque. Les maréchaux Oudinot et Macdonald eurent ordre de presser vivement la gauche des alliés, afin qu'ils ne pussent point se dégarnir sur ce point pour s'opposer à la véritable attaque que Napoléon avait projetée contre leur aile droite. Le maréchal Marmont engagea une vive canonnade contre le centre, qui était couvert de retranchemens. Ney attaquait l'aile gauche, et s'emparait du village de Preilitz. Le maréchal Soult, avec la réserve de l'armée, infanterie et cavalerie, attendait dans un bas-fond, hors de la vue des alliés, qu'il fût temps de se porter dans la direction la plus favorable pour décider la journée. Il commença son mouvement à une heure de l'après-midi. Le maréchal Ney avait été attaqué par les réserves des alliés, et obligé d'abandonner Preilitz. Le général Blucher fut l'auteur de ce succès momentané, mais brillant. Il fut forcé à son tour par la garde et les réserves aux ordres de Soult. Blucher se replia sur Wurtzen, dans le plus bel ordre. Barclay de Tolly, attaqué de nouveau par Ney, s'était

porté sur la droite de ce village et avait occupé le mamelon qui le sépare de Rackel. Maître des hauteurs de Kreckwitz, Bonaparte avait la clef de la position des alliés, puisqu'il dominait leur centre et leur gauche. Par le mouvement de ses réserves, il avait débordé leur droite. Dans cette situation vraiment critique, Wittgenstein ordonna la retraite vers les cinq heures. Les colonnes se dirigèrent sur Weissenberg. Les corps de Kleist et de Miloradowitch firent l'arrière-garde. Les Français couchèrent sur le champ de bataille. Pour se former une idée exacte du militaire russe, il n'est pas inutile d'observer que Barclay de Tolly servit, à la bataille de Bautzen, sous Wittgenstein, après avoir été son général en chef sur le Niémen et la Dwina en 1812.

Le 22, à quatre heures du matin, Bonaparte mit son armée en mouvement. Les alliés avaient quitté Weissenberg à minuit, et avaient dirigé leur marche sur Gorlitz. Leur arrière-garde fut atteinte par nos troupes légères dans les environs de Reichenbach. Miloradowitch prit position sur les hauteurs qui avoisinent cette ville. La cavalerie des deux armées en vint aux mains dans la plaine de Reichenbach. Les Français, soutenus par une nombreuse artillerie légère, furent encore

vainqueurs. Les alliés se retirèrent sur Gorlitz, où ils firent halte, sans être serrés de près. Bonaparte jugea qu'il était trop tard pour attaquer Gorlitz. Il fit bivouaquer notre armée à portée de canon de l'arrière-garde des alliés. Il évalue notre perte, dans les journées des 20, 21 et 22, à douze mille hommes tués ou blessés. Ce calcul donne une idée approximative du carnage qui signala la bataille de Bautzen : car on sait qu'on peut, sans crainte de commettre une grande erreur, au moins doubler la perte avouée par nos Bulletins. En admettant que celle des alliés fût égale à la nôtre, on frémit d'horreur en pensant que cinquante mille braves ont péri, ou souffert des douleurs déchirantes pour satisfaire l'ambition effrénée de quelques individus. La Providence, juste dans ses châtimens comme dans ses faveurs, voulut rappeler à Napoléon la fragilité de l'espèce humaine.

Duroc, le confident intime de tous les secrets de Bonaparte, fut blessé à mort le 22, à sept heures du soir. Il était à se promener avec le maréchal Mortier et le général Kirgener. Tous les trois étaient à pied sur une hauteur près des avant-postes. Un des derniers boulets tirés par les alliés rasa de près le duc de Trévise, ouvrit le bas-ventre à Du-

roc, et tua roide Kirgener. La mort du prince Berthier n'aurait peut-être pas autant affecté Napoléon, comme la perte de Duroc. Dès qu'il le sut mortellement blessé, il se rendit auprès de lui. Il le trouva très-calme, et n'éprouvant, disait-il, « d'autre regret que de ne pouvoir » plus servir son empereur, son ami et son bien- » faiteur ». Le rédacteur du Bulletin a publié très-maladroitement leurs pitoyables adieux. S'il sont eu lieu, ils sont faiblesse de la part de Bonaparte, et tout-à-fait indignes du rôle extraordinaire qu'il avait rempli jusqu'alors. Que César verse des larmes sur le républicanisme de Brutus, j'approuve la douleur de ce grand homme, à qui la nature fait sentir son influence par le rapport sympathique des élémens physiques et moraux qu'elle a établi entre les pères et les enfans. Mais je ris du héros et de l'historien, quand je vois un conquérant verser des larmes sur la perte des instrumens de ses triomphes, dont l'éclat est singulièrement rehaussé par leur mort à son service, surtout quand il lui est si facile de les remplacer. Je pardonne à Quinte-Curce l'excès de la douleur d'Alexandre, ou, pour mieux dire, sa honte du meurtre de Clitus, et je blâme le prince Berthier de n'avoir pas dit de Bonaparte, au sujet de la mort de

Duroc, comme pour celle de Desaix, de Lannes et de Bessières : « Mes meilleurs amis » ont le bonheur d'arriver *avec gloire* au » temple de l'immortalité ; méritons une fa- » veur si signalée de la Providence par un » redoublement de zèle à remplir les desseins » qu'il lui plaira de nous inspirer ». Duroc, comme Bessières, n'avait pas quitté Napoléon depuis 1796. Il l'avait servi de sa plume plus que de son épée. Doué d'une grande finesse, et possédant une physionomie très-agréable, il fut fort utile à Bonaparte dans plusieurs missions diplomatiques très-délicates, notamment à Berlin et à Saint-Pétersbourg. Il est assez bizarre qu'il ait été tué le même jour que le maréchal Lannes, l'ami intime de Napoléon, blessé à mort le 22 mai 1809, à la bataille d'Essling.

Le 23, les alliés continuèrent leur retraite vers Schweidnitz, faiblement poursuivis par les Français. Le 27, près de Haynau, l'arrière-garde de Blucher attaqua notre avant-garde, lui fit des prisonniers et lui prit même de l'artillerie. Bonaparte envoya des renforts, et l'ennemi continua sa retraite. Le 29, les deux armées étaient dans les environs de Jawer, lorsque le comte Schuwalof, aide-de-camp de l'empereur de Russie, et le général

19.

Kleist, se présentèrent à nos avant-postes. Napoléon envoya le duc de Vicence parlementer avec eux. Le comte de Bubna était venu à Dresde, le 16, avec une lettre de l'empereur d'Autriche, qui proposait sa médiation pour la paix générale. Bonaparte avait répondu à son beau-père qu'il acceptait sa proposition, et qu'il enverrait ses plénipotentiaires à Prague, ainsi que paraissait le désirer l'empereur d'Autriche. Ici Bonaparte manqua de prévoyance ; il aurait dû dire qu'il ne consentirait à poser les armes que quand les Russes seraient sur la rive droite de la Vistule. La démarche des alliés était une ruse de guerre, et non pas, comme on l'a dit, une conséquence des sentimens exprimés par Bonaparte à François. Ils voulaient gagner du temps pour recevoir les renforts qui arrivaient de la Russie. Le comte de Bubna arriva à Liegnitz le 2 juin. Il eut plusieurs conférences avec le duc de Bassano. Le 4, l'armistice fut signé aux conditions suivantes :

Art. Ier. Cessation des hostilités jusqu'au 20 juillet.

II. Prévenir six jours avant de les renouveler.

III. Les places fortes, Dantzick, Modlin, Zamosk, Stettin et Custrin, être ravitaillées tous les cinq jours.

Les autres neuf articles sont relatifs à la position des belligérans pendant l'armistice. Le front de celle des alliés fut fixé par une ligne partant des frontières de la Bohême, et passant par Pfaffendorf, Landshut, le Bober, jusqu'à Rudelstadt, Bolkenhain, Striegau et l'Oder près d'Ottashin. La ligne occupée par notre armée partait aussi des frontières de la Bohême et passait par Seifferhoff, Altramnitz, la Ramnitz jusqu'au Bober, le Bober jusqu'à Lahn, Neukirch sur la Katzbach, et la Katzbach jusqu'à l'Oder. Les pays situés entre ces deux lignes furent déclarés neutres. Cette disposition fut surtout très-favorable à Breslaw, qui avait été occupé le 1er juin par nos troupes. Depuis l'embouchure de la Katzbach, la ligne de démarcation fut fixée par l'Oder, les frontières de Saxe et de Prusse, et l'Elbe jusqu'à son embouchure, excepté pour Magdebourg et Hambourg, qui obtinrent une lieue de rayon sur la rive droite de ce fleuve, comme on l'avait réglé pour les places mentionnées dans l'article III.

Bonaparte avait présens sous les armes, au moment où il signa l'armistice, plus de cent cinquante mille combattans, dont vingt mille de cavalerie. Ney était à Lissa; Macdonald, à Jawer; Bertrand, à Striegau; Lauriston, sur

l'Oder; Victor, à Liegnitz; Marmont, à Eisendorf; Bonaparte et sa garde, à Neumarck. Le général Stewart, dans sa dépêche à lord Castlereagh, en date de Goldberg, du 24 mai, dit « que, d'après les renseignemens authen- » tiques qu'il s'est procurés, la force des al- » liés, après la bataille de Bautzen, n'excé- » dait pas soixante-cinq mille hommes ». Cette assertion ne peut point être contestée. Bonaparte, qui a d'excellens espions, ne devait point l'ignorer. Je ne sais pas ce dont le lecteur sera le plus étonné, ou de l'insouciance des ministres des deux grands empires formant un total de cinquante millions d'âmes, qui n'ont sur le champ de bataille que la moitié des troupes de Frédéric le Grand, dont les sujets ne surpassaient pas six millions pendant la guerre de sept ans, ou de l'excès de modération de Bonaparte, qui laissa échapper une si belle occasion de tirer une vengeance complète des triomphes des Russes et de la défection des Prussiens. Une autre bataille gagnée par les Français rejetait les alliés sur la Vistule, et leur défaite totale aurait engagé l'Autriche à conserver son alliance avec Napoléon. L'irrésolution des alliés, le remplacement de Wittgenstein par Barclay de Tolly, et le découragement des débris d'une

armée battue à Lutzen et à Bautzen, ne laissaient aucun doute sur la certitude d'un succès. L'armée française était dans l'abondance de toutes sortes de subsistances. Elle brûlait d'ardeur de laver la tache qu'imprimait à ses lauriers la fatale retraite de Moskou, et, malgré tant de motifs puissans de continuer avec vigueur les opérations de cette campagne, Bonaparte s'arrête, quand il devait marcher; il négocie, quand il devait combattre, et il fait un vain étalage de générosité envers des ennemis qui six mois auparavant se seraient bien donné de garde de lui accorder une trève d'un jour, ne faisant d'autre vœu que pour la destruction de son armée et le renversement de son empire. Qu'on ne reproche donc plus à Napoléon d'avoir refusé la paix; sa conduite dans cette circonstance ne laisse aucun doute sur la réalité de ses intentions, surtout quand il a prouvé dans plusieurs circonstances qu'il excellait dans l'art de profiter de la victoire.

On me répondra peut-être que Napoléon était inquiet pour sa ligne d'opérations; que, le 23 mai, le colonel russe Borisoff avait attaqué, près de Bernbourg, le général Poinsot, et l'avait fait prisonnier avec une partie de sa troupe; que, le 29, le général Czernicheff

s'était emparé, près d'Halberstadt, d'un convoi très-important ; que, le 7 juin, le général Woronzof avait culbuté le duc de Padoue, et serait entré dans Leipsick, si notre général ne lui eût signifié l'armistice du 4 juin ; que plusieurs autres affaires partielles avaient eu lieu, même sur la route de Dresde à Breslaw ; que Czenstochaw, Thorn et Spandaw, avaient capitulé, et qu'enfin les Suédois venaient de débarquer à Stralsund. Je réponds à mon tour que le général qui en 1812 n'avait pas craint de laisser sur ses derrières les armées de Wittgenstein, Tormasow et Tchitchakoff, devait peu s'inquiéter des excursions de quelques partisans. Il fallait vaincre les alliés ; leurs troupes légères auraient disparu, et nos communications auraient été libres. Plus j'examine la conduite de Napoléon, et plus je suis convaincu qu'il a manqué de fixité dans ses premiers plans qui étaient le fruit d'un génie supérieur.

Victor, Ney, Lauriston, Reynier et la cavalerie de Sébastiani, aussitôt après avoir passé l'Elbe à Torgaw et à Wittemberg, avaient fait des démonstrations pour marcher sur Berlin. Ce mouvement très-savant sema l'alarme dans cette ville. Bulow, chargé de la couvrir, n'avait pas assez de troupes pour s'opposer à ces

quatre corps d'armée. Mais Bonaparte ne laissa que Victor dans cette direction avec Sébastiani. Les trois autres corps marchèrent sur la Sprée par Hoyerswerda. Quand il se fut assuré des desseins de l'ennemi, il donna même l'ordre à Victor de manœuvrer sur la droite des alliés. Ce général était, le 23 mai, en position à Bocksberg, et, le 25, à Wherau, sur la Queiss. Oudinot, plus habitué que Victor à conduire un corps d'armée hors de la vue de Bonaparte, fut détaché sur Hoyerswerda le 24. Il y arriva le 26. Son avant-garde surprit deux escadrons de cosaques, qui furent sabrés ou pris. Le 28, il fut attaqué par le général Bulow, qui avait sous ses ordres quinze mille hommes et une nombreuse artillerie. Les Prussiens marchaient sur les deux rives du Schwartzelster par les routes de Senftenberg, afin d'obliger les Français à partager leurs forces, et rendre plus facile la véritable attaque qu'ils se proposaient de faire du côté de la rive droite du ruisseau. Oudinot, dont j'ai déjà vanté la justesse du coup-d'œil, devina les intentions de Bulow, et se prépara à lui faire une réception dont il conservât long-temps le souvenir. Il ne fit jouer son artillerie que quand les Prussiens furent à petite portée de mi-

traille. En même temps il les fit charger en flanc par ses colonnes d'infanterie et de cavalerie qu'il avait en partie tenues cachées à la faveur du terrain. L'impétuosité de ce mouvement auquel Bulow était loin de s'attendre, puisqu'il se croyait plus nombreux que nous, le sortit de son erreur et déconcerta sa troupe qui se retira en désordre. La force d'Oudinot était égale à celle des Prussiens. Le lendemain il fut renforcé d'une division et il marcha vers Luckau par Sonnenwalde. Le 2 juin, il attaqua le corps de Bulow, en position derrière Luckau, qui était occupé par une garnison de l'ennemi. Tous les efforts des Français pour forcer ce poste furent vains. La nuit sépara les combattans. Le maréchal Oudinot se retira sur Sonnenwalde. On lui fit cinq cents prisonniers. Cette action termina les hostilités sur ce point. En conséquence de l'armistice, le maréchal Oudinot cantonna ses troupes en Saxe, sur les frontières de la Prusse.

L'extrême gauche des Français, aux ordres de Davoust, avait manœuvré depuis la bataille de Lutzen entre le Weser et l'Elbe. Le 12 mai, Vandamme avait occupé Willhemsbourg, île située au milieu des deux bras de l'Elbe, à l'amont de Hambourg, dont elle est pour ainsi dire la clef. Il y fut attaqué par les alliés,

secondés par les volontaires hambourgeois. Leurs courageux efforts furent paralysés par la supériorité du nombre et de la discipline. Nous leur fîmes quatre cents prisonniers. Le 24 mai, Davoust avait son quartier-général à Haarbourg. Il eut plusieurs entrevues avec des officiers danois. Le 30, il passa l'Elbe à Zollenspicker; il culbuta les alliés, et occupa Hambourg le même jour. Douze mille Danois furent mis à sa disposition par leur gouvernement, également sourd et aux promesses et aux menaces de la coalition pour l'engager à se déclarer contre la France. Davoust leur fit prendre poste à Lubeck. La cour de Danemarck avait envoyé à Londres M. de Bernstorf, mais seulement pour obtenir de rester neutre et conserver l'intégrité de ses états. Il est incontestable que cette démarche n'avait eu lieu qu'avec l'agrément préalable de Napoléon. L'Angleterre ne voulut entendre parler d'aucun arrangement autre qu'une coopération sans réserve du Danemarck avec les puissances coalisées. Elle exigeait en outre que la Norwège fut cédée à la Suède, et on promettait de l'indemniser par la cession de quelques provinces dans le voisinage du Holstein.

Ces conditions parurent outrageantes. Le Danemarck se rapprocha de la France. Le ministre Rosencrantz, en faisant adopter ce parti à son souverain, a plus cherché à flatter ses caprices qu'à conserver ses plus chers intérêts. Il est certain qu'on oubliera difficilement à Copenhague la prise de la flotte en temps de paix; mais la politique exige que la loi du plus fort soit adoptée par le plus faible, quand celui-ci veut éviter une plus grande humiliation. Le ministre danois aurait dû réunir son prince aux autres puissances du Nord, à une époque où il voyait se former contre la France une réunion générale des rois et des peuples, déterminés à se délivrer pour jamais de l'influence presque absolue des agens du gouvernement français. Le ministre a donc manqué ou de prévoyance ou de loyauté. La Norwège cessait d'être une perte, puisqu'on obtenait en échange des pays dont les revenus excédaient ceux de ce royaume. On serait tenté de croire que Rosencrantz, par défiance de ses propres talens, plutôt que par attachement pour son maître, chérissait un joug étranger qu'il croyait devoir être tôt ou tard imposé à toute l'Europe, sans en excepter l'Angleterre. La faiblesse des

ministres a toujours été le plus grand fléau des empires. Par son ridicule attachement à la France , le Danemarck ne pourra plus rivaliser la Suède, puisqu'il a perdu la Norwège sans retour, et probablement pour une chétive indemnité.

LIVRE SIXIÈME.

Les alliés furent au comble de la joie d'avoir réussi à tromper Napoléon, comme à l'époque de la prise de Moskou, en le flattant de l'espoir d'une paix qu'ils étaient bien résolus à ne pas conclure. Pendant mon séjour à Londres, j'avais publié plusieurs fois dans mes écrits et dans les Journaux, que la devise invariable du cabinet de Saint-James était et serait toujours *point de paix avec Bonaparte*. J'en démontrais l'impossibilité, à moins que l'Angleterre ne consentît à devenir un des membres de la Confédération du Rhin. Mais en même temps je prouvais la facilité de rétablir l'Europe dans l'*in statu quo* de 1789, par l'expulsion de Bonaparte du trône de France, pour y placer les Bourbons. Napoléon devait avoir le royaume d'Italie. On trouvera sans doute fort plaisant que quelques Anglais, en apprenant les défaites des alliés à Lutzen et à Bautzen, m'aient dit d'un ton railleur : « Demandez-nous donc » encore soixante mille livres sterling ! Ah ! » les beaux plans qui devaient conduire les

» alliés à Paris et qui les ramènent à Mos-
» kou » ! Pour toute réponse, je leur montrai le *Times*, où était insérée la lettre du général Stewart, qui porte la force des alliés à soixante-cinq mille, tandis qu'ils auraient dû être trois cent mille, d'après mes plans.

Au commencement de juin, on reçut des nouvelles très-satisfaisantes sur les intentions de l'Autriche. Elle demandait beaucoup d'argent. On ne marchanda pas. Sa coopération fut achetée au poids de l'or. On connaissait la fierté de Napoléon, et on était assuré que le plus léger manque d'égards lui ferait adopter un parti violent. Il était essentiel de l'amadouer jusqu'à ce que tout fût prêt pour lui donner le coup de grâce, comme protecteur de la Confédération du Rhin. L'Autriche concentra l'élite de son armée dans le royaume de Bohême. La Russie et la Prusse firent des levées extraordinaires. Les guinées anglaises produisirent une métamorphose qui causa d'abord autant d'étonnement que de méfiance. Bernadotte, prince royal de Suède, prit le commandement des trente mille hommes dont la Suède devait renforcer la coalition, en conséquence d'un traité conclu, le 3 mars 1813, entre les cours de Londres et de Stockholm. . . . .

Bernadotte a un caractère fort liant; il gagna du premier abord l'affection de l'armée suédoise. Appelé à la régence par la maladie du roi, il se montra aussi versé dans l'administration d'un royaume, qu'il avait paru habile dans la conduite d'une armée. Son entrevue à Abo, le 27 août 1812, avec l'empereur Alexandre, fit concevoir les plus flatteuses espérances pour le rétablissement de la liberté germanique. Alexandre et Bernadotte s'inspirèrent réciproquement une confiance sans bornes. Le czar, qui connaissait le mérite du Prince royal, fut enchanté d'avoir enfin rencontré un collaborateur digne de lui pour terminer le grand ouvrage qu'il avait eu le courage d'entreprendre avec la seule armée russe, « la réduction de la France à de justes » limites ».

Le Prince royal était arrivé à Stralsund vers la fin de mai. Il s'occupa de l'organisation de son armée. Une division, qui s'était portée au secours de Hambourg, quitta cette place le 26 mai, pour se joindre aux autres divisions suédoises cantonnées dans la Poméranie. Stralsund fut mis à l'abri d'un coup de main par des redoutes fraisées et palissadées. Le prince profita du loisir que lui laissait l'armistice, pour aller visiter l'empereur Alexandre

et le roi de Prusse, dont le quartier-général était à Reichenbach. Il confirma ces deux souverains dans la ferme résolution de ne pas signer de paix, tant qu'il resterait un seul soldat français sur la rive droite du Rhin.

A son retour à Stralsund, le Prince royal eut la douce satisfaction d'embrasser son ami le général Moreau, arrivé des États-Unis, pour seconder par ses talens les efforts des alliés. L'Angleterre et la Russie lui avaient fait faire des propositions très-avantageuses. Moreau les refusa, ne voulant servir que comme volontaire auprès de l'empereur Alexandre. En apprenant la nouvelle de l'arrivée de Moreau, Bonaparte dut bien se repentir d'avoir traité avec rigueur un général qui avait tant illustré la France par ses victoires, et qui avait été si utile à Napoléon lui-même, le jour du 18 brumaire. On ne peut mieux faire l'éloge du vainqueur de Hohenlinden qu'en rapportant sa réponse, lorsqu'on lui offrit la place de premier consul : « Je sais, dit Moreau, combien » il est difficile de commander une armée, et » j'avoue franchement que je ne me sens pas » les moyens de bien gouverner un empire ». La nature, en comblant Moreau de ses faveurs, lui avait refusé cette noble ambition qui double les forces de l'honnête homme,

quand, à la volonté de faire le bien, il joint la conviction que le Ciel lui en a aussi donné le pouvoir.

Moreau et le Prince royal sont nés la même année 1763. Bernadotte est beaucoup plus leste. Moreau avait pris beaucoup d'embonpoint. Du reste, ces deux généraux avaient beaucoup d'analogie, surtout dans leurs qualités morales. Si Moreau surpassait Bernadotte dans la stratégie, il lui était inférieur dans la tactique. Bernadotte, plus actif que son ami à visiter les positions et aussi heureux dans le choix de ses champs de bataille, n'avait pas autant de facilité ni de précision dans le travail du cabinet. Tous les deux ont su se faire chérir du soldat par des moyens tout opposés; Bernadotte en le caressant, Moreau en le grondant. La sévérité de celui-ci était motivée par le désir de contribuer au bien-être des troupes en réprimant la licence et en maintenant la discipline; et la familiarité de Bernadotte, ne s'étendant qu'aux bons sujets qu'il présentait pour modèles à leurs camarades, remplissait le même but. Le soldat, que Turenne a dit avec raison « être le juge » le plus impartial de ses généraux », a donné les beaux noms *de père et d'ami* à Bernadotte et à Moreau, et je puis affirmer sans flatterie

que toute la révolution n'a pas fourni d'officiers plus chéris, ni plus estimés par leurs armées et par les habitans des pays conquis, que ces deux généraux. On a sans doute fait plus de démonstrations pour Bonaparte, qui est le seul qu'on puisse leur objecter sous ce rapport; mais Bonaparte est lui-même convaincu qu'il n'a pas reçu ce talent si rare de gagner les cœurs d'une grande masse d'hommes en paraissant compatir à leurs souffrances, et en sachant leur faire voir à propos qu'on partage leurs dangers.

Bernadotte et Moreau n'ont pas eu comme Napoléon l'art de s'attacher des individus par des largesses, ni l'habileté d'émouvoir l'admiration du public par de brillans Bulletins; mais ils ont su en revanche se concilier son affection et son estime par leurs talens et leurs vertus. Moreau quitta le Prince royal pour se rendre à Prague, où étaient l'empereur de Russie et le roi de Prusse. Il fut nommé major-général, ou chef de l'état-major des armées alliées, comme le prince Berthier dans l'armée française. Il refusa ce poste, quoique très-honorable, et il pria Alexandre d'agréer qu'il fût auprès de lui son conseiller et son ami. Ce prince se prêta à tous ses désirs. Moreau craignait que les généraux alliés ne

vissent avec chagrin une faveur si grande et si subite. Il était aussi utile comme simple particulier, et il ne blessait l'amour-propre de personne. A tant de modestie, on reconnaît facilement le même homme qui, après avoir étonné l'Europe par ses victoires, avait consenti à commander au palais du Luxembourg, pour garder les directeurs, lorsque Bonaparte usurpait le rang suprême sous le titre de consul.

Depuis plus d'un mois les ministres plénipotentiaires pour le congrès étaient réunis sous la médiation de l'Autriche. Le comte de Metternich représentait l'empereur François; M. d'Anstett, l'empereur Alexandre; M. de Humboldt, le roi de Prusse; M. le comte de Narbonne et M. le duc de Vicence, l'empereur Napoléon. Parmi les différentes querelles qui s'élevèrent entre ces diplomates, on remarqua celle relative aux conférences et aux transactions par écrit. On dut être fort surpris du refus que firent les ministres français d'accepter un de ces deux moyens sans avoir auparavant consulté leur cour. Cette formalité, qui aurait dû être prévue, fit perdre plusieurs jours. Enfin, le 6 août, les ministres de France proposèrent au comte de Metternich d'adopter concurremment les deux modes

de négociation, et par conférences régulières qui auraient lieu une ou deux fois par jour, et par des notes écrites qu'on se remettrait en séance. MM. d'Anstett et de Humboldt insistèrent pour qu'on suivît les formes proposées par le ministre médiateur le comte de Metternich, formes déjà observées dans le congrès de Teschen en 1779. Tout s'y traita par notes écrites. Ce ne fut que le jour de la signature du traité que les plénipotentiaires s'assemblèrent, pour la première et la dernière fois, en séance régulière pour échanger leurs pleins pouvoirs respectifs avec les traités signés. On connaissait la fierté du gouvernement français. On avait sondé ses intentions par des voies indirectes. Il voulait bien la paix, mais une paix à sa façon. Il voulait conserver presque toutes ses conquêtes.

Les alliés, dont les vues étaient remplies, publièrent que Bonaparte ne voulait pas accepter la paix aux conditions qui lui avaient été proposées par la médiation de l'Autriche, et que c'était *avec le plus vif regret* qu'ils étaient obligés de reprendre les armes. Le général Barclay de Tolly écrivit, le 8 août, à Son Altesse le prince de Neufchâtel, « que les » négociations ouvertes à Prague pour le » rétablissement de la paix n'ayant pas con-

» duit à l'objet qu'on s'en proposait, il avait » ordre de dénoncer l'armistice conclu le 4 » juin, et prolongé le 26 juillet, et de décla- » rer que les hostilités commenceraient le 17 » août, de la part des armées russes, prus- » siennes et suédoises ». Presque en même temps une note du comte de Metternich, adressée au comte de Narbonne, confirma le bruit vague qui circulait depuis plusieurs jours sur l'intention de l'empereur François de joindre son armée à celle des alliés. Avant de narrer les opérations des belligérans, je vais donner un aperçu de leurs positions respectives au 17 août.

Le Prince royal de Suède avait son quartier-général à Postdam. Son armée, forte d'environ cent mille hommes, fut destinée à couvrir Berlin. Sa droite, aux ordres du général Winzingerode, était composée de vingt-cinq mille Russes; le maréchal Stedink, avec trente mille Suédois, était au centre. Quarante mille Prussiens, commandés par le général Bulow, formaient l'aile gauche. Les généraux Wallmoden et Vegesack, avec quinze mille hommes d'élite, observaient le maréchal Davoust et couvraient Schwérin, Rostock et Stralsund. L'armée du Prince de Suède est appelée, dans le premier Bulletin de Son Al-

tesse, *armée combinée* du nord de l'Allemagne. *L'armée de Silésie*, aux ordres du général Blucher, était sur la rive droite de la Katzbach, dans les environs de Liegnitz et de Jawer : sa force était de quatre-vingt mille hommes. Le général Sacken commandait l'aile droite; le général d'Yorck, le centre, et le général Langeron, l'aile gauche. Le surplus de cette armée, que les renforts arrivés pendant l'armistice avaient portée à cent cinquante mille hommes, était entré en Bohême aussitôt après la déclaration de guerre de l'Autriche contre la France. C'était l'élite de l'armée. La garde de l'empereur Alexandre en faisait partie. Quarante mille Russes et trente mille Prussiens se réunirent à soixante-dix mille Autrichiens sur les rives de l'Eger et de l'Elbe, la droite à Melnick, le centre à Laun, et la gauche à Commotau. *La grande armée alliée* était commandée par le prince de Schwartzenberg. Il avait sous ses ordres le général Barclay de Tolly, le général Wittgenstein, le général Kleist et le comte de Colloredo. Les Russes composaient la droite de l'armée. et les Autrichiens la gauche. Les Prussiens étaient au centre. En outre des trois cent vingt mille hommes dont se composaient les trois armées, plusieurs corps, qui servaient

à les lier, à éclairer leurs flancs et à maintenir les communications, formaient environ trente mille hommes. Je ne comprends point dans ce calcul les levées en masse de la Prusse, ni les troupes chargées d'observer les places sur l'Oder et sur la Vistule.

Le véritable général en chef de cette armée était le général Moreau. Le prince de Schwartzenberg ne faisait rien sans le consulter. Il y avait aussi près d'Alexandre le général Jomini, qui avait quitté le service de France deux jours avant la reprise des hostilités. Cet officier a usurpé une grande réputation de science par une compilation informe des ouvrages sur la guerre de sept ans. Une preuve irrécusable de cette assertion, c'est le triste résultat de l'attaque de Dresde sur la rive gauche de l'Elbe, dont j'aurai bientôt occasion de parler. Je ne dois point taire la surprise de tous les hommes instruits des affaires de l'Europe dans le choix fait par l'Autriche du prince de Schwartzenberg pour le commandement en chef de la grande armée alliée. On se demandait avec raison « quels étaient » les motifs qui avaient pu faire exclure d'un » poste si important l'archiduc Charles ou le » comte de Bellegarde, les vainqueurs de Bo- » naparte à Essling »? Quelles étaient les

victoires de Schwartzenberg pour commander avec espoir de succès contre les vainqueurs de Borodino, de Malovyaroslavitz, de Lutzen et de Bautzen? Il avait commandé le corps autrichien auxiliaire de l'armée française; il avait été en ambassade à Paris, et ces deux circonstances devaient suffire pour le déterminer à refuser un commandement qui tendait à lui faire jouer le rôle ridicule d'un Protée politique et militaire. D'ailleurs, pourquoi entraver les opérations militaires par la présence de trois monarques, dont les moindres désirs sont réputés des ordres absolus? On devait avoir confiance en Moreau. Il la méritait sans réserve, tant par ses talens supérieurs que par ce sublime dévouement qui l'avait arraché des embrassemens d'une famille adorée, pour être utile à la cause des alliés. Il ne fallait donc point l'embarrasser de ces intrigues de cour qui ne quittent pas plus les souverains que leur ombre. Les prestiges du trône sont sans effet sur un champ de bataille, lorsqu'on y voit un prince qui ne sait pas commander, à côté u général habile qui lui sert de mentor. Tous les vrais hommages sont pour celui-ci, parce qu'au milieu d'un camp, et surtout dans le danger, tous les hommes, sans en excepter les sou-

verains, ne reconnaissent d'autre supériorité que celle du génie capable de sauver l'armée et la monarchie. Voici la position de l'armée française au 17 août.

Le premier corps d'infanterie, commandé par le général Vandamme, comte d'Unsebourg, était à Dresde. Le deuxième, à Zittau, aux ordres du maréchal Victor, duc de Bellune. Le troisième, commandé par le maréchal Ney, prince de la Moskwa, était près de Liegnitz, sur la rive gauche de la Katzbach. Le quatrième, aux ordres du maréchal Oudinot, duc de Reggio, était en position à Dahme, sur la route de Dresde à Berlin. Le cinquième était à Goldberg, sous les ordres du comte de Lauriston, aide-de-camp de Napoléon. Le sixième, commandé par le maréchal Marmont, duc de Raguse, était en position sur le Bober, près de Buntzlau. Le comte Reynier, avec le septième, était dans les environs de Dahme, sous les ordres du duc de Reggio. Le huitième était à Zittau, sous les ordres du prince Poniatowski, faisant partie des troupes aux ordres du duc de Bellune. Le neuvième corps, aux ordres du maréchal Augereau, duc de Castiglione, se formait, à Wurtzbourg, des renforts envoyés de l'armée d'Espagne. Cette espèce de réserve était dis-

ponible pour s'opposer à telle attaque qu'on dirigerait sur le Danube, sur le Mein ou sur la Saale, contre les communications de notre grande armée. Le dixième corps formait la garnison de Dantzick sous le commandement du comte Rapp, aide-de-camp de Bonaparte. Le onzième, commandé par le maréchal Macdonald, duc de Tarente, était à Loewenberg, sur le Bober. Le comte Bertrand, aide-de-camp de Napoléon, faisait partie, avec le douzième corps, des troupes aux ordres du duc de Reggio. Il était dans les environs de Luckau. Le maréchal Davoust, prince d'Eckmühl, commandant le treizième corps, était campé en avant d'Hambourg, avec les Danois. Le quatorzième corps, commandé par le maréchal comte Gouvion-Saint-Cyr, était sur les frontières de la Saxe, gardant les défilés de la Bohême. La garde impériale, sous les ordres du maréchal Mortier, duc de Trévise, était partie de Dresde le 15 août. Elle était, le 18, à Gorlitz, sur la Neisse.

Les corps d'infanterie avaient de la cavalerie légère, composée des régimens de hussards, lanciers et chasseurs à cheval. Les dragons et les cuirassiers formaient les réserves de grosse cavalerie, aux ordres du général Murat, arrivé de sa capitale depuis peu de

jours, malgré les invectives dont Bonaparte l'avait accablé, aux yeux de toute l'Europe, à son départ de Posen. Le comte Sébastiani et Arrighi, duc de Padoue, commandaient les dragons. Les cuirassiers étaient sous les ordres des comtes Nansouty et Latour-Maubourg. Hambourg reçut pour gouverneur le comte Hogendorp. Dresde était déjà sous les ordres du comte Durosnel, et Magdebourg sous Lemarois, tous trois aides-de-camp de Napoléon. Torgaw, Wittemberg et Magdebourg furent mis en état de défense respectable. Bonaparte était à Dresde avec le prince de Neuchâtel. On peut évaluer son armée à quatre cent mille hommes, dont plus de cent mille en garnison dans les places sur l'Elbe, l'Oder et la Vistule. Les forces que les deux partis avaient à présenter sur le champ de bataille étaient à-peu-près égales. La victoire devait appartenir aux alliés, à cause de la supériorité de leur cavalerie, et de la fermeté de leur infanterie. Il fallait choisir une position telle qu'on pût profiter de ces deux grands avantages. J'ai prouvé que les Français étaient redevables de leur triomphe de Lutzen à l'ardeur peu réfléchie des alliés, qui, au lieu de les attendre dans les plaines de Leipsick, marchèrent à leur rencontre dans un terrain

coupé, qui paralysa leur cavalerie, et dans des villages retranchés où les recrues égalent les vétérans. Au lieu de profiter de cette grande leçon, l'armée de Silésie et l'armée de Bohême prennent l'offensive et sont battues. L'armée combinée du Nord se conforme au plan de campagne fourni par le cabinet de Saint-James. Elle attend dans des redoutes préparées avec art la première attaque des colonnes françaises. La victoire couronne la valeur des troupes et la sagesse du prince suédois. Les premiers combats se donnent en Silésie. La fortune livre les alliés à Napoléon, qui ne sait pas profiter d'une faveur si signalée.

Le prince de la Moskwa quitta Liegnitz dans la nuit du 16 au 17. Il craignit d'être attaqué par des forces supérieures, en conséquence des renseignemens que le général Jomini, son chef d'état-major, avait dû fournir au général Blucher. Il se retira derrière le Bober, à la gauche du duc de Raguse; Lauriston suivit ce mouvement. Il vint prendre position près de Loewenberg, à la droite du duc de Tarente. Les alliés arrivèrent sur le Bober en même temps que les Français. Blucher avait l'ordre de les harceler continuellement, sans néanmoins en venir à un engagement général contre des forces trop inégales.

Le 18, le duc de Tarente fit attaquer Lahn. Cette ville fut emportée à la baïonnette. Les Russes qui y avaient pris poste repassèrent le Bober. Bonaparte évalue leur perte à cinq cents hommes hors de combat. Le 19, Langeron porta une division de douze mille hommes sur la gauche du Bober, entre Loewenberg et Lahn. Lauriston marcha de suite à sa rencontre avec tout son corps, fort de vingt-cinq mille hommes, et l'obligea à rentrer dans son camp de Zobten. La journée du 20 fut employée dans des reconnaissances et dans des préparatifs d'attaque de la part des Français. Bonaparte avait fait annoncer son arrivée avec ses gardes. Le 19, il s'était rendu de sa personne à Zittau, par où passe la route la plus praticable de la Lusace en Bohême. Il avait franchi les défilés du Riesengeburg, montagnes très-escarpées qui séparent ces deux pays, et il était entré à Gabel avec le huitième corps. Il avait fait couvrir sa marche sur sa droite par le général Lefèvre, qui s'empara de Romburg et de Georgenthal, et sur sa gauche par le général Rimniski, qui occupa Friedland et Reichenberg, aux sources de la Neisse. C'est à Gabel que les habitans confirmèrent à Bonaparte les rapports de ses espions sur les mouvemens

des alliés pour l'attaque de Dresde, sur la rive gauche de l'Elbe. Ce faux calcul de ses adversaires dut le rendre ivre de joie. Il jugea qu'il n'avait que le temps nécessaire pour repousser l'armée de Silésie, et rentrer à Dresde avec des forces suffisantes pour déjouer les projets des alliés. Le 20, il quitta Gabel, passa par Zittau, et arriva à Loewenberg le 21, à la pointe du jour. Il ordonna sur-le-champ le passage du Bober. La première division, qui l'effectua, était commandée par le général Maison, ancien officier d'état-major du Prince royal de Suède. Il poursuivit les alliés jusque près de Goldberg. Il était soutenu par les corps de Lauriston et du duc de Tarente. Le prince de la Moskwa attaqua le général Sacken, pendant que le duc de Raguse se portait contre le général d'Yorck. Ces deux attaques étaient soutenues par la garde impériale. Il était impossible aux alliés de résister à tant de forces réunies. Blucher ordonna la retraite, qu'il fit protéger par toute sa cavalerie. Nous ne pûmes rompre aucune de ses colonnes.

Le combat du 23 devant Goldberg fut vivement disputé. Les cinquième et onzième corps furent engagés contre la gauche et le centre des alliés. Le prince de Mecklenbourg saisit un drapeau, rallia quelques bataillons qui

pliaient, et les mena contre les Français. La cavalerie prussienne fit des prodiges de valeur. Blucher, convaincu que la supériorité numérique des Français pourrait occasioner quelque désastre s'il rendait l'engagement plus sérieux, quitta les environs de Goldberg et Schonau, où était appuyée son extrême gauche, pour aller prendre position derrière la Katzbach, dans les environs de Jawer. Bonaparte, satisfait du succès qu'il venait d'obtenir, partit pour Dresde. Dès le 22, il avait fait rétrograder sa garde vers cette place, et, le 23 au soir, après le combat de Goldberg, il avait envoyé le duc de Raguse avec le sixième corps dans la même direction. Il donna au duc de Tarente le commandement en chef des troisième, cinquième et onzième corps, et des dragons du comte Sébastiani. Comme il connaissait l'impétuosité du prince de la Moskwa, par sa conduite à Borodino et surtout à Krasnoy, il le prit avec lui pour le seconder dans la lutte qu'il allait soutenir contre la grande armée alliée. Cette disposition, qui dût paraître très-flatteuse au maréchal Ney, fut fatale à l'armée française de Silésie, et je ne balance pas à la regarder comme une des causes de ses revers. Ney avait la confiance de ses soldats. Privés de leur chef, *sans raison plausible*, ils

furent battus. On censure Bonaparte, quand on le voit dévier de son système favori, « de » ne jamais paraître avoir besoin de personne ». Il avait dans ses troupes rassemblées à Dresde plus de cent officiers qui pouvaient faire individuellement tout autant que Ney, tandis que personne ne pouvait remplacer ce général à la tête de son corps d'armée, pas même le prince Berthier, qui, quoique très-bon officier, n'avait pas le rare talent de ranimer le moral des troupes abattu. Mais la fortune, qui se joue des projets les plus brillans, voulut prouver à Bonaparte, en même temps qu'aux alliés, et son inconstance et la futilité des espérances les mieux fondées.

Depuis plusieurs jours on se flattait à Dresde d'apprendre que le duc de Reggio était maître de Berlin; on avait reçu des renseignemens peu exacts sur les forces du Prince suédois. Bernadotte, arrivé le 12 août à Oranjenbourg, s'était occupé de faire fortifier la position où il avait résolu d'attendre la première attaque de nos troupes. Dans une proclamation adressée à l'armée, en date du 15 août, quoique tout son contenu soit écrit avec beaucoup de force, on est frappé de l'énergie du passage suivant : « Soldats ! c'est » donc aux armes qu'il faut avoir recours

de rendre l'engagement général. S'il éprouvait tant de résistance de la part de ces troupes, qu'on s'attendait à culbuter du premier choc, que n'avait-il pas à craindre de ces mêmes Russes qui lui avaient opposé tant de résistance sur les rives de la Dwina?

D'ailleurs l'armée suédoise, jalouse de mériter la confiance du Prince royal, aurait fait des prodiges, et l'armée française aurait été accablée par le nombre. Oudinot chercha à gagner du temps par une très-vive canonnade. Dès qu'il fut nuit, il ordonna la retraite sur Luckenwalde, par Trebbin. Ce bourg fut occupé, le 24, par deux régimens de cosaques. Bulow et Tauenzien furent chargés de harceler notre arrière-garde. Cette pointe coûta à Oudinot vingt-six pièces de canon et quinze cents prisonniers. Dans toute autre circonstance je ne balancerais pas de blâmer la circonspection du Prince royal; mais il lui importait de débuter par un succès, sans rien donner au hasard. Il calcula donc avec beaucoup de justesse qu'une respectable défensive pour son centre et sa droite réussirait à paralyser la vivacité française, tandis que sa gauche, engagée à propos, prouvait au duc de Reggio l'inutilité de ses efforts, et même le danger de sa position. En effet, les Français

n'avaient pas plus de quatre-vingt mille hommes : les alliés en avaient plus de cent mille. Je n'approuve point la marche du général Wobeser sur Guben, ni le mouvement du général Czernicheff sur Treuenbritzen. Lorsqu'un général s'attend à être attaqué, il doit concentrer son armée. Une réserve de dix mille hommes, dont on dispose à propos, suffit pour décider de la victoire.

On a tout lieu d'être étonné que les corps de Czernicheff et de Wobeser n'aient pas été en ligne le 23, tandis que le prince fit venir des environs de Magdebourg, à marches forcées, la colonne du général Hirschfeldt. En dix heures de temps cette troupe fit cinq milles suédois, correspondant à trente mille toises. Le 24, elle rétrograda vers son ancienne position. Je pense donc qu'avec la supériorité numérique des alliés, les Français auraient dû être écrasés, surtout d'après les dispositions du Prince royal. Un mouvement général, exécuté avec audace contre la gauche des Français lorsqu'Oudinot se dirigeait sur Ahrendorf avec le quatrième corps, aurait jeté la consternation dans leurs rangs, déjà ébranlés par les attaques vigoureuses de Bulow contre Reynier, et par les succès de Tauenzien contre Bertrand. Alors les corps de

Czernicheff et de Wobeser auraient pu être de la plus grande utilité en manœuvrant sur les deux lignes d'opérations de l'armée française, dans les environs de Luckenwalde et de Baruth. La déroute des Français aurait été complète, et la jonction de l'armée combinée avec l'armée de Silésie aurait été effectuée sous les auspices les plus brillans et les plus heureux.

Le 25, Czernicheff occupa Belzig avec ses cosaques; le corps de Bulow se porta à Trebbin, et celui de Tauenzien à Baruth. Le général Wobeser s'établit à Golssen, sur la route de Luckau. Les Français étaient à la même époque à Juterbock, Dahme et Luckau. L'élite de la garnison de Magdebourg avait pénétré jusqu'à Ziesar, sur la route de Berlin, afin de faire une diversion en faveur d'Oudinot. La bonne contenance du général Puttlitz retarda son mouvement, et le prompt retour du général Hirschfeldt força le général Girard à changer de route. Nos troupes furent bientôt instruites de la retraite d'Oudinot, et dès-lors elles manœuvrèrent pour se rapprocher de son armée. Le 25, cette colonne, forte de dix mille hommes, était en position près de Gorzke. La coopération de Girard, mieux combinée, aurait été très-utile dans la journée du 23. Il paraît aussi que Davoust

devait marcher sur Berlin pour s'y réunir avec Oudinot. Le 17, il avait attaqué Lauenbourg, où les alliés n'avaient que deux bataillons. Le 21, il força le général Walmoden à se replier sur Hagenow. Le poste de Camin fut vivement disputé. Le 23, Davoust concentra son corps sur Wittenburg.

Les alliés, dans l'incertitude de la direction que prendrait le prince d'Eckmühl, dirigèrent une colonne sur Warin, pour couvrir Rostock. Le général Vegesack la commandait. Les cosaques de Tettenborn se portèrent sur la ligne d'opérations de Davoust, et le général Walmoden prit position à Grabow, sur l'Elbe, à cheval sur la route de Berlin. Davoust profita de ce mouvement rétrograde, marcha rapidement par sa gauche, et entra dans Schwerin. Il détacha sur Wismar le général Loison. Walmoden s'aperçut bientôt de son erreur, et il se porta sur Crivitz, d'où il communiquait avec la division Vegesack. Il dut se tenir sur la défensive, tant à cause de la forte position de nos troupes que par rapport à notre supériorité numérique. En occupant Schwerin avant Davoust, les alliés auraient déjoué tous les plans de cet officier. Il n'aurait pas pu marcher sur Berlin, sans avoir battu le corps de Walmoden; et, si

celui-ci se fût retranché dans la belle position entre Lankaw et Schwerin ; il aurait battu les Français qui se seraient retirés avec précipitation sur Hambourg. Mais il importe au lecteur de connaître les grands événemens qui signalèrent l'ouverture de cette campagne dans les environs de Dresde, sur la rive gauche de l'Elbe. J'ai cru devoir les faire précéder par les détails relatifs à la droite et au centre des alliés, afin de pouvoir lui présenter les manœuvres de notre grande armée jusqu'au combat de Kulm inclusivement.

Le 20 août, l'armée alliée de Bohême quitta ses cantonnemens. Les Russes, sous Wittgenstein, marchèrent sur Dresde par la route de Peterswald. Les Prussiens, sous Kleist, suivirent la même direction. Les Autrichiens, sous Schwartzenberg, passèrent par Basberg, Chemnitz et Freyberg. Le 22, les Russes attaquèrent les Français dans la forte position de Gieshubel, où un corps de quinze mille hommes peut attendre, avec l'espoir de la victoire, une armée quatre fois plus nombreuse. Nos troupes furent forcées de battre en retraite, partie sur Koenigstein, partie sur Dresde. On nous fit quatre cents prisonniers. Les Autrichiens ne rencontrèrent d'autre obstacle que les montagnes et les

défilés presque continuels de Commotau à Chemnitz. Le 25, la plus grande partie des alliés se trouva réunie devant Dresde. Le régiment des hussards de Grodno effectua une très-belle charge dans laquelle il prit quatre pièces de canon. L'avant-garde des alliés passa la nuit au bivouac sur les hauteurs, à droite et à gauche de la Weisritz, dans la direction de Zschernitz à Nauslitz. L'armée campa en arrière de cette position, sa droite à Leubnitz, son centre à Cunersdorf, et sa gauche à Pestewitz.

Le 26, la droite et le centre passèrent le ruisseau Kaytzbach qui couvrait leur front; et rallièrent l'avant-garde entre Raecknitz et Zschernitz. La gauche suivit ce mouvement, et prit position, sa droite près de Nauslitz, et sa gauche dans la direction de Priesnitz, près de l'Elbe. Les Français ne jugèrent pas prudent d'attendre hors des fortifications le choc d'une armée si formidable. Ils évacuèrent le Grossen-Garten, position à cinq cents toises en avant de Dresde, sur la droite du Kaytzbach, dans la direction de Leubnitz. Le maréchal Saint-Cyr fit rentrer dans Dresde le quatorzième corps, qui, avec la garnison, formait un total de trente mille combattans. Ce mouvement rétrograde fut trop légérement

interprété en faveur des alliés. Leurs généraux en conclurent qu'une attaque de vive force les rendrait maîtres de la place, et forcerait notre armée à se retirer sur la rive droite de l'Elbe. A quatre heures de l'après-midi, neuf colonnes descendirent dans la plaine, et marchèrent vers les redoutes. Les Prussiens étaient au centre, les Russes à droite et les Autrichiens à gauche. En peu d'instans le feu de mousqueterie et d'artillerie devint terrible.

Bonaparte, avec sa garde, venait d'arriver à Dresde. Il dut bien se réjouir en voyant les alliés commettre la faute énorme de faire écraser leur vaillante armée contre des retranchemens reconnus à l'abri d'un coup de main. Les Autrichiens réussirent à s'emparer d'une redoute armée de huit pièces de canon; mais à quoi cette conquête pouvait-elle les conduire, puisque nos troupes, après avoir évacué cet ouvrage, se mirent derrière d'autres retranchemens qui dominaient celui qu'elles venaient d'abandonner? Dans toute fortification construite d'après les règles de l'art, les ouvrages avancés sont toujours commandés par ceux qui sont plus rapprochés du corps de la place. La prise de toutes les redoutes qui formaient le camp retranché n'aurait point ouvert aux alliés les portes de Dresde, puis-

que, d'après le rapport du général Stewart, « il était impossible de faire brèche dans les » épaisses murailles de la ville, *sans un feu » long et continuel* d'artillerie ». Il aurait donc fallu faire un siége régulier, et les alliés n'en avaient ni la volonté, ni les moyens. Bonaparte fit cesser l'indécision des assaillans, qui, quoique frustrés dans leur attente, restaient au pied des remparts avec la bravoure de l'indignation et du désespoir. Quels prodiges d'héroïsme ne devait-on pas espérer de ces courageux soldats, si on leur eût fait attendre dans leur première position l'attaque de l'armée française, au lieu de les conduire à une mort certaine, sans fruit et sans gloire! Le général Murat, avec les cuirassiers, fit une sortie par la porte de Pirna contre les colonnes de droite. Il fut soutenu par les gardes, et par l'infanterie de Saint-Cyr. Victor sortit par la porte de Plaüen contre les colonnes de gauche. Celles du centre furent obligées de suivre le mouvement rétrograde des deux ailes, qui dûrent se replier devant des forces supérieures. Les alliés rentrèrent dans leurs différens camps sans être poursuivis. Le prince Maurice de Liechtenstein manœuvra avec beaucoup d'habileté en face de Victor, et il

réussit à effectuer la retraite de l'aile gauche en assez bon ordre.

Le 27, la pluie tombait par torrens. Les deux armées avaient passé la nuit dans la boue. Malgré l'échec de la veille, les alliés résolurent d'attendre l'attaque de notre armée dans leur position. Bonaparte comprit que ses dispositions du jour précédent étaient défectueuses, et qu'au lieu d'attaquer la droite et la gauche des alliés, il aurait dû masquer la droite, amuser le centre, et tomber sur la gauche avec l'élite de ses troupes. Il eût infailliblement détruit toute l'armée autrichienne. Le vallon formé par la Weisritz est très-escarpé. Il n'a que cent toises de largeur depuis Dresde jusqu'à Plauen, dans l'espace d'une lieue. Ce vallon séparait les Autrichiens du reste de l'armée. Murat, avec les cuirassiers, eut ordre de les attaquer. Victor et les gardes étaient sous ses ordres. Marmont, qui était arrivé de Silésie dans la nuit, combattit au centre, et Saint-Cyr à la gauche, avec son corps et la cavalerie du général Nansouty. Sur ce point, ainsi qu'au centre, le général français fixa l'attention des alliés par une canonnade très-vive et par les manœuvres de plusieurs colonnes d'infanterie et de cavalerie, tandis que

sa droite culbutait les Autrichiens. Les divisions Bianchi et Carneville se retirèrent en désordre. Les régimens archiduc Reynier et Lusignan furent écrasés. Trois régimens français les avaient environnés, et la pluie avait tellement endommagé leurs fusils et leurs cartouches, qu'il leur fut impossible de s'en servir. La division Aloysis Liechtenstein fit bonne contenance, et protégea la retraite de l'aile gauche. Tous les efforts de Bonaparte se dirigèrent alors contre le centre et la droite des alliés; mais il lui fut impossible de les entamer. Le mouvement rétrogradé des Autrichiens empêcha Wittgenstein et Kleist d'agir offensivement; ils durent se borner à maintenir leur position. Toutes nos attaques, dans ces deux directions, furent repoussées avec la plus grande vigueur. Wittgenstein arrêta l'ardeur de nos colonnes par plusieurs charges de cavalerie.

Vers le soir du 27, les alliés apprirent que le général Vandamme marchait en force sur Pirna. Le général Osterman, chargé du blocus de Koenigstein, donna avis qu'une forte colonne française avait passé l'Elbe à l'amont de cette forteresse. Menacés de se voir couper leur ligne d'opérations, repoussés à leur aile gauche et privés de subsistances, les al-

liés se décidèrent à retourner sur le champ en Bohême, tant pour conserver leurs communications libres que pour se rapprocher de leurs magasins. La retraite commença dans la nuit du 27 au 28. A en croire Napoléon, la perte des alliés serait de cinquante mille hommes hors de combat, quarante drapeaux et soixante pièces de canon. D'après les différens rapports que j'ai comparés avec soin, j'évalue à trente mille les tués, blessés et prisonniers des alliés, depuis leur départ jusqu'à leur retour en Bohême. Ils firent une très-grande perte par la blessure du général Moreau. Au moment où il était en conversation particulière avec l'empereur Alexandre, il eut les deux jambes emportées par un boulet de canon qui traversa son cheval. Revenu de l'évanouissement que lui causa la première douleur, il eut assez de sang-froid pour consoler l'empereur, qui versait des larmes sur le triste sort de son nouvel ami. « Je dois me » soumettre à mon sort, Sire, dit Moreau » avec le plus grand calme; si j'en meurs, » mon seul regret sera de n'avoir pas pu ser- » vir plus long-temps Votre Majesté, parce » que la bonté de votre cœur me garantit que » vous serez le protecteur de ma famille ». Les généraux Audrassy et Millesino furent du

nombre des morts. Le feld-maréchal comte Giulay fut blessé, ainsi que les généraux Maniassy et Friezenberger. Les généraux Mesko et Seezen furent faits prisonniers. Notre perte fut considérable. On peut sans exagération la porter à dix mille hommes hors de combat. Parmi les blessés on distingue trois généraux des gardes, Dumoutiez, Tindal et Gros. Bonaparte parut regretter Béranger, capitaine d'artillerie de la garde, blessé à mort; et il dit « *que c'était un jeune homme de grande es-* » *pérance* ».

Le général Stewart, dans sa lettre à lord Castlereagh, dit, en parlant des alliés, « qu'il » est impossible de ne pas déplorer qu'une si » belle armée, si complète dans toutes ses par- » ties, ait été dans la nécessité de rétrograder ». Il fallait demander aux généraux pourquoi ils avaient mis cette armée d'élite dans une si triste position. Le prince Schwartzenberg dit, dans son rapport, « qu'il devint indispensable- » ment nécessaire de faire un mouvement ra- » pide vers l'Elbe *sur les derrières de l'armée* » *française*, parce que non-seulement Bona- » parte menaçait le corps de Blucher, mais » même qu'il montrait des dispositions à pé- » nétrer en Bohême par Gabel ». Par la même raison, le Prince de Suède, au lieu de cou-

vrir Berlin et la marche de Brandebourg, menacés par Oudinot, aurait dû passer l'Elbe à Roslau, et aller attaquer les retranchemens de Magdebourg ou de Torgau, sur la rive gauche de ce fleuve : quel faux raisonnement! Si l'on voulait empêcher Bonaparte d'entrer en Bohême par Gabel, pourquoi n'a-t-on pas marché à sa rencontre dans cette direction? L'enthousiasme de l'armée alliée garantissait qu'il aurait été battu, puisqu'il n'aurait pas eu en sa faveur les redoutes de Dresde, et la diversion en faveur du général Blucher aurait été bien plus efficace, puisqu'il n'en aurait point été séparé par une place fortifiée et par l'Elbe, fleuve large, rapide et profond.

Le prince de Schwartzenberg devait savoir que Daun et Frédéric avaient échoué dans l'attaque de la ville de Dresde, sur la rive gauche de l'Elbe. Le premier se présenta devant cette place le 9 novembre 1758. Il fit sommer le gouverneur de se rendre. Pour réponse, le comte de Schmettau, qui commandait pour le roi de Prusse, fit brûler les faubourgs, et envoya dire à Daun qu'il n'aurait la ville que quand elle serait réduite en cendres. Le général autrichien rentra en Bohême. Frédéric attaqua aussi Dresde sur la rive gauche de l'Elbe, depuis le 14 jusqu'au 29 juillet 1760.

Elle n'était défendue que par quinze mille hommes. Daun vint à son secours, et le roi fut obligé de lever le siége. Cette place avait été attaquée, les 26 et 27 août 1759, sur la rive droite de l'Elbe. Le comte de Schmettau, qui ne s'attendait pas à être secouru, parce que Frédéric venait d'éprouver de grands revers, capitula pour sauver vingt millions qui étaient dans les caisses, et dont le roi avait plus de besoin que des murailles de Dresde. En se portant rapidement contre cette place, par Romburg et Neustadt, les alliés auraient occupé, le 25, la belle position de Weissenhirsch, sur le Prietznitzbach, et Bonaparte aurait été forcé de leur livrer bataille pour rouvrir ses communications avec les troupes aux ordres du maréchal Saint-Cyr.

C'est dans l'histoire que les généraux et les diplomates doivent chercher des règles de conduite, en imitant les grands hommes dont l'humanité s'honore. C'est à cette savante école que les généraux français ont puisé les principes solides qui, pendant près de dix-huit ans, les ont rendus les arbitres des destins de la moitié de l'Europe. Lorsque je vois Napoléon accourir de Goldberg au secours de Saint-Cyr, il me paraît être César partant d'Amiens pour voler au secours de Cicéron assiégé dans

Namur par Ambiorix. Comme ce chef des Gaulois, Schwartzenberg attaque Saint-Cyr, sans avoir reconnu si l'assaut peut être donné avec l'espoir de réussir. « *Ac sic nostros contemp-* » *serunt ut obstructis portis...... alii vallum* » *manu, alii fossas complere inciperent. Tunc* » *Cæsar omnibus portis eruptione facta, equi-* » *tatuque emisso, celeriter hostes dat in fu-* » *gam, etc.* (Bel. Gal., lib. V, cap. li) ». Si Bonaparte écrit ses commentaires, il n'aura qu'à copier César pour donner une idée précise de l'imprudence du général autrichien. Depuis Dresde jusqu'à Plaüen, le terrain est favorable pour la cavalerie, ainsi que sur la rive gauche de la Weisritz, dans la direction de Freyberg. Il ne fallait placer sur cette route qu'un corps de troupes légères pour arrêter les partisans français. Toute l'armée alliée aurait dû être établie sur la droite de la Weisritz. Les Autrichiens n'auraient pas pu être attaqués séparément, et ils eussent été invincibles si leurs efforts avaient pu être efficacement secondés par les légions d'Alexandre et de Frédéric.

Mais les savantes combinaisons des plus grands généraux ont souvent été paralysées par les caprices du hasard. Quelques jours avant d'être battu par César, Ambiorix avait

taillé en pièces, dans les environs de Liége, la huitième légion et cinq cohortes aux ordres de Sabinus et de Cotta. Trois jours après son triomphe de Dresde, Bonaparte perdit l'élite du premier corps, commandé par l'audacieux Vandamme, dans la vallée près de Kulm. Les 28, 29 et 30 août, l'armée française avait suivi la grande armée alliée. Vandamme, à qui Bonaparte avait promis le bâton de maréchal, vacant par la mort du duc d'Istrie, franchit la grande chaîne de montagnes appelées Erzegeburg, qui sépare la Saxe et la Bohême. Le 29, il fut engagé avec les Russes, sous le général Osterman, qui eut un bras emporté par un boulet de canon. Nos troupes poursuivirent les alliés sur Kulm. Le grand duc Constantin étant arrivé avec les gardes russes, le combat devint très-animé. Pour soutenir avec avantage la lutte terrible qu'il avait engagée, le général français fit venir à son secours les réserves qu'il avait placées sur les montagnes pour la garde du défilé. Il resta maître du champ de bataille. Encouragé par ce succès, il crut pouvoir se maintenir dans la position où il avait si vaillamment combattu. Il fut confirmé dans cette résolution par l'arrivée du général Haxo, qui lui annonça que les maréchaux Saint-Cyr et Marmont

seraient, le lendemain 30, en mesure pour le soutenir. De leur côté, les alliés, inquiets sur la colonne du général Kleist, qui était encore engagée dans les montagnes, résolurent d'attaquer le général Vandamme, et d'emporter à tout prix l'importante position de Nollendorf. Les Russes et les Autrichiens engagèrent le combat le 30, avant midi. Les généraux Miloradowitch et Colloredo dirigèrent les opérations. Vandamme se défendit avec la plus grande intrépidité. Son artillerie surtout fit un grand carnage dans les colonnes ennemies. Quel fut l'étonnement des Français, quand, au plus fort de l'action, ils virent sur leurs derrières une forte colonne de Prussiens, au lieu du maréchal Saint-Cyr, qu'ils s'attendaient à voir déboucher à chaque instant!

Vandamme ordonna sur-le-champ la retraite. Il marcha avec l'élite de ses troupes contre les Prussiens. Il fallait ou vaincre ou mettre bas les armes. La mort était préférable à ce dernier parti. Les Français étaient réduits au désespoir. Leur attaque fut terrible. Ils s'ouvrirent un passage, mais ils furent forcés d'abandonner toute l'artillerie et les bagages. Notre perte fut de dix mille hommes tués, blessés ou prisonniers. Un régiment de lan-

ciers, qui se battait encore près de Kulm, ignorant la retraite de l'infanterie, fut sommé de se rendre. Quoique cerné par plusieurs régimens russes, le colonel, qui connaissait les braves sous ses ordres, ordonne la charge, se précipite sur les colonnes ennemies, les enfonce, gravit une montagne très-escarpée, et rejoint notre infanterie, n'ayant perdu que le tiers de son régiment. Ce trait d'héroïsme m'a été rapporté par le chef de bataillon Sauvajol, officier d'état-major, qui partagea les dangers et la gloire de ce brave régiment. Les trois généraux de division Corbineau, Dumonceau et Philippon, réussirent à contenir l'ennemi à deux lieues du champ de bataille. Le général Vandamme fut fait prisonnier, après avoir fait les plus grands efforts, et comme général et comme grenadier. Bonaparte dut bien se repentir d'avoir éloigné de lui Vandamme, qui lui avait été si utile à Austerlitz. C'était le maréchal Saint-Cyr, habitué depuis long-temps à commander en chef, qu'il fallait détacher pour inquiéter la ligne d'opérations des alliés. Vandamme, sous les yeux de Bonaparte, lui aurait été aussi utile que Saint-Cyr dans la bataille de Dresde. C'est donc Bonaparte qui est seul coupable du revers de ses armes à Kulm. « Vandamme

» n'avait pas, dira-t-on, l'ordre de déboucher » dans la plaine, et s'il était resté dans les » montagnes, conformément à ses instruc- » tions, la colonne de Kleist aurait été forcée » de mettre bas les armes ». Ce raisonnement, quoique fondé, ne peut point faire excuser Napoléon d'avoir donné une mission si délicate à un général dont je me plais à reconnaître le mérite supérieur, mais qui n'avait pas encore assez d'expérience pour commander en chef.

Le général Mouton, comte de Lobau, aide-de-camp de l'empereur, fut nommé commandant des débris du premier corps. Il était en 1804 colonel d'infanterie au camp de Boulogne. Sa tente était voisine de celle de Bonaparte, qui eut plusieurs fois occasion d'être témoin de son sang-froid et de sa fermeté, sans que Mouton crût être observé. Il le prit pour son aide-de-camp, et il en a reçu des services importans. Cet officier est fort instruit. Il lui manque aussi de l'expérience, comme général-en chef. Son début fixera notre opinion. Bonaparte dut se consoler de la défaite de Vandamme, en se rappelant la catastrophe du corps de Finck à Maxen, qui n'est qu'à une journée de marche de Kulm. Finck était un très-bon officier. Il voulut faire

des observations sur le danger de sa position : « Marchez sur-le-champ à Maxen, lui » dit le grand Frédéric; vous savez que je » n'aime pas les commentaires. Partez ». Il partit. Il avait dix-huit mille hommes. Il fut attaqué, le 20 novembre 1759, par plus de quarante mille. Il capitula le 21, après avoir perdu l'élite de ses troupes dans un combat très-sanglant. Vandamme éprouva une grande perte, mais il ne capitula pas; il sauva l'honneur de nos armes. Si la fortune ne maltraita pas Napoléon à Kulm autant que Frédéric à Maxen, c'est sans doute parce qu'elle lui faisait éprouver ses rigueurs en Silésie, et qu'elle se réservait d'y mettre le comble dans les plaines de Leipsick.

Le général Blucher, instruit que Napoléon s'était porté sur Dresde avec ses gardes et le corps du duc de Raguse, fit ses dispositions pour attaquer le duc de Tarente. Le 26, ses colonnes étaient en marche pour passer la Katzbach, lorsque ses troupes légères annoncèrent que les Français attaquaient les avant-gardes des corps de Langeron et d'Yorck. Blucher était alors avec le général Sacken. Il fit faire halte à l'armée, et la rangea en bataille hors de la vue des Français. Ceux-ci croyaient surprendre les alliés, et en avoir

très-bon marché. Leur erreur ne fut pas de longue durée. Bientôt les Russes et les Prussiens s'avancèrent au pas de charge et dans le plus grand ordre contre la ligne française. La pluie empêchait les fusils de partir. On se servit de la baïonnette. Les alliés, plus nombreux et moins fatigués que nos troupes, les eurent bientôt culbutés sur tout leur front. Le général Sébastiani fit plusieurs belles charges de cavalerie qui furent très-avantageuses à notre infanterie.

Blucher, en remerciant son armée, s'exprime ainsi : « A la bataille de la Katzbach, » l'ennemi s'avançait présomptueusement sur » vous. Braves soldats, vous vous élançâtes » de derrière vos hauteurs avec courage et » avec la rapidité de la foudre. Vous dédaignâtes de faire feu; vous marchâtes sur eux » à la baïonnette, et vous les précipitâtes en » bas des bords escarpés de la Neisse et de la » Katzbach..... Vous avez dans vos mains cent » trois canons, deux cent cinquante caissons, » tous les bagages, et dix-huit mille prisonniers, dont trois généraux et plusieurs officiers supérieurs et d'état-major..... Offrons » nos actions de grâces au Dieu des armées » pour la glorieuse victoire qu'il nous a accordée »!..... Cet ordre du jour est daté du 2

septembre, près de Naumbourg. Parmi les prisonniers était la deuxième division du cinquième corps. Le général Puthod, qui la commandait, avait été détaché pour flanquer notre droite, et empêcher la gauche des alliés de se jeter en Bohême, si, comme le duc de Tarente s'y attendait, il avait réussi à les battre complétement. On oublia de rappeler cette division, aussitôt que Blucher eut forcé l'armée française à battre en retraite. Ce ne fut que le 28 que l'ordre de rétrograder lui parvint. Malgré ce retard, Puthod, qui est un fort bon général de division, arriva devant Lowenberg, après avoir combattu pendant trois jours contre des forces supérieures. Par malheur, les ponts avaient été détruits la veille, et la crue des eaux du Bober ne permit pas de les rétablir. De cette division, forte, le 26, de plus de huit mille hommes, il ne se sauva que quelques bons nageurs. Tout le reste fut pris ou tué.

Il n'y a point d'opération plus délicate à la guerre que les gros détachemens. Je suppose qu'il y eût une division détachée du troisième corps sur la gauche de l'armée pour empêcher la communication des alliés avec l'armée de Berlin, comme était la division Puthod sur la droite, ce qui est très-probable; Macdonald

se trouvait ainsi privé du quart de son armée, qui n'avait à combattre que quelques troupes légères des alliés, chargées de reconnaître ou de márauder. Ce sont ces manœuvres de parade qui flattent les jeunes débutans dans la tactique. Quand ils ont fait mouvoir cinq à six colonnes sur autant de directions différentes, ils se croient aussi savans que Turenne ou Kléber, et, quand ils sont battus, ils jettent les hauts cris d'être si mal secondés par les généraux et par les troupes, qui cependant ont tous bien fait leur devoir. Qu'un général, plus versé dans la diplomatie qu'habitué à la guerre, soit tombé dans cet écueil, la faute n'en est qu'à Napoléon, qui donnait des corps d'armée à des officiers tout au plus capables de bien commander une division sous ses yeux; mais on a tout lieu d'être surpris que le duc de Tarente n'ait pas évité un si grand inconvénient, et surtout qu'après avoir envoyé son aide-de-camp au général Puthod, il ait fait détruire les ponts, tandis qu'il savait que sa division était encore sur la rive droite du Bober. En 1799, Macdonald perdit la bataille de la Trébia contre le célèbre Suvarow; mais notre armée ne fut pas entamée, puisqu'elle conserva dans sa retraite la majeure partie de ses blessés.

Bonaparte, instruit de ces tristes événe-

mens, donna le commandement de sa grande armée à Murat, avec Saint-Cyr pour mentor. Il se rendit à son armée de Silésie. Il la trouva dans le marquisat de Lusace, près de Gorlitz. Le 3 septembre, il attaqua les alliés et il les força à repasser la Queiss. Fidèle à son plan de ne combattre qu'avec la certitude de la victoire, Blucher refusa de s'engager avec les renforts qui avaient accompagné Bonaparte. Il savait que la présence de ce chef donnait aux Français une énergie supérieure, et il prévoyait que les manœuvres des alliés obligeraient bientôt ce dangereux adversaire à retourner dans les environs de Dresde. Il agit donc avec beaucoup de discernement en évitant une bataille générale. En effet, Bonaparte apprit que non-seulement les alliés étaient en marche pour repasser les défilés de l'Erzegeburg, mais encore que le Prince royal de Suède faisait des démonstrations pour passer l'Elbe, près de Roslau. Il partit pour Dresde, en ordonnant au duc de Tarente d'adopter le système de Blucher « de se retirer devant des forces supérieures ».

C'était le 23 août, après le combat de Goldberg, qu'il fallait modérer l'ardeur de ce maréchal, en l'autorisant à prendre une position défensive derrière le Bober, jusqu'à ce que

Napoléon eût dissipé à coups de canon l'orage qui se formait du côté de Dresde. Il y a certainement de la hardiesse, pour ne rien dire de plus, à s'ériger en censeur des opérations d'un général qui, dans les quatre premières années de son commandement, a livré et gagné plus de batailles rangées qu'Alexandre, Annibal, César et Charlemagne, pendant toute leur vie; mais je prie le lecteur de se souvenir que M. de Turenne a dit : « Qu'un général qui » n'avait pas commis de fautes n'avait fait la » guerre, ni souvent, ni long-temps ». Je suis moi-même un élève de Kléber et de Bonaparte, et c'est sans doute à ces deux époques de ma carrière militaire, dont je m'étudiai à tirer le plus grand parti, que je suis redevable des connaissances qui me mettent à même de soumettre au public des observations peut-être fondées, et sans doute impartiales.

Bonaparte ne devait pas avoir d'inquiétude pour Dresde, que ses fortifications mettaient à l'abri d'un coup de main. Il devait s'en tenir à des démonstrations en Silésie, et manœuvrer avec l'élite de son armée contre Berlin. Les forces françaises, dirigées sur cette ville, n'étaient pas suffisantes pour remplir l'objet en vue. Bien plus, elles furent éparpillées dans

leur marche, et, comme cette incohérence donnait lieu de s'y attendre, successivement et complétement battues. Le combat de Grosbeeren ne pouvait être considéré que comme une reconnaissance générale, puisque la majorité des deux armées ne fut point engagée. La guerre sur ce point ne tarda pas à prendre un caractère plus décisif en faveur des alliés. La colonne sortie de Magdebourg, sous les ordres du général Girard, voulant communiquer avec le duc de Reggio, se porta, le 27 août, sur Belzig, que le général Czernicheff occupait avec son avant-garde. Le général Hirschfeld qui observait Girard, l'attaqua dans sa marche sur Belzig, près du village de Hagelsberg. Czernicheff parut en même temps du côté de Belzig. Sa cavalerie exécuta plusieurs charges; un régiment de cosaques attaqua un corps d'infanterie, fort de mille hommes, qui fut pris ou sabré. Le combat d'Hagelsberg fut très-sanglant. Les Russes et les Prussiens y firent des prodiges de valeur. Les Français se battirent en héros. Ils ne furent vaincus que par le nombre. Quatre mille furent tués, blessés ou faits prisonniers. Les alliés prirent en outre sept pièces de canon et tous les bagages. Le général français espérait surprendre Czernicheff à Belzig, lui pas-

ser sur le corps, et faire sa jonction avec la gauche d'Oudinot, sur la route de Wittemberg. Il est probable qu'il aurait réussi à exécuter ce plan, sans l'activité d'Hirschfeld. Dès-lors nos troupes manœuvrèrent pour rentrer à Magdebourg, où elles arrivèrent heureusement au nombre d'environ six mille hommes.

Le 28, le général Wobeser attaqua Luckau. Ce poste avait été retranché avec soin, afin de le mettre à l'abri des partisans. Les Français en avaient fait un dépôt pour les vivres et munitions. On devait s'attendre à une résistance de quelques jours. Le commandant, qui avait d'abord répondu négativement à la sommation du général Wobeser, fut effrayé par la chute de quelques bombes. Il capitula le soir du même jour qu'il fut attaqué. Cette lâcheté donna aux alliés mille prisonniers, neuf pièces de canon et des magasins considérables. Comment le duc de Reggio, qui connaît si bien les braves, n'avait-il pas confié la défense de Luckau à un homme de cœur? et, s'il n'avait pas le projet de conserver ce poste comme trop éloigné de la nouvelle ligne d'opérations qu'il venait de choisir sur Wittemberg, pourquoi y sacrifia-t-il mille hommes? On est stupéfait de voir commettre de pareilles fautes par ce même général qui

avait montré, un an auparavant, sur les rives de la Dwina, tant d'audace et de discernement.

Le 3 septembre, le Prince royal avait son quartier-général à Rodigke, sur la route de Belzig à Wittemberg. Le 4, il se rendit à Rabenstein. Tous les rapports annonçaient que les Français étaient établis sur la rive gauche de l'Elbe. Le prince avait ordonné que les Russes et les Suédois se porteraient sur Roslau, pour y passer ce fleuve, lorsqu'on apprit que les colonnes françaises débouchaient de leurs retranchemens près de Tragan. Vers le soir du 4, le général Tauenzien fut attaqué à Zahna. Le prince de la Moskwa avait remplacé le duc de Reggio dans le commandement en chef. Il voulait signaler son arrivée par un triomphe. Quoique repoussé le 4, il renouvela ses tentatives le 5. Il se rendit maître de Zahna, et même de Seyda, que défendait toute l'armée prussienne.

Dès que le Prince royal fut instruit de la position critique de son aile gauche, il marcha sur-le-champ à son secours. Fier de ses succès de la veille, Ney se porta, le 6, sur Jutterbock. L'armée prussienne s'y était ralliée. Quoique la lutte fût très-inégale, les alliés soutinrent toutes les attaques « avec un cou-

» rage vraiment héroïque ». Ce sont les propres expressions du Prince royal. L'infanterie et la cavalerie russe et suédoise furent bientôt en mesure pour en venir aux mains. Ney avait dirigé Reynier sur Rohrbeck, et Bertrand sur Ohna. Le quatrième corps avait ordre de prendre Jutterbock, quoique Ney assure qu'il ne voulait que tourner cette place, et masquer par cette manœuvre le mouvement qu'il projetait sur Dahme. Il importait sans doute à Bonaparte de remettre son armée dans sa ligne d'opérations primitive, dans la direction de Dresde à Berlin ; mais, pour effectuer ce mouvement avec succès, il fallait avoir des forces égales à celles des alliés, ou manœuvrer à une distance raisonnable de leurs colonnes.

Quand Ney eut forcé le poste de Seyda, au lieu de se porter sur Jutterbock, il lui aurait été très-facile de marcher par sa droite sur Dahme. Tauenzien, battu, n'aurait point pensé à l'attaquer. Il n'aurait eu à combattre que la colonne du général Wobeser, venant de Luckau. Il l'aurait facilement culbutée. Notre armée, restée intacte, aurait paru assez respectable au prudent Bernadotte, pour ne pas prendre l'offensive. Une conduite si circonspecte était diamétralement opposée au caractère bouillant de Ney. De la manière

dont il avait disposé son armée, on a tout lieu d'être surpris qu'il se soit échappé un seul homme du quatrième corps que commandait le duc de Reggio. Il se trouva, par l'arrivée subite des Russes et des Suédois sur Dennewitz, séparé entièrement du septième corps qui était au centre. Ney dit dans son rapport : « L'ennemi ayant été rapidement renforcé, tout le quatrième corps se trouva *engagé* ». Le prince aurait dû dire « *cerné* ». Reynier, avec le septième corps, fit une charge très-vive pour dégager le quatrième. Il y réussit ; et s'il finit par plier, c'est parce que des troupes harassées de fatigues eurent à se battre contre des colonnes trois fois plus nombreuses.

Quand on lit attentivement le rapport de cette bataille, on est convaincu que notre armée fut mal engagée, et que nous aurions beaucoup plus souffert, si les dispositions du Prince royal avaient été suivies, dans la soirée, avec la même audace, le même ensemble et la même activité que dans le commencement de la journée. Le quatrième corps, d'abord cerné, puis culbuté par les masses des alliés, et enfin obligé de se retirer sur Dahme, à droite de sa ligne d'opérations, aurait été forcé à mettre bas les armes, si les alliés, après

la bataille, étaient venus prendre position à cheval sur la route de Dahme à Torgau, entre Schonewald et Schlieben. Le général Wobeser attaqua le quatrième corps, le 7, à Dahme. Il venait de Luckau. Il n'avait que six mille hommes, et il réussit à faire beaucoup de prisonniers, malgré la résistance de nos troupes, animées par la présence du Prince de la Moskwa et des ducs de Reggio et de Padoue. Pourquoi les alliés n'étaient-ils pas encore arrivés de Dennewitz à Dahme pour seconder l'attaque du général Wobeser? Pourquoi ce général était-il resté à Luckau, lorsque le Prince royal laissait l'armée prussienne à Zahna et Seyda? Lorsque Son Altesse marche au secours de cette armée, pourquoi laisser hors de ligne les généraux Woronzof, Czernicheff, Benkendorff et Hirschfeld? « La victoire, me dira-t-on, est assez brillante, » puisque les Français ont dix mille hommes » hors de combat, et qu'on leur a pris soixante » pièces de canon! ». A cette admiration aveugle, je réponds par une anecdote analogue à la circonstance dont il s'agit. Un général avait battu l'armée ennemie. Son fils, qui commandait la cavalerie, reçut ordre de faire halte au moment où il allait occuper une position qui forçait les fuyards à mettre bas les

armes. Il obéit à regret et se rendit auprès de son père, en le priant de ne pas laisser échapper une occasion si favorable de détruire l'ennemi. Son père se mit à rire de sa bonhomie et lui dit : « Si nous finissons la guerre aujourd'hui, demain le roi n'aura plus besoin de nos services, et il nous enverra planter nos choux ».

Tout en rendant justice aux talens de Napoléon et à la bravoure de nos troupes, j'avoue que je suis très-étonné que nous ayons réussi à nous maintenir sur l'Elbe pendant deux mois, après la rupture de l'armistice. Il n'y a rien d'étonnant ni d'humiliant pour la France d'assurer que les armées de Russie, de Suède, de Prusse, d'Autriche, d'Espagne et d'Angleterre, *bien dirigées*, donneront toujours la loi à la France. Une opinion contraire serait une censure bien amère de ces gouvernemens. Si les Anglais avec quelques Portugais et Espagnols ont délivré l'Espagne de trois cent mille Français bien aguerris, ne serait-il pas ridicule de prétendre que cette même force ne peut pas être vaincue par la réunion des armées des quatre grandes puissances du Nord, encouragées et secondées par les efforts de tous les bons Allemands, et surtout par l'or de l'Angleterre?

Vandamme avait été battu à Kulm, Macdonald, sur la Katzbach, et Ney, à Dennewitz; et, malgré ces désastres, Bonaparte conserva la ligne de l'Elbe jusqu'au 12 octobre! Toute l'Allemagne n'attendait que l'assurance d'une protection efficace pour se lever en masse contre notre domination, et les alliés restaient perchés sur leurs montagnes de la Bohême, ou prenaient *des bains de santé* sur la rive droite de l'Elbe! Il était même à croire qu'on aurait fait durer la partie, tant que l'Angleterre aurait consenti à payer de gros subsides. Les puissances du continent pouvaient continuer la guerre pendant cent ans, pourvu qu'on leur fournît des guinées. En approuvant la libéralité du gouvernement anglais envers ses alliés, je déclarai qu'il avait le droit d'exiger qu'on mît ses plans à exécution. Qu'auraient en effet répondu les ministres, si le parlement leur avait demandé « pourquoi les alliés, qui étaient si bien payés, n'avaient-ils pas exécuté, au mois d'août, le plan de campagne fourni par le cabinet de Londres, d'après lequel Bonaparte, obligé d'aller ravitailler ses places sur la Vistule et sur l'Oder, devait être attendu sur la rive droite de l'Elbe, dans de très-fortes positions? Pourquoi ce plan, qui avait réussi au

Prince royal de Suède dans le combat de Grosbeeren, n'avait-il pas été adopté par l'armée de Silésie ? Pourquoi enfin avait-on conduit la grande armée alliée se faire égorger, presque sans défense, contre les redoutes de Dresde »?

Qu'on ne cherche pas à excuser cette énorme bévue, pour ne pas dire une trahison manifeste, en l'attribuant au général Moreau. Sa lettre à son épouse suffit pour le disculper d'une aussi odieuse imputation. Voici ses expressions : « Quoique l'armée ait fait un » mouvement rétrograde, ce n'est nullement » par revers, mais par décousu, *et pour se* » *rapprocher du général Blucher* ». Moreau était un des plus habiles tacticiens de l'Europe. Il possédait un grand sang-froid dans le danger, un coup-d'œil excellent sur le champ de bataille, un génie vaste et audacieux pour les plans offensifs, et une expérience consommée pour les retraites, qualités à-la-fois solides et brillantes dont la Providence ne fait présent qu'à quelques êtres privilégiés, la gloire de leur patrie et l'honneur de leur siècle. Tant d'avantages néanmoins furent souvent paralysés par trop de modestie, vertu si belle et si rare dans le commun de la société. Une des grandes qualités d'un

général, c'est d'être ferme dans ses desseins. Moreau manquait de fermeté. Il croyait avoir fait son devoir quand il avait dit son avis. Si peu qu'on insistât pour une opinion contraire, il s'empressait de l'adopter. J'ai servi sous les ordres de ce général en Allemagne et en Italie. Je connais assez bien sa manière de manœuvrer pour garantir qu'il blâma les opérations sur la rive gauche de l'Elbe, tant que les Français tiendraient la campagne avec leurs principales forces sur la rive droite de ce fleuve; qu'arrivé sur les hauteurs de Dresde, il désapprouva l'assaut contre des retranchemens qu'il jugea facilement être à l'abri d'un coup de main, et que son avis, jusqu'à son dernier soupir, fut de réunir les trois armées alliées sur la rive droite de l'Elbe, afin de livrer une bataille générale, dont le gain était assuré par la supériorité du nombre et par une bien meilleure cavalerie que celle des Français.

Moreau expira dans les bras de l'empereur Alexandre, le 3 septembre, à Laun en Bohême. La nature de ses blessures donne une idée suffisante des douleurs affreuses qui précédèrent ses derniers momens. L'amputation de la jambe droite lui avait occasioné des souffrances si cruelles, que lorsque le pre-

mier chirurgien du czar lui annonça qu'il fallait absolument lui couper l'autre pour lui conserver la vie : « Hélas! s'écria Moreau, j'ai » déjà souffert mille morts par la première » amputation »! Il donna à entendre que, s'il avait su qu'on dût lui couper les deux jambes, il aurait préféré mourir, n'étant pas probable qu'à son âge, il pût survivre à une si terrible opération. Sur les observations du chirurgien qui lui disait que son cas n'était pas sans exemple : « Eh bien! lui dit froi- » dement Moreau, puisqu'il le faut, coupez- » la donc ». O Providence! j'adore tes décrets éternels; mais qu'il me soit permis de verser des larmes sur la triste fin d'un grand homme qui périt pour ainsi dire du supplice de la roue, lorsqu'un Cromwel, le meurtrier de son roi, meurt paisiblement dans le palais de son auguste victime, et reçoit les honneurs funèbres dus à un souverain!

Bonaparte a manqué à la générosité dont il avait une si belle occasion de faire parade, conformément à son principe favori « *qu'un ennemi mort sent toujours bon* ». Il fit proclamer Moreau traître à son pays, et il chercha à provoquer l'indignation publique contre la mémoire d'un brave homme qui n'avait fait qu'obéir à l'honneur. Il poussa même l'animo-

sité contre ce dangereux rival de sa gloire jusqu'à vouloir faire regarder sa mort comme un châtiment du Ciel. Turenne, dont le nom seul est un si bel éloge, n'a-t-il pas combattu contre la France, ou plutôt contre son gouvernement injuste, tyrannique, soupçonneux et ingrat? Devons-nous donc regarder comme des punitions célestes la mort du maréchal Lannes et celle du maréchal Bessières, deux grands favoris de Napoléon, qui cependant eurent le courage de parler en faveur de Moreau à l'époque de son jugement? Ils ont aussi péri par le canon, comme Turenne et Moreau. C'est en vain qu'on cherche à détruire la gloire d'un véritable héros. L'opinion publique peut bien être influencée momentanément par la nécessité où nous place le destin de paraître combattre nos meilleurs amis, lorsque nous n'adoptons ce parti que pour leur rendre les services les plus signalés; mais les résultats dissipent bientôt les impressions défavorables produites par les apparences, et nourries par la jalousie et la haine. Moreau, injustement proscrit, ne pouvait pas être l'ami de Napoléon. Il a cherché à le combattre et à le renverser de son trône, pour le rendre à l'auguste famille des Bourbons. Il n'a fait que son devoir. Il est mort avec gloire,

comme il avait vécu avec honneur. Ses vertus privées, ses talens supérieurs et ses services éclatans le présenteront à la postérité la plus reculée au même rang que Turenne, avec l'amour, le respect et l'admiration que commandent à tous les partis le citoyen vertueux, le philantrope éclairé et le guerrier magnanime.

Destiné à jouer le rôle brillant de Monk, Moreau est mort le même jour que Cromwel, cent cinquante-cinq ans après cet illustre brigand. Aussi nous dit-il avec sa franchise bretonne, dans la lettre déjà citée : « Ce coquin de » Bonaparte est toujours heureux ». Je laisse au lecteur impartial l'examen de cette dernière opinion de Moreau : peut-être sera-t-il frappé de cette bizarrerie du sort, qui fait descendre dans la tombe, le même jour, le héros qui devait rendre les Bourbons à la France, et l'usurpateur dont la mort permit à l'Angleterre de rappeler Charles II. Richard n'hérita point du génie de son père; il rentra dans l'obscurité. Alexandre avait sondé tous les replis du cœur de Moreau. Il combla les vœux de ce héros, en faisant remonter Louis XVIII sur le trône de ses illustres ancêtres. Comme Pichegru son ami, Moreau eut la gloire de périr pour la défense des droits de nos légitimes souverains.

LIVRE SEPTIÈME.

Le prince de Schwartzenberg, ayant appris que Napoléon avait marché contre Blucher avec l'élite de son armée, se porta vers Dresde. Le 7, les alliés occupèrent Pirna. Le 8, ils y furent attaqués par Bonaparte en personne. Pirna fut repris le même jour. Le 9, notre avant-garde occupait Borna et Furstenwalde. Le 10, elle prit poste sur le Geyersberg, haute montagne d'où l'on découvre la plaine de Bohême. Les alliés s'étaient retirés presque sans combattre, afin de nous attirer dans leur position près de Kulm. Bonaparte n'envoya dans la plaine qu'un fort détachement, ce corps pouvant se retirer facilement, puisqu'il n'avait ni artillerie ni bagages. « Si le débou- » ché du Geyersberg, dit Napoléon dans son » rapport à l'impératrice, avait été praticable » pour l'artillerie, les alliés auraient été atta- » qués de flanc durant leur marche; mais » tous les efforts faits pour descendre du ca- » non furent infructueux ». Cette excuse ne peut point être admise par quiconque connaît les localités. On pouvait faire passer l'ar-

tillerie par la route de Peterswald à Tœplitz, Vandamme avait bien fait passer la sienne avec tous ses équipages. Napoléon aurait dû nous dire que sa circonspection était causée par sa répugnance à livrer bataille sur le terrain où l'on voyait encore des tas de cadavres des combats des 29 et 30 août.

Le 11, Bonaparte trouva enfin la route pour ses canons. Notre avant-garde attaqua le village de Nollendorf : il fut enlevé à la baïonnette. Les Russes, sous les ordres du comte de Pahlen, furent poursuivis jusque près de Kulm. Nos troupes étaient commandées par le général Bonnet, officier criblé de blessures, et qui a fait toute la guerre depuis 1792 avec la plus grande distinction. Tout annonçait une affaire générale pour le lendemain. Mais, vers le soir, les alliés reçurent un renfort de vingt-cinq mille Autrichiens. Napoléon, témoin de tous les mouvemens de l'ennemi, ordonna la retraite, qui commença le 12. Nollendorf fut évacué. Le 14, les alliés franchirent encore le défilé de Peterswald. Ils attaquèrent le comte de Lobau dans la position de Gieshübel. Ils furent repoussés par une manœuvre habile de ce général, qui, à la faveur du terrain, fit marcher, à leur

insçu, une division chargée de tomber à la baïonnette sur leur flanc droit, pendant qu'il les attaquerait vivement sur leur front. Bonaparte, étant arrivé vers la fin du combat, témoigna toute sa satisfaction au comte de Lobau. Le 16, il fit marcher l'armée sur Nollendorf, « bien résolu, disait-il, de livrer » bataille pour faire cesser toutes ces allées et » venues, et savoir à quoi s'en tenir ».

Tel était aussi le désir des alliés. Dès qu'ils eurent avis de l'arrivée de Bonaparte, ils repassèrent les montagnes. Le 16, à midi, ils étaient rangés en bataille près de Kulm. Bonaparte fit occuper Nollendorf et Arbosan. Les deux armées, fortes chacune de cent mille hommes, se canonnèrent avec beaucoup de vivacité. Le 17, notre aile gauche, dont les mouvemens étaient masqués par un bois très-épais, fut renforcée et marcha contre l'aile droite des alliés. Les Russes et les Prussiens furent culbutés, et ils se retiraient en désordre, quand le général Colloredo, à la tête d'une réserve d'Autrichiens, chargea nos troupes avec beaucoup d'audace, et les força à rétrograder avec perte de dix pièces de canon et deux mille prisonniers. Tel est le rapport des alliés. Napoléon dit n'avoir engagé

qu'une vive canonnade *hors de portée*, et qui par conséquent fit peu de mal. Il ajoute cependant avoir pris une batterie autrichienne de vingt-quatre pièces, dont les artilleurs furent sabrés. Le 18, le comte de Lobau occupait le village d'Arbosan et tous les débouchés de la plaine. Quoique attaqué sur tous les points, il réussit à conserver sa position. Le 19, il se retira dans le camp de Gieshubel. Il ne fut poursuivi que par quelques troupes légères.

J'avoue que je ne puis pas me rendre compte des motifs qui décidèrent Bonaparte à aller si souvent chercher les alliés en Bohême. J'admets qu'il les eût battus, il ne pouvait pas profiter de sa victoire. Schwartzenberg se serait retiré dans la forte position de Budyn sur la rive droite de l'Égra, qui domine la rive gauche. D'ailleurs Napoléon pouvait-il penser à s'enfoncer dans la Bohême, lorsqu'il avait de justes alarmes sur les armées de Ney et de Macdonald? Il avait tout à gagner en manœuvrant contre Bernadotte, qui se serait trouvé enfermé dans un *cul-de-sac*, entre l'Elbe, l'Oder, le Danemarck et la Baltique, et tout à perdre en attaquant Schwartzenberg dans un pays qui offrait aux alliés plusieurs fortes positions, et, en cas d'échec, une retraite

assurée sous les remparts de Prague. Quoiqu'il soit difficile de raisonner avec précision sur les rapports contradictoires des belligérans, je crois ne pas m'éloigner beaucoup de la vérité en assurant que les généraux des deux armées étaient très-décidés à se battre, mais seulement dans leurs positions favorites, Schwartzenberg à Kulm, et Bonaparte à Gieshubel. Le succès momentané de notre gauche contre la droite et le centre des alliés, dans la journée du 17, aurait dû, ce me semble, occasioner une affaire décisive. S'il avait été possible de l'engager avec quelque espoir de succès, il est hors de doute que Napoléon en aurait profité avec empressement. Le mauvais temps, le manque de subsistances, la position avantageuse des alliés, la difficulté de profiter d'une victoire, les mouvemens de Blucher vers Dresde, et les préparatifs du Prince royal de Suède pour passer l'Elbe; telles furent probablement les raisons qui prévinrent une bataille générale le 17.

Bonaparte resta à Pirna les 19 et 20, sous prétexte de faire jeter un pont sur l'Elbe et de faire construire une tête de pont sur la rive droite. Son véritable motif était de donner aux renforts qu'il dirigeait vers Macdonald le temps nécessaire pour arriver à leur desti-

nation au moment où lui-même ferait son apparition. Le 21, il se rendit à Dresde, et, le 22, à Harthau. Blucher s'était attendu à être attaqué, le 7, dans sa position sur la Queiss. Dès qu'il apprit le retour de Napoléon à Dresde, il marcha contre l'armée de Macdonald. Le 8, il passa la Neisse presque sans obstacle. Le 13, il était maître de Bautzen et des deux rives de la Sprée. Sa droite, aux ordres du général Sacken, était à Camenz; son centre à Bischofswerde, sous le général d'Yorck, et sa gauche à Neustadt, commandée par le général Langeron. Bonaparte avait détaché depuis plusieurs jours Murat et Marmont sur Grossenhain pour seconder Ney ou Macdonald, suivant que les circonstances le nécessiteraient. Cette disposition, faite le 8 septembre, fut très-utile, quoique tardive, pour empêcher Bernadotte de tomber avec toutes ses forces sur l'armée de Ney, et pour maintenir Macdonald sur la rive droite de l'Elbe. Mais, si Bonaparte avait envoyé Murat, avec ce renfort, prendre le commandement de l'armée d'Oudinot, aussitôt que la grande armée alliée eut prononcé sa retraite en Bohême, Bernadotte aurait été attaqué, le 3 ou le 4 septembre, par des forces très-supérieures, surtout en cavalerie. Il aurait été

battu, et la conquête de Berlin aurait été le résultat de la victoire. Bonaparte n'avait rien à craindre des alliés. Ils ne pouvaient que donner le second tome de l'assaut de Dresde. Les premier et quatorzième corps suffisaient pour les contenir. Du 8 au 10, les vainqueurs auraient fait repentir Blucher de s'être aventuré jusque sur la rive gauche de la Sprée. Nous serions restés maîtres de tout le terrain entre le Bober, l'Oder et l'Elbe. J'aurai bientôt occasion de développer les motifs et les moyens d'exécution de cette importante manœuvre.

Au lieu d'être dans une si brillante situation, nous nous trouvâmes réduits, sur tous les points, ou à la retraite ou à une défensive très-précaire, puisqu'elle était subordonnée à la marche de Napoléon avec ses réserves. Dès que Blucher eut appris l'arrivée de ce prince à l'armée de Macdonald, il passa la Sprée, et il prit une forte position sur la rive droite. Lauriston s'empara de Neustadt, Macdonald de Bischofswerde; et Souham, qui avait remplacé Ney dans le commandement du troisième corps, occupa Camenz. La sagesse du général prussien reçut un bien bel éloge par les plaintes de Napoléon, *de ce qu'il avait refusé de combattre.* Blucher nous attendit, der-

rière la Sprée, dans une position avantageuse. Si l'armée française avait tenté le passage de cette rivière, elle aurait éprouvé une vigoureuse résistance, à cause des retranchemens que Blucher avait fait construire. Les alliés ne refusèrent donc pas le combat, mais ils s'établirent de manière à pouvoir le soutenir avec l'espoir et les moyens de renouveler leur triomphe du 26 août sur la Katzbach. Bonaparte avait marché contre Blucher le 22; le 24, il rentra à Dresde. La situation de l'armée du prince de la Moskwa lui causait la plus vive inquiétude; nos communications avec la France étaient interceptées par le général Thielman, commandant un corps nombreux de partisans russes et autrichiens. Comme la colère de Napoléon est un thermomètre infaillible de l'importance de ses adversaires, Thielman doit être un homme d'un vrai mérite. Désirant contribuer à l'indépendance de sa patrie, il offrit ses services à l'empereur Alexandre, qui lui donna le rang de lieutenant-général dans l'armée russe. Depuis la reprise des hostilités, il avait manœuvré avec beaucoup d'habileté sur les derrières de l'armée française. Son corps était formé de quatre mille chevaux prussiens, russes et autrichiens. Aussi Bonaparte, qui voyait avec chagrin l'in-

fluence de ce général sur les Saxons ses compatriotes, et son activité à enlever les dépôts, à détruire les convois et à intercepter les courriers de l'armée française, le mit à l'ordre de l'armée comme ayant abandonné la cause de son roi, et *ennemi juré des Saxons*. Persuadé du peu d'effet de ces diatribes, Bonaparte eut recours à une vengeance plus efficace. Il lui opposa le général Lefebvre-Desnouettes avec quatre mille chevaux. Cette mesure prouve incontestablement que si, après nous avoir battus sur la Sprée et dans les environs de Berlin, les alliés avaient marché sur Leipsick avec deux cent mille hommes, Bonaparte aurait été obligé de se retirer vers le Rhin en toute hâte, parce que son armée n'aurait pas pu soutenir un nouveau choc des vainqueurs, sans s'exposer à une destruction totale.

Le maréchal Ney avait déjà réussi, le 10, à rallier, dans les environs de Torgau, les quatrième, septième et douzième corps, n'ayant perdu que dix mille prisonniers, d'après l'estimation qu'en fait le Prince de Suède dans son douzième Bulletin. Combien Napoléon dut rendre grâces à la lenteur et aux fausses manœuvres de Bernadotte! La bataille de Dennewitz devait produire contre

notre aile gauche les mêmes résultats qu'eut sur les Prussiens la bataille d'Jéna. Quinze jours après sa victoire, Napoléon avait passé l'Elbe et était à Berlin, tandis que, cinq jours après son succès, le Prince royal était encore à Juterbock, sans doute occupé à admirer sur le champ de bataille les trophées conquis sur les Français. On le croira avec peine ; mais, le 26 septembre, il était à Zerbst, à deux journées de marche de Dennewitz ! son aile gauche communiquait avec la droite de Blucher, et observait Torgau. Le général Bulow bombardait Wittemberg ; le général Czernicheff, avec trois mille cosaques, avait passé l'Elbe pour aller en Westphalie, faire un *hourra* jusqu'au milieu de la capitale de Jérôme, et favoriser la levée en masse des habitans. Woronzof, avec sa cavalerie, battit la plaine, entre la Wipper et la Mulda, jusqu'aux portes de Halle et de Leipzick; Winzingerode retranchait Acken, et le maréchal suédois Stédingk surveillait les fortifications de Roslau et de Dessau. Le 27, les Suédois furent attaqués; le prince de la Moskwa avait reçu l'ordre de Napoléon de balayer la rive gauche de l'Elbe: Dessau fut repris, et les alliés poursuivis jusque dans les retranchemens formant la tête de pont.

Le corps du duc de Raguse servait de réserve à l'armée du maréchal Ney.

Au 1.er octobre, l'Elbe et l'Erzegeburg séparaient les alliés et les Français. Les positions occupées par Macdonald en avant de Dresde, et par Davoust en avant de Hambourg, sur la rive droite de l'Elbe, ne doivent être considérées que comme de vastes camps retranchés. Le treizième corps avait évacué Schwerin dans la nuit du 2 au 3 septembre ; il était fort de vingt-cinq mille Français et de douze mille Danois; ceux-ci marchèrent sur Lubeck. Les Français firent halte à Ratzeburg. Le général Walmoden prit poste, le 12, à Hagenow ; il n'était pas assez en force pour nous serrer de plus près. Le général Loison, qui avait été détaché à Wismar, avait rejoint Davoust : ce général, voulant faire cesser les alarmes que causaient les excursions des partisans sur la rive gauche de l'Elbe, prit le parti de détacher un corps de huit mille hommes pour maintenir la liberté des communications, tant avec les places sur le Weser qu'avec Brunswick et Magdebourg. Il donna le commandement de cette expédition au général Pécheux, officier temporiseur, mais doué d'un grand sang-froid et fort habile manœuvrier. Une lettre interceptée découvrit à Wal-

moden les circonstances de cette opération. Il chargea le général Vegesack d'observer Davoust ; il réunit l'élite de ses troupes, il passa l'Elbe à Domitz, dans la nuit du 14, et, le 15, il prit position sur la rive droite de la Jetze, près de Dannenberg. Il y apprit que le général Pécheux était à Gorde, sur la route de Lunebourg. Les alliés avaient environ douze mille hommes : les Français n'étaient pas plus de six mille, à cause des postes qu'ils avaient dû établir pour assurer leur correspondance.

Walmoden, qui craignait avec raison de ne pas pouvoir engager le général Pécheux à accepter le combat, s'il montrait toutes ses forces, profita des avantages que lui présentaient les localités pour cacher la marche des colonnes destinées à nous attaquer sur les deux flancs. Le général Lyon fut chargé de l'attaque de front avec l'infanterie hanovrienne et les cosaques de Tettenborn. Le combat s'engagea le 16, vers les quatre heures de l'après-midi ; les Français firent d'abord très-bonne contenance. Leur retraite par l'aile gauche commença dès qu'ils virent déboucher du bois les colonnes des généraux Arentschildt sur leur droite, et Dornberg sur leur gauche. Trois bataillons en colonne, chargés de pro-

téger notre retraite, se distinguèrent par leur ordre et leur fermeté. Un de ces bataillons ayant été ébranlé, les deux autres accélérèrent leur mouvement rétrograde sur les hauteurs où s'était réunie la division. La grande supériorité des alliés et environ deux mille hommes hors de combat déterminèrent Pécheux à faire sa retraite. Il l'effectua par Bleckede et Artlenburg sur Zollenspicker, d'où il passa sur la rive droite de l'Elbe.

Walmoden ne sut pas profiter de sa victoire. S'il avait manœuvré avec audace, pas un Français n'aurait échappé. Ses premières dispositions étaient parfaites; mais il se laissa intimider par la belle résistance des trois bataillons chargés de protéger la retraite. Au lieu d'attaquer sérieusement cette arrière-garde; il fallait l'envelopper d'une nuée de tirailleurs pour la harceler, tandis que l'élite des troupes se serait portée sur le flanc gauche des Français, pour les couper entièrement de l'Elbe et de Lunebourg. L'obscurité de la nuit, que ce général prétend dans son rapport « avoir » rendu la poursuite du général Pécheux ab» solument impossible », était au contraire un très-grand avantage qu'il a négligé. Les cris de dix cosaques dans les ténèbres auraient produit sur nos troupes en retraite le même

effet que s'il y en eût eu dix mille, et auraient mis en défaut toute la tactique du général Pécheux. La meilleure raison que Walmoden puisse donner de sa circonspection, est la crainte que le prince d'Eckmühl ne fît occuper Boitzenburg et Domitz. C'est ce qui le détermina à passer sur la rive droite de l'Elbe, après avoir envoyé les cosaques de Tettenborn faire un acte d'apparition à Harbourg. Le 20 septembre, Walmoden était rentré à Domitz. Cette expédition coûta aux alliés cinq cents hommes tués et blessés, et sema la consternation parmi les partisans du système français. Les habitans de Hambourg en conçurent la douce espérance de recevoir bientôt dans leurs murs les défenseurs de la liberté germanique. Le retard de cette époque doit être attribué autant à l'école des alliés devant Dresde, qu'à la conduite irrésolue du Prince royal, depuis sa victoire de Dennewitz.

J'ai censuré amèrement les opérations de Napoléon, parce que, depuis les 26 et 27 août, il n'a pas su profiter des circonstances où il était placé. Il est vrai qu'il ne pouvait plus être, à quarante-cinq ans, le même homme qui, à vingt-sept, détruisit trois armées autrichiennes dans trois mois. D'ailleurs l'expérience de tous les âges ne nous prouve-t-elle pas « que le

» génie audacieux de la jeunesse est bien su-
» périeur à l'expérience la plus consommée
» de l'âge mûr »? Ses désastres de 1812, en Russie, l'avaient rendu prudent, jusqu'à la méfiance de ses propres talens : on peut lui appliquer cette sentence du poëte romain :

Et commisisse cavet quod mox mutare laboret.

HOR. *Ars poet.*

Il était convaincu que la retraite sur la rive gauche du Rhin serait le coup le plus terrible porté à sa gloire et à sa puissance : dès-lors devait être complétement détruit cet enchantement qui retenait sous ses drapeaux les troupes de la confédération du Rhin. Il prévoyait qu'elles grossiraient sans aucun doute les rangs des alliés, et que les habitans rivaliseraient de zèle, tant pour recruter que pour nourrir les armées de leurs libérateurs : car, malgré les brillans rapports des préfets des départemens réunis à l'ancienne France, je puis garantir, qu'abstraction faite de quelques fonctionnaires du gouvernement impérial, toute la population, depuis le plus riche jusqu'au plus pauvre, ne cessait de faire des vœux pour voir rétablir l'ancien ordre de choses. On consentait à être Autrichien, Russe, Prussien, Bavarois, tout ce qu'on voudrait, en un mot qu'on fût, excepté Français, non pas

à cause de la France, mais par rapport à la conscription et aux droits réunis, deux fléaux politiques qui nous ont fait haïr par ceux qui avaient été d'abord nos plus chauds partisans. Tels étaient les sentimens bien prononcés, depuis le duché de Luxembourg, si voisin de la France, jusqu'aux habitans de l'Illyrie, du Piémont, de la Toscane et de Rome. « Pourquoi donc, m'observera-t-on, les soldats » fournis par ces provinces ne se joignirent-» ils que fort tard aux alliés »? Cette fidélité forcée était due à l'adresse de Bonaparte, qui ne plaçait à la tête de ses régimens que des hommes dont il était bien sûr. Le colonel Hammerstein conduisit aux alliés la brigade de hussards westphaliens le 22 août, lorsqu'ils débouchèrent de la Bohême; et, d'après l'attachement bien connu des soldats allemands pour leur patrie, et leur confiance aveugle dans leurs chefs, il est à croire que tous les auxiliaires de l'armée française auraient imité les hussards westphaliens, s'ils avaient été commandés par des hommes de la trempe de Hammerstein, ou du général d'Yorck.

Je ne parle point des désertions partielles, quoique considérables, surtout de la part des Allemands. Cette épidémie, attachée à toutes les armées, ne doit être notée dans l'histoire

que quand elle influence les masses pour leur faire adopter le parti opposé. Le Prince suédois, qui commandait les Saxons à la bataille de Wagram en 1809, leur adressa une proclamation, dont voici la substance : « L'armée » combinée a dépassé vos frontières ; elle ne » fait point la guerre aux Saxons, mais à leur » oppresseur. Faites des vœux pour nos succès, qui tendent à rendre à votre gouver- » nement son indépendance. *Nous persistons* » à considérer *comme amis* tous les Saxons. » *Vos propriétés seront respectées* ; l'armée » observera la plus stricte discipline, et il » sera pourvu à nos besoins de la manière la » moins onéreuse au pays. *Ne quittez point* » *vos foyers...... bientôt de grands événemens* » vous mettront à l'abri de toute politique » ambitieuse. Soyez les dignes descendans » *des anciens Saxons*...... Les Français eux- » mêmes désirent rentrer dans les limites » que la nature leur a prescrites. Osez leur » dire que vous avez résolu d'être libres, et » ces mêmes Français, *en vous admirant*, » vous engageront à persévérer dans votre » noble et généreuse entreprise. Quartier- » général de Juterbock, le 10 septembre » 1813. *Signé* CHARLES-JEAN ». Et c'est là le langage qu'on était obligé de tenir à des Alle-

mands! On en était réduit à les prier de ne *point quitter leurs foyers*. Quel plus bel éloge pouvait-on faire du gouvernement de Bonaparte ?

Non, cette pièce n'est point sortie de la tête du Prince royal de Suède. On avait dit que Son Altesse avait appelé à son quartier-général les Schlégel et les Kotzebue. Si tel était leur plat jargon, quand ils voulaient réveiller le patriotisme des Allemands, leur aide était superflue à Bernadotte. Il pouvait mieux faire par lui-même, en donnant un libre cours à son dévouement pour la liberté et à son amour pour la gloire. En parlant aux descendans des anciens Saxons, il leur aurait rappelé ce fameux Witikind, qui pendant trente-trois ans fut le digne adversaire de Charlemagne. Il leur aurait représenté le danger d'être alliés avec un peuple qui fut de tout temps leur ennemi naturel, et qui ne s'était uni avec eux que pour recevoir leurs contributions, se servir de leur armée comme d'un bouclier, et faire de la Saxe le théâtre de la guerre, pour en épargner les horreurs à la France, et non pas leur parler de l'*admiration* qu'ils nous inspiraient en se révoltant contre nous, et de notre *désir* de rentrer en France. Des coups de fusil et de baïonnette

leur auraient prouvé l'extravagance des assertions de Bernadotte, s'ils avaient osé suivre ses conseils. Il fallait vanter la glorieuse résistance de leurs ancêtres à toutes nos tentatives pour les subjuguer, leur parler d'honneur national, et leur proposer pour modèles les Espagnols et les Russes, qui avaient réussi à assurer l'indépendance de leur patrie. Le roi de Prusse et les empereurs de Russie et d'Autriche auraient dû leur être présentés comme les amis sincères de leur monarque et les protecteurs de leurs lois.

A ces traits, j'aurais reconnu la finesse et la bonté du Prince royal. L'armée saxonne l'aurait accueilli comme un père et se serait rangée de suite sous ses ordres, tandis que ces mots, *nous persistons*, dûrent causer l'alarme dans tous les bons esprits. Les officiers ne virent dans la froideur d'un tel aveu qu'une censure amère de leur conduite passée, et, dans l'incertitude du sort que leur destinaient les alliés, ils restèrent encore quelque temps attachés à Napoléon. J'ose à peine citer comme exception le noyau d'un bataillon fort de trois cent soixante hommes, dont huit officiers, arrivé, le 21 septembre, avec armes et bagages, au quartier-général du Prince de Suède. Puisqu'on obtint ce résultat, malgré la mal-

adresse des moyens mis en usage, on peut en conclure que des mesures mieux concertées auraient engagé toute l'armée de Saxe à se joindre à la coalition à l'époque de la bataille de Dennewitz. Les autres troupes de la confédération du Rhin auraient bientôt suivi l'exemple des Saxons.

Notre général était encore plus maladroit que le Prince royal. Son séjour à Dresde lui fut aussi fatal que l'avait été celui de Moskou un an auparavant. La science de la guerre se divise en deux branches principales : la première se nomme *stratégie*, et concerne les manœuvres hors de la portée du canon; la seconde se nomme *tactique*, et consiste dans les mouvemens exécutés sur un champ de bataille, ou à la portée du canon. Un plan de campagne est une combinaison de mouvemens de stratégie et de tactique. Un plan est réputé bon, quand tous les corps d'une armée, c'est-à-dire, l'avant-garde, la droite, le centre, la gauche et la réserve, sont manœuvrés de manière à pouvoir se protéger réciproquement, tant pour la défensive que pour l'offensive, et qu'aucun de ces cinq corps ne soit exposé à être attaqué séparément par une force supérieure. Ces principes, reconnus incontestables par tous les militaires instruits,

démontrent évidemment la fausseté des manœuvres des alliés, quand ils portèrent en Bohême l'élite de leur armée. Blucher était entièrement séparé de Schwartzenberg par l'Elbe, par les redoutes de Dresde et par deux armées françaises. L'empereur d'Autriche le voulut ainsi, malgré les observations de Moreau, qui fut toujours opposé à l'attaque des retranchemens de Dresde. Chassé deux fois de Vienne en 1805 et 1809, l'empereur François n'avait accédé à la coalition qu'à condition qu'une armée formidable défendrait la Bohême sur la rive gauche de l'Elbe.

Cette disposition, que j'attribue à de très-bonnes intentions, exposait les alliés à une ruine totale, si Napoléon avait su profiter de leur ignorance et de leur entêtement. Quand il eût été bien instruit de leur plan de campagne, il aurait dû ordonner au duc de Tarente d'éviter tout engagement sérieux. J'approuve ses démonstrations depuis le 17 jusqu'au 22 août; mais la garde impériale n'aurait point dû être fatiguée inutilement, en la faisant courir de Dresde à Gorlitz et de Gorlitz à Dresde. Il fallait la cantonner entre Dresde et Bautzen, pour faire croire aux espions de l'ennemi que nous avions des projets contre la Bohême orientale. Aussitôt que les

alliés eurent passé l'Ertzegeburg pour venir attaquer Dresde, le duc de Tarente, avec les deux tiers de son armée, aurait dû marcher sur Nollendorf par Pirna. L'autre tiers se serait replié sur Dresde, poursuivi par Blucher. Ce mouvement aurait dû s'effectuer le 26. On n'aurait laissé, pour contenir Blucher, que le cinquième corps, posté dans les retranchemens de Dresde, sur la rive droite de l'Elbe. Le 27, Napoléon aurait attaqué les alliés sur les hauteurs de Dresde, avec les deuxième, sixième, huitième et quatorzième corps, toute la garde et la cavalerie de Murat, pendant que les premier, troisième et onzième corps, aux ordres de Macdonald, se seraient emparés de leurs principales communications. Deux cent cinquante mille hommes en auraient cerné cent trente mille. Le duc de Reggio, au lieu d'attaquer le 23, aurait manœuvré en retraite vers Torgau pour l'exécution définitive du plan général.

La destruction de l'armée de Schwartzenberg était inévitable. Ce grand point obtenu, Saint-Cyr, avec son corps et quelques troupes légères, aurait été chargé de garder les montagnes, et de se replier dans Dresde devant des forces supérieures. Macdonald, avec ses trois corps, serait revenu à marches forcées contre Blucher, qui se serait retiré précipitam-

ment en Silésie. Napoléon aurait dû partir de Dresde, le 29, avec les deuxième, cinquième, sixième et huitième corps, la garde et toute la grosse cavalerie. La droite de cette armée se serait dirigée sur Custrin, et le reste sur Berlin, pendant que le duc de Reggio, Bertrand, Reynier, le prince d'Eckmühl et le duc de Padoue auraient aussi manœuvré contre la capitale de la Prusse. Il faut observer que le prince d'Eckmühl était en possession de Schwerin avec le 13e corps et les Danois. Le 1er septembre, le Prince royal avait rapproché son armée de l'Elbe. Il avait son quartier-général à Zerbst. Dresde et Zerbst sont également éloignés de Custrin. Avant que Bernadotte eût pu être instruit du mouvement de Napoléon sur Custrin, notre armée aurait eu une marche d'avance dans cette direction. Maîtres du cours de l'Oder par nos garnisons de Custrin et de Stettin, il ne restait au Prince royal d'autre ressource qu'une prompte retraite sur Stralsund. Mais Bonaparte, attaquant avec deux cent mille hommes l'armée alliée, consternée par une apparition si subite, en aurait eu fort bon marché, et toute cette aile gauche aurait été prise ou tuée. C'est ainsi que Bonaparte avait manœuvré en 1796, 1797, 1800, 1805 et 1806.

Schwartzenberg et Bernadotte étant mis hors de ligne, Blucher n'aurait pas osé tenir la campagne, et se serait réfugié précipitamment en Bohême pour se joindre aux débris de la grande armée. Le corps de Davoust aurait pu pénétrer jusqu'en Pologne pour ravitailler nos places sur la Vistule. Les manœuvres que j'indique ne sont point extravagantes; elles sont basées sur une connaissance exacte des forces des deux armées et du théâtre de la guerre : elles sont d'ailleurs une conséquence des principes de la tactique moderne. Bonaparte avait le précieux avantage de pouvoir concentrer des forces supérieures pour écraser, à son choix, la droite et la gauche des alliés. Pourquoi s'amusa-t-il à faire l'office de *la mouche du coche*, allant et venant, comme un écervelé, des frontières de la Bohême en Lusace, sans en venir à un engagement sérieux? On a prétendu qu'il était devenu amoureux, à Dresde, d'une princesse de Saxe, et que, pour épargner à son amante les convulsions qu'elle avait éprouvées les 26 et 27 août, il ne s'était occupé que de tenir les alliés loin de la capitale de la Saxe.

Il est au reste bien constaté que Napoléon ne vivait plus aussi sobrement que dans ses anciennes campagnes. Des mulets, chargés de

tout ce qui pouvait servir à le loger et à le nourrir avec luxe et profusion, suivaient toujours son quartier-général. On assure que d'anciens soldats, en voyant des laquais de Napoléon avec des bassinoires d'argent, dirent d'un ton railleur : « Notre empereur se sent » encore du *froid de la Russie*, ça nous por- » tera malheur ». D'autres, plus goguenards, disaient « que Napoléon avait choisi *l'abbé* » *Rézina* pour son aumônier ». Allusion maligne qui, en rappelant les désastres autant que le froid éprouvés sur *la Bérézina*, donnait à entendre à Bonaparte qu'un bon général doit paraître partager les souffrances de ses soldats, au lieu d'insulter à leur misère par l'étalage d'un épicurisme, sinon inutile, du moins très-impolitique. On sut même dans l'armée qu'un général qui était allé le voir, le trouva à table, plus gai que de coutume ; c'était à Dresde. Napoléon lui versa à boire de l'excellent Bordeaux, en lui disant : « *Bu-* » *vons, buvons, ça remonte la machine* ».

Alexandre, général moins célèbre que Napoléon, mais monarque plus humain et plus sobre, prêchait d'exemple à ses généraux et à ses soldats. Simple dans ses vêtemens, frugal dans ses repas, on le voyait s'exposer au feu le plus violent et supporter les plus grandes

fatigues, quoique la conservation de sa personne fût si importante pour la Russie et pour l'Europe. Le czar sacrifia même sa gloire personnelle : car, convaincu que ses troupes seraient plus utiles, si on les employait comme réserves des Suédois, des Prussiens et des Autrichiens, il n'avait pas balancé à adopter une mesure jusqu'alors sans exemple. Les cosaques furent aussi dispersés dans les divers corps d'armée pour y faire le service d'avant-garde. Le monarque qui témoignait un si grand désintéressement acquérait des droits incontestables à la reconnaissance de Frédéric, de Jean-Charles et de François. Aussi son influence fut-elle constamment le mobile des opérations depuis long-temps arrêtées par le cabinet de Londres, où la bataille de Leipsick avait été calculée avec ses résultats plusieurs jours avant la reprise des hostilités. Il eût été sans doute plus prudent de livrer cette bataille générale sur la Sprée ; mais les succès de la Katzbach, de Kulm et de Dennewitz firent adopter les moyens les plus prompts pour se réunir. Puisque Napoléon avait eu la maladresse de se laisser battre séparément, lorsque toutes les chances de la victoire étaient en sa faveur, on en conclut avec raison qu'il serait exterminé par la réunion des vainqueurs sur

la rive gauche comme sur la rive droite de l'Elbe. On choisit la rive gauche, dans les environs de Leipsick, entre la Pleisse et la Partha.

Il fallait rassembler les forces des alliés pour consommer ce grand œuvre politique et militaire. L'armée de Benningsen, qui s'était organisée en Pologne, reçut ordre de se rendre en Bohême. Le 1er octobre, elle arriva dans les environs de Toplitz. Sa force était de quarante mille hommes. A son approche, Schwartzenberg marcha par sa gauche vers Commotau, où le quartier impérial fut établi le 5. Ses avant-postes occupèrent Zwickau et Chemnitz. Il s'établit de sa personne à Marienberg. Le 7, les alliés continuèrent leur mouvement concentrique sur Leipsick. Le général Murat obtint d'abord quelque avantage sur le corps de Wittgenstein, près de Froburg. L'arrivée des renforts obligea les Français à se replier sur Borna. Le même jour, Napoléon avait quitté Dresde, sur la nouvelle que le général Blucher, avec l'armée de Silésie, avait passé l'Elbe le 3 octobre, vis-à-vis de Wartenburg, après avoir réussi à dérober une marche à Macdonald. Il apprit presque en même temps que le Prince royal de Suède avait aussi passé l'Elbe, le 4, avec toute son armée. Ainsi les alliés, au

nombre de cent cinquante mille, étaient en position sur les deux rives de la Mulda, sans avoir éprouvé de résistance que de la part du général Bertrand, qui, depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, soutint tous les efforts de l'armée de Silésie près de Wartenburg. Il dut se retirer le soir pour se joindre au corps du maréchal Ney, dans les environs de Delitsch.

Bonaparte coucha, le 8, à Wurtzen, le 9 à Eulenbourg, et le 10 à Duben. Il avait à sa disposition les corps de Ney, Bertrand, Reynier, Marmont et sa garde. Cette force n'excédait pas cent mille hommes. Malgré son infériorité numérique, il paya d'audace. Pour donner de l'inquiétude aux alliés, il parut menacer Berlin. Il fit détruire les ponts de Wartenburg, Roslau et Acken. Le général Delmas battit une division prussienne près de Dessau. On a prétendu que le général français voulait s'établir sur la rive droite de l'Elbe, et prendre Magdebourg pour son centre d'opérations. Bonaparte n'eut jamais l'intention d'exécuter un projet si désespéré. Il voulait empêcher la réunion des alliés, parce qu'il était assuré de les battre, s'il pouvait les attaquer séparément. Il avait même réussi à décider le Prince royal à repasser sur la rive droite

de l'Elbe. Le pont d'Acken était rétabli, lorsque Son Altesse apprit que l'armée française quittait les bords de l'Elbe, et se concentrait sur Leipsick. Ce mouvement rétrograde fut attribué à la défection de la Bavière, dont les troupes, réunies à une armée autrichienne, marchaient vers le Rhin. Ce prétexte figure à merveille dans un Bulletin; mais la vérité est que Bonaparte, après avoir réfléchi mûrement sur sa position, sentit l'importance de rouvrir sur-le-champ ses communications avec la France par une bataille décisive. Vainqueur, il revenait triomphant sur les bords de l'Elbe pour y dicter la loi à l'Europe; battu, il se retirait vers le Rhin, se rapprochait de ses renforts et se couvrait de ses forteresses. Il pouvait encore espérer les faveurs de la fortune sur le territoire français, tandis que, enfermé entre l'Elbe et l'Oder, il aurait fini sa carrière à Spandaw, dans un cachot, ou dans les marais du Jutland.

Le 12, les armées alliées étaient réunies. Wittgenstein était à Borna; Merfeldt, Colloredo et Kleist, à Altenbourg; Giulai et Lichtenstein, à Weissenfelds; Thielman et Platow, à Lutzen; Klenau, à Penig; Blucher, à Hall; et Bernadotte, à Bernburg. Trois cent mille Russes, Prussiens, Autrichiens et Suédois,

craignirent de couper la retraite à deux cent mille Français. Comment le prince de Schwartzenberg changea-t-il si subitement son système de guerre? On a de la peine à croire que ce général, si prudent le 12 octobre, fût le même général qui, le 25 août, n'avait pas hésité d'attaquer, avec cent trente mille alliés, les redoutes de Dresde, défendues par une armée plus nombreuse que la sienne. Il fut résolu qu'on attaquerait notre armée sur ses flancs et sur son front, et qu'on n'inquiéterait ses derrières que par des troupes légères. C'en était fait de l'armée française, si un homme de tête avait commandé les alliés. Mais, avant d'expliquer les fautes des belligérans, je vais esquisser les principaux détails des batailles sanglantes livrées, les 16 et 18 octobre, dans les environs de Leipsick.

Le 15, Napoléon était à Reidnitz, près de Leipsick, avec sa garde. Le prince Murat était à Vachau avec les deuxième, cinquième et huitième corps. Le quatrième, réuni au douzième, était à Lindenau. Le sixième était sur la Partha. Les troisième et septième étaient en marche d'Eulenburg, pour se joindre au sixième. Le neuvième, sous les ordres du duc de Castiglione, était à Leipsick. Le onzième, très-maltraité en Silésie, avait été fondu dans

les autres corps. Les premier et quatorzième étaient restés à Dresde. Le lecteur se rappelle que le dixième était en garnison à Dantzick, et le treizième à Hambourg avec les Danois. Le 16, à neuf heures du matin, nos troupes furent attaquées sur tous les points. A la droite, Lauriston, Poniatowski et Victor défendirent Liebertwolkwitz, Wachau et Dœlitz, contre Merfeldt, Wittgenstein et Kleist. A midi, six attaques de l'ennemi avaient été repoussées. Alors Bonaparte fit avancer ses gardes sous les ordres des ducs de Reggio et de Trévise, avec cent cinquante pièces de canon. Les alliés firent marcher leurs réserves. Leur cavalerie, composée de corps de cuirassiers russes et autrichiens, effectua une belle charge contre notre droite, et nous força à quitter momentanément Dœlitz. Une division de la garde, commandée par le général Curial, attaqua Dœlitz, s'en empara, et y fit douze cents prisonniers avec le général Merfeldt, qui commandait en chef. Nos cuirassiers, sous les ordres de Latour-Maubourg, attaquèrent la cavalerie ennemie, la culbutèrent et en firent un carnage horrible. Après huit heures de combat, les alliés rentrèrent dans la position qu'ils avaient avant l'attaque.

Le sort des armes ne nous fut pas si favo-

rable sur la droite de la Partha. Blucher attaqua Marmont avec furie. Il y eut à Mockern une action très-bien disputée. Ce village fut pris et repris cinq fois. Les villages de Gross et Klein Wetteritz et de Mockau, furent vaillamment défendus. A la fin, les Silésiens victorieux forcèrent nos troupes à se replier sur la rive gauche de la Partha. Le corps de Marmont avait eu en tête celui d'Yorck. Langeron combattit contre le maréchal Ney. Les généraux Sacken et Reynier formaient les réserves des deux partis. Toutes les troupes se distinguèrent. Le troisième corps arriva tard au secours du duc de Raguse. Cet inconvénient n'aurait point eu lieu si Bonaparte avait envoyé un de ses aides-de-camp au général Souham pour lui indiquer la direction la plus courte pour se joindre à Marmont.

Quant au reproche fait aux canonniers de marine de s'être faiblement comportés, je dois disculper ces braves gens. Ils furent obligés de se retirer devant des forces très-supérieures, mais leur conduite fut honorable, et ils méritaient d'être mieux traités. J'ai commandé ces régimens à Brest, à Versailles et en Italie. L'instruction des officiers, la bravoure des soldats, et le bon esprit de tous, les mettent au niveau des régimens les plus distingués de

l'armée. Comment Bonaparte pouvait-il avoir oublié qu'il avait vanté l'héroïsme que déployèrent ces troupes dans la bataille de Lutzen? Le voisinage de ce champ d'honneur aurait dû faire sentir à leur accusateur qu'il ne pouvait pas être plus inconséquent, et qu'on attribuerait cette diatribe à la faiblesse de l'homme que le malheur rend injuste, même envers ses meilleurs amis.

Le général Bertrand défendit Lindenau avec succès contre Giulay, Thielman et Lichtenstein, et il les força à rétrograder. Cette journée coûta aux deux armées quarante mille hommes hors de combat, dont vingt-cinq mille alliés et quinze mille Français. A l'attaque de Blucher, la perte fut de dix mille Russes ou Prussiens. Le prince de Mecklenbourg-Strélitz fut dangereusement blessé. De notre côté, les généraux Latour-Maubourg, Maison, Compans et Frédérichs furent aussi blessés. Le duc de Raguse le fut légérement. Il perdit une partie de son artillerie et quelques bagages. Il aurait été bien plus maltraité si les Suédois avaient été en mesure de prendre part à l'action. Bernadotte, qui était le 13 à Cothen, pouvait être, le 14, à Halle. Il s'arrêta à Silpnitz. Le 15, il occupa Pétersberg. Le 16, il se porta à Landsbourg.

Le 17, il arriva à Breitenfeld, et enfin, le 18, il se trouva à la gauche de Blucher, sur la Partha, après avoir exécuté pendant quatre jours des marches et contre-marches assez semblables aux figures d'une contre-danse. Le 16, le Prince royal n'était qu'à trois lieues du champ de bataille de Blucher. Pourquoi n'envoya-t-il pas au moins sa cavalerie, pour prendre part à l'engagement et servir de réserve à l'armée de Silésie?

La journée du 17 fut employée de part et d'autre à faire des reconnaissances. Vers le soir, Bonaparte s'aperçut qu'il y avait un grand mouvement dans les bivouacs des alliés. Bientôt il apprit par ses espions que l'armée de Benningsen venait d'arriver à la droite du prince de Schwartzenberg, et que le Prince royal allait prendre position à la gauche de Blucher. Tout annonçait une bataille générale pour le lendemain. En restant dans la position de Wachau, Bonaparte n'était pas à portée de secourir ses troupes sur la Partha, et leur défaite compromettait sa sûreté. Il quitta donc les plaines de Wachau pour se concentrer près de Leipsick, le 18, à deux heures du matin. On peut comparer la nouvelle position qu'occupa l'armée française à un carré, dont un côté est formé par la Pleisse, à l'ouest;

la Partha, au sud; le Rutzschkebach, à l'est; et au nord, par une ligne partant de la source de ce dernier ruisseau jusqu'à la Pleisse, par Probstheide et Conewitz. Chaque côté de ce carré n'a pas plus d'un mille d'Allemagne, ou quatre mille toises. La nature paraît l'avoir formé pour une armée qui veut résister à des forces supérieures. La Pleisse, l'Elster et le terrain marécageux qui séparent Leipsick de Lindenau, empêchaient les alliés de déborder l'armée française et de l'attaquer sur ses derrières à la portée de canon.

Le 18, à cinq heures du matin, les alliés, instruits de la retraite de Bonaparte, commencèrent leur mouvement pour aller l'attaquer partout où ils le rencontreraient. A neuf heures, ils arrivèrent devant l'armée française. Blucher menaça Leipsick. Bernadotte enleva les hauteurs de Taucha où était la droite de Ney, commandant en chef l'armée française sur ce point. Platow et Bubna liaient le Prince royal avec Benningsen. Celui-ci attaqua Macdonald à Holtzhausen, et le força à la retraite sur Stotteritz. Wittgenstein fit des prodiges de valeur à l'attaque de Probstheide. Il fut vigoureusement repoussé par le duc de Bellune. Le duc de Castiglione, qui défendait un bois sur le centre, s'y maintint

toute la journée, malgré la vivacité des attaques du général Kleist. Le prince Poniatowski se conduisit en héros dans la défense de Conewitz, et battit complétement le comte de Colloredo. A trois heures de l'après-midi, l'armée française était dans une attitude respectable, et se battait avec d'autant plus de gloire, que les alliés avaient des forces doubles, quand toute l'armée saxonne, artillerie, cavalerie et infanterie, passa dans les rangs ennemis, et tourna ses armes contre nos troupes. Le général Zeschau, qui la commandait en chef, resta seul avec cinq cents hommes. Cette défection fut d'autant plus avantageuse aux alliés qu'ils commençaient à manquer de munitions, dont les Saxons étaient encore bien pourvus. Encouragés par cet événement, les Prussiens passèrent la Partha, et s'emparèrent de Reidnitz.

Dès que Bonaparte fut instruit des progrès de l'ennemi, il envoya la cavalerie de sa garde, aux ordres du général Nansouty, avec vingt pièces de canon, pour prendre en flanc une forte colonne prussienne qui marchait contre Leipsick. Il fallait qu'il jugeât le moment bien critique, puisqu'il se porta lui-même avec une division d'infanterie de sa garde contre Reidnitz. Ce village fut enlevé à la baïon-

nette. D'ailleurs le seul aspect de cette garde, la plus belle troupe de l'Europe et la plus aguerrie, suffisait, depuis douze ans, pour faire tourner le dos à ses antagonistes. Le désordre occasioné par la fuite des Saxons étant réparé, Bonaparte prit l'offensive contre le Prince royal. Le village de Paunsdorf fut repris, et le général Bulow fut obligé de se replier; mais une forte colonne de cavalerie étant arrivée à son secours, il rentra dans Paunsdorf. C'est dans cette attaque que périt avec gloire le général Manteuffel. Nous eûmes à regretter les généraux Vial et Rochambeau, tous deux d'un mérite distingué, quoique d'un genre différent. Le premier avait beaucoup d'instruction et une bravoure calme; tandis que Rochambeau, né avec un caractère impétueux, se livra peu à l'étude, et se fit toujours remarquer par la plus grande audace. Les Anglais perdirent le capitaine Boyne, commandant une brigade d'artificiers, troupe uniquement destinée à lancer des fusées incendiaires. Cette arme singulière fut employée pour la première fois, en bataille rangée, *par Bernadotte contre un carré d'infanterie française*, « qui, dit un général en» nemi, se rendit dès le premier feu, comme » s'il eût été saisi d'une terreur panique ». Ce

fait n'est point exact : le bataillon fut ébranlé, se retira, mais ne se rendit point.

La nuit sépara les combattans. Il n'y eut point de prisonniers de faits dans cette journée par les alliés, tandis que Bonaparte prétend en avoir fait cinq cents; ce qui prouve que le carré dont parle le général ennemi fut mis en désordre, mais ne fut pas fait prisonnier. La perte des Saxons était une plaie sensible, quoiqu'ils ne fussent pas plus de douze mille hommes. Le 18, les combattans étaient en plus grand nombre que le 16; néanmoins les tués et les blessés furent à-peu-près dans les mêmes proportions. Ainsi les batailles de Wachau et de Leipsick coûtèrent à l'humanité près de quatre-vingt mille braves, morts ou mutilés, comme les 5 et 7 septembre 1812, à Borodino. L'habileté de Bonaparte et de ses lieutenans fut bien secondée par l'intrépidité des troupes. On est cependant étonné des vacillations de cet homme, autrefois si ferme dans ses desseins. Dans son Bulletin du 15, il dit positivement « que la défection de la Ba» vière l'a déterminé à retourner sur le Rhin »; et dans celui du 24, étant déjà à Erfurth, ou peut-être plus loin, il parle encore de son projet de se réapprovisionner à Magdebourg, le soir du 18. Néanmoins, par un sage retour

sur lui-même, il se décide pour Erfurth, «par » la même raison qui l'avait décidé à venir » sur Leipsick, pour être à portée d'appré» cier l'influence de la défection de la Ba» vière». Les généraux Sorbier et Dulauloy, officiers d'artillerie d'un mérite supérieur, eurent le courage de lui dire la vérité. Ils lui observèrent que les munitions étaient épuisées, et que le combat du 18 avait fait périr l'élite de leurs canonniers.

Quand on a été l'enfant gâté de la victoire pendant plus de quinze ans, il est pénible de s'avouer vaincu. Il est aussi vrai de dire que, les 16 et 18, l'armée française gagna deux batailles défensives, excepté le 16, sur la Partha, où Marmont plia devant Blucher. Les hauteurs de Taucha, enlevées par Bernadotte, et le village de Holtzhausen, pris par Benningsen, n'étaient défendus que par de fortes avant-gardes, qui se replièrent sur la ligne de bataille. Cette résistance aurait réellement été une victoire pour tout autre général que Bonaparte, accoutumé à renverser tout ce qui paraissait devant lui. En considérant sa position, on est étonné qu'il n'ait point cherché, par un coup d'éclat, à en imposer aux alliés. On ne le voit sortir de son apathie, dans la journée du 18, que pour reprendre le vil-

lage de Reidnitz. Il nous dit « que la vieille » garde était rangée en réserve sur une élé- » vation formant quatre grosses colonnes, » dirigées sur les quatre principaux points » d'attaque ». Comment Bonaparte, qui était le 15 à Reidnitz, ne fit-il pas construire quelques redoutes dans cette position pour décider en sa faveur une lutte qui devait fixer les destins de l'Europe? Les généraux, officiers et soldats, étaient toujours les héros d'Austerlitz; mais Napoléon n'avait plus la même pénétration de génie qui lui avait fait fortifier le Santon et les hauteurs de Turas. Il aurait pu placer les Saxons dans des redoutes qu'auraient flanquées la cavalerie et l'artillerie de sa garde, tandis que l'infanterie aurait fait usage de cet ascendant que lui donnaient vingt batailles gagnées pour ainsi dire par sa seule présence. Depuis 1794, je ne concevais point comment l'Europe n'avait pas encore pu dicter la loi à la France. C'était là le sujet de nos entretiens avec l'illustre Kléber, mon intime ami. J'avais encore la même opinion à Londres, malgré tout ce qu'on me disait sur le flegme et l'insouciance des cabinets du continent; mais en examinant avec attention les événemens de 1814, je me suis convaincu qu'il n'a tenu qu'à Bonaparte de

soumettre les alliés à ses volontés. Son étourderie seule a causé leur triomphe. La journée du 19 octobre garantit la justesse de cette assertion.

Leipsick est situé sur la rive droite de la Pleisse. Pour mettre cette ville à l'abri d'un coup de main contre les partisans, on avait garni les portes de palissades à-peu-près semblables à celles des barrières de Paris, en 1814, et on avait aussi crénelé les murailles des bâtimens extérieurs, pour avoir des feux de flanc. Bonaparte crut que ce simulacre de fortification engagerait les alliés à accorder une capitulation à Leipsick. Il mit son armée en retraite dès qu'il fut nuit : il n'y avait que la route de Leipsick à Lindenau pour tant de monde, et surtout tant de bagages. C'est un défilé de plus d'une lieue, dans lequel on passe quatre ponts, le premier sur la Pleisse, le second sur l'Elster, le troisième sur le Kuhgraben, et le quatrième sur le Muhlgraben. A la pointe du jour, les parcs, les bagages et les deux tiers de l'armée avaient heureusement passé ce défilé. Macdonald, Poniatowski et Reynier formaient l'arrière-garde. A dix heures, ils étaient encore dans Leipsick. Une députation qu'on avait envoyée au prince de Schwartzenberg, pour obtenir une capitulation d'après

laquelle les troupes de la garnison se retireraient sans être molestées, rapporta une réponse contraire aux calculs de Bonaparte et aux désirs du roi de Saxe, qui avait suivi l'armée française depuis Dresde, avec toute sa famille.

Cette réponse est contraire à la magnanimité de l'empereur Alexandre, et elle sert à prouver l'influence du Gouvernement anglais sur les opérations militaires des alliés. Voici un extrait du rapport de lord Cathcart à lord Castlereagh, en date de Leipsick, du 19 octobre 1813. « Il » paraît que Bonaparte avait compté sur la pré- » sence de la famille électorale de Saxe et sur » les sollicitations des habitans, pour la conser- » vation de la ville; afin de gagner du temps » et pourvoir à sa propre sûreté; mais il a » été trompé dans son attente. L'empereur » Alexandre reçut un parlementaire envoyé » au nom du roi de Saxe, pour offrir de capitu- » ler, afin de sauver la ville. L'empereur répon- » dit à haute voix en présence de plusieurs cen- » taines d'officiers, et dit en substance, avec » une énergie et une dignité remarquables: » Qu'une armée poursuivant un ennemi en » fuite ne pouvait pas être arrêtée un seul ins- » tant par considération pour la ville; qu'en » conséquence il fallait que les portes fussent

» ouvertes sur-le-champ, et qu'alors la plus
» stricte discipline serait observée; que, si les
» soldats allemands qui étaient dans la place
» voulaient se réunir à leurs compatriotes dans
» son armée, ils seraient reçus en frères; mais
» qu'il regardait toute proposition envoyée
» pendant que Bonaparte était là, comme
» extrêmement suspecte, parce qu'il connais-
» sait bien l'ennemi auquel il avait affaire;
» quant au roi de Saxe personnellement, qui
» avait tenu une conduite décidément hostile,
» l'empereur ne répondit pas, et refusa de
» lui rien faire dire. La grosse artillerie et les
» colonnes d'attaque reçurent l'ordre d'avan-
» cer, etc. ». Tous les souverains de l'Europe
n'avaient-ils pas tenu la même conduite que
le roi de Saxe? Alexandre lui-même n'avait-il
pas fait marcher ses troupes contre l'Autriche,
en 1809, comme étant alors l'allié de Napo-
léon? Il fallait un prétexte pour morceler le
royaume de Saxe en faveur de la Prusse; et le
cabinet de Londres, qui peut considérer au-
jourd'hui le continent d'Europe comme le pen-
dant de ses possessions dans les grandes Indes,
voulait récompenser le zèle de Frédéric à se
joindre à la coalition pour réprimer l'ambition
de Bonaparte. Je désapprouve cette résolu-
tion, qui, quoique dictée par la politique,

n'en est pas moins une attaque dangereuse contre les droits des souverains légitimes.

Macdonald avait tout au plus vingt mille hommes d'arrière-garde. Il fut attaqué par plus de cent mille sur tout le pourtour de Leipsick. Il repoussa les premières attaques. Le grand développement de sa ligne de défense lui fit comprendre l'impossibilité d'une plus longue résistance. Bonaparte, qui était alors dans la ville, chez le roi de Saxe, fut étonné de la vivacité du feu; il fit dire à M. le maréchal de se retirer, et il s'enfuit de sa personne à Lindenau, pour y attendre l'évacuation de Leipsick, et voir les dernières troupes passer les ponts, avant de se mettre en marche sur Weissenfelds, où dès la veille il avait envoyé le général Bertrand avec un corps de vingt mille hommes, pour s'assurer des débouchés sur la Saale. Le grand pont près de Lindenau avait été miné, afin de le faire sauter pour retarder la marche de l'ennemi. On confia cette opération importante à un simple caporal, qui fit sauter le pont dès qu'il entendit siffler les balles de quelques tirailleurs qui, partie à la nage, partie à gué, avaient franchi les ruisseaux qui séparent Connewitz de Lindenau.

Les troupes de Macdonald, qui étaient vive-

ment poursuivies, furent au comble du désespoir quand elles se virent privées du seul moyen qui leur restait d'effectuer leur retraite. On renonça à tout projet de résistance. On était dans un terrain étroit qui ne permettait pas de manœuvrer, tandis que les boulets des alliés faisaient un carnage horrible quand ils tombaient au milieu de nos colonnes serrées en masse sur toute la route. Les efforts pour rétablir le pont ne réussissant point, chacun s'occupa de sa sûreté. La majeure partie des *troupes mit bas les armes.* Quelques individus cherchèrent à passer le ruisseau à la nage : presque tous se noyèrent. Le prince Poniatowski fut de ce nombre ; son cadavre fut trouvé quelques jours après, et on lui rendit les honneurs dus à son rang. Bonaparte l'avait nommé maréchal de France sur le champ de bataille, le 16 octobre. Poniatowski était né pour la guerre ; mais, comme la plupart des seigneurs polonais, il avait des idées très-superficielles en politique. Macdonald fut plus heureux que Poniatowski ; il passa la rivière à la nage. Ce n'était pas son coup d'essai. En 1799, il avait passé de même la Trébia, lorsqu'il fut attaqué par Suvarow. Les généraux Lauriston et Reynier furent faits prisonniers. Ce fatal événement nous fit perdre dix-huit mille hommes

d'élite avec une nombreuse artillerie. Si Bonaparte, au lieu d'aller parader chez le roi de Saxe, avait fait le sacrifice de ses gros bagages, et qu'il eût fait passer le défilé à toute son armée pendant la nuit, pour lui faire prendre la position où elle s'était tant distinguée, le 2 mai, dans les environs de Lutzen, les alliés auraient fait halte à Leipsick, pour réparer le désordre occasioné par les journées précédentes, et nous n'aurions eu à combattre que quelques corps de partisans. Pour bien défendre Leipsick contre toute l'armée des alliés pendant un jour, il fallait y laisser cinquante mille hommes, dont la garde aurait dû faire partie. Comment Bonaparte ne se ressouvint-il pas de la bataille d'Essling?

Le duc de Reggio fut chargé de l'arrière-garde. Il resta, toute la journée du 19, à Lindenau, et dans la nuit il marcha sur Weissenfelds. Bonaparte y eut son quartier-général le 20, et le 23 il arriva à Erfurt. Les alliés le poursuivirent faiblement, ou, pour mieux dire, ils ne le poursuivirent pas. Ils s'amusèrent à calculer leurs opérations futures, et surtout à se féliciter *sur la première bataille offensive gagnée par eux contre Napoléon en personne.* Ils avaient

de l'inquiétude à cause des garnisons françaises qui maîtrisaient les principaux passages de l'Elbe. Davoust, Saint-Cyr, Lapoype, Lemarois et Narbonne pouvaient réunir cent mille hommes à Berlin, et prendre position sur la rive droite de l'Oder. Quand ils auraient été attaqués par des forces supérieures, ils se seraient retirés en Pologne, dont la population les aurait reçus à bras ouverts. Dantzick aurait été ravitaillé, et les alliés, inquiets de savoir sur leurs derrières une armée si formidable, auraient sans doute été plus traitables pour en venir à un accommodement. Bonaparte s'est perdu par sa fureur pour les garnisons. Croit-on qu'il aurait été forcé de quitter la Saxe, s'il avait eu dans les plaines de Leipsick les premier, dixième, treizième et quatorzième corps, qui étaient à regarder les fossés de Dresde, de Dantzick et de Hambourg? Il est vrai que le maréchal Saint-Cyr fit une sortie de Dresde le 17 octobre, dispersa les troupes du blocus, leur prit douze pièces de canon, et fit rentrer des vivres dans la place. Mais ce léger succès n'était point une compensation du désastre de Leipsick, et ne put que retarder de quelques jours la perte totale de trente-cinq mille vieux soldats, qui sur un

champ de bataille auraient été d'un grand poids pour faire pencher la balance en faveur de l'armée française.

Avec la supériorité numérique qu'avaient les alliés dans la journée du 18, il leur eût été facile de gagner une victoire plus complète. Au lieu de s'obstiner à enlever Propstheyde, qui était notre centre, il fallait tourner ce village, et réunir les masses d'infanterie et de cavalerie à Thonberg, à l'embranchement des routes de Colditz et de Grimma. C'est alors que Bonaparte aurait eu raison de se repentir de ne pas avoir fait retrancher cette partie de son nouveau champ de bataille. Le Prince royal prit aussi une fausse direction; il aurait dû attaquer, en réserve de Blucher, sur la basse Partha, près de Pfaffendorf, et s'emparer de Reidnitz. Cette manœuvre tournait la forte position du Rutzschkebach, où les Français réussirent à se maintenir, malgré tous les efforts du Prince royal pour les en débusquer. Bonaparte aurait été obligé de rentrer dans Leipsick vers midi, et dans la nuit il aurait évacué la place, en abandonnant tous ses bagages. Sa perte aurait été au moins égale, sinon supérieure, à celle que lui fit éprouver l'explosion du pont, et les alliés auraient

eu la gloire de l'avoir chassé de son champ de bataille.

Je ne partage pas l'opinion du Prince royal, qui dit, dans son vingt-troisième Bulletin, que Bonaparte avait très-mal choisi sa position du 18, près de Leipsick. Si cela était ainsi, pourquoi trois cent mille alliés n'ont-ils pas pu, le jour du combat, en chasser cent cinquante mille Français? Quand on fait un reproche, il faut en prouver la légitimité, ou autrement l'auteur en supporte tout l'odieux. Quoique Bernadotte soit un habile officier, il n'a pas encore prouvé qu'il fût compétent pour censurer les opérations de Napoléon. Je ne prends moi-même une si grande latitude que parce que je ne suis ici que l'interprète des principes du savant Kléber, dont presque tous nos meilleurs généraux se glorifient d'être les élèves.

Bonaparte séjourna le 24 à Erfurth. Il en partit le 25, sur la nouvelle que l'armée austro-bavaroise, après avoir pris Wurtzbourg, dirigeait sa marche sur Hanau, pour couper la retraite aux débris de l'armée française. Mais ces débris étaient composés de braves accoutumés à vaincre, et il était dangereux de se mettre sur leur chemin. Il eût été plus pru-

dent de les harceler sans accoster leurs masses, à l'exemple de Czernicheff et de Tettenborn, deux habiles partisans russes. Le 29 octobre, notre avant-garde rencontra l'ennemi près de Gelenhausen. Le voir, l'aborder et le culbuter, furent l'affaire de quelques instans. On apprit par les prisonniers que les alliés, au nombre de cinquante mille hommes, étaient arrivés dans les environs de Hanau, et se proposaient de nous faire acheter chèrement le libre passage sur la route de Mayence. Notre avant-garde poussa l'ennemi jusqu'à Langenselbold. Bonaparte eut son quartier-général dans le château d'Ysenburg. Le 30, le général en chef comte de Wrede fit une reconnaissance du côté de nos avant-postes. L'aspect de la garde lui en imposa. Il s'imagina avoir à combattre de soixante à quatre-vingt mille hommes, lorsqu'il n'y en avait pas plus de vingt-cinq mille. Néanmoins il résolut de payer d'audace, pour réparer par beaucoup de zèle la lenteur de sa cour à embrasser la cause des souverains légitimes. Il plaça son armée devant Hanau, gardant la grande route de Francfort.

Le général Charpentier, à la tête de trois mille tirailleurs, se porta en avant sur la grande route. Cette avant-garde fut soutenue par les

généraux Friant et Sébastiani. La cavalerie de la garde était en réserve. Le village de Ruckingen fut pris, et l'avant-garde des alliés, qui l'occupait, se replia sur l'armée en fort bon ordre. Quand Bonaparte eut bien reconnu la force de l'ennemi, il ordonna qu'on se maintînt dans la position actuelle, ne voulant faire une attaque générale que quand le gros de l'armée serait arrivé pour y prendre part. Dès que l'artillerie parut, le général Drouot reçut ordre de déboucher sur-le-champ avec trente pièces de canon. L'infanterie et la cavalerie suivirent ce mouvement, qui avait pour but de forcer les alliés à retirer leur gauche, qui barrait le chemin de Francfort. Malgré tous les efforts du général bavarois comte Bekers, qui commandait sur ce point, il fut forcé de se replier sur le centre et de laisser la route libre pour l'armée française. Le général Nansouty exécuta plusieurs belles charges qui contribuèrent beaucoup au succès de la journée.

Le comte Wrede se décida pendant la nuit à évacuer Hanau, qui fut de suite occupé par nos troupes. Il se repentit bientôt de cette mesure, car il apprit par ses espions que Bonaparte se retirait en toute hâte sur le Rhin, à cause des pertes énormes qu'il avait éprou-

vées en Saxe. Pour réparer cette faute, le comte se mit à la tête de l'élite de ses troupes, et dans une demi-heure la ville fut reprise; mais il y fut dangereusement blessé. A cette triste nouvelle, la fureur de ses soldats ne put être contenue, et ils tuèrent à coups de baïonnette tous les Français qu'ils trouvèrent dans la ville. La perte des alliés, dans les journées des 29, 30 et 31, fut de dix mille hommes. La nôtre fut à-peu-près égale, en raison de la nature des attaques contre un ennemi bien posté. Elle aurait été bien plus considérable, si le général Wrede avait fait retrancher sa position. Il était arrivé, le 27, devant Hanau. Le 28, il s'en était rendu maître. Il ne fut sérieusement attaqué que le 30, dans l'après-midi. Il eut donc trois jours entiers pour se reconnaître, et il avait à sa disposition une armée nombreuse et une population remplie d'enthousiasme. Deux lignes de redoutes, construites en échelons à droite et à gauche de la route de Francfort, à laquelle on aurait fait plusieurs coupures, auraient singulièrement embarrassé Bonaparte et causé la perte de tout le matériel.

Une autre faute des alliés que je reproche à lord Cathcart, parce qu'il était le régulateur de leurs opérations, c'est de n'avoir pas

envoyé un corps de quinze mille cavaliers d'élite pour renforcer le général Wrede. Puisque Bonaparte arriva avec son infanterie, le 29, en présence des Bavarois, un corps d'élite à cheval serait arrivé à Hanau assez à temps pour prendre part à la bataille du 30. Cette colonne, partant de Leipsiek le 20, se serait dirigée sur Hanau par Géra, Saalfeld, Hildbourghausen, Rombill, Neustadt, Hamelsbourg, Reineck et Aschaffenbourg. La distance à parcourir n'était que de soixante-dix lieues de France. Quinze mille grenadiers auraient dû suivre cette cavalerie à une journée de distance. Ces trente mille hommes, ajoutés aux cinquante mille du général Wrede, auraient rendu la position de Bonaparte presque désespérée. Il aurait fait une trouée avec sa garde, mais tout le reste de l'armée aurait été tué ou pris. Ce n'est que par de grands efforts qu'on obtient de grands résultats. Il y a très-peu de généraux qui sachent profiter d'une victoire. Bonaparte a prouvé qu'il possédait ce rare talent; mais il ne nous a laissé aucun doute sur son inexpérience pour diriger une retraite. Toute son armée, la garde seule exceptée, était dans un désordre inconcevable. De Leipsick à Hanau et de Hanau à Mayence, la route était couverte de cadavres, de carcasses de che-

vaux, de chariots de munitions démontés et de voitures abandonnées. Des cent cinquante mille hommes qui combattirent, le 18, à Leipsick, quatre-vingt mille au plus arrivèrent sur les bords du Rhin.

Bonaparte passa ce fleuve le 2 novembre, et, le 9, il arriva à Saint-Cloud. Il avait quitté Mayence le 8. Avant son départ, il avait fait une répartition de son armée ainsi qu'il suit: le duc de Bellune se rendit à Strasbourg; le duc de Tarente eut ordre de se rendre à Cologne pour la défense du Bas-Rhin; le duc de Raguse occupa Mayence, en réserve du comte Bertrand, placé en avant de Cassel avec un corps d'élite. Le duc de Valmy fut chargé d'organiser une armée de réserve dans les environs de Metz. Croirait-on que le 8 novembre les alliés n'avaient pas encore attaqué les postes français près de Mayence? Enfin, le 9, le comte Bertrand fut forcé de rentrer dans les ouvrages de Cassel, avec perte de quatre pièces de canon. Le prince Schwartzenberg dirigea lui-même cette attaque. Quand ses troupes arrivèrent sur les hauteurs d'Hocheim, elles poussèrent des cris d'allégresse à la vue du Rhin, dont elles jouissaient pour la première fois depuis le commencement de ce siècle. Le prince dut surtout éprouver une bien grande satisfaction,

en comparant sa situation présente avec celle où il se trouvait en 1796. Alors, surpris et fait prisonnier devant Kelh, il gémissait dans les fers, tandis qu'en 1813 il se trouvait victorieux à la tête de trois cent mille hommes, et ayant, comme volontaires dans son armée, trois têtes couronnées.

Le prince Eugène avait quitté l'Allemagne peu de temps après la signature de l'armistice du 4 juin. Il s'était rendu à Milan. La conduite équivoque du cabinet de Vienne avait décidé Napoléon à rassembler une armée dans la Carniole. Il en donna le commandement au vice-roi, dès que l'empereur François se fut déclaré en faveur de la coalition. Le 20 août, Eugène adressa à son armée une proclamation dont la modération égale la noblesse. L'Autriche lui opposa le général Hiller. Le 21, Villach fut attaqué par le général Frimont. Le général Nugent menaça Fiume, dont il s'empara le 26; il fut secondé par l'apparition d'une escadre anglaise, commandée par l'amiral Freemantle. Le général Radivojevich occupa Trieste. Quoique menacé sur les deux flancs de sa ligne d'opérations, le vice-roi résolut de se maintenir dans la Carniole. Il détacha le général Pino sur Adelsberg, avec ordre de reprendre Trieste, de chasser l'en-

nemi de sa position de Lippa, et de le rejeter sur Fiume.

Le 14 septembre, les Autrichiens furent chassés de Lippa ; le vice-roi les força à évacuer Saint-Marien et Weichselburg. Le 17, il fut attaqué à son tour et obligé de se replier sur Saint-Marien. Les mouvemens des Autrichiens avaient pour but d'amuser le prince, pendant que leurs forces principales se réunissaient dans les environs de Villach pour déboucher sur nos derrières dans le Frioul vénitien, par la route de Tarvis. Le prince, exactement instruit des projets du général Hiller, évacua la Carniole, et vint prendre position sur la rive droite de l'Isonzo, qu'il fortifia avec soin. Cette précaution se trouva inutile par la grande supériorité numérique de l'ennemi qui, en longeant le revers méridional des Alpes juliennes, s'empara de la vallée du Tagliamento. Notre armée dut se retirer à marches forcées sur la Piave, où elle arriva le 30 octobre. Ce même jour, la citadelle de Trieste capitula ; la garnison n'était que de cinq cents hommes ; on y trouva une nombreuse artillerie.

L'ennemi s'étant présenté contre notre aile gauche, le vice-roi le fit attaquer par le général Grenier, le 31 octobre. Le général Gratien

27

commença l'attaque. Il fut soutenu par les généraux Rullière et Schmitt. Le prince fit marcher sa garde en réserve sur la route de Bassano. On n'éprouva une forte résistance que près de la ville. Nos troupes, étonnées de la vivacité du feu des Autrichiens, eurent un moment d'hésitation. L'arrivée du vice-roi les remplit d'enthousiasme. Tous les postes de l'ennemi furent enlevés à la baïonnette, et on le poursuivit sur la route de Trente. Sa perte fut de mille hommes, dont six cents prisonniers. Le général Hiller avait son quartier-général à Trente. Il fit aux peuples d'Italie une fort longue proclamation, dans laquelle il leur disait « qu'il avait passé les Alpes avec » une armée de soixante mille hommes....; » qu'il avait tourné à leurs sources l'Isonzo, » le Tagliamento, la Piave et la Brenta, et que » le vice-roi ne pouvait point *lui échapper, de* » *quel côté qu'il se tournât;* que Vérone, Mantoue et Milan devaient s'attendre à être délivrés *dans peu de jours*, et que, s'ils cherchaient en Autriche, en Russie, en Prusse, » en Espagne, ces Français qui dominaient le » monde, ils ne trouveraient que des cadavres, des captifs, des blessés.... Au quartier-général à Trente, le 26 octobre 1813.

» *Signé* Baron D'HILLER ».

Un ton si arrogant ne convenait point à un officier aussi estimable que ce général. Il avait soixante mille hommes contre vingt-cinq mille. Il n'y avait donc pas de quoi tant s'enorgueillir de nous avoir fait rétrograder. Je prouverai, dans l'*Histoire de la Restauration*, que le prince Eugène convainquit les Autrichiens qu'il n'était pas aussi *facile à prendre* qu'on se l'imaginait, et que les troupes françaises n'avaient point mérité qu'on leur manquât de respect. Pendant que le prince Eugène suppléait le nombre par son habileté en s'opposant aux progrès des Autrichiens, nos gouverneurs des places sur la Vistule, l'Oder et l'Elbe, maintenaient l'honneur de nos armes, si fortement compromis par les faux calculs de Napoléon. Je regrette que les bornes de cet ouvrage ne me permettent pas de citer les brillantes actions de ces garnisons, également honorables à nos généraux et à nos soldats. Il serait bien à désirer que chaque gouverneur fît imprimer le journal de ses opérations. Le prince d'Eckmühl se trouvait encore, le 1er novembre, dans son ancienne position sur la Stecknitz. Il activait l'approvisionnement de Hambourg, qu'il avait l'ordre de défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Cette campagne, si désastreuse pour la France, fut terminée par la capitulation de Dresde. Le maréchal Saint-Cyr, convaincu que la place n'était pas en état de résister longtemps contre une attaque régulière, et, manquant en outre de provisions, voulut se réunir à la garnison de Torgau, par la rive droite de l'Elbe. De là il se serait sans doute dirigé sur Magdebourg, pour tenter sa réunion avec le maréchal Davoust. Il fut repoussé par les troupes du blocus, aux ordres du prince Von Wied Runkel, et obligé de rentrer dans Dresde. Il capitula, le 11, avec le général Klenau, commandant en chef les alliés. En vertu de cette capitulation, la garnison devait retourner en France, à condition de ne pas servir de six mois. Elle devait marcher sur six colonnes; la première partit de Dresde le 12, la dernière devait partir le 17. Le prince Schwartzenberg refusa de sanctionner cette capitulation, et l'on fit la proposition ironique au maréchal Saint-Cyr de rentrer dans Dresde ! On pallia cette violation des lois de la guerre, en publiant que le général Klenau avait agi contre ses ordres, en accordant à la garnison de Dresde la permission de rentrer en France. On s'est trompé quand on a dit : « Que si l'honneur venait à se perdre, on

» devrait aller le chercher dans le cœur des » rois » ; on aurait mieux dit « dans l'âme » des guerriers ». Quel but plus naturel, plus avantageux et plus noble peut-on se proposer, quand on est disposé à chaque instant à faire le sacrifice de son existence pour la défense de la patrie et la gloire du monarque? Un militaire sans loyauté n'est qu'un cadavre pourri ; et l'on ne peut point respecter quiconque ne respecte pas les traités.

La garnison, forte de trente-cinq mille hommes, fut conduite dans les prisons de la Hongrie. Il se trouvait dans l'état-major plusieurs généraux de distinction, dont deux aides-de-camp de Napoléon, les comtes de Lobau et Durosnel. Le général Mathieu Dumas s'y trouva aussi renfermé avec la plus grande partie des administrations de l'armée. Il est l'auteur du Précis des événemens militaires, ouvrage intéressant sur les opérations des armées, pendant les deux dernières années du dix-huitième siècle. Écrivain aussi éloquent que poli, il a déployé de grandes connaissances sur l'art de la guerre. On peut considérer son ouvrage comme classique pour Messieurs les officiers. Le général Mathieu Dumas a évité le triple défaut des anciens historiens, qui négligeaient la critique, la

chronologie et la géographie. Il serait bien à désirer que la confiance dont il est honoré par Sa Majesté lui laissât le loisir de transmettre à la postérité les beaux faits d'armes des armées françaises depuis 1792. Voltaire a écrit l'histoire de Charles XII, qui n'était que guerrier ; mais aussi cette histoire tient beaucoup du roman, et la lecture n'en est supportable pour un militaire que par les nombreuses anecdotes que l'auteur a pu se procurer auprès de ses amis. Il faut avoir fait et *étudié la guerre pour pouvoir la raisonner* dans un ouvrage de long cours, sans se rendre ridicule et ennuyeux. Pour éviter ce double écueil, je vais conclure cette analyse par quelques observations sur les retraites, manœuvre très-vantée, peu approfondie, rarement avantageuse, fort difficile, souvent dangereuse, et toujours décourageante pour le soldat. Je finirai par un coup-d'œil rapide sur les batailles dont j'ai parlé.

Cet ouvrage contient des détails sur quatre retraites ; la première, du Niémen à Moskou, par les Russes ; la deuxième, de Moskou à Leipsick, par les Français ; la troisième, de Leipsick à Schweidnitz, par les alliés ; et la quatrième, de Leipsick à Mayence, par Bonaparte. La topographie militaire, ou connais-

sance du théâtre de la guerre, est indispensable tant pour celui qui fait des plans de campagne, que pour le général qui est chargé de les exécuter. Kléber avait toujours dans son état-major plusieurs officiers du génie uniquement chargés de bien reconnaître le pays, précaution bien importante pour tout conquérant qui, connaissant la vicissitude de la fortune, doit penser à ses moyens de retraite au milieu de ses succès. Une retraite suppose donc une connaissance parfaite des localités de la part de celui qui l'effectue, soit pour évacuer un pays conquis, soit pour attirer l'ennemi dans l'intérieur des terres, afin de le battre dans une forte position, et le faire harceler par les paysans réunis à l'armée de ligne.

La retraite des Russes, du Niémen à Moskou, est de ce dernier genre. Toussaint Louverture en avait fourni le premier l'exemple, en brûlant le Cap, ville de la plus grande opulence, et en se retirant dans les mornes. Contre son ordinaire, Bonaparte entra en Russie sans bien connaître le pays; il n'avait que des cartes générales des provinces russes, peu propres à diriger les opérations militaires. Il était au reste mieux pourvu que les généraux de Charles XII, qui, dans leur expédition en

Russie, n'avaient d'autre guide que les renseignemens fournis par les paysans. Les Russes ne pouvaient point défendre le Niémen. Cette ligne a trop d'étendue. L'habileté du prince Bagration répara la faute commise, quand on l'établit à Grodno. Quelques milliers de cosaques suffisaient pour observer ce point. En général le mouvement rétrograde des Russes s'effectua avec beaucoup d'ordre de la part des troupes, mais sans science de la part de Barclay de Tolly. A Ostrowno, à Smolensk et à Valontina, il ne fit combattre qu'une partie de ses troupes : c'était vouloir les faire battre en détail par des forces supérieures. La justesse de mon raisonnement est prouvée par la bataille de Borodino, qui coûta si cher à l'armée française.

L'incendie de Moskou était aussi inutile que celui du Cap. Capoue ne fut pas brûlée, et causa néanmoins la perte de l'armée d'Annibal. Un zèle irréfléchi et une haine aveugle allumèrent les torches de Rostopchin, en ruinant une population immense, tandis que le calme de la prudence aurait produit des résultats également funestes à l'armée française, sans renouveler les folies d'Érostrate. La manœuvre hardie de Kutusof sur le flanc droit de la ligne d'opérations des Français, les vic-

toires de Wittgenstein, l'activité des armées de Volhinie et de Moldavie, et l'enthousiasme des Russes de toutes les classes, garantissaient notre expulsion de la Russie, soit que nous fussions plongés dans les délices de Moskou, ou campés sur ses ruines. Pour priver dix mille officiers de se goberger dans les brillans palais de la noblesse russe, on détruisit de fond en comble une des plus belles et des plus riches villes de l'univers! Et, pour comble de démence, nous avons la douleur de voir notre général détruire, à son départ, ce qui avait échappé à la rage des incendiaires. Vengeance aussi puérile et bien plus coupable que celle exercée par le monarque persan, qui faisait un assaut de puissance avec les vagues de la mer, sous le ridicule prétexte de les punir d'avoir détruit un pont! Quand on est témoin d'un si affreux vandalisme, on est tenté de se croire encore dans ces siècles de barbarie et d'ignorance où un vainqueur féroce et inexorable ne laissait au vaincu d'autre alternative que l'infamie ou la mort. Quel avantage pouvait-il résulter pour l'armée française, de la destruction du Kremlin? Mais la vengeance, la haine et le désespoir paralysaient les facultés morales des belligérans. En attendant que la Providence fasse une justice com-

plète de cet horrible brigandage, signalons le principal auteur à la vindicte de la postérité, en inscrivant sur son front :

Il fut du genre humain le plus grand ennemi !

En général, quand une ligne d'opérations a plus de soixante lieues dans un pays conquis, elle est hors des règles de la tactique, parce qu'il n'est plus possible de la garantir des incursions des partisans. Dès-lors les communications cessent d'être libres; les convois sont enlevés; le désordre et le découragement se glissent dans l'armée; le pillage devient une nécessité; les soldats murmurent; les officiers manquent de tout; une bataille sanglante achève la désorganisation. Telle fut notre situation dans l'invasion de Russie. Un froid violent mit le comble à nos malheurs. Napoléon marcha à pied, à la tête de sa garde, pour en imposer par sa présence. On continua à se plaindre. Il quitta l'armée. Murat en fit autant, n'ayant pas assez d'énergie pour réprimer les mécontens. Le prince Eugène fut plus heureux. Il montra du génie, de la fermeté, du zèle, du sang-froid et de l'humanité. Il tira un grand parti de ses troupes et des localités depuis Posen jusqu'à Leipsick.

La retraite des alliés, après notre victoire

de Lutzen, fut conduite avec beaucoup d'art. Les retranchemens construits près de Bautzen leur furent bien avantageux, parce qu'il est hors de doute que Bonaparte, effrayé de sa perte dans cette sanglante bataille, accepta avec joie l'armistice du 4 juin. Il eut beau se bien battre les 16 et 18 octobre, les alliés firent la sourde oreille à toutes ses belles propositions; leçon énergique, mais tardive, « qu'il » faut savoir dicter la loi, quand on est le » plus fort ». Parce que nótre retraite de Leipsick à Mayence fut effectuée aveo peu d'ordre, on aurait tort d'en conclure que nos troupes ne sont pas aptes à exécuter cette manœuvre tout aussi bien que les armées des autres puissances de l'Europe. Je ne parlerai point de la retraite de Moreau en 1796, puisqu'il est prouvé qu'à cette époque les opérations militaires de l'armée du Rhin étaient influencées par des conventions politiques, ainsi que le constate la correspondance du général Klinglin; mais je citerai les retraites de Ratisbonne à Cologne en 1796; de Naples à Gênes en 1799; de Cadix à Salamanque en 1812, et de Bayonne à Toulouse en 1814. Dans les trois premières, nos troupes eurent à lutter contre une population insurgée, qui secondait les troupes régulières, et dans la

quatrième, nous étions harcelés par une armée de ligne, dont la force numérique était double de la nôtre. Cependant l'ordre le plus parfait régna dans nos colonnes, qui ne purent point être entamées. Nòtre attitude fière en imposa à l'ennemi, lorsqu'il voulut en venir aux mains; quelquefois nous fûmes vainqueurs, et quand notre courage et notre tactique furent paralysés par la force, nous n'abandonnâmes le champ de bataille qu'après l'avoir vivement disputé, et mérité les éloges de nos adversaires eux-mêmes.

Pour bien conduire une retraite, il faut être doué d'un génie pénétrant, d'un grand sangfroid, d'une fermeté à toute épreuve et de beaucoup de présence d'esprit. Pétulant, brusque, impatient et entêté, Bonaparte annulait par ces défauts toutes les combinaisons du génie audacieux dont toutes ses opérations portent l'empreinte. Il ne s'est montré réellement supérieur que pour faire des pointes contre un ennemi craintif. Il fut secondé à merveille par notre impétuosité naturelle. S'il avait eu avec lui un homme comme Kléber en Russie et en Saxe, il aurait épargné à la France de bien grandes calamités. On vante la retraite des dix mille Grecs par Xénophon, celle de Turenne en 1674, et celle du maré-

chal de Belle-Isle en 1742. Les retraites dont j'ai parlé seront tout aussi estimées, quand elles auront été soumises à l'examen des militaires instruits, dans des relations écrites avec exactitude et impartialité.

Quant aux batailles mentionnées dans cet ouvrage, il n'y en a que cinq qui méritent ce nom, Borodino ou la Moskwa, Lutzen, Bautzen, Dresde et Leipsick. Jacoubovo, Ostrowno, Smolensk, Vinkovo, Malovyaroslawitz, Krasnoy, la Bérézina, Grosbeeren, la Katzbach, Kulm, Dennewitz et Hanau, ne sont que des combats. Sur cinq batailles, nous en avons gagné quatre, et sur douze combats, nous n'en avons gagné que cinq. Dans la guerre de sept ans, il n'y eut que vingt et une batailles rangées ou grands combats. Frédéric et ses généraux en gagnèrent onze et en perdirent dix. L'Europe reconnut ce grand roi pour son vainqueur. Dans la guerre de dix-huit mois que j'ai décrite, Napoléon, sur dix-sept batailles ou combats, en a gagné neuf, et n'en a perdu que huit, et néanmoins il a été obligé d'évacuer l'Allemagne. Ce résultat est opposé aux calculs ordinaires, et suppose quelque cause *secrète* que le temps seul peut nous faire connaître avec précision.

Trois fois Napoléon a eu le sort de l'Europe

entre ses mains; à Borodino, s'il faisait donner sa garde; à Bautzen, s'il avait su profiter de sa victoire; et à Dresde, en écrasant d'abord Schwartzenberg et ensuite Bernadotte. Sa victoire de Lutzen n'offrait pas la même perspective, parce qu'une grande partie de ses troupes n'était pas encore arrivée. Il serait absurde de refuser à ce général les connaissances nécessaires pour gagner les batailles, et surtout l'activité qui en profite. C'est même cette considération qui met en défaut tous nos calculs pour nous rendre compte de la conduite militaire de Napoléon depuis le passage du Niémen en juin 1812, jusqu'au passage du Rhin en novembre 1813. On ne peut pas reconnaître le vainqueur de Marengo, d'Austerlitz, de Jéna et de Friedland, dans ce général qui *tâtonne* à Borodino, à Lutzen, à Bautzen et à Dresde, puisqu'il a mérité que Kutusof dît de lui *qu'il avançait, comme s'il avait peur.*

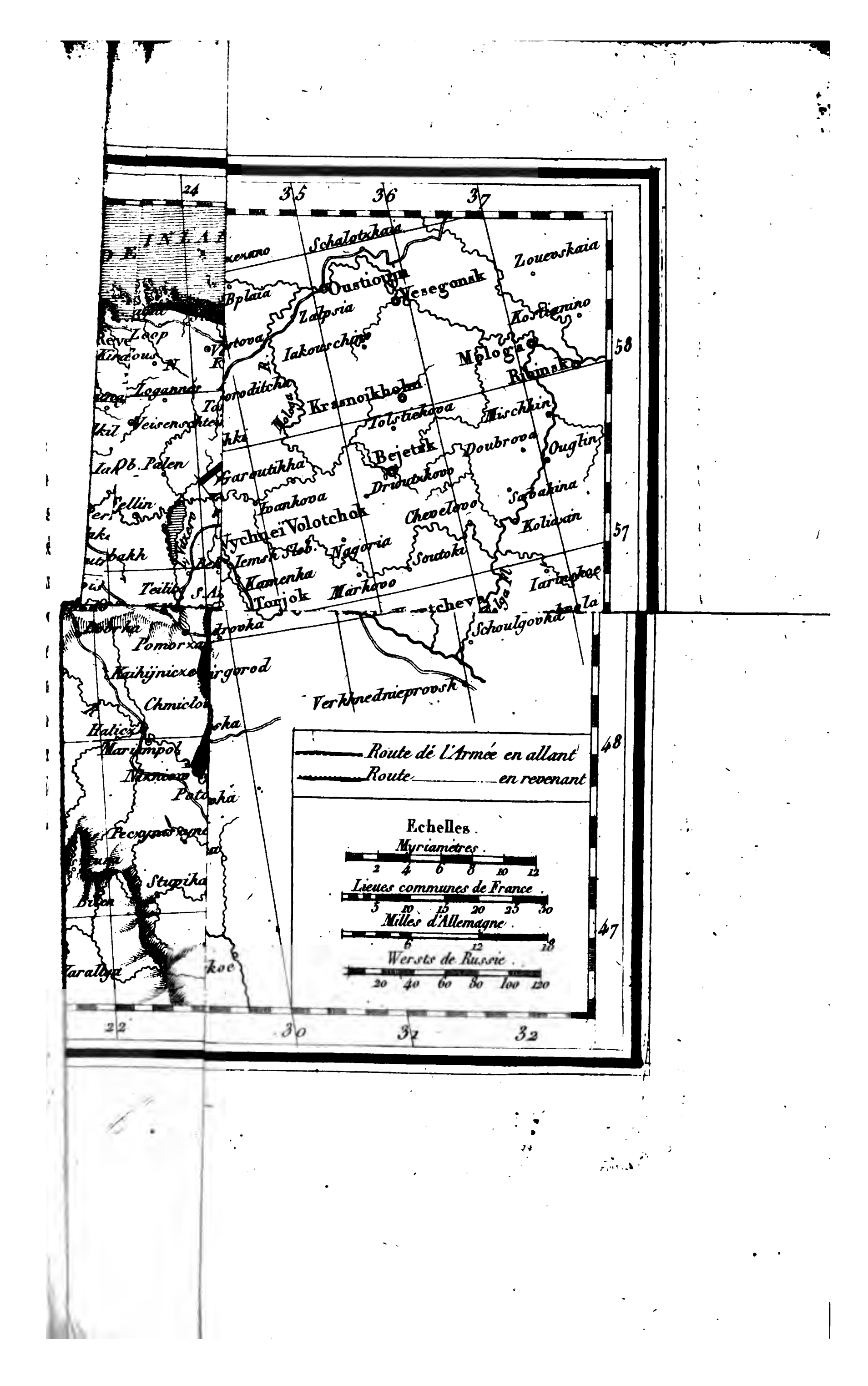
La campagne de 1814 est encore bien plus surprenante, puisque les alliés arrivent à Paris sans que Napoléon leur livre une bataille générale dans une des nombreuses et fortes positions qui protégent notre capitale; car les affaires près de Brienne, Montmirail, Montereau, Craonne et Paris, ne furent que

de grands combats auxquels l'élite de nos troupes ne prit point de part. Mais n'anticipons point sur les événemens, dont la description doit précéder la critique. Le lecteur éclairé se sera sans doute aperçu de l'embarras que j'ai éprouvé dans l'exposition des bizarres *métamorphoses* de Napoléon. Les règles de l'histoire ne donnant pas la même latitude que celles de la poésie, j'ai représenté mon principal personnage sous toutes les formes qui résultent de ses actions et de ses écrits. Ma sévérité envers Murat n'est point une vengeance. Je ne connais d'autre boussole que la justice. J'ai traité Bernadotte avec la même impartialité. Mes vœux seront comblés, si Messieurs les officiers, pour qui cet ouvrage est spécialement écrit, apprennent, par la franchise, et, j'ose même dire, la justesse de mes réflexions, à bien se convaincre que nous avions jugé Napoléon trop favorablement, en lui accordant toute notre confiance, et que nous ne pouvons réellement contribuer à notre bonheur et à celui de la France, qu'en nous dévouant au service de notre auguste monarque, le légitime héritier du trône de Henri IV.

Il est aussi une grande vérité que l'histoire a le droit de faire connaître au souverain.

L'armée est le bras droit du corps politique ; vouloir l'amputer serait le comble de l'erreur ; le remède serait pire que le mal. L'habitude de vaincre sous Napoléon causa un moment d'illusion. Des officiers remplis de talens et des soldats couverts d'honorables blessures oublièrent leurs devoirs, pour assurer un sort à leur ancien général qui paraissait alors abandonné de l'univers entier. La reconnaissance fit des coupables, mais non des criminels. La loyauté fut toujours la qualité caractéristique des militaires français. Aux époques les plus critiques de la révolution, les armées furent *sans reproche et sans peur.* Chéries de la France, estimées par nos ennemis et admirées de l'univers, nos légions, éclairées *par l'expérience* sur leurs plus chers intérêts, seront désormais le plus solide appui du trône et le plus noble espoir de la patrie.

FIN DU SEPTIÈME ET DERNIER LIVRE.



Route dé l'Armée en allant
Route en revenant
Echelles.
Myriamétres.
2 4 6 8 10 12
Lieues communes de France.
5 10 15 20 25 30
Milles d'Allemagne.
6 12 18
Wersts de Russie.
20 40 60 80 100 120
Oustioug
Vesegonsk
Mologa
Krasnoikholm
Bejetsk
Vychneï Volotchok
Torjok
Ouglin
Verkhnednieprovsk





